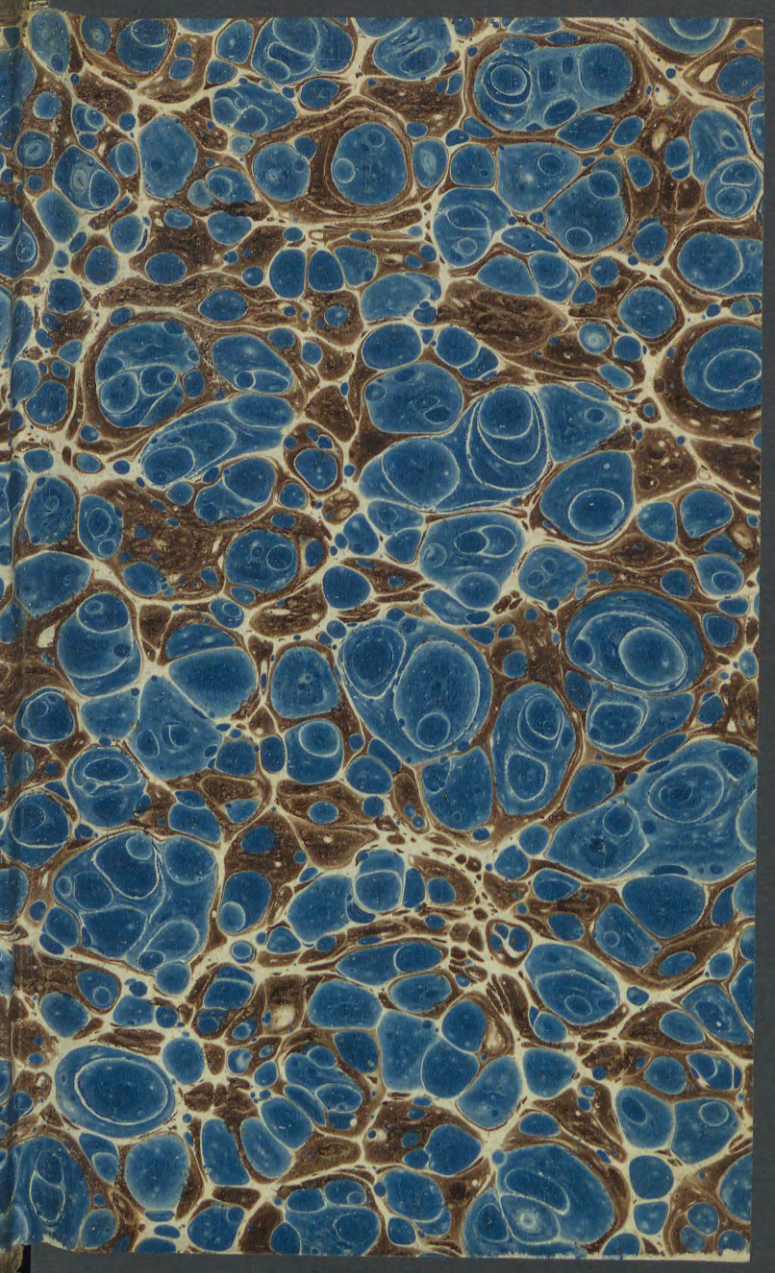

353

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN,

Depuis son origine jusqu'à la paix de Belgrade en 1740.

Par M. MIGNOT, Abbé de Scellieres, Conseiller Honoraire au Grand Conseil.

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.
HORAT. 1. *Epist.* 2.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez LE CLERC, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTEKA U. M. C. SKŁODOWSKIEJ
LUBLIN

O-18-o-2693
8°- 7977 III

TABLE

Des Regnes contenus dans le Tome III.

SUITE du regne d'Amurat IV, pag. 1.
IBRAHIM, 45.
MAHOMET IV, 103
SOLIMAN II, 400.
ACHMET II, 439.
MUSTAFA II, 468.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN,

DEPUIS la fondation de cette Monarchie en l'année 1300 jusques en l'année 1740.

SUITE DU REGNE

D'AMURAT IV.

LE Grand Seigneur, toujours à Scutari, s'occupoit des affaires d'Europe, en préparant son départ pour la Perse. Betlem prétendant droit à la Transilvanie, parce qu'il étoit de même nom que le dernier Vaivode, avoit un rival redoutable dans la personne de Ragotzki, Gentilhomme Hongrois très-puissant, élu par un parti nombreux, & à l'élection duquel Etienne Betlem avoit lui-même consenti. Tous

J. C. 1634. Hég. 1043 & 1044.

L'Empereur envoie des troupes en Transilvanie, pour soutenir Betlem contre le nouveau Vaivode Ragotzki.

J. C. 1634. Hég. 1043. & 1044.

les Tranſilvains avoient pris les armes en faveur de Ragotzki. Etienne Betlem, qui s'étoit repenti d'avoir contribué à l'élection de ce nouveau Prince, implora l'aſſiſtance du Suzerain de la Tranſilvanie. Il fut admis à l'audience de l'Empereur Amurat, & il y plaida ſa cauſe avec beaucoup de force, aſſurant le Monarque que c'étoit la fidélité de Betlem à la Maiſon Ottomane, qui avoit cauſé tous les malheurs de la ſienne en Tranſilvanie; que les Tranſilvains le puniſſoient de ce que ſa race avoit été conſtamment protégée par les Turcs & conſtamment ſoumiſe à ſes Suzerains. Amurat par un principe d'équité, peut-être auſſi pour entretenir toujours la guerre parmi ſes voiſins Chrétiens, ordonna au Pacha de Bude de marcher contre Ragotzki avec les troupes qu'il laiſſoit en Europe.

J. C. 1635. Hég. 1044. & 1045.

Amurat part pour la Perſe.

Enfin l'Empereur ſe mit lui-même en marche pour la Perſe au commencement du printemps. Pendant toute cette campagne Amurat affecta de ſe montrer ſans ceſſe aux yeux de toute l'armée, & de partager en quelque ſorte les travaux du ſoldat, ſans que cette eſpece de culte que les Ottomans ont voué à leur Empereur en reçût la moindre atteinte. Il marchoit

souvent à pied à la tête de quelques corps de Janissaires, ou à cheval avec quelque escadron de Spahis, sans renoncer à la pompe qui n'abandonne jamais les Sultans. Il affectoit un extérieur guerrier, portoit toujours des armes précieuses, & ne perdoit jamais une occasion d'exercer son adresse. Quoique très-adonné au vin, il vouloit paroître sobre aux yeux des soldats qui devoient l'être; & on remarqua que, tant qu'il fut à la guerre, il ne se montra jamais ivre à ses troupes. Ses occupations militaires ne l'empêcherent pas d'examiner avec l'œil du Maître les pays qu'il parcouroit. Il écoutoit, chemin faisant, les plaintes contre les Pachas & contre les Sangiacs. Il fit étrangler un Pacha d'Erzerum pour des concussions dont ce Ministre fut convaincu. Amurat, traversant les deux Arménies, fut touché de voir ces provinces si dépeuplées. L'arménie majeure avoit été ruinée par le Sophi Cha Abbas: selon sa coutume il avoit brûlé tous les bourgs & toutes les villes de cette grande province. La basse Arménie ne s'étoit jamais relevée des émigrations ordonnées quarante ans auparavant à cause des fréquentes rebellions des habitans. Amurat, qui vouloit

J. C. 1635. Hég. 1044 & 1045.

Il réprime les désordres.

J. C. 1635. Hég. 1044. & 1045.

repeupler ce pays, avoit d'abord songé à y rappeller toutes les familles qui en étoient sorties : mais comme ce projet étoit d'une difficile exécution, mieux conseillé, il forma un nombre de timars dans ces deux provinces, & il les abandonna aux soldats les plus pauvres, qui se chargerent de les cultiver. La cavalerie persanne avoit d'abord paru aux environs de Revan qu'Amurat menaçoit d'assiéger : mais Zaïd Mirza savoit combatre comme Cha Abbas, c'est-à-dire, qu'il ne vouloit pas opposer une cavalerie brillante au feu & à la fatigue contre une armée cinq ou six fois plus nombreuse. Le Sophi de Perse garnit Révan & Bagdad de deux garnisons bien choisies : quinze mille hommes des meilleures troupes furent laissées dans chacune de ces villes ; & ayant dévasté plus de cent lieues de pays, selon la coutume invariable des Perses, il ramena son armée dans de gras pâturages derriere Casbin, opposant à son ennemi des déserts, des sables arides, une disette infaillible, & des fatigues auxquelles les Spahis & les Timariots n'étoient pas faits depuis long temps.

Il distribue des Timars en Arménie.

Il forme le siege de Revan.

Amurat forma le siege de Revan, comme il l'avoit annoncé. Cette place forte

forte pouvoit tenir long-temps, si elle eût été bien défendue : mais un Gouverneur, nommé Gumir, qui y commandoit, la rendit à l'Empereur Turc au bout trois semaines, sans y être contraint ni par la disette, ni par l'état des breches, ni par aucune raison valable. Cette lâcheté, ou si l'on veut cette perfidie, fut récompensée par la liaison la plus intime entre l'Empereur & Gumir, tellement que ce Persan & l'ivrogne Bécri devinrent les courtisans les plus familiers d'Amurat : il les combla de faveurs pendant le reste de sa vie, ne pouvant se passer de leur commerce, s'enivrant avec eux toutes les fois que les soins militaires, auxquels il s'étoit astreint, pouvoient le lui permettre. La nouvelle de la prise de Revan occasionna des fêtes & de grandes réjouissances à Constantinople.

J. C. 1635. Hég. 1044 & 1045.

Revan lui est rendue par un Persan, qui devient son favori.

Amurat souilla ce premier succès par un meurtre d'autant plus atroce, qu'une basse jalousie en fut la seule cause (1). Bajazet, l'aîné de ses deux freres, & qui faisoit ombrage à l'Empereur, avoit été préservé jusques-là

Amurat fait mourir son frere Bajazet.

(1) C'est de la mort de ce Prince que Racine a fait le sujet d'une Tragédie.

du fatal lacet par la tendreſſe de la Sultane Validé, & par l'empire que la préſence & les larmes d'une mere lui donnoient ſur Amurat : mais lorſqu'il fut loin d'elle, ſa haine qui ne s'affoibliſſoit point, ne craignit plus d'obſtacles. Le même Courier qui apporta la nouvelle de la priſe de Revan, déploya aux yeux du Caïmacan & de la Validé l'ordre de faire mourir Bajazet. Cet arrêt étoit d'autant plus odieux, qu'après ce Prince il n'en reſtoit plus qu'un ſeul du ſang ottoman : car Amurat avoit perdu tous les fils que ſes Aſſékys lui avoient donnés. Son dernier frere Ibrahim, qu'il laiſſoit vivre parce qu'il ne pouvoit le craindre, paroiſſoit être très-indigne de régner. La Sultane Validé, qui ne put faire des reproches à l'Empereur, put encore moins arrêter les bras de ſes bourreaux. On dit que le jeune Bajazet, doué d'une force extraordinaire, en tua quatre qui tenterent les premiers de l'étrangler : enfin il céda au nombre ; & cette nouvelle répandue dans Conſtantinople au milieu des feux allumés pour la priſe de Revan & pour les ſuccès exagérés d'Amurat contre les Perſes, tempéra ſi fort la joie publique, que l'Empereur à ſon retour ne jouit point des

J. C. 1635. Hég. 1044 & 1045.

Il retourne à Conſtantinople.

acclamations auxquelles il s'étoit attendu. Il revint avec son Visir, après avoir fait la conquête de quelques châteaux; & il laissa Jambolat, l'un des Pachas du banc, à la tête de son armée. J. C. 1635. Hég. 1044 & 1045.

De retour à Constantinople, il apprit que l'armée d'Europe avoit été malheureuse. Le Pacha de Bude avoit rencontré trois fois les ennemis, & trois fois les soldats de Ragotzki, attachés à un Prince persécuté, fermes dans le parti de celui qu'ils regardoient comme leur ouvrage, avoient battu des troupes ramassées en hâte, mal armées, mal disciplinées, & qui ne prenoient aucun intérêt à la guerre qu'elles faisoient malgré elles. Le Pacha de Bude s'étoit retiré à Lippe, laissant Ragotzki maître de la campagne. Le fier Sultan fut si sensible à ce revers, qu'on crut qu'il abandonneroit la Perse pour porter toutes ses forces en Transilvanie : mais une réflexion plus mûre ne lui permit pas de renoncer à des succès commencés dans l'Asie, moins encore à des conquêtes qu'il croyoit certaines, pour donner à la Transilvanie un Vaivode plutôt qu'un autre. Ragotzki, tout vainqueur qu'il étoit, offroit des présens & un tribut considérable, & consentoit à dépendre de l'Empire Otto- Il apprend que ses troupes ont été battues par Ragotzki. Il reçoit son tribut, & le reconnoît pour Vaivode.

man, comme avoient fait tous ses prédécesseurs ; Amurat y consentit. La seule condition qui fut stipulée dans le traité en faveur de la maison de Betlem, fut la restitution de quelques terres qui avoient autrefois composé son domaine. Un simple gentilhomme Transilvain, n'ayant pour lui que son courage & l'amour de ses compatriotes qui l'avoient fait leur maître, eut la gloire de vaincre les Turcs, de les chasser de son pays, & de conclure avec eux la paix, telle à-peu-près qu'il lui plut de la dicter.

J. C. 1635. Hég. 1044 & 1045.

J. C. 1636. Hég. 1045 & 1046.

Amurat voulut montrer à son peuple l'éclat des fêtes & des réjouissances à l'occasion de ses succès en Perse, pour dissimuler ce que son traité avec le Transilvain pouvoit avoir de honteux : mais au milieu de ces réjouissances, qui ne faisoient que rendre plus sensible le mécontentement du peuple à l'occasion de la mort de Bajazet, l'Empereur reçut de tous côtés des nouvelles fâcheuses. Le Kan des Tartares de Crimée, qui avoit eu des ordres de la Porte pour armer contre la Perse, ne s'étoit pas mis en devoir d'obéir. Le Pacha de Caffa & le Cadi de la même ville, choqués du peu de cas que ce Roi tributaire faisoit des commandemens de leur maître, écrivi-

Le Kan des Tartares fait étrangler le Pacha & le Cadi de Caffa

rent au Kan des lettres pleines de hauteur & de menaces, sans réfléchir qu'ils n'avoient point de troupes pour soutenir le ton qu'ils osoient prendre contre un Souverain puissant. Le Tartare n'eut pas de peine à s'emparer de Caffa ; & protestant toujours de sa fidélité envers la Porte, il fit étrangler les deux Officiers turcs pour punir une conduite que l'Empereur Amurat ne manqueroit pas, disoit-il, de désavouer. A peine le bruit de cet attentat étoit parvenu à Constantinople, on apprit encore qu'Azof, ville forte & commerçante, située sur le Don non loin de la Mer noire, clef du commerce de toute la Perse, & l'une des meilleures Echelles du Levant, avoit été surprise par une bande de Cosaques chassés de la Pologne, qui l'avoient pillée & qui prétendoient s'y maintenir. Les Polonois & les Moscovites favorisoient cette usurpation, parcequ'Azof devenoit une barriere entre le Turc & eux. Tandis qu'Amurat délibéroit où il enverroit plutôt des troupes, un courier arriva de l'armée de Perse. Ces dépêches portoient qu'au milieu des glaces d'un hiver rigoureux, le Sophi avoit marché vers Revan & qu'il s'en étoit emparé ; que l'armée n'avoit point été au secours de cette

J. C. 1636. Hég. 1047 & 1046.

Les Cosaques s'emparent d'Azof.

place, parce que plusieurs Sangiacs Timariots, Spahis & Janissaires, mutinés sous différens prétextes, avoient suscité une révolte; que Jambolat, tremblant pour sa vie, avoit pris le parti d'une molle complaisance, & qu'il n'osoit ordonner aucun mouvement, de peur de compromettre son autorité. Pour comble de disgrace, l'Empereur éprouvoit alors un accès de goutte très-douloureux, fruit de son intempérance. Il prit le parti de dissimuler l'injure qu'il avoit reçue du Kan des Tartares, en approuvant tout haut la punition du Pacha & du Cadi de Caffa. Il remit à un temps plus heureux les efforts qu'il se promettoit de faire pour recouvrer Azof; & sentant la nécessité de soutenir la guerre de Perse, préférablement à toute autre entreprise, il envoya un nouveau Pacha & un nouveau Cadi à Caffa, avec ordre de respecter le Kan des Tartares, plus comme l'allié de la Porte que comme son tributaire.

J. C. 1636. Hég. 1045 & 1046.

Révolte dans l'armée de Perse.

J. C. 1637. Hég. 1046 & 1047.

Le Grand Visir se prépara pour conduire en Perse tout ce qu'il fut possible de mettre sur pied. La peste, qui ravagea cette année Constantinople & toute la Natolie, fut un grand obstacle aux efforts d'Amurat. Son impatience & les douleurs de la goutte le tourmen-

Mehemet va la commander. Il fait étrangler Jambolat.

toient également. Il apprenoit tous les jours, avec le plus sensible chagrin, que les soldats qu'il ramassoit contre le Sophi, étoient moissonnés par la peste avant qu'il eût pu les mettre en marche. Le Visir Mehemet, étant enfin parti à la tête d'environ soixante mille hommes, joignit l'armée à Erzerum, & trouva en effet les plus grands désordres parmi les troupes auxquelles il amenoit ce secours. L'avidité & l'incapacité de Jambolat avoient fait tout le mal. Le Defterdar de son armée fournit au Grand Visir la preuve de plusieurs déprédations qui avoient épuisé le trésor militaire. Mehemet fit étrangler celui auquel il venoit succéder. Les troupes qu'il avoit amenées avoient apporté la peste de Natolie. Le Grand Visir, convaincu que des marches & des opérations militaires ne feroient qu'aggraver le mal & détruiroient plus de soldats que ne pourroient faire le fer & le feu, s'obstinoit, malgré les ordres de la Porte, à demeurer dans les plaines d'Erzerum, tâchant d'attaquer la source du mal par des remedes convenables, purifiant l'air avec des aromates, & fortifiant ses convalescens par des alimens sains & par un repos nécessaire. Ses amis lui mandoient de Constantinople que l'impatience d'A-

J. C. 1637. Hég. 1046 & 1047.

Ses soins pour dissiper la peste.

murat augmentoit tous les jours ; qu'il
J. C. 1637. blâmoit tout haut une conduite trop
Hég. 1046 & 1047. mesurée, sans vouloir adopter les raisons que le Ministre lui répétoit dans toutes ses dépêches pour ne pas mener son armée à l'ennemi. Enfin, le Sultan ayant appris que les Persans avoient formé le siege de Van, forteresse considérable sur les confins du Diarbekir ; que le Grand Visir n'y envoyoit point de secours, parce que, disoit-il, Van étoit bien approvisionnée, que la garnison étoit nombreuse & la place inaccessible, Amurat, que les douleurs de sa goutte aigrissoient, & qui n'étoit pas accoutumé à éprouver de la résistance, envoya un courier à l'Aga des Janissaires, qui faisoit à l'armée la fonction de Lieutenant du Grand Visir. Les dépêches à cet Aga contenoient un ordre ostensible à tous les corps, par lequel le Grand Visir étoit déposé, & l'Aga des Janissaires devoit commander à sa place. Il y avoit un second ordre adressé à cet Officier de faire étrangler Mehemet, comme celui-ci avoit fait étrangler son prédécesseur. Le Grand Visir, que des lettres particulieres de Constantinople avoient averti du danger qu'il couroit, faisoit faire la garde la plus exacte sur toutes les avenues du côté

Le Gr Seigneur, impatient de sa prétendue inaction, envoie des ordres pour le faire étrangler.

de l'Europe, afin qu'aucun courier ne pût passer à son insu. On lui amena un Bostangi dépêché par Amurat vers l'Aga des Janissaires. Le Ministre s'étant emparé des paquets de cet homme, y vit tout ce dont nous venons de rendre compte. Il ne se sentit pas assez de résignation pour bénir, ainsi que l'avoient fait plusieurs de ses prédécesseurs, l'heure à laquelle son Souverain lui ordonnoit de mourir. Mehemet supprima cet ordre sanguinaire; il assembla dans une grande place tous les Officiers des Spahis & des Janissaires, jusqu'aux Odas Pachis & Musalins; & adressant la parole à l'Aga que le Prince avoit voulu lui donner pour successeur, il lui demanda s'il avoit été possible de conduire les troupes autrement que lui Visir l'avoit fait, vu les difficultés des marches & la peste qui avoit désolé l'armée. L'Aga lui ayant répondu que sa sagesse avoit tout prévu, que ses soins avoient sauvé plus de soldats qu'on n'eût pu l'espérer; qu'il eût été impossible de tenter aucune expédition militaire, & que le Grand Seigneur ne pouvoit qu'approuver une conduite si sage. Toute l'assemblée répéta ce que l'Aga des Janissaires venoit de dire. » Mes » amis, reprit Mehemet, donnez-

J. C. 1637. Hég. 1046 & 1047.

Comment Mehemet s'y soustrait.

BIBLIOTECA CENTRAL LIMA PERU

J. C. 1637. Hég. 1046 & 1047.

» moi ce témoignage par écrit, je l'enverrai à notre sublime Empereur ; » car les ennemis que nous avons » tous à Constantinople sont plus dangereux que les Persans «. On écrivit aussi-tôt ce témoignage, & toute l'assemblée signa. Mehemet combla le Bostangi de présens pour l'engager à se charger de cette missive, & il continua de commander l'armée, sans parler d'aucun des deux ordres, dont personne n'eut connoissance.

Cependant le siege de Van avoit été levé, & les douleurs qui avoient tourmenté Amurat s'étoient appaisées. Le Bostangi, ayant rapporté à Constantinople, au lieu de la tête de Mehemet, le vœu de l'armée, & des lettres de ce Visir, fut étranglé lui-même pour s'être si mal acquitté de cette commission. Mehemet n'avoit pas négligé d'implorer la protection de l'ivrogne Becri & du Persan Gumir, dont il connoissoit le crédit sur l'esprit de l'Empereur. Ces deux favoris le servirent avec zele, quoiqu'il y eût déjà un Grand Visir désigné : c'étoit le Caïmacan Baïraïm. Le Prince parut céder au suffrage de l'armée. Il écrivit à Mehemet une lettre dans laquelle il l'appelloit son pere, titre que les Sultans donnent communément aux Vi-

Il est rappellé, déposé & condamné à une amende.

firs plus âgés qu'eux. Il approuvoit sa conduite ; mais il lui redemandoit les sceaux, voulant, disoit-il, le décharger d'un fardeau trop pesant pour son âge ; il l'invitoit à se rendre à Constantinople, lui promettant toute la considération due à ses longs services. Mehemet, sur la foi de son maître, quitta l'armée pour reparoître au Divan : mais ni l'apologie de sa conduite, ni la faveur de Gumir, ni celle de Becri, ne purent le garantir d'une amende très-considérable, à laquelle le Sultan crut devoir condamner celui qu'on accusoit d'avoir molli contre les Persans. Amurat, pendant tout son regne, sut remplir les coffres du trésor public des biens confisqués, tournant ainsi au profit de l'Etat les fautes qui se commettoient contre le bien public. Le Pacha de Bude, qui avoit été si malheureux contre le Vaivode Ragotzki, fut mis à mort, & ses biens, ainsi que ceux de plusieurs Sangiacs accusés de concussions, servirent à faire de nouveaux efforts contre la Perse.

J. C. 1637. Hég. 1046 & 1047.

Le Sultan, dont la santé se réparoit, & qui brûloit de recouvrer Bagdad, résolut de se mettre à la tête des troupes. Il augmenta de six mille hommes le nombre des Janissaires, &

J. C. 1638. Hég. 1047 & 1048. Le Gr. Seigneur se met à la tête de l'armée de Perse.

manda tous les Timariots. La sévérité qu'il avoit montrée au commencement de son regne, en dépossédant tous ceux qui ne servoient pas habituellement dans les armées, & le soin qu'il avoit pris de former beaucoup de ces bénéfices militaires, attirerent à Scutari, lieu du rendez-vous général, une cavalerie nombreuse & brillante. Les Sangiacs amenerent des compagnies d'Asapes, qui commençoient à se servir de l'arme à feu, quoique le mousquet eût été jusqu'alors l'arme particuliere du Janissaire. On compte que l'armée assemblée à Scutari étoit composée de cent cinquante mille hommes, qui doublerent par la jonction des différentes troupes jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à Bagdad. Amurat, affectant toujours d'être très-populaire avec ses soldats, marchoit à pied à la tête des Janissaires, vêtu comme eux, distingué seulement par les aigrettes de son turban, & par la magnificence de ses armes. Comme il approchoit d'Iconium, ou Cogny, un exprès accourut de Constantinople, pour annoncer à l'Empereur qu'une de ses Assékis lui avoit donné un fils. Ce Prince n'en avoit pas conservé un seul, de plusieurs qu'il avoit vu naître. L'existence

J. C. 1638. Hég. 1047 & 1048.

Il reçoit en route la fausse nouvelle de la naissance d'un fils.

de son frere Ibrahim, qui ne pouvoit donner aucune inquiétude à Amurat, excitoit les murmures des bons Musulmans, lorsqu'ils pensoient que la jalousie de leur Maître avoit proscrit un si digne soutien du trône, pour ne réserver qu'un imbécile de toute la race des Ottomans. La nouvelle de la naissance d'un nouveau rejetton répandit une joie universelle dans tout le camp; mais elle fut de courte durée. Deux jours après l'arrivée du premier courier, un Eunuque noir du serrail vint apporter une lettre de la Sultane Validé, qui disoit qu'une Princesse, non un Prince, étoit venue au monde. La surprise & la colere d'Amurat ne purent être comparées qu'au plaisir qu'il avoit ressenti, lorsqu'on lui avoit annoncé un fils. Il eut la cruauté de faire mourir le courier, porteur de la fausse nouvelle, qu'il avoit d'abord récompensé magnifiquement, comme si cet homme eût été coupable pour n'avoir pas été bien instruit.

J.C. 1638. Hég. 1047 & 1048.

Cette erreur est rectifiée par une seconde lettre, qui lui apprend que l'enfant nouveau né est une fille.

Amurat fait étrangler le premier courier, qui l'avoit induit en erreur.

On apprit que quelques Timariots, qui avoient ordre de joindre l'armée à Cogni, s'étoient refusés à leur devoir, parce qu'un Santon qui prêchoit dans les montagnes de la Natolie, défendoit au nom de Dieu, dont il

Un Santon forme une secte: comment elle est détruite.

J. C. 1638. Hég. 1047 & 1048.

se disoit le Prophête, de prendre les armes contre les Persans. Ce fanatique prétendoit être le Mehedi, ou médiateur prédit dans le Koran, qui doit paroître avant l'antechrist, pour rappeller tous les hommes à une même croyance, & les faire vivre en paix sous un seul Prophête comme sous un seul Dieu. Il vouloit qu'on ménageât les enfans d'Ali, qu'il entreprenoit de réunir aux vrais Croyans, par le don de la parole & par celui des miracles : & il se disoit l'Ange de paix envoyé sur la terre, image & instrument du Tout-Puissant, qui venoit apprendre aux hommes les moyens d'être heureux. Comme on ramassoit des vivres de tous côtés sur la droite & sur la gauche de l'armée, les payſans, nouveaux prosélytes du Santon, détournoient les convois, refusant de nourrir les meurtriers de leurs freres. L'enthousiasme devenoit contagieux ; plusieurs soldats d'Amurat quitterent l'armée pour se joindre à ces néophytes. L'Empereur ne crut pas devoir mépriser un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il apprenoit à endurer les persécutions & à bénir les souffrances, & que, sous cet aspect imposant, il vouloit détourner les sujets de l'obéissance due à leur

Souverain. Il envoya quatre mille hommes poursuivre cet enthousiaste & ses disciples, dans les creux des rochers, dans les cavernes où ils s'étoient retirés. Tout désarmés, tout pacifiques que ces nouveaux sectaires disoient être, ils défendirent courageusement leur vie. Les quatre mille hommes envoyés pour les réduire, périrent en détail dans les différens postes dont ils avoient entrepris l'attaque. Amurat, irrité par cette résistance, envoya des troupes plus nombreuses & plus aguerries. Le Santon, réduit presque à la derniere extrémité, fit réflexion que tout le sang qu'il versoit dépossoit contre ses principes & contre sa morale, qui tendoient à abolir toute guerre. Il se persuada que, s'il alloit trouver Amurat, ce Prince seroit touché de cette soumission, & peut-être plus encore de l'onction de ses paroles. Le faux Prophête alla, en effet, au pied du trône d'Amurat, accompagné de plusieurs de ses disciples. Ils portoient tous au col un lacet, qui annonçoit qu'ils mettoient leur vie même entre les mains de l'Empereur. Ni cette soumission tardive, ni les discours du Santon, ne désarmerent le Monarque irrité. Après qu'il eut entendu, avec

J. C. 1638. Hég 1047 & 1048.

une sorte de patience, une longue harangue, qui tendoit à lui persuader de désarmer, & de ne plus faire de conquêtes que par la conviction que le Koran devoit porter dans tous les esprits, comme le Santon prononçoit que sa vie & celle de ses disciples étoient dans la main de l'Empereur, & qu'ils ne prétendoient pas la défendre, Amurat profita de cette derniere déclaration, & fit serrer tous les lacets que portoient ces malheureux jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

J. C. 1638. Hég. 1047 & 1048.

Marche de l'armée.

L'armée ottomane continua sa marche. L'Empereur, arrivé à Alep, y reçut le Pacha du grand Caire à la tête de vingt-quatre mille hommes bien armés & bien disciplinés, qui lui apportoit un tribut considérable. Les forces du Diarbekir le joignirent encore en cet endroit. De distance en distance les Sangiacs lui amenoient des timariots & des troupes, qu'eux-mêmes avoient soudoyées. Ainsi l'armée d'Amurat grossissoit à mesure qu'il s'éloignoit de Constantinople. Le Roi de Perse n'avoit pu lever que cent vingt mille hommes. Il envoya un renfort de trente mille à Bagdad, espérant que cette place, si bien fortifiée & si bien défendue, résisteroit aux efforts de son ennemi.

Le Perſan marcha, avec le reſte de ſes troupes, contre le Mogol, qui avoit promis à Amurat de faire une diverſion puiſſante. Ainſi il n'y eut aucune bataille cette campagne, le Sophi n'ayant de force que dans les villes qu'il vouloit conſerver. Amurat paſſe l'Euphrate, ſans y trouver de réſiſtance; il reçoit, de l'autre côté du fleuve, les hommages de pluſieurs Princes Arabes, Géorgiens, Mingreliens, peuples, comme nous l'avons déja dit, tributaires du Turc ou du Perſan, ſelon les circonſtances, portant leur or & leurs enfans eſclaves à celui qui les menace de plus près; & toujours prêts à trahir celui qu'ils ſervent, pour peu que la fortune ſe déclare contre lui. Amurat prit leur tribut; & faiſant peu de fonds ſur les troupes qu'ils lui offrirent, il ne voulut pas mêler des transfuges aux ſoldats ſur leſquels il pouvoit compter. En effet, jamais la diſcipline militaire n'avoit été portée plus loin. Les moindres fautes étoient ſi ſévérement punies, qu'elles devenoient très-rares. Il y avoit plus d'ordre & de ſureté dans un pays ennemi, & dans les lieux voiſins d'un camp compoſé de plus de trois cents mille hommes, qu'il n'y en avoit jamais eu dans Conſ-

J. C. 1638. Hég. 1047 & 1048.

tantinople au milieu de la plus profonde paix. L'extrême sévérité d'Amurat, & l'appareil des supplices, étoient peut-être nécessaires pour contenir ce ramas d'esclaves de diverses contrées, accoutumés à la rapine. Mais l'humanité frémit au récit des exécutions que les Historiens Turcs rapportent. Pour le moindre vol, même pour avoir quitté son rang, un soldat étoit écorché vif, & vivoit plusieurs jours au milieu des plus horribles souffrances On brûloit les uns à petit feu, on empaloit les autres; de façon que les parties nobles n'étant point attaquées, ces malheureux n'expiroient quelquefois que le troisieme jour. Le Grand Visir Baïraïm mourut de la dyssenterie au camp de Mosul, dernier rendez-vous de l'armée. L'Aga des Janissaires, appellé Macmout, reçut à sa place les sceaux & le commandement des troupes : c'étoit celui que l'Empereur avoit déja substitué au Visir Mehemet, & qui commandoit les troupes restées en Grece. Amurat, à la veille du siege d'une place telle que Bagdad, crut devoir plus de confiance à un vieux soldat plein d'expérience & de valeur, qu'à tous les Pachas du banc.

J. C. 1638. Hég. 1047 & 1048.

Grande sévérité d'Amurat.

Bagdad, comme nous l'avons déja

dit, est une ville très-forte, bâtie sur le Tigre, à treize lieues de l'ancienne Babylone, dans une plaine très-fertile. Elle étoit alors plus considérable qu'elle n'est maintenant, quoique ce soit encore une des principales Echelles du Levant (1). Les Historiens Turcs disent qu'au moment où Amurat en forma le siege, il y avoit quatre-vingt mille hommes de garnison : peut-être comptent-ils tous ceux qui étoient en état de porter les armes. Quoi qu'il en soit, le nouveau Grand Visir Macmout avança, à la tête de cent cinquante mille hommes, pour investir Bagdad. Comme la marche de l'armée avoit été longue & pénible, ce ne fut que le dix-neuf d'Octobre que Macmout s'empara des passages, & l'Empereur n'arriva que le cinq du mois suivant, avec toutes ses forces, à la vue de la ville. Il commença le siege par des actes de religion, ayant ordonné des prieres publiques, & fait le sacrifice appellé korban, de

J. C. 1638. Hég. 1048. Siege de Bagdad.

(1) On appelle Echelle tous les Comptoirs, quoique ce mot ne signifie véritablement que Port; mais comme presque tous les Comptoirs sont établis sur des Ports, le mot Echelle a prévalu.

deux cents moutons, qui furent distribués aux plus pauvres de l'armée. Ce même jour l'Empereur lui-même, vêtu en Janissaire, donna l'exemple aux travailleurs pour ouvrir les tranchées; il mit le feu au premier canon qui tira. On forma l'attaque par trois côtés avec une égale vivacité, l'Empereur & le Grand Visir se portant aux endroits les plus périlleux, ramenant aux ouvrages ou aux attaques les troupes repoussées. Le Grand Visir périt à l'une de ces occasions (1). Les Turcs, plus braves qu'industrieux, attaquoient avec plus de vaillance que de ruse; ils employoient mieux les armes des Janissaires, que l'art des ingénieurs. Les assiégés, qui voyoient à chaque instant leurs fortifications entamées par une nombreuse artillerie, se défendoient avec toute la résolution possible. Ils n'avoient pas l'es-

J.C. 1638. Hég. 1048.

(1) Le Prince Cantimir & plusieurs Auteurs ont écrit que ce Ministre étoit mort de la main d'Amurat, qui l'avoit ainsi puni de sa lenteur; mais ce fait, sans vraisemblance, est démenti par les Auteurs Turcs, par les Manuscrits du temps, & par Ricaut, Historien exact, & instruit sur les lieux dans des temps qui n'étoient pas éloignés de celui que nous traitons.

poir d'être ſecourus ; aucune armée Perſane n'étoit dans la province. Tant qu'ils furent fort nombreux, cette idée augmenta leur courage, & les rendit plus redoutables aux Turcs ; mais lorſque les ſorties, les aſſauts, & toutes les opérations meurtrieres d'un long ſiege, leur eurent fait perdre plus des trois quarts des leurs, & qu'ils virent les murs de Bagdad ouverts de toutes parts, la perſpective d'une ruine infaillible les contraignit de tenter une capitulation. J. C. 1638. Hég. 1048.

Amurat qui pendant tout le ſiege, avoit montré la vaillance d'un ſoldat & le ſang-froid d'un Général expérimenté, obſcurcit ſa gloire par une horrible perfidie. Il promit la vie à ce qui reſtoit de la garniſon ; & aux bourgeois, leur liberté & la conſervation de leurs biens : mais lorſqu'il fut maître de Bagdad au moyen de cette capitulation, il prétendit que, voulant retourner à Conſtantinople, il ne pouvoit pas traîner tant d'eſclaves à ſa ſuite, & qu'il ne ſeroit pas prudent de laiſſer des ennemis, même déſarmés, dans le pays qu'il venoit de conquérir. Il fit égorger tous ces priſonniers pendant les ténebres de la nuit. Le carnage & le déſordre allerent plus loin que l'Empereur ne l'avoit preſ- Bagdad eſt priſe. Perfidie d'Amurat.

crit : la débauche & l'appas du pillage rendirent les soldats plus cruels encore que leur Maître ; & le jour qui suivit cette nuit épouventable ne découvrit dans les rues que des cadavres & des ruisseaux de sang. L'Empereur ayant quitté l'habit de Janissaire, qu'il avoit fait vœu de porter pendant tout le siege, fit une entrée triomphante dans Bagdad, avec toute la magnificence que les circonstances purent permettre. Les chevaux fouloient aux pieds les membres encore palpitans de ces malheureux Persans, qu'il eût été plus honorable de conserver pour l'ornement de ce triomphe. Les cris d'alégresse, & les expressions d'une joie barbare, étouffoient les sanglots de ce qui restoit de femmes, d'enfans & de vieillards dans cette déplorable ville. Après le siege de Bagdad, qui fut prise le douze de Décembre, le Sultan fit la revue de son armée, & il trouva que près d'un tiers avoit péri, tant par la maladie, que par la résistance des Persans.

J. C. 1638. Hég. 1048.

Amurat nomme un nouveau Gr. Visir, & fait son favori Capitan Pacha.

Amurat donna la charge de Grand Visir à Mustafa, Capitan Pacha, dont la valeur & la conduite avoient réparé la perte du Grand Visir Macmout. La dignité de Capitan Pacha fut conférée au Persan Gumir, celui qui avoit

livré Revan. On a vu que cette lâcheté, un penchant décidé pour l'ivrognerie, & un ascendant naturel, avoient tellement approché cet étranger de l'Empereur, qu'il ne pouvoit plus s'en passer ; mais jusques-là, ni lui ni Becri, n'avoient été revêtus d'aucun emploi. Tous les Ottomans virent avec chagrin un Persan, sans autre mérite que celui d'avoir plongé leur Maître dans la plus honteuse débauche, honoré d'un emploi qu'on pouvoit regarder, avec quelque raison, comme le second de l'Empire ; mais la sévérité d'Amurat l'avoit rendu plus absolu qu'aucun de ses prédécesseurs. Les Janissaires, qui avoient si souvent demandé aux précédens Empereurs compte de leur gouvernement, respectoient les caprices de celui-ci. Il laissa au nouveau Grand Visir le soin de l'armée, & parcourut pendant l'hiver plusieurs places du Diarbekir.

J. C. 1638. Hég. 1048.

Il quitte son armée.

Les affaires de l'Europe exigeoient aussi l'attention de l'Empereur. Pendant la campagne de Bagdad une querelle s'étoit élevée entre la Porte & la République de Venise. Vers le printemps de l'année 1638, plusieurs Corsaires d'Alger, de Tunis & de Biserte s'étoient unis sous la conduite d'un

fameux Pirate algérien, nommé Ali Picenin. Leur dessein étoit de piller Notre-Dame de Lorette; mais les vents contraires les empêchant de pénétrer si avant dans le golfe, ils firent plusieurs descentes sur la côte de la Pouille, ravagerent tout le pays de Nicotera, & ne se rembarquerent que chargés de butin, traînant après eux une foule d'esclaves de tout sexe, parmi lesquels se trouvoit un assez grand nombre de Religieuses. Les galeres de la Religion de Malthe & celles de Toscane faisoient alors des courses dans l'Archipel. Les seules galeres de Venise, au nombre de dix-huit, commandées par Marin Capello, poursuivirent les Corsaires avec vigueur, & arriverent en même-temps qu'eux à la hauteur de Valone, place maritime appartenant aux Turcs. Ali Picenin, qui n'étoit pas le plus fort, crut se mettre en sûreté dans le port de Valone. Les Vénitiens saluerent le château, & demanderent que, conformément au traité, les Pirates ennemis de la République fussent mis hors du port. Le Sangiac de Valone ne répondit que par un coup de canon chargé à boulet, qui annonçoit la protection qu'il entendoit donner aux nouveaux venus : aussi-tôt l'Amiral

J.C. 1638. Hég. 1048.

Attentat de la flotte vénitienne sur un port des Ottomans.

ral Vénitien se mit en devoir de bloquer le port & se tint à l'ancre. Peu de jours après, Ali Picenin tenta de se sauver, à la faveur des rames & d'un vent favorable, avant le lever de l'aurore; mais les vigilans Vénitiens découvrirent cette fuite, & fondirent sur les Corsaires. L'action dura deux heures, pendant lesquelles les Algériens furent constamment secondés par le canon du port. Cinq galeres barbaresques ayant été mises hors de combat, Ali Picenin rentra dans le port de Valone avec une perte considérable. L'Amiral Vénitien, retourné à son poste, dépêcha une chaloupe pour donner avis au Sénat de ce qui s'étoit passé. Dans la réponse, après les louanges méritées, on lui défendoit de rien entreprendre tant que les Pirates seroient dans le port, de peur d'enfreindre les traités entre la République & l'Empire Ottoman; mais on l'exhortoit à attendre les Algériens en mer pour achever de les détruire. Pendant un mois entier Capello demeura à l'ancre, les Algériens espérant toujours en vain qu'une tempête forceroit la flotte vénitienne d'aller chercher quelque abri. Enfin l'Amiral, impatient & décidé à ne pas lâcher sa proie, entra dans le port au J. C. 1638. Hég. 1048.

J. C. 1638. Hég. 1048.

moment où on l'attendoit le moins, faisant un feu terrible sur les bâtimens des Corsaires, qu'il trouva dégarnis de plus des trois quarts de leurs chiourmes. Ils furent tous remorqués hors du port & conduits devant la ville de Corfou, sans avoir fait une grande résistance, & sans que les Turcs eussent pu les protéger que de quelques volées de canon qui firent peu de mal à la flotte vénitienne. Amurat apprit à Antioche, comme il marchoit vers Bagdad, l'insulte faite au port de Valone, & la perte de la flotte algérienne. Dans le premier accès de sa colere, il dépêcha un courier pour ordonner au Caïmacan de Constantinople de faire jetter à la mer le Baile ou Ambassadeur de Venise, & tous les marchands de cette nation qu'on pourroit trouver, soit à Galata, soit à Pera, soit à Constantinople, sans distinction de sexe ni d'âge. Gumir & Bécri eurent le courage & l'humanité d'intercepter cet ordre, persuadés que le Prince, revenu de son premier mouvement, se repentiroit de l'avoir donné. Quelques jours après, dans la liberté d'un festin, ils lui représenterent que la conduite de l'Amiral Vénitien, démentie par sa République, ainsi que le

Caïmacan le lui mandoit, ne devoit point attirer ce châtiment à des compatriotes qui n'étoient pas ses complices; qu'il falloit au moins s'assurer de la conduite que tiendroit le Sénat de Venise; & que c'étoit un mauvais moyen d'obtenir justice que de révolter toute la Chrétienté, peut-être même tous les Ottomans, par une exécution si sanglante & si peu méritée. Amurat écouta ses confidens avec plus de patience qu'ils ne l'avoient espéré, il apprit sans peine que l'ordre qui proscrivoit tant de têtes n'étoit point parti. Toute sa rigueur se borna à commander au Caïmacan de faire arrêter l'Ambassadeur ou Baile de Venise, & de le garder étroitement jusqu'à ce que ses maîtres eussent rendu tout ce qu'ils avoient pris aux Algériens, & eussent fait satisfaction à la Porte dont la sauve-garde avoit été si méprisée. D'abord le Caïmacan exécuta cet ordre avec la derniere rigueur; car il fit enfermer le Sénateur Contarini, Baile de Venise, quoique ce Ministre fût affligé d'un accès de goutte très-douloureux. Le sur-lendemain de cette détention, tous les Ministres de la Chrétienté, entraînés par l'Ambassadeur de France, se présenterent à l'audience du Caïmacan, même à celle

J. C. 1638. Hég. 1048.

Le Baile de Venise mis en prison, en sort par les représentations des autres Ministres chrétiens.

J. C. 1638. Hég. 1048.

de la Sultane Validé. Cette Princeſſe, malgré les loix du haram, parloit quelquefois aux hommes pour les affaires de l'Etat derriere un voile qui cachoit ſon viſage. Les Ambaſſadeurs réclamerent avec vivacité contre une cruauté qui devoit révolter toute l'Europe. Le Baile de Veniſe répandit beaucoup d'argent en ſecret; car on ne fait rien à la Porte ſans ce ſecours: il fut reconduit à ſon palais ſous la garde de quatre Chiaoux, qui répondoient de ſa perſonne, & qui ne le quittoient ni jour ni nuit.

La République ne ſe ſentoit pas aſſez forte pour réſiſter ſeule à l'Empire Ottoman, & elle ne pouvoit attendre que de bien foibles ſecours du reſte de la Chrétienté. Dans cette extrémité, le Sénat écrivit à Amurat les lettres les plus ſoumiſes, proteſtant de ſa fidélité dans l'exécution des traités, & qualifiant les Algériens de pirates, exclus préciſément des capitulations entre la Porte & la République. Les Miniſtres Turcs s'obſtinoient à redemander tout le butin pris ſur la flotte, les eſclaves tant africains que chrétiens recouvrés, & les galeres priſes dans le port de Valone. Les deux premiers chefs ſembloient bien durs; le troiſieme étoit impoſſible,

puiſque les galeres avoient été coulées à fond. Enfin cette négociation fut prolongée juſqu'au retour d'Amurat du ſiege de Bagdad. Alors les Vénitiens, entendant dire que la paix alloit être conclue entre la Porte & l'Empire des Perſans, voyant d'ailleurs tous les Princes d'Italie diviſés, ces Républicains comprirent qu'il valoit mieux acheter une paix néceſſaire, qu'expoſer leur commerce au haſard de la guerre toujours déſavantageuſe à une nation trafiquante. Le Baile Contarini, tout captif qu'il étoit, eut la gloire de conclure un traité, dans lequel les Turcs convinrent de ne plus donner retraite aux Corſaires d'Alger, lorſqu'ils ſeroient chargés de butin fait ſur les Vénitiens, & le Grand Seigneur promit de ſon côté d'oublier l'inſulte faite à ſon port de Valone, moyennant trois cens mille ſéquins, que les Vénitiens lui accorderent pour tenir lieu des galeres coulées à fond. Ainſi cette étincelle de guerre repoſa quelque tems ſous la cendre.

J. C. 1638. Hég. 1048.

Il fait avec la Porte un traité qui prévient la guerre.

Le Grand Seigneur, qui aimoit à voyager dans toutes les villes conſidérables de ſon Empire, parcourut dans le Diarbekir & dans la Caramanie les villes les plus importantes,

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

& s'occupa du soin de punir & de récompenser. Il confisqua les biens de quelques Sangiacs prévaricateurs, & il distribua les timars que les dernières pertes avoient fait vaquer en grand nombre. Ce Prince, tout cruel qu'il étoit, avoit un fond de justice. Il fit pendant son regne deux biens sans lesquels l'Empire Ottoman, battu depuis long-tems de tant d'orages, n'auroit pu subsister. Il contint les troupes, & remplit le trésor public, tellement que les Defterdars & tous les Officiers restés à Constantinople virent avec le plus grand étonnement que le Prince rapportoit de l'expédition de Bagdad le double de l'argent monnoyé qu'il y avoit apporté, & que tous les Officiers & soldats revenoient chargés de butin. Le Sultan, qui étoit demeuré plusieurs semaines à Scutari pour y préparer son entrée triomphante, passa le détroit avec quarante-six galeres ornées de banderoles & pleines d'instrumens de musique qui mêloient leurs concerts au bruit de l'artillerie. Le lendemain il voulut entrer par la principale porte de Constantinople, accompagné de l'élite de ses troupes. Il montoit un superbe cheval, & étoit vêtu d'une peau de léopard, attachée sur l'épaule

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

Amurat, de retour de la guerre, s'occupe du gouvernement des provinces qu'il parcourt.

Il fait son entrée triomphante à Constantinople.

avec une groſſe agraffe de diamans. Vingt Seigneurs Perſans, préſervés du carnage de Bagdad, marchoient à pied, chargés de chaînes d'argent, à la tête du cheval de Sa Hauteſſe, dont l'air martial & majeſtueux excitoit les acclamations de tout le peuple. J. C. 1639, Hég. 1048 & 1049.

Cependant ce Prince, qui paroiſſoit aimer les exercices militaires, & qui n'avoit eu que des ſuccès à la tête de l'armée, demeura ſi ſatisfait de la conquête de Bagdad, qu'il ne ſongea pas à pénétrer plus avant dans la Perſe. Le Grand Viſir Muſtafa, qu'il avoit laiſſé à la tête des troupes, y étoit reſté plutôt pour négocier que pour combattre. Ses démarches ne furent pas inutiles. Il n'y avoit que ſix ſemaines que l'Empereur étoit de retour à Conſtantinople, lorſqu'un Ambaſſadeur y arriva de la part du Sophi. Ce Miniſtre fut reçu, moins comme l'Ambaſſadeur d'un Roi qui vient entamer un traité, que comme le Député d'un peuple conquis qui demande grace. Après qu'il eut attendu très-long-temps l'audience même du Caïmacan, on lui fit beaucoup valoir l'honneur que l'Empereur daignoit lui faire de lui laiſſer baiſer le bas de ſon trône. Amurat perça d'un trait un bouclier fait de l'oreille d'un éléphant,

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

qui se trouvoit au nombre des présens apportés par l'Ambassadeur, & que celui-ci lui avoit dit être impénétrable. » Les Persans, dit le Prince, doi» vent savoir que rien n'est impéné» trable pour Amurat «. Il écouta, avec une indifférence affectée, la harangue de ce Ministre, & il y répondit en peu de mots avec assez de hauteur. Le Caïmacan eut ordre d'entendre les propositions de paix & de traiter avec le Persan. Malgré la fierté ottomane & tous les avantages qu'Amurat avoit fait sonner si haut, la ville de Revan, conquise par les Turcs, puis reprise sur eux, demeura aux Persans par le traité, comme celle de Bagdad demeura aux Turcs. Ceux-ci virent avec la plus grande joie finir une guerre, qui devoit les exposer dans un climat de tout tems funeste à leur nation.

Paix avec la Perse.

Graces aux soins d'Amurat, l'Empire Turc étoit plus florissant qu'il ne l'avoit été sous les précédens regnes. Ce Prince inflexible avoit su purger ses Etats de ces ennemis clandestins qui attendoient toujours quelque guerre étrangere pour lever l'étendard de la révolte ; qui, à peine sortis de l'esclavage du serrail, pour monter à quelques dignités de Sangiacs, Pachas ou

Seraskiers, tentoient de se faire Souverains des Provinces qui leur étoient confiées ; qui profitoient de la liberté qu'ont tous les Gouverneurs de lever des troupes en leur nom & en aussi grand nombre qu'ils le jugent nécessaire, pour tourner contre leur maître & les forces de ses sujets & les produits des impôts, dont la répartition, la levée, & quelquefois l'usage leur étoient confiés. A l'abri de cette paix intérieure, Amurat avoit ramené l'abondance, tant sur les côtes que dans le milieu des terres. L'Asie commençoit à fournir des denrées à l'Europe en échange des marchandises étrangeres qui venoient remplir les ports ; & ceux qui administroient la justice, devenus équitables & séveres à l'exemple d'un maître qui savoit si bien punir, rappelloient la bonne foi dans le commerce, l'ordre dans les villes, la sûreté dans les chemins, & par-tout l'abondance & la population. Si l'on réfléchit que tous ces biens étoient dus au plus débauché, peut-être au plus cruel de tous les hommes, on s'étonnera sans doute, que l'humanité soit susceptible de tant de contrastes & de tant de mêlanges.

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

Une des dernieres actions de la vie d'Amurat fut de faire mourir le Caï-

J. C. 1639. Hég 1048 & 1049.

macan, qui avoit conseillé à ce Prince de déposséder les Vaivodes de Moldavie & de Valaquie. Celui de Moldavie avoit persuadé au Caïmacan de faire nommer son fils Vaivode de Valaquie, quoique Mathieu, qui étoit revêtu de cette dignité, fût plein de vie & de santé, & ne se fût rendu coupable d'aucun crime envers la Porte. Deux cens bourses que Lupolo (c'étoit le nom du Vaivode de Moldavie) avoit données au Caïmacan, noircirent Mathieu, Vaivode de Valaquie, dans l'esprit du Ministre. Celui-ci fit accroire à son maître que ce Vaivode s'entendoit avec les Transilvains pour faire une révolution & fondre sur la Turquie européenne au moment qu'on y penseroit le moins. Il avoit présenté la déposition de ce Prince tributaire comme très-juste & très-facile, assurant Amurat que l'assemblée de quelques garnisons voisines & les forces de la Moldavie suffiroient pour faire fuir Mathieu, & placeroient bientôt le fils de Lupolo sur le trône de son ennemi. Le Vaivode de Valaquie sut se défendre de cette entreprise injuste, premierement avec des armes victorieuses, puis par de bonnes raisons. Un courier, qui apportoit à Constantinople la nouvelle de la défaite

Le Caïmacan suscite la guerre contre le Vaivode de Valaquie, & veut le faire déposer. Cette entreprise ne réussit point, & le Ministre Turc est mis à mort.

de Lupolo, ainſi que des troupes turques qui lui avoient été envoyées, apporta auſſi des lettres de Mathieu adreſſées à l'Empereur, pleines de proteſtations de fidélité, & d'éclairciſſemens qui convainquirent Amurat que le Caïmacan l'avoit trompé. Dans ſon premier mouvement il fit conduire le Miniſtre aux Sept-Tours. On crut quelques jours qu'il en ſeroit quitte pour ce châtiment & pour la perte de ſa place : mais le Defterdar ayant eu ordre d'aller faire l'inventaire de ſon mobilier, rapporta à l'Empereur qu'il ſe montoit à trois millions de pieces d'argent, ſans compter les meubles précieux & les diamans qui étoient très-beaux & en grand nombre. Amurat, qui ſe ſouvint que cet Officier n'étoit pas riche avant la guerre de Perſe, penſa qu'une fortune ſi rapide & ſi conſidérable ne pouvoit pas être légitime. Après huit jours de priſon, le Caïmacan fut condamné au ſupplice, qu'il ſubit avec réſignation, comme preſque tous les Turcs, qui béniſſent l'heure à laquelle le Sultan leur ordonne de mourir, perſuadés que cette obéiſſance leur mérite les plus grands biens de l'autre vie. J. C. 1639. H. g. 1048 & 1049.

Tandis que les affaires de l'Empire devenoient de plus en plus floriſſan-

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

tes, la santé de l'Empereur s'altéroit sensiblement. Il avoit fait un tel abus du vin, que cette liqueur lui étoit devenue insipide. Les eaux-de-vie distillées pouvoient seules flatter son gosier, & chaque jour il en buvoit davantage. Cet usage pernicieux lui avoit attiré la goutte, dont il éprouva plusieurs accès si douloureux, qu'il fit le projet de renoncer pour toujours aux liqueurs fortes. Effectivement Amurat se trouva soulagé pendant plusieurs mois. Bécri & Gumir, qui voyoient leur faveur diminuer depuis qu'ils n'étoient plus les compagnons de débauche de leur maître, n'oublierent rien pour persuader à Amurat que, puisque ses maux étoient cessés, il étoit superflu de garder un régime pénible; ils engagerent le Prince à célébrer le Baïram, espece de fête chez les Musulmans, qui termine leur Ramazan ou Carême, fête pendant laquelle on fait beaucoup de réjouissances & de festins. Au lieu des sorbecs, des eaux sucrées, & de toutes les autres mixtions dont les Musulmans usent dans leurs repas pour corriger la crudité de l'eau, & suppléer, autant qu'ils le peuvent, aux liqueurs fermentées, on prodigua à l'Empereur dans le repas du Baïram les vins

les plus exquis & les plus capiteux, & tous les breuvages dont il avoit presque perdu l'habitude. Cette débauche excessive détermina une hydropisie dont l'Empereur étoit menacé depuis long-temps ; les progrès en furent très-rapides, parce qu'Amurat tourmenté de la soif y cédoit sans cesse. En moins d'un mois les Médecins désespérerent de sa vie. On remarqua que ceux-ci n'osoient user des remedes que leur art leur fournissoit, de peur qu'en cas de souffrance trop aiguë, Amurat, qui étoit devenu de plus en plus furieux, ne les fît mourir ; qu'au contraire les Officiers qui environnoient ce Prince, & qui savoient que les breuvages fréquens devoient avancer les jours de leur maître, n'osoient pas lui en refuser : ainsi cette terreur qu'Amurat répandoit sans cesse autour de lui, ne contribua pas peu à précipiter le terme de sa vie. Elle écartoit aussi son successeur de sa présence. Amurat demanda plusieurs fois son frere Ibrahim pour lui donner, disoit-il, des avis sur la maniere de gouverner : mais la Sultane Validé, mere des deux Princes, écarta toujours Ibrahim de l'appartement de son frere mourant. Elle se souvenoit que Sultan Amurat, dans le premier

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

Maladie d'Amurat. On lui refuse la vue de son successeur. Il pleure avant sa mort celle de Bécri.

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

mouvement de sa douleur à la mort d'un fils qui n'avoit vécu que peu de mois, s'étoit écrié qu'il vouloit que la race ottomane périt toute entiere avec lui, puisqu'il ne pouvoit pas la perpétuer. La Sultane Validé, qui connoissoit le sanguinaire Amurat, ne fut occupée qu'à prévenir un malheur qui auroit réalisé les prétentions du Kan des Tartares de Crimée sur le trône de Constantinople; ou qui peut-être auroit exposé ce vaste Empire à une secousse capable de le renverser. Jamais l'Empereur ne put obtenir que son frere parût devant lui, malgré ses instances & les ordres réitérés qu'il donna de l'introduire auprès de son lit. Amurat, voyant qu'on ne lui obéissoit plus, se convainquit que sa fin approchoit. Le dernier chagrin qu'il éprouva, fut la perte de son cher Bécri, qui mourut des mêmes excès que son maître quelques jours avant lui. L'Empereur ordonna de magnifiques funérailles pour honorer la mémoire de son compagnon de débauches. Il avoit décidé qu'on couvriroit la tombe de Bécri d'une superbe colonne, honneur qu'on ne rend qu'aux hommes les plus célebres. Mais les Turcs respectent peu, après la mort des Empereurs, leurs volontés qu'ils ont

exécutées en tremblant pendant leur vie.

J.C. 1640. Hég. 1049.

Mort d'Amurat.

Amurat mourut le premier Mars 1640, âgé de trente & un ans, après dix-sept années d'un regne plus glorieux qu'on n'auroit dû l'espérer. Des talens précieux percerent à travers tous ses vices. La nature l'avoit doué d'une grande activité & d'un discernement très-sûr. Amurat savoit récompenser & punir : il étoit persuadé de la nécessité de gouverner lui-même & de voir tout par ses yeux, malgré le préjugé des Turcs qui croient leur Empereur d'autant plus redoutable qu'il se rend plus invisible. Amurat, convaincu que pour gouverner les hommes il faut les connoître, se mêloit parmi le peuple ; il permettoit l'accès vers son trône à tous ceux que quelques raisons valables pouvoient y attirer. Lui-même donnoit à ses soldats l'exemple des travaux militaires, & à ses Ministres celui d'un travail assidu. Lorsqu'il sortoit du serrail, c'étoit presque toujours avec peu de faste. Il examinoit soigneusement s'il appercevroit quelques feux sur les têtes qui l'environnoient ; on sait que c'est la maniere dont ceux qui n'ont point d'accès au serrail pénetrent jusqu'à l'Empereur. Lorsque quelqu'un

J. C. 1640. Hég. 1049.

annonçoit par ce ſigne, qu'il avoit quelque choſe à demander ou quelque plainte à faire, Amurat faiſoit approcher cet homme. Il ne commandoit jamais à aucun Miniſtre de prendre ſa requête, comme c'étoit l'uſage de ſes prédéceſſeurs, de peur que la plainte qu'on formoit ne regardât directement celui qu'il auroit chargé d'y répondre, ou quelqu'un de ſes amis. Enfin, on compte Amurat au nombre des meilleurs Empereurs qui aient occupé le trône de Conſtantinople. Il auroit mérité le titre de grand homme, ſi la nature ou ſon éducation avoient pû lui apprendre que ſes ſujets étoient des hommes comme lui; mais il ne les regarda jamais que comme des portions de ſon domaine qu'il falloit économiſer pour augmenter ſa richeſſe ou ſa gloire. Son humeur ſanguinaire lui inſpiroit quelquefois des injuſtices & des cruautés. On l'a vu ſacrifier des hommes, comme un homme riche & économe ſe laiſſe aller rarement à quelque dépenſe ſuperflue pour ſatisfaire ſa fantaiſie. La paſſion d'Amurat pour le vin étoit encore une tache à ſa gloire, d'autant plus grande qu'elle ſeule abrégea ſes jours.

IBRAHIM.

Dix-huitieme règne.

A peine Amurat IV étoit expiré, le Grand Visir Mustafa nouvellement revenu d'Asie, le Mufti, les deux Cadileskers, le Réis Effendi, les Pachas du banc, l'Aga des Janissaires, le Spahi Agasi, & tous ceux qui avoient droit d'assister au Divan, s'y rendirent en grand nombre. Quelques Officiers des Janissaires avoient murmuré de l'élévation d'Ibrahim, le seul Prince qui restât de la race ottomane, mais qu'on disoit tout-à-fait incapable de régner. Le Kan des Tartares, que l'élection pouvoit seul regarder, & qui ne connoissoit pas la foiblesse d'Ibrahim, n'avoit fait aucune démarche; & Kiosem, Sultane Validé, mere d'Ibrahim comme d'Amurat IV, avoit tellement disposé les esprits pendant les derniers jours de l'Empereur, qu'aussitôt qu'il fut expiré, les grands Officiers convinrent d'une voix unanime que le dernier rejetton de la maison qui régnoit depuis plus de trois siecles, avoit seul droit au trône. Ils

J. C. 1640. Hég. 1049 & 1050.

J. C. 1640. Hég. 1049 & 1050.

Ibrahim est tiré de sa prison. Son couronnement.

marcherent ensemble vers la prison d'Ibrahim pour lui annoncer qu'il étoit Empereur. Ce Prince, d'une complexion foible & d'un caractere timide, l'étoit devenu beaucoup davantage depuis qu'Amurat avoit fait mourir Bajazet leur frere, & enfermer lui Ibrahim dans un lieu étroit & obscur où il sembloit n'avoir plus qu'à attendre la mort. Lorsqu'il vit tous les Grands Officiers de l'Empire environner sa prison, il ne douta pas que sa derniere heure ne fût venue, prenant pour un piege les acclamations qu'il entendoit de ceux qui le nommoient leur Empereur. Ce Prince protesta long-temps qu'il ne devoit y avoir d'Empereur qu'Amurat, & qu'ils ne pouvoient pas sans crime en reconnoître un autre. Il feignoit de ne pas entendre ceux qui répétoient qu'Amurat étoit mort. La Sultane Validé vint certifier à son fils ce qu'il refusoit de croire ; elle ne put obtenir sa confiance qu'après qu'elle lui eut montré le corps d'Amurat IV. Alors Ibrahim, dissimulant sa joie, se mit en devoir de rendre quelques honneurs au cadavre de son prédécesseur. Aidé du Mufti & des deux Cadileskers, il porta ce corps hors du serrail, où des Janissaires le prirent pour le déposer dans le tombeau

d'Achmet. Ibrahim alla s'asseoir sur le trône de ses peres, de là il fut conduit par eau à la mosquée de Jub, où on lui ceignit l'épée d'Othman avec les cérémonies accoutumées. Après les présens faits aux troupes, il rentra dans Constantinople en cavalcade, selon l'usage, environné des grands Officiers, & de l'élite des Bostangis, Spahis & Janissaires. La veste & le turban du nouvel Empereur étoient enrichis d'une grande quantité de diamans. Il montoit un superbe cheval. A travers cette pompe, Ibrahim montroit si peu de grace & d'adresse; son visage, sur lequel on n'appercevoit que de l'étonnement ou de la crainte, sa taille, ses attitudes, tout son extérieur enfin, étoient si différens de celui du fier Amurat, que les peuples, au premier aspect, en conçurent un augure défavorable. On entendit même des éclats de rire & des huées, au lieu des acclamations qui rempliſſent l'air dans ces circonstances. J. C. 1640. Hég. 1049 & 1050.

La Sultane Validé & le Grand Visir Mustafa vécurent d'abord dans une intelligence devenue nécessaire pour le bien de l'Etat, & sur-tout pour leur intérêt personnel. En effet, sous un pareil Empereur, leur autorité Intelligence de la Sultane Validé & du Gr Visir Mustafa pour gouverner l'Empire.

J. C. 1640. Hég. 1049 & 1050.

devoit être absolue, pourvu qu'ils fussent être d'accord. Tous les Officiers établis par Amurat IV, & qui avoient reconnu son frere pour leur Maître, furent continués dans leurs charges : ainsi, pendant les premiers temps, l'ombre d'Amurat gouvernoit encore. On apprit que le Pacha de Rhodes avoit fait mettre à mort le fils du Kan des Tartares de Crimée, qui étoit en otage dans cette isle, seulement parce que ce Prince avoit dit que si le nouvel Empereur Ibrahim mouroit sans enfans, comme il y avoit lieu de le croire, le sceptre ottoman appartiendroit à sa Maison. Cette cruauté ne causa aucun trouble : sans doute le Kan des Tartares ne se croyoit pas assez fort pour entreprendre de venger son fils. Le Grand Visir faisoit alors beaucoup de préparatifs. Les voisins cherchoient à pénétrer de quel côté le premier Ministre porteroit les forces de l'Empire. Pour Ibrahim, il sembloit n'être monté sur le trône que pour s'y endormir. Plus débauché que son frere, mais dépourvu de tous les talens qu'on avoit admirés dans ce Prince, le nouvel Empereur abandonnoit le poids des affaires à son Visir & à la Sultane Validé. Kiosem assistoit au Divan, ou plutôt elle écoutoit ce

Ibrahim vit dans la mollesse.

qui étoit agité dans cette assemblée, par la fenêtre qu'on nomme *dangereuse*, parce qu'elle donne d'une galerie du serrail sur la salle du Divan; qu'étant couverte d'une gaze légere, les Sultans sont à portée d'entendre de là tout ce qui se passe entre leurs Ministres; & que quelquefois des Empereurs ont ouvert cette fenêtre pour donner des ordres rigoureux, en conséquence de ce qu'ils venoient d'entendre. Un Ambassadeur de Perse vint complimenter le nouveau Monarque, lui apporter de riches présens, & la ratification du dernier traité. L'Envoyé de l'Empereur d'Occident, qui, sur la fin du regne précédent, avoit en vain sollicité la préséance sur l'Ambassadeur de France, prit son audience après celui de Perse. L'Empereur d'Occident résolut de ne donner à l'avenir aux Ministres qu'il entretiendroit à Constantinople, que le titre de Résident, afin de ne pas renoncer, à la Porte, à la prééminence qu'il obtient sans difficulté dans toutes les autres Cours. J. C. 1640. Hég. 1049 & 1050.

Quoique le Grand Visir Mustafa brûlât de signaler son ministere par des conquêtes, des contre-temps qu'on ne pouvoit prévoir le forcerent de renvoyer ses projets de guerre à l'année J. C. 1641. Hég. 1050 & 1051.

J. C. 1641. Hég. 1050 & 1051.

Incendie à Conſtantinople.

ſuivante. Un incendie conſuma en moins de deux jours deux grands quartiers de Conſtantinople. Les ſoins du Viſir préſerverent preſque tous les édifices de pierres ; mais des maiſons conſtruites de bois peint, qui ſont en très grand nombre à Conſtantinople, ne purent réſiſter à la violence du feu, excitée par un grand vent. Cet accident trop commun, malgré les précautions qu'on y apporte, eſt un des plus grands obſtacles à la richeſſe & à la population de cette capitale.

Maladie d'Ibrahim.

D'ailleurs, le nouvel Empereur qui avoit paſſé tout d'un coup de la plus dure captivité au milieu des plaiſirs, en avoit tellement abuſé, qu'en peu de mois ce Prince énervé étoit tombé dans une langueur qui menaçoit de dégénérer en paralyſie. Comme on craignoit qu'il ne mourût ſans enfans, le Grand Viſir ne voulut pas ſortir de Conſtantinople, ni dégarnir le port de tous les vaiſſeaux qu'il venoit d'armer. Mais lorſque la ſanté de l'Empereur fut réparée, Muſtafa, pour ne pas perdre les apprêts de ſon armement, prit le parti d'envoyer à la tête

Siege d'Aſof.

de la flotte le nouveau Capitan Pacha Ali (car on avoit dépoſſédé Gumir) pour former le ſiege d'Aſof. Quant à lui, il reſta à Conſtantinople.

Un des premiers actes de rigueur qu'exerça le Visir, fut contre Gumir, ce Persan, favori du dernier Empereur. On vit avec plaisir que le gouvernement lui demandoit compte des sommes immenses qu'il avoit amassées sous le dernier regne, & qu'on le soupçonnoit d'avoir voulu faire passer en Perse, pour les dérober au pays qui les lui avoit fournies. Aussi-tôt que Mustafa fut certain d'avoir tout confisqué, il fit étrangler Gumir, sans lui reprocher d'autre crime que ses débauches avec Amurat; & il fit exposer son corps aux yeux de la populace, comme s'il eût voulu punir plus rigoureusement qu'aucun autre criminel, celui qu'il regardoit comme le véritable meurtrier de son Maître.

J. C. 1641. Hég. 1050 & 1051.

Supplice de Gumir.

Tandis que le Grand Visir vengeoit la mort du dernier Empereur, Ibrahim, revenu en santé, donnoit un grand scandale à tout l'Empire. Quoiqu'il fût environné d'une foule de beautés amenées à grands frais de tous les coins de l'Asie, la satiété & le déréglement de son imagination lui faisoient desirer ce qui n'étoit pas en son pouvoir. Ayant entendu parler avec le plus grand éloge des charmes d'une des Assekys d'Amurat IV, qui étoit retirée au vieux serrail comme

Le Grand Seigneur veut une des Sultanes de son prédécesseur.

J. C. 1641. H. g. 1050 & 1051.

toutes les femmes des Sultans décédés, le voluptueux Ibrahim s'enflamma par les obstacles ; & malgré la loi qui défend expressément de connoître la femme de son frere, il voulut que Fatma (c'étoit le nom de l'Asseky) fût conduite dans l'appartement qu'elle avoit occupé au haram sous le regne d'Amurat. Les desirs de l'Empereur augmenterent à la vue de la belle Sultane ; mais il ne put jamais la rendre sensible. La veuve d'Amurat IV opposa une résistance dédaigneuse à toutes les tentatives, même à la soumission jusqu'alors inouie d'un Empereur d'Orient ; lorsqu'Ibrahim, renonçant à plaire, voulut user du pouvoir absolu qu'il devoit avoir dans le haram plus qu'ailleurs, ce fut avec tout aussi peu de succès : car la fiere Fatma tira le poignard que sa dignité de Sultane l'autorisoit de porter à sa ceinture, pour écarter l'Empereur. Celui-ci, peu fait à un pareil accueil, laissa voir autant de frayeur au milieu de ses femmes & de ses Eunuques, qu'il en eût pu montrer dans la déroute d'une armée. Sur les réprimandes très-vives qu'il reçut de la Sultane Validé, la honte & la colere le transporterent au point, qu'il menaça sa mere, qui avoit eu jusqu'alors tant d'empire sur lui,

lui, de la faire enfermer dans le vieux serrail. Depuis ce temps il se joignit au mépris que la Sultane Validé avoit pour son fils, une haine secrete qui fut une des causes de sa chûte. J. C. 1641. Hég. 1050 & 1051.

Cependant une armée nombreuse & brillante s'étoit consumée au siege d'Azof sans aucun succès. Quoiqu'un envoyé de Moscovie fût venu assurer l'Empereur de la part du Grand Duc, que ce Prince ne donneroit aucun secours ni direct ni indirect aux Cosaques, ces soldats avoient trouvé de grandes ressources dans leur valeur. L'armée ottomane, réduite au tiers en moins de six mois, n'avoit plus ni pain ni vaisseaux. Le Capitan Pacha leva le siege. Mustafa crut devoir rendre ce Général responsable de tous ces désastres : le Capitan Pacha perdit en même temps sa dignité & le commandement de l'armée.

Le Capitan Pacha est obligé de lever le siege d'Azof, & est déposé.

Le Grand Visir Mustafa, plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs ne l'avoit été, unit la place de Capitan Pacha, jusques-là la seconde de l'Empire, à celle de Grand Visir. Il ne trouva d'obstacles ni de la part de l'Empereur à qui tout paroissoit indifférent, ni de la part de la Sultane Validé qui n'avoit point encore pris d'ombrage de sa trop grande autorité. Le J. C. 1642. Hég. 1052.

Le Grand Visir unit à sa place celle de Capitan Pacha.

J. C. 1642. Hég. 1052.

gouvernement de Silistrie & la conduite d'un nouveau siege d'Azof furent confiés au Pacha du Caire. Le Grand Visir voulut terminer de bonne heure quelques contestations survenues avec les Allemands sur la frontiere de Hongrie à propos des limites. Le Baron de Gustemberg qui y commandoit pour les Allemands, eut quelques conférences avec les Pachas & Sangiacs voisins. Ceux-ci, selon les ordres qu'ils avoient reçus de la Porte, accorderent au Général Allemand à peu près tout ce qu'il voulut. Le traité ne fut pas difficile à conclure; on convint d'une treve de vingt ans que le Grand Seigneur ratifia sans en examiner les clauses.

Traité renouvellé entre l'Empire d'Occident.

Le jour même de cette ratification, il survint à l'Empire & au Sultan un grand sujet de joie. Une des Odalisques mit au monde un Prince. Les infirmités d'Ibrahim avoient fait craindre avec raison que la race ottomane ne s'éteignît avec lui. Ce nouveau soutien du trône, qui fut nommé Mahomet comme le Prophête, dissipoit les frayeurs de ceux qui prévoyoient bien des troubles & du sang répandu, s'il eût fallu établir une nouvelle dynastie sur le trône de Constantinople. Le Kan des Tartares fut

Naissance d'un Prince appellé Mahomet.

peut-être le seul qui prit peu de part à la joie publique ; elle fut bientôt augmentée par la nouvelle de la prise d'Azof, quoique les circonstances de cet événement diminuassent beaucoup la gloire & le profit de cette conquête. Les Cosaques, qui avoient appris qu'une armée plus considérable que la premiere alloit se mettre en marche, & qu'ils seroient de nouveau attaqués par terre & par mer, comprirent qu'ils ne résisteroient pas toujours à des forces si supérieures aux leurs. Ayant sollicité les secours du Czar, ce Prince répondit à leurs Députés qu'il venoit tout récemment de conclure un traité avec les Turcs, & qu'il ne l'enfreindroit pas le premier. Les Cosaques résolurent alors d'abandonner Azof. Ils emporterent tout ce qu'ils purent de cette ville qu'un bon port avoit enrichie ; ils en détruisirent les remparts ; ils tenterent de rendre l'entrée inaccessible par mer ; enfin ils firent tout le désordre que le temps leur permit de commettre dans une place qu'ils ne croyoient pas pouvoir garder ; & étant partis avant d'avoir apperçu la flotte ottomane, les Turcs trouverent à leur arrivée, au lieu d'une place formidable & bien défendue, les ruines fumantes d'une

J. C. 1642. Hég 1052.

Prise d'Azof.

ville abandonnée. Le Pacha de Silistrie, qui s'étoit attendu à détruire, employa tout ce qu'il avoit apporté de Constantinople à réparer. Les munitions dont la flotte étoit chargée, furent transportées dans des magasins. Tous les soldats devinrent maçons. Le Général fit relever tous les remparts par ceux qu'il avoit amenés pour les abattre; & lorsqu'il eut rendu ces ruines habitables, il y rappella tous les bourgeois que les Cosaques avoient écartés, leur promettant des privileges & la protection du Grand Seigneur. Comme on n'avoit pas eu le temps de combler le port, & que cette ville est très-avantageusement située pour le commerce, les habitans y revinrent en foule. Le Pacha de Silistrie y ajouta de nouvelles fortifications pour la mettre à l'abri de l'avidité des Cosaques. En peu d'années cette ville est devenue un des meilleurs ports du Pont-Euxin.

J. C. 1642. Hég. 1052.

J. C. 1643. Hég. 1053.

L'Empire paroissoit florissant. Les traités, comme on l'a vu, avoient été renouvellés avec tous les voisins: mais la tête de ce grand corps n'étoit pas assez saine, pour qu'il pût jouir d'une santé bien parfaite. Malgré l'activité & les talens de Mustafa, le nom du Grand Visir ne pouvoit pas être respec-

té comme l'avoit été celui d'Amurat IV. Perſonne n'ignoroit que le pouvoir du Miniſtre étoit contrebalancé par celui de la Sultane Validé. Ceux qui vouloient troubler ou faire des profits illicites, s'appuyoient du crédit de Kioſem. Kerar Pacha qui commandoit dans l'iſle de Chypre, l'une des plus riches poſſeſſions de l'Empire, s'ennuya d'envoyer fidellement chaque année à Conſtantinople le produit immenſe de cette iſle, & de donner à des troupes qui la gardoient ſous ſes ordres une ſolde conſidérable qu'il eût mieux aimé s'approprier. Kerar Pacha ne douta pas que Kioſem n'écoutât les eunuques & les femmes qui l'environnoient, & que cette eſpece de favoris ne préférât ſon avantage particulier à celui de l'Empire. Dans cette eſpérance il envoya des préſens conſidérables aux principaux domeſtiques de la Sultane Validé, & bientôt ſur de faux prétextes il ſe diſpenſa de faire paſſer au Defterdar le produit des impôts & des domaines que le Sultan avoit dans l'iſle de Chypre. Il répondit aux ordres réitérés du Grand Viſir, qu'il avoit compté du produit de ſon gouvernement au Defterdar particulier de la Sultane Kioſem. Son avarice ſans bornes lui

J. C. 1643. Hég. 1053.

Prévarications & châtiment du Pacha de Chypre.

J. C. 1643. Hég. 1053.

fit supprimer les deux tiers des troupes employées à garder l'isle pour s'approprier leur solde. Mustafa, étonné de cette audace, le fut bien plus encore lorsqu'il apprit que la Sultane Validé l'autorisoit, & quand, sur les plaintes réitérées qu'il lui portoit du Pacha de Chypre, Kiosem répondit avec autorité, qu'elle savoit l'emploi des domaines de l'isle, & qu'elle défendoit que Kerar, Pacha de cette province, fût inquiété. Le Visir entreprit en vain de démontrer à la Sultane que cette riche portion des revenus de l'Empire étoit entierement détournée : Kiosem, qui vouloit être obéie, & qui sans doute partageoit cette déprédation, imposa silence au Visir ; mais elle ne put lui lier les mains. Mustafa fit armer dix voiles qui devoient parcourir la Méditerranée, recueillir les impôts des isles de l'Archipel, & porter des marchandises dans ces différentes contrées. Le Visir prescrivit à celui qui commandoit cette escadre de passer à la hauteur de Chypre & de se charger des commissions de la Sultane Validé. Lorsque les dix vaisseaux approcherent de cette isle, le Pacha qui les envoya reconnoître, leur fit demander par quel ordre ils prétendoient entrer dans son gouvernement. Le Commandant de

la flotte répondit que son intention n'étoit pas de prendre terre à Chypre, mais qu'il avoit des dépêches de la Sultane Validé pour le Pacha de cette isle; qu'il étoit nécessaire qu'il pût l'entretenir; que si le Pacha vouloit venir à son bord seulement passer quelques heures, il recevroit des lettres & il entendroit des particularités qu'il ne seroit pas fâché de savoir. Kerar Pacha, qui n'avoit que fort peu de troupes, apprit avec beaucoup de joie que cette flotte ne le menaçoit point. Impatient de lire les lettres de celle qui lui donnoit une protection si puissante, & ne voulant pas laisser approcher davantage ces vaisseaux qui lui avoient fait peur, il se hâta de monter dans une chaloupe pour joindre le Vice-Capitan. On le reçut dans la flotte comme le favori de celle qui gouvernoit l'Empire; mais, pendant le repas qu'on lui donnoit sur la capitane, on trouva le secret d'écarter presque tous les siens. Tandis qu'il lisoit les lettres de la Sultane, on lui passa au col le fatal lacet, & il fut étranglé sans qu'il eût le loisir de se préparer à la mort. Tout aussi-tôt les dix galeres entrerent dans le port. Le Vice Capitan fit placer la tête du Pacha à côté de son pavillon. Ce spectacle ayant ré-

J.C. 1643. Hég. 1053.

J. C. 1643. Hég. 1053.

pandu l'épouvante, le Général, en débarquant, déploya l'ordre scellé des sceaux de l'Empire qui l'établissoit Gouverneur, au lieu du criminel qui venoit de subir un châtiment si juste. Les troupes de débarquement étant restées dans l'isle, huit des galeres furent renvoyées à Constantinople, portant la confiscation des biens de Kerar Pacha, & sa tête que le Grand Visir eut la témérité d'envoyer à la protectrice du criminel. La Sultane Kiosem reçut cette insulte au milieu des réjouissances qu'on faisoit à Constantinople pour la naissance de deux Princes venus au monde, presque en même-temps, de deux Odalisques différentes. La satisfaction que Kiosem ressentoit de voir la maison Ottomane s'affermir, n'adoucit point ce que le procédé du Grand Visir pouvoit avoir d'injurieux. Kiosem, bien résolue d'en tirer la plus sanglante vengeance, ne songea plus qu'à détruire Mustafa dans l'esprit de son fils, sans que ce Ministre pût s'en appercevoir. Les calomnies ne furent pas épargnées : les Odalisques entrerent dans le complot : enfin on employa tout, hors la vérité, pour persuader à Ibrahim que le meilleur Ministre qu'il pût avoir, étoit l'ennemi de son Etat & de sa personne. Ibrahim abandonna son

Naissance de deux Princes.

Grand Visir au ressentiment de sa mere, sans que les importans services qu'avoit rendu Mustafa fissent naître à son maître le desir d'examiner sa conduite. Mais la vindicative Kiosem comprit qu'il seroit dangereux de faire mourir publiquement un Grand Visir aimé des troupes & du peuple : elle l'attira dans l'intérieur du serrail, où il fut surpris & étranglé comme le Pacha de Chypre l'avoit été. On publia qu'il étoit mort d'apoplexie. Les sceaux furent donnés à un Mehemet, Pacha de Damas, dont Kiosem espéroit plus de complaisance; & la place de Capitan Pacha, qu'on ne voulut plus qui demeurât unie à celle de Grand Visir, fut conférée au Selictar Aga, appellé Jousef (1). Le peuple & les soldats regretterent vivement Mustafa : on ne sut que long-temps après comment il étoit mort; mais cet attentat de la Sultane Validé ne demeura pas impuni.

J. C. 1643. Hég. 1053.

Mort du Grand Visir.

Sous un regne tel que celui d'Ibrahim, les plus petites causes devoient amener de grands événemens, & les intrigues du serrail influoient sur le

(1) Le Selictar Aga est le Porte-épée du Grand Seigneur.

J. C. 1644. Hég. 1054.

Aventures du fils de l'Eunuque, appellé depuis le Pere Ottoman.

gouvernement de tout l'Empire. Un Kiſlar Aga étoit bien plus important qu'un Général d'armée : auſſi le Kiſlar Aga occaſionna la fameuſe guerre de Candie, l'un des événemens des plus mémorables de l'hiſtoire des Turcs. Cet Officier, qui, comme on ſait, eſt le premier Eunuque noir, gardien des femmes du Grand Seigneur, par un luxe barbare avoit auſſi des femmes à ſa diſpoſition, qui étoient gardées dans un quartier ſéparé du haram. Le Kiſlar Aga en acheta une qui ſe trouva enceinte, & qui peu de mois après ſon entrée dans le haram mit au monde un fils. La mere & l'enfant étoient d'une beauté parfaite. Cet eſclave, relevée de couches, fut choiſie pour être la nourrice du petit Prince Mahomet. Ibrahim s'attacha beaucoup à la femme & au fils de l'eunuque. C'eſt ainſi qu'on les appelloit au ſerrail. Cette nourrice & l'enfant qu'elle avoit mis au monde, furent admis dans la plus intime familiarité de l'Empereur, tellement que la Sultane favorite en devint bientôt jalouſe. Cette Sultane n'avoit pas le crédit d'écarter du ſerrail les objets qui lui donnoient de l'ombrage, puiſque nous avons vu que deux autres Odaliſques avoient mis au mon-

de chacune un Prince peu de temps après elle. On présumoit que la femme de l'eunuque deviendroit aussi bientôt Sultane; mais un événement, digne de cette cour, la fit bannir du serrail ainsi que son fils. Un jour qu'Ibrahim, se promenant dans ses jardins, prodiguoit à cet enfant les caresses que la Sultane favorite prétendoit n'être dues qu'à son fils, celle-ci en témoigna son chagrin à l'Empereur avec tant de vivacité, qu'Ibrahim irrité arracha le petit Prince Mahomet des bras de sa mere, & le jette dans un bassin, où il auroit été noyé, si on ne se fût empressé de le secourir. L'enfant ne fut sauvé de ce danger qu'après qu'il eut bu beaucoup d'eau, & tellement blessé à la tête, qu'on douta long-temps s'il pourroit en revenir, & qu'il en a porté la marque toute sa vie. La Sultane Validé s'éleva hautement contre la conduite & contre les procédés de son fils. Elle lui parla si fortement du dommage qu'il avoit été sur le point de causer à l'Empire, en le privant de l'héritier présomptif du trône, que le foible Monarque consentit d'éloigner pour jamais de la cour ceux qui avoient occasionné tous ces torts. Le Kislar Aga demanda permission de faire le

J. C. 1644. Hég. 1054.

voyage de la Mecque avec sa prétendue famille. Il chargea sur la flotte qui avoit apporté les impôts d'Alexandrie, ses richesses qui étoient immenses, auxquelles il ajouta les bienfaits de la Sultane favorite qui les voyoit partir avec tant de plaisir, & des présens considérables du Sultan, qui se séparoit avec bien de la peine de l'enfant & de la mere. Ce voyage se fit avec un si grand faste, que le peuple ne douta pas que ce ne fût une Sultane & un fils de l'Empereur qu'on envoyoit à la Mecque. La présence du Kislar Aga rendoit ce bruit plus vraisemblable. L'eunuque passa dans l'esprit de ceux qui virent embarquer tant de biens & tant d'esclaves, pour l'Intendant & le Gouverneur de cet enfant précieux dont il ne pouvoit être le pere. La flotte d'Alexandrie étoit composée d'un gros galion, de deux navires moins considérables, de sept saïques. Les Sultanes, pressées d'éloigner ceux qui leur faisoient ombrage, obligerent ces vaisseaux de s'éloigner, quoique les vents ne fussent pas favorables. Après qu'ils eurent vogué long-temps avec assez de peine, la tempête les contraignit de se réfugier dans le port de Rodes. La nouvelle d'un si riche

J. C. 1644.
Hég. 1054.

embarquement s'étant bientôt répandue jusqu'à Malthe, sept galeres bien équipées & bien montées allerent attendre la flotte d'Alexandrie à un parage qu'elle ne pouvoit éviter. Les Chevaliers atteignirent les Turcs qui se défendirent long-temps ; l'Eunuque même montra un courage qu'on ne devoit pas attendre de son état, de son éducation, ni de la mollesse dans laquelle il avoit consumé sa vie. Il mourut les armes à la main, ainsi que la plupart de ses suivans. L'abordage fut tellement meurtrier, que les Chevaliers de Malthe vainqueurs perdirent douze de leurs compagnons & plus de trois cens soldats. Le combat fini, les Chevaliers allerent jetter l'ancre à Calismene ; c'est un port de l'isle de Candie au sud : ils s'y radouberent & se pourvurent de quelques munitions de guerre qui leur manquoient pour la sûreté du retour. De-là ils rentrerent dans le port de Malthe triomphans, & persuadés qu'ils avoient en leur puissance un fils de l'Empereur d'Orient. Sans doute l'esclave qui étoit sa mere contribua à accréditer ce bruit. Les Chevaliers publierent dans toute l'Europe cette prise importante. Ils rendirent à cet enfant les honneurs qu'ils croyoient

J. C. 1644.
Hég. 1054.

J. C. 1644. Hég. 1054.

devoir au fils d'un Souverain : mais le temps ayant découvert la vérité, ce prétendu Prince sortit de Malthe où on ne s'empressa pas de le garder, traîna sa misere dans plusieurs pays, finit par se faire Religieux à Rome sous le nom de Pere Ottoman.

Les Turcs songent à se venger de l'Ordre de Malthe.

La colere d'Ibrahim à la nouvelle de cette perte pouvoit bien faire croire que les Malthois s'étoient emparés de son fils. Il jura la destruction de ce réceptable de Corsaires (c'étoit ainsi qu'il appelloit la Religion de Saint-Jean de Jerusalem). Le Grand Visir fit des reproches sanglans à l'Ambassadeur de Venise, de ce que sa République avoit donné retraite dans l'Isle de Candie à ceux qui venoient de piller sa flotte & qui traînoient ses sujets en esclavage. Le noble Soranzo, qui représentoit alors la République à Constantinople, répondit que le port de Calismene n'étoit défendu par aucun château, ni même par aucune fortification, qu'il étoit impossible d'empêcher aucun bâtiment ami ou ennemi, armé ou non armé, d'y entrer; que l'eau de la mer y étoit libre comme l'air; qu'enfin on ne pouvoit accuser les Vénitiens d'avoir fait acte d'hostilité, en laissant ouvert un port qui n'avoit jamais été fermé de-

puis qu'ils étoient maîtres de l'isle de Candie. Le Visir parut se contenter de cette réponse : on crut long-temps que les apprêts qui se faisoient d'une flotte considérable menaçoient le rocher de Malthe. On ne parloit à Constantinople que d'exterminer jusqu'au dernier habitant de cette isle ennemie, & de jetter dans la mer tout ce qui pouvoit y avoir été construit d'édifices & amassé de terres pour vaincre la nature. Le Grand-Maître & le Conseil de l'Ordre ne douterent pas qu'on ne voulût leur faire payer cher le butin qu'ils avoient gagné, & la gloire qu'ils s'arrogeoient d'avoir fait prisonnier un Prince de la race ottomane. On manda tous les Chevaliers, & l'on se hâta de mettre en bon état de défense tous les ports des isles de Malthe & de Goze. Cependant les Visirs & tous ceux qui composoient le Divan rappellerent au Sultan ce qui s'étoit passé dans les deux sieges de Malthe. Ils lui remontrerent que quand les Turcs pourroient espérer d'être plus heureux qu'ils ne l'avoient été pour lors, la conquête de Malthe, sûrement très-pénible & très-meurtriere, ne leur produiroit que la possession d'un rocher aride, sur lequel les Chevaliers ne

J. C. 1644.
Hég. 1054.

J. C. 1644. Hég. 1054.

pouvoient faire vivre quelques milliers d'hommes qu'à l'aide des poſſeſſions qu'ils avoient dans toute l'Europe; que quand on prendroit Malthe, il ne faudroit pas croire avoir abattu l'Ordre de Saint-Jean; que cette hydre avoit autant de têtes qu'il y avoit de provinces dans les pays catholiques; & que l'Ordre, après avoir perdu la fertile iſle de Rhodes, en étoit relevé, ſinon plus riche, au moins plus redoutable aux Muſulmans; qu'il étoit de la ſageſſe de l'offenſé de faire tomber tout le poids de ſa vengeance ſur des ennemis moins belliqueux & qui euſſent plus à perdre; que puiſque les Vénitiens étoient complices de l'outrage fait à l'Empire Ottoman, il falloit s'emparer de l'iſle de Candie qui fourniroit des dédommagemens conſidérables du tort dont on avoit à ſe plaindre.

Ils prennent enſuite la réſolution de s'emparer de l'iſle de Candie.

Ibrahim écouta ces raiſons. L'expédition fut réſolue contre Candie: mais tout ſe paſſoit au Divan dans le plus profond ſecret: il étoit d'autant plus facile à garder, que les préparatifs menaçoient l'iſle de Malthe. Les Vénitiens chargerent en vain leur Ambaſſadeur de pénétrer les véritables deſſeins de la Porte. Un Italien fut trompé par les Turcs, dont les fein-

tes careſſes & l'aſſurance qu'ils lui donnerent qu'ils alloient foudroyer le rocher de Malthe, endormirent la vigilance & déconcerterent toutes les menées. Malgré la ſécurité de l'Ambaſſadeur, les Vénitiens ſe préparerent à recevoir l'ennemi ; ils aſſemblerent leur flotte, & ils amaſſerent des munitions de guerre & de bouche, ſoit pour défendre les poſſeſſions de la République, ſoit pour porter ſecours aux alliés. J. C. 1644. Hég. 1054.

Enfin au printemps de l'année 1645, la flotte ottomane ſe trouva en état de lever l'ancre. Elle étoit compoſée de quatre-vingt-deux galeres, de vingt vaiſſeaux de haut bord & de trois cens ſaïques, qui portoient ſept mille Janiſſaires, quatorze mille Timariots ou combattans de ſuite, cinquante mille tant Spahis, que Topggis, Levantis, & trois mille pionniers. Malgré l'indolence d'Ibrahim, qui le rendoit ſi indifférent ſur le gouvernement de ſon Empire, il avoit vu cet armement avec beaucoup d'intérêt : il fut témoin du départ de la flotte, d'un Chiosk qui étoit placé à la pointe du ſerrail. Le Capitan Pacha Jouſef commandoit les vaiſſeaux ; Muſa Pacha, l'un des Viſirs du banc, eut le commandement des troupes ; le Kul- J. C. 1645. Hég. 1055. Premiere campagne en Candie.

J. C. 1645. Hég. 1055. kiec Udasi, ou Lieutenant général des Janissaires, fut chargé du détail de l'armée sous les deux Pachas. Le Grand Seigneur donna ses ordres aux deux Chefs en présence de toute la flotte; ils étoient cachetés, & ne devoient être ouverts que dans un Conseil de guerre, lorsqu'on auroit passé les Dardanelles. L'Ambassadeur de Venise avoit vu le Capitan Pacha la veille de son départ : ce Général l'avoit reçu sans aucun embarras avec une familiarité apparente. Le Ministre se croyoit bien sûr que les Turcs ne menaçoient aucuns des Etats de sa République. On avoit indiqué le rendez-vous de tous ces bâtimens dans le port de Chio : comme ils tendoient vers Napoli de Romanie, une tempête les força de se séparer; presque toutes les saïques furent jettées vers les isles de Micone & de Tino. La derniere appartient aux Vénitiens. Les bâtimens y furent reçus comme amis. On donna aux Turcs de l'eau douce & toutes les provisions qui se trouverent dans l'isle. La flotte s'étant bientôt remise en ordre, on la vit à la hauteur de Cerigo, autre isle du domaine des Vénitiens. Un Galion & un brigantin approcherent de Cerigo. Le brigantin porta au Provédi-

teur des lettres du Grand Visir, qui demandoit le présent de café & de sucre usité chaque année. En recevant ce présent, les Turcs l'assurerent des bonnes intentions & de l'affection du Grand Seigneur. Ils usoient de cet artifice, parce qu'une expérience constante leur avoit appris qu'ils ne sont jamais si forts sur mer que les Chrétiens, & que leurs flottes, quoique nombreuses & bien munies, sont souvent battues par des vaisseaux mieux construits & maniés plus adroitement que les leurs. Comme ils avoient menacé la Religion de Malthe, les Chevaliers, qui n'avoient pas trop de leurs forces pour la défense de l'isle, attendoient le choc avec autant de vigilance que de résolution; mais ils n'avoient pas mis en mer une seule de leurs galeres. Les Vénitiens, qui craignoient la guerre contre une puissance si formidable, s'étoient bien gardés de la provoquer; ils avoient seulement approvisionné & muni toutes leurs isles, en cas que l'effort des Turcs se portât sur quelqu'une de ces possessions. J. C. 1645. Hég. 1055.

Quand les Ottomans furent à la hauteur de Candie, le Capitan Pacha dépêcha un brigantin à Constantinople pour apprendre à l'Empereur

que sa navigation avoit été heureuse, & qu'il étoit prêt à débarquer. Aussitôt la guerre fut déclarée hautement. Les Turcs, au lieu de renvoyer l'Ambassadeur de Venise le resserrerent dans une étroite prison, & publierent à son de trompe qu'on pouvoit tuer ou faire esclaves tous les sujets de la République.

J. C. 1645. Hég. 1055.

Cependant la flotte s'avançoit vers l'isle de Candie : elle formoit un croissant sur la mer, qui n'étoit agitée qu'autant qu'il falloit pour favoriser la manœuvre. La descente se fit sans qu'il fût possible de l'empêcher. L'isle de Candie a quatre-vingt lieues de long sur vingt dans sa plus grande largeur : elle est située dans un beau climat ; elle est très-peuplée & fertile comme toutes les isles de l'Archipel. Les Turcs camperent quelque temps pour se rafraîchir, & pour connoître le pays qu'ils firent battre par des partis de cavalerie. Tous les payfans s'étoient retirés dans les villes ; mais ils n'avoient pas eu le temps d'y transporter les richesses des campagnes. Les Turcs trouverent par-tout une abondance à laquelle ils s'étoient attendus, & dont ils surent profiter.

Prise de la Canée & de Retimo.

Musa Pacha entreprit le siege de la Canée. Cette place passoit pour être

la seconde de l'isle : quoiqu'elle fût bien approvisionnée & défendue avec courage, les Turcs entrerent dans la ville, après avoir accordé à la garnison la sortie avec armes & bagages. Cornaro qui commandoit à la Canée, crut qu'il falloit ménager les hommes pour la défense du reste de l'isle. Il alla se jetter dans Retimo, autre place qui fut prise dans la même campagne, après que Cornaro eut été tué sur la breche. J. C. 1645. Hég. 1055.

Le Capitan Pacha qui vit que cette guerre commençoit sous de si heureux auspices, voulut aller porter les nouvelles de ses succès à Constantinople, avant que la saison pût rendre la mer dangereuse. Il savoit qu'il ne trouveroit point d'ennemis dans sa navigation : des espions que les Turcs entretenoient à Venise, lui avoient mandé que cette République mendioit en vain des secours dans toute la chrétienté. Le Pape n'obtenoit point des différentes Puissances d'Italie les troupes ni les vaisseaux qu'il demandoit. Les Génois, les Chevaliers de Malthe, le Grand Duc de Toscane ne vouloient point envoyer de vaisseaux dans la même flotte, parce que chaque Puissance prétendoit à l'honneur du pavillon. En vain le Pape leur représenta

J. C. 1645. Hég. 1055.

que ces contestations feroient perdre aux Vénitiens l'isle de Candie, affermiroient la puissance du Turc, & l'approcheroient de plus en plus de l'Italie ; en vain il proposa de faire voguer tous les vaisseaux des différentes Puissances sous le pavillon de Saint Pierre, comme troupes auxiliaires, & de remettre à des temps plus heureux cette discussion de préséance si funeste à la cause commune. Ni le Grand Duc ni Gênes ne voulurent se prêter à ce tempérament. Les galeres du Pape, & celles de la Religion de Malthe ne se trouvant pas assez fortes pour tenir la mer contre une flotte aussi considérable que celle des Turcs, se garderent bien de l'attaquer au retour, quoique la guerre fût déclarée.

Campagne en Dalmatie, malheureuse pour les Turcs.

Cette même campagne, le Grand Seigneur avoit envoyé une armée en Dalmatie, afin d'attaquer les Vénitiens de plus d'un côté ; mais cette République fut plus heureuse en terre ferme qu'elle ne l'avoit été dans l'isle de Candie. Foscolo, Général des Vénitiens, repoussa Alibec, Sangiac de Cliffa, & s'empara de Novigrade, dont il fit démolir les fortifications.

L'Empereur Ibrahim paroissoit aussi peu effrayé du malheur de ses armes

en Dalmatie, qu'il avoit été insensible à leur succès dans l'isle de Candie. Tout le sang qu'on versoit pour laver la prétendue injure faite à son pavillon, ou plutôt pour étendre les possessions ottomanes, lui étoit étranger, & il ne s'affligeoit de la guerre maritime que parce qu'elle rendoit plus difficile le passage des vaisseaux qui apportoient d'Europe de riches étoffes pour satisfaire le luxe de ses Assekys. On dépêchoit du port de Constantinople des brigantins qui alloient au-devant des convois, & qui rapportoient plus promptement ces superfluités, beaucoup plus intéressantes pour la cour de Constantinople, que ne l'auroit été la nouvelle d'une Province ajoutée à l'Empire. Cette précipitation nuisoit à la fidélité du commerce. Les Eunuques, qui servoient l'impatience de leurs maîtresses, se dispensoient de fournir le prix des marchandises qu'ils enlevoient, les marchands devant, disoient-ils, le trouver à Constantinople; & quand les vaisseaux étoient enfin parvenus dans le port, les Capitaines qui s'étoient dessaisis de leurs marchandises, ne pouvoient plus en être payés. Des Anglois éprouverent plusieurs fois de suite cette injustice. Le Chevalier Bendish leur Ambassa-

J. C. 1646. Hég. 1056.

J. C. 1646. Hég. 1056.

deur, qui étoit à la Porte, comme tous les autres Miniſtres des Puiſſances européennes, principalement pour protéger le commerce de ſa nation, porta des plaintes au Grand Viſir, dont la réponſe fut toujours que lui Miniſtre ne pouvoit prendre aucune connoiſſance de cette affaire. Le Chevalier Bendish, de concert avec M. de la Haye, pour lors Ambaſſadeur de France; & avec celui de Hollande, prit le parti de demander au Grand Seigneur lui-même la juſtice que ſes Miniſtres lui refuſoient. Tous les vaiſſeaux étrangers qui ſe trouverent dans le port de Conſtantinople, voguerent le long des murs du ſerrail, portant une terrine de feu au grand mât. On ſe rappelle que ceux qui veulent être remarqués du Grand Seigneur, afin qu'il écoute leurs plaintes, élevent une flamme ſur leur tête. Cette flotte de plus de quarante voiles, ainſi enflammée, préſentoit l'idée de la menace plutôt que de la plainte. Tous les matelots pouſſoient de grands cris vers l'Empereur Ibrahim, dont ils vouloient, diſoient-ils, obtenir juſtice avant de la demander à leurs maîtres. Le Grand Seigneur & ſon Viſir comprirent qu'il étoit important d'étouffer ces cris. Les marchands furent

L'Ambaſſadeur d'Angleterre fait rendre juſtice aux négocians de ſa nation.

furent écoutés, & leurs vaisseaux ne rentrerent dans le port que lorsqu'on eut pleinement satisfait à leur demande. Ce Chevalier Bendish fut mal payé du service qu'il venoit de rendre à sa nation. Quoique les marchands ne le vissent occupé que du soin de protéger leur commerce & de les défendre des vexations, ils lui trouvoient le tort irréparable pour un Anglois de ce siecle, d'être fidele à son Souverain légitime. Bientôt ils ne voulurent plus reconnoître cette espece de magistrature que tous les Ambassadeurs à la Porte exercent sur leurs compatriotes: sans convenir d'abord de la véritable raison de leur mécontentement, ils prétendirent se soustraire à son autorité sous mille faux prétextes, tellement que l'Ambassadeur se vit contraint de recourir à l'autorité du Grand Visir pour soumettre les Anglois: mais, lorsque le Parlement d'Angleterre eut manifesté sa révolte, les marchands de l'Echelle de Constantinople déclarerent qu'ils ne reconnoissoient plus l'Ambassadeur de Charles Stuart. Ils prodiguerent l'or dans le serrail pour obtenir l'appui de la Sultane Kiosem. Malgré les vives représentations de l'Ambassadeur de France, qui voulut en vain faire com-

J. C. 1646. Hég. 1056.

Bientôt il est méconnu & renvoyé en Angleterre.

J. C. 1646. Hég. 1056.

prendre au Grand Visir que cette affaire intéressoit également tous les Monarques, le Chevalier Bendish fut arrêté dans le palais d'Angleterre, & conduit avec la plus indécente précipitation sur un vaisseau qui le ramena dans sa patrie. On ne donna que trois jours à Ladi Bendish son épouse pour faire transporter ses effets sur un autre bâtiment. Peut-être Ibrahim ignora-t-il cette infraction manifeste au droit des Souverains ; peut-être aussi n'auroit-il pas compris combien un pareil exemple donné à sa nation pouvoit être dangereux pour lui-même.

Mariage du Capitan Pacha Jousef avec la fille de l'Empereur.

Ce Prince, plus occupé de sa famille que de son Empire, maria sa fille, âgée seulement de quatre ans, au Capitan Pacha Jousef. Cet Officier étoit d'une richesse immense, moins par l'emploi dont il étoit revêtu, qui a des revenus très-considérables, que par la succession de son pere qui avoit été long-temps Douanier. Jousef en avoit hérité en entier, quoique l'usage veuille que le mobilier des Officiers de l'Empire appartienne au Grand Seigneur à leur mort : leurs enfans n'héritant que des maisons & des terres. Sultan Amurat IV avoit fait à Jousef l'abandon de tous ses biens paternels, pour le récompen-

ſer de ſes ſervices : & Ibrahim qui, comme ſes prédéceſſeurs, comptoit parmi ſes poſſeſſions toutes les fortunes de ſes ſujets, avoit voulu aſſurer à ſa fille celle de Jouſef. Nous avons déja vu que cet honneur n'eſt pas fort deſirable pour les Grands de l'Empire ottoman. Sans augmenter beaucoup leur crédit, il leur donne un maître de plus, au lieu de pluſieurs épouſes ſoumiſes ; mais perſonne n'oſe refuſer cette prétendue faveur que les Sultans rendent ſouvent bien plus onéreuſe encore en mariant leurs filles dès l'âge le plus tendre ; alors l'époux eſt obligé de garder fidélité à un enfant, parce qu'elle eſt la fille de ſon Souverain ; il ne doit connoître aucune autre femme qu'autant que ſon impérieuſe moitié daigne le lui permettre. Les Sultanes de naiſſance portent le poignard à la ceinture comme celles que le Grand Seigneur a choiſies, & l'époux qu'on leur donne n'eſt à proprement parler que leur premier domeſtique. Le Capitan Pacha avoit à peine terminé un mariage de cette eſpece, qu'Ibrahim, qui juſques-là s'étoit toujours repoſé ſur ſon Viſir des apprêts de la guerre & de tous les autres ſoins de l'Empire, commanda à ſon nouveau gendre

J. C. 1646. Hég. 1056.

d'apprêter une flotte pour porter des troupes & des munitions en Candie. On étoit alors dans le fort de l'hiver : les vents rendoient la navigation impraticable. Le Capitan Pacha osa représenter à son maître que cet ordre étoit prématuré, qu'on exposeroit à une perte presque infaillible tous les vaisseaux qu'on mettroit en mer dans cette saison, qui d'ailleurs n'étoit pas plus propre à faire des sieges qu'à la navigation. Ibrahim ne vit dans une représentation si juste que l'audace d'un sujet qui osoit lui résister. Peu fait pour se rendre à de bonnes raisons, il réitéra son ordre du ton d'un Empereur qui veut être obéi. Jousef répéta ses objections avec plus de force & plus d'étendue : Ibrahim, de plus en plus irrité, dit au Capitan Pacha qu'il falloit obéir ou mourir : Jousef repliqua qu'il aimoit mieux mourir seul qu'entraîner tant de milliers d'hommes dans sa ruine. Ibrahim le fit ôter de sa présence, & signa dans l'instant même un Catchérif qui condamnoit le Capitan Pacha à être étranglé. Le Grand Visir, témoin de ce qui s'étoit passé, tenta d'épargner un jugement inique à son maître, & de conserver un sujet utile à la nation. Il alla trouver le condamné dans le

J. C. 1647. Hég. 1057.

Raison de sa disgrace subite.

lieu où il étoit gardé, & prenant sur lui de retarder l'exécution du Catchérif, il pressa le Capitan Pacha de faire une satisfaction à l'Empereur, que la circonstance de son mariage tout récent devoit adoucir. Le Visir alla même jusqu'à répondre qu'il feroit révoquer ce cruel Arrêt, si le Capitan Pacha vouloit demander grace. Le gendre de l'Empereur fut inébranlable : il répondit au Grand Visir, que quand on étoit né Ottoman & sur-tout sujet d'Ibrahim, on devoit être content de mourir, qu'il plaignoit sincérement ceux qui étoient condamnés à vieillir sous un tel maître, & qui seroient témoins de tous les désordres qui alloient infailliblement arriver. Il demanda avec empressement le Catchérif qui portoit sa condamnation. Le Grand Visir le tenoit caché dans son sein. Quand on l'eut donné à Jousef, il écrivit au bas qu'il bénissoit la volonté de l'Empereur, & l'heure à laquelle son ame devoit être réunie à l'Etre suprême ; qu'il supplioit Sa Hautesse, en faveur de son nouveau mariage, de souffrir qu'il fût distrait cinquante bourses, qui font soixante & quinze mille livres, de la fortune immense qui alloit appartenir à la Sultane son

J. C. 1647. Hég. 1057.

épouse, destinant cette somme à la
J. C. 1647. Hég. 1057. subsistance d'un fils qui lui étoit né la veille, de l'esclave qu'il avoit le plus aimée ; que cette somme suffiroit à la mere & au fils pour mener une vie privée loin de Constantinople qu'il leur ordonnoit de quitter pour toujours. Après avoir signé cet acte de derniere volonté, Jousef rendit le Catchérif au Grand Visir ; il lui donna un gros diamant qui ornoit son turban, conjurant ce premier Ministre de donner ses soins pour que ce qu'il avoit écrit fût observé. Il prononça tout haut une priere, appella les bourreaux, & leur fit signe de passer autour de son col le cordon fatal.

Il est étranglé.

Jousef étoit aimé. Non seulement les Lévantis qui servoient sous ses ordres, mais les Janissaires, les Spahis, le corps de l'Uléma, apprirent avec indignation la mort du Capitan Pacha. On s'assembloit dans les rues, même dans les cours du serrail, & l'on se demandoit assez haut ce qu'il falloit attendre d'un Prince aussi sanguinaire qu'efféminé. Le Grand Visir, qui prévit une émeute, conseilla à son maître de changer de lieu. Ibrahim partit pour Andrinople ; mais comme c'étoit la premiere fois que l'Empereur quittoit la capitale, l'u-

L'Empereur va à Andrinople, & en revient bientôt.

sage vouloit qu'il fît un présent aux troupes. Elles le demanderent en tumulte aussi-tôt qu'Ibrahim fut arrivé dans sa nouvelle demeure. Le Prince prétendit que cette gratification n'étoit due qu'autant qu'il feroit la guerre, qu'il n'alloit point à l'ennemi, qu'ainsi les Janissaires & les Spahis n'auroient point d'augmentation de paie. Cette défaite ne contentoit pas les soldats; on les entendit bientôt murmurer très-haut. Le Grand Seigneur, dont l'avarice & l'inquiétude étoient extrêmes, retourna dans sa capitale, laissant à Andrinople cette soldatesque indocile. Le Grand Visir, sans faire de châtimens publics qui eussent pu compromettre l'autorité, s'assura des plus mutins pendant plusieurs nuits de suite, & les fit jetter dans le fleuve sans qu'on parlât de leur supplice. Les mécontens, qui s'apperçurent que leurs Chefs disparoissoient, s'appaiserent de peur de disparoître à leur tour; & Ibrahim, qui n'avoit paru vouloir s'occuper qu'un instant de la guerre de Candie pour faire mourir l'infortuné Jousef, ne pensa plus du tout aux affaires de l'Empire. Le Grand Visir fut chargé seul de tout le poids du gouvernement. J. C. 1647. Hég. 1057.

Les conférences les plus sérieuses

de l'Empereur étoient avec une ancienne concubine, dont l'âge avoit flétri les charmes, qu'Ibrahim employoit à parcourir tous les bains de Conſtantinople, même les maiſons particulieres, pour lui découvrir de nouvelles beautés qu'il pût acheter à prix d'or, ou ravir à leurs parens. Mille jeunes eſclaves amenées à grands frais des extrémités de l'Empire, rempliſſoient ſon haram, mais ne ſatisfaiſoient pas ſes deſirs. Il falloit que la difficulté excitât une volonté accoutumée à être prévenue. Un jour l'émiſſaire des plaiſirs d'Ibrahim vint lui dire qu'elle avoit rencontré dans un bain une jeune perſonne, dont la taille & les graces égaloient la régularité des traits. Cette beauté parfaite étoit la fille unique de Regel, grand Mufti. Le voluptueux Monarque manda auſſi-tôt le chef de la Loi; & lui demanda ſa fille avec l'empreſſement d'un jeune homme qui deſire, & l'autorité d'un Deſpote qui commande. Regel Effendi aimoit ſa fille plus que toutes choſes; il repréſenta à ſon maître que les Sultanes les plus favorites ne ſortoient pas du rang d'eſclaves, depuis que les Empereurs ne vouloient plus s'abaiſſer à contracter des mariages, & que la fille du grand

J. C. 1647. Hég. 1057.

Hiſtoire de la fille du Mufti Regel.

Mufti n'étoit pas faite pour être esclave. Ibrahim, que les difficultés irritoient, promit d'épouser celle qu'on lui refusoit pour concubine, soit que son dessein fût de tenir parole, soit qu'il voulût seulement se satisfaire par un parjure. Le vieillard, qui voyoit avec chagrin les difficultés s'applanir, remercia l'Empereur de l'honneur qu'il faisoit à sa fille; mais en bon pere, il mit pour condition à cette union, que la jeune personne y consentiroit. De retour chez lui le Mufti réfléchit tristement sur l'inconstance d'Ibrahim, sur tous ses autres vices, qui exposoient tous les jours cet Empereur à la fin funeste qu'avoient déja eu plusieurs de ses prédécesseurs, qui ne l'avoient pas tant mérité que lui. Il pensa que les peuples ne pardonneroient pas plus à Ibrahim de contracter un mariage, qu'ils ne l'avoient pardonné à Othman; que ce Prince léger dégoûté de sa nouvelle épouse après le premier feu de la possession, la condamneroit à des mépris ou à un esclavage qui ne finiroit plus; que l'Empereur ayant déja plusieurs enfans mâles, les Princes qui naîtroient de sa fille, ne pouvoient attendre qu'une prison perpétuelle, ou une mort prématurée. Toutes ces réflexions déter-

J. C. 1647. Hég. 1057.

J. C. 1647. Hég. 1057.

minerent le Mufti à ne préſenter à ſa fille, docile à ſes ordres & ſes conſeils, l'alliance brillante qu'on lui propoſoit, que comme un grand danger qu'il falloit éviter, à quelque prix que ce pût être, & il porta à l'Empereur la réponſe que lui-même avoit dictée, s'expoſant à tout le courroux de ſon maître pour l'intérêt de ſa fille. Ibrahim, affligé de cet obſtacle qu'il n'avoit pas prévu, ne ſe rebuta point. Il envoya chez le Mufti la femme qui la premiere lui avoit parlé de celle dont il étoit épris ſans la connoître. Ce tentateur étala en vain aux yeux de cette jeune perſonne l'éclat & les délices du trône. Celle-ci, prévenue par ſon pere, perſiſta dans ſon refus. Tout le fruit que l'agente de l'Empereur recueillit de ſes efforts, fut un diamant que la jeune perſonne lui donna, la conjurant de la laiſſer en paix, & de faire agréer ſes refus à l'Empereur. En effet, cette femme, de retour au ſerrail, voulut perſuader à Ibrahim de ne plus penſer à ce qui lui paroiſſoit impoſſible; mais Ibrahim ne ſe rebutoit pas ainſi. La fille du Mufti fut enlevée au moment où elle alloit au bain, accompagnée ſeulement de quelques eſclaves de ſon ſexe. On la traîna dans le haram, & l'Empereur ravit par

la plus lâche violence ce que l'éclat du trône, ſes prieres, ni ſa puiſſance n'avoient pu lui obtenir. La fille du Mufti ne témoignoit à ſon raviſſeur que de la douleur & de la haine : elle ne voyoit l'Empereur que pour lui exprimer toute l'horreur qu'il lui inſpiroit. Au bout de quelques jours, Ibrahim, déſeſpérant de ſurmonter cette averſion, irrité d'ailleurs des reproches ſanglans qu'il entendoit ſans ceſſe, & auxquels ſes oreilles n'étoient pas faites, fit reconduire cette belle éplorée dans la maiſon de ſon pere. Le Mufti conſerva dans ſon cœur le plus vif reſſentiment de cet affront; il réſolut d'en tirer vengeance à la premiere occaſion qui ne tarda pas à s'offrir. J. C. 1647. Hég. 1057.

Nous avons dit que le Grand Viſir avoit fait mourir pendant la nuit pluſieurs Janiſſaires, lorſqu'Ibrahim avoit quitté Andrinople, ſans procès, ſans accuſation, ſans même qu'on ſût ni le genre de leur mort, ni par quelle autorité ils avoient été condamnés. Ces exécutions nocturnes avoient d'abord ſemé l'effroi; elles exciterent bientôt le reſſentiment. Ceux qui pleuroient leur pere, leur frere, ou leur ami, & qui craignoient un pareil ſort pour eux-mêmes, après avoir J. C. 1648. Hég. 1058. Révolution qui fait deſcendre Ibrahim du trône.

J.C. 1648. Hég. 1058.

maudit tout bas la sévérité du gouvernement, se hasarderent à se plaindre entr'eux de ce Visir, qui, non content de dérober ce qui appartenoit aux soldats, pour satisfaire le luxe de l'Empereur, puniſſoit si cruellement des plaintes légitimes. Le Mufti attentif entendit ces murmures, & ne manqua pas de les autoriser. Il assembla chez lui beaucoup de mécontens, sous prétexte de réunir tous les Mollas qui étoient sous sa jurisdiction. Il admit à cette assemblée de gens de loi, tout autant de soldats qu'il s'en présenta pour lui confier leur crainte & leur haine. Lorsqu'il fut sûr d'un nombre de Janissaires, le Mufti leur déclara qu'il alloit assembler l'Uléma dans la mosquée d'Ortadjami; qu'il falloit y amener leurs chefs, même ceux des Spahis, parce qu'il étoit à craindre que ce corps ne prît le parti du Grand Visir, s'il n'étoit pas consulté. Ce n'étoit pas contre le Grand Visir que le ressentiment du Mufti étoit le plus fort; mais comme il connoissoit l'obstination & l'incapacité d'Ibrahim, le Chef de la Loi espéroit avec raison qu'il entraîneroit l'Empereur dans la ruine de son Ministre que ce Prince voudroit défendre. L'assemblée pro-

jettée eut lieu le lendemain dès la pointe du jour. Le nombre & la qualité de ceux qui la composoient, inspirerent au Visir une telle crainte, qu'il n'osa pas se présenter lui-même pour dissiper les mécontens. S'étant retiré dans le serrail, Mehemet implora le secours de son maître : car il ne doutoit pas qu'on en voulût à lui (1). Ibrahim envoya le Bostangi Pachi & le Cappiggi Pachi, accompagnés de quelques-uns des leurs, pour signifier à cette assemblée un catchérif, qui portoit en substance, que tous ceux qui étoient dans la mosquée d'Ortadjami eussent à en sortir & à se rendre chez eux pour y attendre les ordres de l'Empereur. Les deux Officiers furent introduits dans la mosquée, sans qu'on permît à leurs suites de les y accompagner. Après qu'ils eurent remis le catchérif au Mufti, ils reçurent de lui un fetfa qui proscrivoit les jours du Grand Visir, & dont les termes très-précis exigeoient de l'Empereur qu'il envoyât la tête de ce tyran, voleur & assassin des Janissaires, au milieu de cette as-

J. C. 1648. Heg. 1058.

(1) Tiré de Naïma Effendi, de Ricaut, & des dépêches de M. de la Haye, pour lors Ambassadeur à la Porte.

J. C. 1648. Hég. 1058.

semblée, qui refusoit de se séparer avant d'avoir obtenu cette justice. Lorsque les deux Officiers du serrail reporterent à leur maître le fetfa du Mufti, ils trouverent Ibrahim intimidé, parce qu'il venoit d'apprendre que les Janissaires avoient fermé toutes les portes de Constantinople. L'Empereur écrivit sur des tablettes qu'il consentoit à la déposition de Mehemet Pacha; que ce Ministre pouvoit l'avoir trompé; mais qu'il ne vouloit pas le faire mourir, parce qu'il étoit son beaufrere, & qu'il n'avoit rien fait que par ordre de lui Empereur. Cette réponse fit craindre au Mufti que les Janissaires & les Spahis, contens de la déposition du Grand Visir, ne se séparassent. Comme il ne vouloit pas manquer sa proie, il s'écria, sans attendre l'avis des Militaires ni des Effendis, que le parti que prenoit l'Empereur étoit une défaite, & qu'ils ne seroient pas plutôt séparés qu'on verroit recommencer les proscriptions & les assassinats; qu'il falloit contraindre Ibrahim à faire justice, que puisqu'il ne nommoit point un nouveau Grand Visir, l'assemblée devoit en nommer un qui poursuivroit la tête de son prédécesseur. Les amis du Mufti opinerent comme lui: on nomma

Grand Vifir le Spahi Agafi Murad, vieillard de près de quatre-vingt ans. Il fut décidé que tous les Effendis & Officiers aſſemblés marcheroient deux à deux vers le ſerrail; qu'on empêcheroit les Spahis & les Janiſſaires de prendre les armes, & que leurs Officiers n'auroient que leurs bâtons blancs. Le Mufti avoit de bonnes raiſons pour en agir de la ſorte; il ſongeoit à engager Ibrahim à faire quelque violence qui pût exciter tous les Janiſſaires contre lui; & pour cela il avoit voulu que ce Prince, ſuſceptible d'être intimidé, crut n'avoir pas à craindre une ſoldateſque mutinée. Le Spahi Agafi, nouveau Grand Vifir, parut tout tremblant devant le Sultan, à la tête de trente Députés, dont quinze étoient Effendis, & quinze militaires. Il dit à l'Empereur que c'étoit malgré lui qu'il avoit accepté l'emploi de Grand Vifir; qu'il conjuroit Sa Hauteſſe d'accorder la tête de Mehemet à tout l'Uléma & aux deux corps militaires les plus puiſſans de l'Empire, qui ſe plaignoient avec raiſon des concuſſions de ce Miniſtre. Le Sultan, irrité par cette voix ſuppliante, s'écria: » Chien, c'eſt toi qui as allumé le feu de cette révolte pour devenir Grand Vifir: quand il ſera

J. C. 1648. Hég. 1058.

J. C. 1648. Hég. 1058.

» éteint, tu verras quel châtiment je » te réſerve «. Le vieillard ayant voulu répondre quelques mots, Ibrahim, qui ne ſe poſſédoit plus, prit le Grand Viſir par la barbe, & s'avilit au point de le frapper à coups redoublés. Les députés arracherent Murad des mains d'Ibrahim, & ſe retirerent en déſordre vers ceux de leur parti qui les attendoient dans le veſtibule du ſerrail. La réponſe d'Ibrahim & ſes emportemens firent ſur les mécontens tout l'effet que le Mufti avoit eſpéré. Ils s'écrierent qu'il falloit dépoſer un Empereur auſſi indigne de l'être; qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour aſſembler les troupes. Tandis que les Officiers des Spahis & des Janiſſaires ſe répandirent dans la ville pour armer leurs Odas, le Mufti, le Viſir Murad, les deux Cadileskers demanderent la Sultane Validé. Cette Princeſſe parut devant eux couverte d'un voile, environnée du Kiſlar Agaſi & de quelques autres Eunuques noirs qui portoient des éventails & des caſſolettes remplies de parfums. Les deux grands Officiers déclarerent à la Sultane Validé, que ſi elle vouloit conſerver du crédit, il falloit conſentir à la dépoſition de ſon fils; que d'ailleurs c'étoit l'unique moyen de lui ſauver la vie; que dans

une heure le serrail alloit être investi ; qu'il falloit se soumettre aux circonstances, & préparer le troupeau timide du serrail, & l'Empereur lui même à cette dépoſition, ou se résoudre à voir verser bien du sang, & peut-être à périr avec son fils. La Sultane Validé, qui se souvenoit des menaces de l'Empereur, lorsqu'elle avoit voulu s'opposer à la passion d'Ibrahim pour l'une des veuves d'Amurat IV, qui d'ailleurs espéroit de l'autorité sous son petit-fils, enfant de six ans, dont la mere étoit une jeune Sultane sans crédit & sans expérience ; la Sultane Validé, après quelques foibles prieres, parut consentir à ce qu'elle ne pouvoit empêcher. La nuit approchoit ; les troupes à peine rassemblées bloquoient le serrail : les mécontens convinrent qu'ils acheveroient leur ouvrage à la pointe du jour. Le Grand Visir Murad, en rentrant chez lui, y trouva son prédécesseur, dont on avoit découvert la retraite, qu'un détachement de Spahis lui avoit amené. Murad traita Mehemet avec une pitié apparente, il lui rendit même quelques honneurs ; & sur ce que l'ancien Visir intimidé demanda la vie avec instance, Murad lui répondit qu'il n'y avoit qu'une déclaration très-sincere de tous ses

J. C. 1648. Hég. 1058.

J. C. 1648. Hég. 1058.

biens qui pouvoit la lui faire obtenir, & il le fit conduire chez lui aux flambeaux, gardé par la même troupe qui l'avoit amené. Très-peu de temps après, le Defterdar arriva chez le Grand Vifir dépoſé, pour ſaiſir tous ſes effets & recevoir ſa déclaration. Cet Officier eut peine à l'arracher de la bouche de Mehemet, qui vouloit toujours réſerver quelque partie de ſa fortune. Lorſque les ſollicitations & les menaces, employées à pluſieurs repriſes, l'eurent contraint de ſe dépouiller entierement, il dit, les larmes aux yeux, que ſi on lui laiſſoit la vie, on ne lui laiſſoit pas de quoi la ſoutenir. Comme il cherchoit du repos ſur ſon lit, on vint l'en tirer avant le jour par ordre du Grand Vifir, & lorſqu'il fut dans le veſtibule de ſa maiſon, l'Officier qui commandoit ſa garde, lui déclara qu'il falloit mourir. On l'étrangla ſur l'heure, & les premiers rayons du ſoleil découvrirent au peuple la tête de Mehemet expoſée dans l'hyppodrome. Cependant ni la haine du Mufti, ni l'ardeur des mécontens ne s'étoient ralenties. Dès que le jour parut, tout l'Uléma, les Viſirs de la voûte ou Pachas du banc, les Officiers des Spahis & Janiſſaires ſe rendirent à la moſquée de

Sainte Sophie. La vue de la tête de Mehemet ne fit que les animer encore. Le Mufti préſenta aux yeux de l'aſſemblée un tableau frappant des malheurs de l'Empire, des vices de ſon Chef, de ſes violences & de ſes déprédations. Il dit que, quoiqu'Amurat IV eût laiſſé l'Empire dans l'état le plus floriſſant, en moins de dix années les Provinces avoient été ruinées, le tréſor public épuiſé, les armées découragées, la marine preſque anéantie; que cependant les Chrétiens s'étoient emparés d'une partie de la Dalmatie; que la flotte vénitienne bloquoit les châteaux des Dardanelles; qu'une armée nombreuſe envoyée dans l'iſle de Candie étoit preſque réduite à rien; que tout cela étoit l'ouvrage d'un ſeul homme, qui ne manifeſtoit ſa puiſſance que par des injuſtices, & qui ne s'étoit ingéré à gouverner l'Etat que pour laiſſer voir ſa profonde incapacité. Il parla du traitement indigne que l'Empereur avoit fait la veille au nouveau Viſir Murad, & conclut en diſant qu'on ne pouvoit pas ſans crime négliger le moyen de ſauver l'Empire. Le Grand Viſir, qui s'étoit concerté avec le Chef de la Loi, lui propoſa publiquement de donner un fetſa, qui ajourneroit ce

J. C. 1648.
Hég. 1058.

Prince à comparoître devant l'assemblée pour y rendre compte de sa conduite. Ce fetfa fut bientôt écrit, & l'Aga des Janissaires, accompagné des deux Cadileskers, alla le porter à Ibrahim. Tous les Janissaires, qui étoient en bataille dans l'hippodrome, marcherent vers le serrail; ils s'emparerent de la premiere cour. Les Odas Pachis & autres Officiers supérieurs entrerent dans la seconde, & déclarerent aux Bostangis & Cappiggis assemblés, que, s'ils osoient faire la moindre résistance, ils seroient tous passés au fil de l'épée. Cette milice timide & peu affectionnée à l'Empereur, ne fit pas mine de le défendre. Ibrahim déchira le fetfa qui lui fut présenté, & menaça de faire mourir le Mufti: mais l'Aga des Janissaires lui ayant répondu que c'étoit bien plutôt la vie de Sa Hautesse que celle du Mufti qui couroit des risques, & qu'il alloit tâcher d'obtenir qu'on lui laissât finir ses jours en prison, Ibrahim, dont toute la colere fut convertie en effroi, se tourna vers les Icoglans & autres Officiers du serrail qui l'environnoient: » N'y a-t-il donc » aucun de vous, s'écria-t-il, que » j'ai comblés de tant de bienfaits, » qui ait le courage de s'exposer pour

J. C. 1648. Hég. 1058.

» son maître «? Ibrahim courut à l'appartement de la Sultane Validé, qui lui déclara qu'il falloit renoncer à l'Empire. Cependant l'Aga des Janissaires & les deux Cadileskers avoient repris le chemin de Sainte-Sophie. Sur le compte qu'ils rendirent de leur mission, le Mufti donna un nouveau fetfa, qui portoit qu'un Empereur qui avoit transgressé toutes les loix du Koran, étoit un infidele, & comme tel ne méritoit plus de commander à des Musulmans. Après cette décision, toute l'assemblée s'achemina pour se rendre au serrail. Ils passerent à travers deux haies de Janissaires : les Spahis à cheval rempliſſoient l'hippodrome & les autres places de Constantinople. Les Chefs, arrivés dans la salle du Divan, ordonnerent aux Eunuques blancs de tirer Ibrahim de l'appartement des femmes, & de l'amener en leur présence. Ce Prince, obligé de paroître devant ceux qu'il avoit tenté vainement d'intimider, descendit aux plus humbles prieres, & rappella ses bienfais ; mais le souvenir des injures étoit plus récent. Le Mufti accabla de reproches celui qu'il ne voyoit plus que comme le raviſſeur de sa fille : il avoit promis la veille à la Sultane Validé de le laiſſer vivre,

J. C. 1648. Hég. 1058.

& tous ceux qui avoient contribué à
J. C. 1648. Hég. 1058. détrôner ce Prince, étoient convenus de ne point tremper leurs mains dans son sang. Le Mufti & le Grand Visir firent signe aux Icoglans d'entraîner Ibrahim dans la prison qui lui étoit déja préparée. Aussi-tôt qu'il fut entré, on condamna les portes & les fenêtres; il ne resta qu'une ouverture par laquelle on devoit apporter à manger à celui qui avoit été l'un des plus puissans Monarques du monde. On avoit enfermé avec lui de vieilles esclaves pour le servir. Aussi tôt les crieurs publics se répandirent dans tout Constantinople, publiant dans les rues & du haut des minarets de toutes les mosquées, que Mahomet, quatrieme du nom, étoit Empereur d'Orient. On alla chercher ce Prince dans un appartement près du haram où il étoit élevé : Mahomet n'avoit pas sept ans. On le conduisit à la salle du Divan. Lorsqu'il fut assis sur le trône de ses peres, le Mufti proclama le nouvel Empereur à haute voix. Il fit à ce Prince un discours pathétique sur les devoirs des Souverains, & lui présenta l'exemple de ses prédécesseurs qui avoient abusé de leur puissance, pour lui apprendre que les mauvais Monarques étoient châtiés comme le

reste des hommes. Puis ce Prince fut conduit à la mosquée de Jub pour y ceindre l'épée d'Othman. Son âge tendre ne lui permettant pas encore de monter à cheval, il alla dans une litiere découverte au milieu des acclamations des peuples qui souhaitoient de longs jours à leur nouvel Empereur, & qui voyoient avec plaisir le Grand Visir à cheval près de la litiere du Sultan. J.C. 1648. Hég. 1058.

Ce Ministre, proclamé plutôt que choisi par tout le corps de l'Uléma, des Spahis & des Janissaires, n'étoit pas propre à gouverner un Empire au milieu des troubles d'une minorité. Il avoit servi avec honneur à la tête des Saphis, & avoit mérité l'emploi de Visir de la voûte, qu'Amurat IV lui avoit donné, sans qu'il perdît le commandement de la plus belle cavalerie de l'Empire : mais ce Ministre étoit affoibli par l'âge. Le Mufti l'avoit indiqué aux troupes, parce qu'il espéroit concentrer en lui seul toute l'autorité, partagée entre un vieillard peu fait aux affaires, & une femme qu'il en supposoit incapable. Tourhane, mere de Mahomet, devenoit Sultane Validé, par l'avénement de son fils au trône. Elle fut beaucoup moins touchée du malheur du Prince qui l'avoit

fait Sultane, que de l'espoir de regner
J. C. 1648. sous le nom d'un Prince enfant. Mais
Hég. 1058. Kiosem ne prétendoit pas céder les rênes de l'Empire à une jeune Odaliſque.

Lorſque la cérémonie de la proclamation fut achevée, le Grand Viſir & le Mufti apprirent, par le Kiſlar Agaſi, que tout le ſerrail retentiſſoit des cris de l'infortuné Ibrahim, qui, du fond de ſa priſon, demandoit vengeance au ciel, & qui imploroit contre ſes oppreſſeurs le ſecours de ceux qu'il avoit comblés de bienfaits. Ces plaintes ſi bruyantes excitoient la compaſſion de tous ceux qui les entendoient. Quelques uns même commençoient à dire tout haut, que le ſort du plus puiſſant Monarque du monde étoit tel, que ſes anciens ſerviteurs avoient de ſanglants reproches à ſe faire. Le Grand Viſir & le Mufti comprirent bientôt combien cette pitié tardive étoit dangereuſe. Ils réſolurent d'étouffer des cris capables de réveiller la reconnoiſſance & d'exciter le remords. S'étant mis tous deux à la tête de quelques Officiers des Janiſſaires, & de pluſieurs bourreaux, ils marcherent vers le cachot d'Ibrahim D'abord ils ne purent y pénétrer, parce que ceux qui avoient renfermé

le

le malheureux Prince, avoient coulé du plomb fondu dans la ſerrure, voulant que ce lieu fût plutôt un tombeau qu'une priſon. On fut obligé d'employer des haches pour en briſer les portes. Le bruit qu'elles firent jetta quelque eſpérance dans le cœur d'Ibrahim; il crut un moment que ſes cris lui avoient ſuſcité des libérateurs. Mais lorſque les portes enfoncées lui laiſſerent voir l'implacable Mufti & le Grand Viſir qu'il avoit outragés, ſon déſeſpoir fut au comble. Il accabla d'imprécations ces deux Miniſtres & le Kiſlar Agaſi, qu'il appella pluſieurs fois vipere & monſtre d'ingratitude. Ils eurent peine à exécuter leur deſſein; car lorſqu'ils ordonnerent aux bourreaux de paſſer le cordon fatal autour du col d'Ibrahim, ces malheureux, pénétrés de compaſſion, de reſpect & d'épouvante, tomberent aux pieds de celui qu'on leur ordonnoit d'étrangler. Le Grand Viſir & le Mufti, qui ne pouvoient, par leurs cris réitérés, déterminer ces eſclaves à porter leurs mains ſur celui devant lequel ils avoient tremblé ſi longtemps, les frapperent à coups redoublés avec les bâtons qu'ils portoient, & firent lever ſur leurs têtes les haches dont on s'étoit ſervi pour briſer les

J. C. 1648. Hég. 1058.

portes. A force de coups & de menaces, ils les contraignirent à étrangler Ibrahim, qui, dans cette circonstance, eût peut-être sauvé sa vie, si son courage eût secondé la répugnance que les bourreaux marquoient à porter leurs mains sur leur Empereur. Ainsi périt le foible Ibrahim, le 17 Août 1648, après trente & un ans de vie, & neuf d'un regne honteux, qui fit craindre la décadence de l'Empire Ottoman.

J. C. 1648. Hég. 1058.

Mort d'Ibrahim.

J. C. 1648. Hég. 1058.

MAHOMET IV.

Dix-neuvieme regne.

BIEN que les Turcs euſſent dépoſé & fait mourir pluſieurs de leurs Souverains, le plus grand nombre parmi eux conſervoit un vrai reſpect pour le ſang de ſes Maîtres. On ſe ſouvient que ceux-là même qui avoient preſſé la dépoſition de Sultan Othman, avoient voulu venger ſa mort. Il en fut ainſi lorſque les Spahis apprirent que le Grand Viſir & les Officiers des Janiſſaires avoient trempé leurs mains dans le ſang d'Ibrahim. Ces cavaliers étoient demeurés dans les premieres cours du ſerrail, ſe fiant aux Janiſſaires de l'exécution de la conjuration. Ils virent avec horreur qu'on les avoit fait, en quelque ſorte, complices d'un attentat qu'ils auroient voulu pouvoir empêcher. Les Spahis firent entendre leurs plaintes à tous ceux qui avoient quelque part dans le gouvernement : tous rejettoient ce crime les uns ſur les autres. L'adroit Mufti ſut encore échapper à la vengeance de ce meurtre, quoiqu'il en

Les Spahis témoignent leur mécontentement de la mort d'Ibrahim.

J. C. 1648. Hég. 1058.

fût le véritable auteur. Il avoit compris de bonne heure que les deux Sultanes Validés ne pourroient pas vivre long-temps en bonne intelligence. Il s'étoit dévoué au service de Kiosem, premierement parce que l'âge, l'expérience & une longue habitude des affaires, sembloient devoir donner à l'aïeule de l'Empereur l'avantage sur sa jeune concurrente ; & puis, parce qu'il avoit remarqué que le Grand Visir Murad Pacha, complice comme lui de la mort d'Ibrahim, paroissoit vouloir écouter les ordres de Tourhane (c'étoit le nom de la mere de l'Empereur) ; que par conséquent il ne seroit pas difficile de susciter Kiosem contre le premier Ministre, & de lui persuader de faire tomber sur Murad Pacha toute l'indignité des Spahis & du peuple, & d'accorder cette victime aux mânes de l'Empereur Ibrahim. Les Spahis étoient d'autant plus animés contre Murad, que ce Visir avoit été leur chef, & qu'ils vouloient se laver aux yeux de tout l'Empire du meurtre de leur Souverain. Un mouvement que Murad Pacha fit vers Scutari, à la tête de quelques Odas de Janissaires, dans le dessein de dissiper des mécontens, acheva de le perdre. Le Mufti profita de son

absence, pour demander vivement son supplice. Le Chef de la Loi déclara à la Sultane Kiosem que la guerre civile étoit inévitable, si on ne se déterminoit à satisfaire les Spahis ; que l'usage de l'Empire Ottoman donnant à la mere du Souverain une autorité dont elle-même avoit joui sous deux de ses fils, la jeune Tourhane, aidée par le premier Ministre, soutenue par tout le corps des Janissaires, parviendroit à gouverner l'Empire pendant l'enfance de son fils, si l'on ne songeoit de bonne heure à lui ôter ses appuis ; qu'enfin, puisqu'il falloit une victime au peuple, il étoit convenable de lui abandonner un vieillard qui ne pourroit bientôt plus rendre aucun service, & qui étoit la premiere cause & le véritable instrument du meurtre que les Ottomans vouloient venger. La mort du Grand Visir fut résolue : mais comme il n'eût pas été sûr d'aller lui demander sa tête, tandis qu'il étoit environné des Janissaires qu'il avoit conduits à Scutari, on laissa les Cadileskers négocier un accommodement entre les deux milices. Il fut aussi favorable pour les Janissaires, qu'ils pouvoient l'espérer. On proscrivit seulement ceux d'entre eux qui avoient brisé les portes du

J. C. 1648. Hég. 1058.

cachot d'Ibrahim, & les bourreaux
J.C. 1648. Hég. 1058. que le Visir & le Mufti avoient contraints, à force de coups, d'étrangler leur Maître. Ces malheureux furent surpris la nuit, avant d'avoir eu le temps de se défendre, & jettés dans la mer enfermés dans des sacs de cuir. On comprend quel intérêt le Mufti avoit de presser & en même-temps de cacher leur supplice, puisqu'ils étoient les seuls témoins de sa complicité avec le Grand Visir. Mais à peine Murad, de retour à Constantinople, fut-il entré dans le serrail pour présider au Divan, qu'on lui présenta un fetfa du Mufti, qui déclaroit que celui qui avoit trempé ses mains dans le sang de son Souverain, méritoit la mort. Il ne servit de rien à l'infortuné Visir de s'écrier que celui qui le condamnoit étoit son complice; le fetfa étoit confirmé par un catchérif du Grand Seigneur, il fut exécuté dans l'instant même. On se pressa de passer le cordon fatal au col du Visir, pour étouffer ses cris, & prévenir les efforts que ses amis & la jeune Sultane Validé pourroient faire en sa faveur. Aussi-tôt après l'exécution, la tête de Murad fut jettée dans la premiere cour du serrail. A cette vue, il y eut quelques mouvemens parmi les Janissaires;

Le Mufti fait condamner tous les Officiers & bourreaux complices de cette mort, & même le Visir qui est surpris & étranglé.

mais lorsque leur Aga leur eut parlé au nom de l'Empereur, & qu'il leur eut fait comprendre que ce sang versé pourroit en épargner beaucoup d'autre, ils s'appaiserent, par l'assurance qu'on leur donna que cette proscription n'auroit aucune suite. J. C. 1648. Hég. 1058.

Sciaus Pacha, premier Visir de la voûte, qui avoit été long-temps Gouverneur de Natolie, fut fait Grand Visir. Quelque amour que ce nouveau Ministre eût pour la paix, il ne pouvoit pas espérer de l'entretenir sous un Prince enfant, entre deux Corps de milice également redoutables, & très-animés l'un contre l'autre; moins encore entre deux Sultanes dont les droits, ou du moins les prétentions, étoient si contraires. La Sultane Tourhane regrettoit sincérement le Visir Murad, qu'elle avoit choisi pour son guide. Sciaus résolut de faire sa cour à cette jeune Validé, espérant plus d'autorité sous le nom de la mere de son Maître, dont l'inexpérience avoit besoin d'être conduite, que sous l'impérieuse Kiosem, qui vouloit moins des conseils que des instrumens de sa puissance. Kiosem connut en peu de jours qu'il ne falloit pas compter sur le nouveau Grand Visir. Comme elle avoit prétendu disposer de Sciaus Pacha fait Grand Visir.

Il déplaît à la Sultane Kiosem.

J. C. 1648. Hég. 1058.

plusieurs emplois, Sciaus, sans égard aux ordres de la vieille Validé, avoit usé des sceaux de l'Empire à sa volonté pour distribuer les timars, même les sangiacats vacants, à ces créatures & à celles de la Sultane Tourhane. Dans l'espece d'anarchie inséparable d'une minorité, celui qui étoit maître des sceaux étoit plus fort que tous les autres Ministres ensemble. Kiosem, indignée, chercha de l'appui parmi les Chefs de la milice. Elle gagna Bectas, l'Aga des Janissaires, à force de présens & par de belles promesses, l'assurant que s'il pouvoit mettre sur le trône Soliman, frere cadet de Mahomet, elle le feroit Grand Visir aussi absolu que l'étoit Sciaus. Le Mufti, qui s'étoit déja défait d'un Grand Visir, ne voulut pas hasarder son crédit contre un second. Il laissa les Cadileskers & les autres gens de Loi prêter leur secours aux créatures de Kiosem, persuadé qu'il deviendroit l'arbitre de la querelle, & résolu à se déclarer pour les plus forts. Ce n'étoit pas sans raison que Kiosem vouloit faire tomber le sceptre à Soliman. Plus jeune que Mahomet de quelques mois, ce Prince n'avoit point de mere; l'Assaky qui lui avoit donné le jour étoit morte peu de temps

Elle forme une ligue avec l'Aga des Janissaires pour déposer Mahomet IV, & lui substituer Soliman.

J. C. 1649. Hég. 1059.

après. Ainsi l'aïeule de cet orphelin ne se seroit pas vu disputer le rang ni l'autorité de Sultane Validé : elle auroit pu renfermer l'ambitieuse Tourhane dans le vieux serrail, peut-être même la condamner à une mort secrete, & se défaire de ceux qui avoient saisi l'autorité. L'Aga des Janissaires crut trouver une occasion favorable à la révolution, en se plaignant très-haut de ce que la paie avoit été faite aux troupes avec une monnoie dans laquelle il y avoit beaucoup d'alliage. Le Grand Visir, pour conjurer l'orage, défendit que plus de trois soldats, & plus de six bourgeois, osassent marcher ensemble dans les rues. Après quelques jours, Sciaus se crut en sûreté, parce que ni les Spahis ni le peuple n'avoient pris part aux plaintes des Janissaires. Mais une nuit, comme il étoit enséveli dans un profond sommeil, on vint l'en arracher, pour lui dire qu'une assemblée nombreuse occupoit la mosquée d'Ortadjami, & qu'on avoit rencontré des Janissaires armés épars dans les rues. Sciaus s'étant levé avec précipitation, s'arma lui-même, & marcha aux révoltés à la tête de quelques gardes appellés Dellis, qui accompagnent le Grand Visir en public,

J. C. 1649. Hég. 1059

Assemblée nombreuse dans la mosquée d'Ortadjami.

J. C. 1649. Hég. 1059.

moins pour sa sûreté, qu'à cause de la dignité de ses fonctions. A peine Sciaus eut-il paru dans les rues à la lueur des flambeaux que portoient les Janissaires, que ceux-ci, qui avoient eu le temps de se former par pelotons à chaque carrefour, contraignirent le Ministre à continuer sa route vers Ortadjami, premierement, en fermant l'entrée de la maison, puis, de chaque rue par laquelle il avoit passé. Sciaus comprit qu'il falloit paroître suivre volontairement le chemin qu'on le forçoit de tenir. Arrivé à la porte de la mosquée, il trouva plusieurs Effendis qui l'inviterent à se rendre auprès de l'Aga des Janissaires, assis au fond de ce vaste vaisseau, qu'on voyoit rempli de gens armés & de torches ardentes. Quoique le Grand Visir fût troublé, il remarqua qu'aucun des Cadileskers, des Visirs de la voûte, ou Pachas du banc, ni même aucun des Officiers des Spahis, n'étoient dans cette assemblée. Tout ce qui environnoit l'Aga des Janissaires n'étoit, après son Kiaïa, ou Lieutenant de ce Corps, que des Mollas, des Imans, des Odas Pachis. Bectas reçut le principal Officier de l'Empire avec assez d'arrogance; à peine lui céda-t-il la premiere place: & lors-

Le Grand Visir y est entraîné; il dissimule.

qu'il fut assis, l'Aga des Janissaires lui dit que cette assemblée de braves Ottomans aviſoit aux moyens de rappeller l'ordre & la bonne-foi dans le gouvernement, qu'une foible Odaliſque prétendoit uſurper ; que puiſque les malheurs de l'Empire les contraignoient d'obéir à un enfant, il falloit au moins que ceux qui regneroient au nom de cet enfant, puſſent remplir les devoirs dont ſon âge le rendoit incapable ; qu'une femme ſans expérience n'étoit pas faite pour gouverner le premier Empire du monde ; que l'alliage des monnoies annonçoit aſſez combien on devoit craindre de déprédation & de déſordres, & qu'il falloit que lui Viſir jurât ſur le cimeterre qu'il portoit, à Dieu, au Prophête, & à tous ceux qui compoſoient cette aſſemblée, qu'il reconnoîtroit déſormais Soliman pour l'Empereur légitime des Ottomans, qu'il continueroit à le placer ſur le trône, & que, dès la pointe du jour, il ſe tranſporteroit au ſerrail pour proclamer le nouveau Monarque, & pour renfermer Mahomet & ſa mere dans une étroite priſon. Si le Grand Viſir eût déſapprouvé ce qu'il venoit d'entendre par un ſeul mot, par le moindre geſte, il ne ſeroit J. C. 1649. Hég. 1059.

jamais sorti de cette mosquée. Croyant
J.C. 1649. Hég. 1059. que la circonstance l'autorisoit à dissimuler, il approuva les discours de Bectas. Il fit mille imprécations contre la jeune Sultane Validé, ajoutant que, s'il falloit qu'une femme eût quelque part au gouvernement, il valoit mieux que ce crédit appartînt à la Sultane Kiosem, dont l'âge, l'expérience & les talens éprouvés, méritoient en effet quelque confiance. Il déclara qu'il n'avoit empêché les attroupemens dans les rues, que pour prévenir les mouvemens d'une populace aveugle, & pour se donner le temps de consulter les Chefs de l'Uléma & des différentes milices. Enfin il promit, sur la tête du Prophête, de disposer tout pour amener la révolution dès la pointe du jour, qui étoit encore fort éloignée, car on étoit au milieu de l'hiver. Les Effendis & les soldats, charmés d'entendre ces promesses de la bouche même de Sciaus, ne douterent pas qu'elles ne fussent finceres; & comme ils se livroient à des acclamations tumultueuses, le Visir leur représenta qu'il étoit à propos de ne rompre le silence qu'à la pointe du jour; qu'il alloit convoquer le Mufti, les Visirs de la voûte & les Chefs des Spahis; que les pelotons de Janissaires

qu'il avoit remarqués dans les rues, devoient se tenir dans l'inaction jusqu'à ce moment, parce qu'il ne falloit pas exciter une émeute, lorsqu'on ne devoit prévoir aucune résistance; que tous ces soldats, armés dans le silence de la nuit, pouvoient se livrer au pillage; que ces flambeaux allumés, tant dans les rues que dans les mosquées, n'étoient bons qu'à alarmer le peuple & à causer des incendies; qu'enfin, si l'on ne jugeoit pas à propos de désarmer les Janissaires, (ce qui en effet pouvoit avoir de l'inconvénient, puisqu'ils étoient sortis de leurs Odas) il falloit au moins les contenir jusqu'à ce qu'on leur eût appris, ainsi qu'à tout Constantinople, le changement qui seroit bientôt consommé. Il engagea ainsi adroitement les Odas Pachis à aller se mettre à la tête de leurs troupes, & il se tira de leurs mains pour se rendre promptement au serrail. J. C. 1649. Hég. 1059.

Il se rend au serrail. Comment il remédie au désordre qu'il trouve.

Lorsque le Grand Visir fut arrivé à la porte de fer (on nomme ainsi celle des jardins), il fut très-surpris de la trouver ouverte. Les Bostangis lui dirent que c'étoit par ordre de la Sultane Kiosem. Le Grand Visir réforma dans l'instant même cette irrégularité, monstrueuse à toute heure, & sur-

J. C. 1649. Hég. 1059.

tout pendant la nuit. Ayant fait appeller le Boſtangi Pachi, qui a la garde en chef de l'extérieur du ſerrail, il lui fit des reproches ſanglans de ce qu'il avoit obéi à une femme, quelque élevée en dignité & en puiſſance qu'elle pût être, pour ce qui compromettoit la ſûreté de l'Empereur & la police de ſon haram. Ce fut bien pis, lorſqu'avançant vers ce haram, Sciaus en vit auſſi les portes ouvertes, & qu'il apperçut une grande lumiere dans l'appartement de la Sultane Kioſem. Il fit appeller le Kiſlar Agaſi, ou Chef des Eunuques noirs; & quoique cet Officier ait peu ou point d'inſpection dans les appartemens des Sultanes Validés, qui ont un Kiſlar Agaſi particulier, néanmoins il le chargea d'aller faire fermer l'appartement de la Sultane Kioſem, de la retenir elle-même priſonniere, & de faire mettre à la chaîne tous ſes Eunuques; parce que, quoique ces demi-hommes doivent obéir aux femmes devenues Sultanes, celles-ci leur ſont ſoumiſes à leur tour lorſqu'il s'agit de la clôture du haram, & d'écarter d'elle tous les yeux. On donna donc à l'ancienne Validé une nouvelle garde d'Eunuques. Le Grand Viſir, qui connoiſſoit combien les

momens étoient chers, nomma dans l'instant même un nouveau Bostangi Pachi, & il ordonna que sa troupe prît les armes. Il fit armer les Cappiggis, les Baltagis & les Icoglans, qu'on alla réveiller dans les longues galeries où ils reposent. Il y a dans l'intérieur du serrail un arsenal qui contient, outre quelques pieces de canon, quantité de mousquets, de piques & de cimeterres. Aussi-tôt qu'on eut crié à cette jeunesse disciplinée, qu'il lui étoit ordonné de se lever pour défendre la vie de l'Empereur, les Icoglans se précipiterent en foule & en silence vers l'arsenal, s'y armerent, puis se mirent en ordre dans la cour intérieure du serrail, malgré l'obscurité, qui n'étoit diminuée que par quelques flambeaux. Cependant le Grand Visir ayant chargé le Selictar Aga, ou Porte-épée, qui est l'Officier le plus considérable de ceux qui habitent le serrail, de veiller à ce que ce vaste édifice fût bien fermé, bien gardé, & défendu par des pieces d'artillerie, tant du côté de la terre que du côté de la mer, il écrivit un ordre au Spahi Agasi de faire monter les siens à cheval, & à tous les Visirs de la voûte, pour leur ordonner d'arriver promptement par mer à la pointe

J.C. 1649. Hég. 1059.

J. C. 1649. Hég. 1059.

du ſerrail, & de mettre en cas d'événement, dans leurs ſaïques, autant de vivres qu'ils pourroient en trouver dans leurs maiſons. Il ſe fit conduire par le Capi Aga, ou chef des Eunuques blancs, dans la chambre où l'Empereur repoſoit, & il ordonna au Kiſlar Agaſi d'aller réveiller la jeune Sultane Validé, & de l'amener voilée dans la chambre de ſon fils : elle ne tarda pas à y arriver. Le murmure qui ſe faiſoit entendre dans tout le ſerrail, malgré les ſoins de ceux qui vouloient l'étouffer, la lueur des torches, le mouvement de tous ces nouveaux ſoldats qui couroient aux poſtes qu'on leur avoit aſſignés, l'effroi peint ſur tous les viſages, & le danger imminent que tout cela ſuppoſoit, pénétrerent en un inſtant cette jeune Sultane, qui mêlant des larmes ameres aux cris de cet enfant ; répétoit ſans ceſſe : » O mon fils, nous ſommes » morts! » L'Empereur d'Orient, dont les titres les plus communs ſont la foudre de Dieu & la terreur du monde, cachoit ſa tête dans le ſein de ſa mere, & ſerrant les mains du grand Viſir, il s'écrioit : » Sauvez moi, mon pere, » ſauvez moi! » Sciaus raſſura autant qu'il lui fut poſſible & l'enfant & la mere, & il crut néceſſaire de placer

le jeune Empereur sur son trône, afin de l'exposer aux yeux de ceux qui devoient le défendre. Le Prince vit en marchant vers le lieu où ce trône étoit dressé, les deux corps étendus du Bostangi Pachi & du Kislar de Kiosem qu'on avoit étranglés, l'un parce qu'il avoit laissé la porte du serrail, dite de fer, ouverte pendant la nuit, l'autre pour avoir opposé de la résistance au Kislar Agasi du haram, envoyé pour s'assurer de la Sultane Kiosem. La vue de ces cadavres redoubla la frayeur du petit Prince. On lui fit comprendre avec peine que ces deux Officiers infideles avoient été sacrifiés à sa sûreté. Lorsqu'il fut parvenu dans la salle du trône, il y trouva plusieurs Visirs, Pachas ou Cadileskers que l'ordre de Sciaus avoit appellés au serrail. Ils furent bientôt tous rassemblés. Alors le Grand Visir prenant la parole, apprit au Divan ce qu'il avoit vu & entendu au commencement de la nuit dans la mosquée d'Ortadjami. Il s'étendit sur le risque qu'il avoit couru, & sur la nécessité de prévenir celui que le Grand-Seigneur lui-même alloit bientôt courir. Il établit combien il seroit déraisonnable & injuste de faire descendre du trône un enfant à qui on ne pouvoit rien re-

J. C. 1649. Hég. 1059.

J. C. 1649. Hég. 1059.

procher, pour y placer un autre enfant plus jeune encore. Il démontra que c'étoit aux Miniſtres du jeune Empereur qu'on en vouloit, & que ces victimes déja proſcrites étoient tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée préſente; que le chef de la conjuration étoit l'Aga des Janiſſaires Bectas qui agiſſoit par les ordres & les inſpirations de la Sultane Kioſem, dont il avoit parlé ſans ceſſe dans la moſquée d'Ortadjami; que l'aïeule de l'Empereur brûloit du déſir de ſe voir ſeule Sultane Validé. Le Grand Viſir rendit compte du déſordre qu'il avoit trouvé dans le ſerrail au moment où il y étoit arrivé; il ajouta que l'ambitieuſe Kioſem, non contente d'uſurper l'autorité, vouloit ſouſtraire ſon ſexe à cette retraite ſalutaire tant recommandée par la loi de Mahomet, & tout-à-fait indiſpenſable pour le maintenir dans la ſoumiſſion & dans la retenue; que la violation des loix du ſerrail méritoit la mort, & qu'une conjuration contre la perſonne de l'Empereur, contre ſa mere & contre tout ſon Conſeil, devoit preſſer ce ſupplice, puiſque cette conjuration alloit éclater avec les premiers rayons du ſoleil. Auſſi-tôt que Sciaus eut fini de parler, un Eunuque blanc, qui faiſoit les fonctions de

Maître de la chambre, osa prendre la défense de Kiosem sa protectrice; mais à peine avoit-il proféré quelques mots, qu'il s'éleva un cri général. Les Icoglans qui gardoient la porte de l'intérieur, murmuroient tous ensemble *tue ce traître*, & les Pachas n'empêchoient pas ce tumulte. Déja les Baltagis avoient levé leurs haches d'armes: l'Eunuque se précipita à genoux, & demanda le temps de remettre à l'Empereur ce dont il étoit chargé. Aussi-tôt qu'il eut rendu la clef du trésor secret, & un sceau particulier qui n'est pas celui de l'Empire, avec lequel le Maître de chambre scelle les dépêches secretes du Sultan, les implacables Baltagis mirent en pieces ce malheureux, au moment, où baisant la veste de l'Empereur, il demandoit avec larmes la liberté de se défendre. Le sang rejaillit sur l'Empereur qui, pénétré d'effroi, descendit de son trône pour se réfugier dans les bras du Grand Visir. Comme les Icoglans crioient sans cesse qu'il falloit faire mourir Kiosem, quelques-uns, ayant apperçu derriere la gaze qui couvroit la fenêtre dangereuse une femme voilée, furent persuadés qu'il ne pouvoit y avoir que cette fiere Sultane qui osât s'exposer dans un pareil tumulte

J. C. 1649. Hég. 1059.

au milieu de tant de gens armés ; ils
J. C. 1649. crierent à ceux qui étoient dehors :
Hég. 1059. » Saisissez la coupable, puisqu'elle-
» même vient se jetter dans vos
» mains ». Aussi-tôt cette femme effrayée oublie toutes les loix du serrail, tire le rideau de gaze, se dévoile, & montrant son visage baigné de larmes : » Je ne suis point Kiosem,
» s'écria-t-elle, mais la véritable Sul-
» tane Validé, la mere de Sa Hau-
» tesse ». Puis descendant avec précipitation, elle fend la presse, & court embrasser les genoux de son fils.

Cependant l'aurore commençoit à paroître ; on vint dire que les Spahis & les Janissaires étoient aux mains dans la ville, & que ceux-ci crioient à la trahison, parce qu'ils avoient trouvé le serrail fermé contre leur attente. On entendit le canon qui tiroit du haut des murailles. Les défenseurs du jeune Empereur redoublerent leurs cris pour obtenir la tête de Kiosem. Le Grand Visir & tous ses Collegues penserent qu'il n'étoit plus possible de la défendre du supplice qu'elle avoit mérité. Le Mufti, quoique engagé dans sa faction, s'étoit bien gardé de prendre sa défense : l'exemple du maître de chambre l'avoit contenu jusqu'alors. Il ne put refuser le

fetfa que la Sultane Validé, le Grand Vifir & tout le Divan lui demanderent avec inſtance. On écrivit ſur des tablettes, » Que faut-il faire de » l'aïeule de l'Empereur, qui a conſ- » piré contre ſon petit-fils & ſon » maître « ? Le Mufti mit au bas : » Cette femme doit mourir «. Auſſitôt le Grand Vifir dreſſa l'arrêt de mort, que l'Empereur ſigna en tremblant. Il portoit que la Sultane Kioſem ſeroit étranglée, mais qu'on conſerveroit pour ſon corps le reſpect qui étoit dû à la mere des Empereurs; qu'il ne ſeroit point briſé de coups ni frappé par l'épée. On remit aux Icoglans cette condamnation qu'ils éleverent ſur leurs têtes en marchant en troupe vers l'appartement des femmes. Les Eunuques noirs, qui en gardoient les portes, lurent cet ordre à genoux, & ils convinrent d'ouvrir à vingt Icoglans ſeulement l'appartement dans lequel Kioſem étoit renfermée. Quoiqu'il fût déja jour, il régnoit une grande obſcurité, parce qu'on avoit bouché toutes les fenêtres. Les Icoglans parcoururent pluſieurs chambres, ſans rien rencontrer que quelques eſclaves effrayées auxquelles ils laiſſerent prendre la fuite. Leur recherche fut longue; elle au-

J. C. 1649. Hég. 1059.

roit été vaine, si l'un d'entr'eux ne se fût obstiné à fouiller dans une grande armoire qui paroissoit remplie de meubles. Après avoir tout bouleversé, il apperçut la vieille Sultane cachée sous plusieurs tapis; elle lui dit à voix basse: » Galant homme, sauvez-moi la » vie, je ferai votre fortune «. Mais le Turc l'ayant saisie par les pieds, la traîna impitoyablement hors de l'armoire. Kiosem se releva & répandit dans la chambre quantité des sequins qui étoient dans ses poches; espérant qu'elle trouveroit l'instant de fuir, tandis que les Icoglans s'empresseroient à ramasser cette proie. Mais plusieurs d'entr'eux l'ayant renversée, arracherent de ses oreilles, de ses cheveux, de ses bras, de son col, des diamans & d'autres pierres de grand prix. Malgré le respect qui leur avoit été prescrit pour le corps de l'aïeule de leur maître, ils la dépouillerent d'une peliſſe de marte-zibeline & de tous ses riches habits; &, l'ayant étranglée avec beaucoup de peine, parce que aucun d'eux n'étoit accoutumé à remplir ce cruel office, ils traînerent son cadavre, à peine couvert de quelques linges, hors des portes du haram pour lui donner la sépulture.

J. C. 1649. Hég. 1059.

La Sultane Kiosem est étranglée.

Cependant l'Aga des Janissaires Bectas, qui en avoit cru les sermens du Grand Visir, proférés dans la mosquée d'Ortadjami, & qui avoit compté trouver le serrail ouvert à la pointe du jour, & tous les Officiers de l'Empire disposés par les soins du premier Ministre à consommer la révolution qu'il avoit commencée, Bectas fut pénétré d'indignation & de surprise, lorsque les portes du serrail fermées, les cris qu'il entendit au-dedans, & une bordée de canon tirée contre la troupe qu'il conduisoit, l'instruisirent de ce qu'il appelloit la trahison de Sciaus. Comme il songeoit à réunir tous les Odas qui marchoient à quelque distance de lui, & à rassembler son conseil, tout-à-coup les portes du serrail s'ouvrent, l'étendard de Mahomet si respecté parmi les Musulmans, paroît environné des Effendis de la cour; les Bostangis, les Baltagis, les Icoglans sortent en ordre bien armés, rempliſſent l'esplanade qu'on voit devant la porte du serrail. Nous avons dit qu'il y avoit déja eu plusieurs combats particuliers d'escadrons de Spahis contre quelques odas de Janissaires. Plusieurs de ces derniers, forcés par le respect que l'étendard qu'ils voyoient inspire à tous les

J. C. 1649. Hég. 1059.

J. C. 1649. Hég. 1059.

bons Muſulmans, quittent le parti de Bectas pour ſe ranger ſous le ſigne du Prophête. L'armée du ſerrail s'étant arrêtée à quelque diſtance des Janiſſaires, dont les rangs commençoient à ſe troubler, un Icoglan monté ſur un ſuperbe cheval galope vers eux, s'écriant : » De par notre redoutable » Empereur, & notre ſacré Mufti, » celui qui refuſera de ſe ranger ſous » la banniere de Mahomet, ſera re» gardé comme infidele ; ſa femme » & ſes enfans pourront s'emparer » de ſon bien & ſe ſéparer de lui «. Ce cavalier, arrivé à portée des rangs, y jette un papier qu'il tenoit à la main, & ſe retire avec la même vîteſſe. C'étoit un écrit ſigné de l'Empereur, & ſcellé des ſceaux de l'Empire : il étoit conçu en ces termes : » J'ai fait l'Aga des Janiſſaires Bec» tas Pacha de Boſnie ; Kara Chiavus » Capitan Pacha ; Kulkiaïa Pacha de » Témeſwar. Je leur ordonne de quit» ter à l'inſtant leurs poſtes parmi » les Janiſſaires, pour ſe préparer à » remplir leur nouvel emploi. Et je » nomme Kara Aſſan Ogli Aga des » Janiſſaires «. Cette déclaration lue à haute voix fut un nouveau prétexte aux Janiſſaires pour ſe ranger ſous la banniere de Mahomet, Bectas & ſes deux

deux Lieutenans se virent presque abandonnés : ils reçurent avec chagrin les complimens de ceux qui feignoient de prendre leur promotion à des gouvernemens pour une espece d'amnistie. Tous trois comprirent que le dessein de la Porte étoit de leur ôter leurs forces afin de les immoler plus surement. Ils se faisoient des reproches mutuels sur l'imprudence qu'ils avoient commise la nuit précédente de laisser le Grand Visir sortir de leurs mains : mais comme leur troupe diminuoit à chaque instant, & qu'il n'y avoit plus moyen de résister, ils prirent le parti de se retirer chacun dans sa maison. Aussi-tôt que Bectas y fut arrivé, il se déguisa en Albanois, & il courut se cacher dans la cabane d'un pauvre homme. On l'y découvrit le lendemain ; & ayant été traîné au serrail, il y fut étranglé. Kulkiaïa rassembla ce qu'il avoit de richesses capables d'être transportées, puis il prit la fuite vers l'Albanie. Son trésor, qu'il avoit fait charger sur plusieurs mulets, ayant indiqué la route qu'il avoit prise, Kulkiaïa s'apperçut qu'il étoit poursuivi. Il abandonna son or & ses mulets pour faire perdre sa piste ; mais la richesse de ses habits, & les pieces d'or qu'il répandoit avec

J. C. 1649. Hég. 1059.

Mauvais succès de la conspiration. Les auteurs sont mis mort de diverses manieres.

J. C. 1649, Hég. 1059.

trop de profusion, firent présumer qu'il pouvoit bien être un des conjurés de Constantinople. Un Sangiac voulut le faire arrêter; sa résistance confirma le soupçon. Kulkiaïa se défendit vaillamment, & força ceux qui en vouloient à sa liberté de lui arracher la vie. Quant à Kara Chiaus, désigné Capitan Pacha, il comprit qu'on n'avoit pas voulu sérieusement lui donner la seconde place de l'Empire pour le récompenser d'une conjuration, tandis qu'on avoit fait descendre ses complices à des postes moins importans. Il prit le parti de se réfugier dans une maison qu'il avoit en Natolie, & de s'y défendre avec deux cents Janissaires qu'il s'étoit attachés par des bienfaits. Quatre escadrons de Spahis l'y assiegerent, mirent le feu à cette espece de forteresse, & en firent étrangler le maître qui fut pris vivant au milieu des flammes. Ces trois victimes furent presque les seules qu'on crut devoir immoler à la sureté du jeune Monarque. Quelques simples Janissaires, plus coupables que les autres, furent encore jettés à la mer; puis le Grand Visir publia que le Grand Seigneur faisoit grace à ceux qui, trompés d'abord par des traîtres, s'étoient rangés de-

puis sous l'étendard de Mahomet. Le Ministre qui avoit si utilement servi son Maître, en épargnant, autant qu'il lui avoit été possible, le sang des sujets eut une fin qu'il n'avoit pas méritée. Des parens de ceux qui avoient été mis à mort dans la conjuration, surprirent Sciaus un soir qu'il étoit peu accompagné, & ils le poignarderent. Ces assassins avoient fait préparer une barque dans laquelle ils eurent le temps de se réfugier; ils prirent le large avant que la mort du Grand Visir fût répandue. J. C. 1649. Hég. 1059.

Le Grand Visir périt à son tour.

Les premieres années de la minorité de Mahomet furent traversées par tous les désordres auxquels on devoit s'attendre dans un Etat qui n'avoit plus de maître. Ricaut compte jusqu'à six Visirs déposés ou étranglés dans le courant de sept années; il ne daigne pas nous apprendre les noms de tous. On ne voit dans cette espece d'anarchie qu'un tableau confus de tous les crimes que l'impunité autorise; des Pachas qui se soulevent, des Janissaires & des Spahis qui s'égorgent entre eux pour se disputer la dépouille des Chefs qu'ils ont proscrits; la flotte des Turcs battue à plusieurs reprises par celle des Vénitiens, qui ne surent pas profiter d'un temps si J. C. 1650 jusqu'en 1657. Hég. 1060 jusqu'en 1068.

Longs troubles dans l'Empire ottoman.

favorable pour chaſſer leurs ennemis de Candie. Enfin, à travers cette multiplicité d'événemens qui ſe ſuccédent ſi rapidement, & qui ſe reſſemblent tous, on voit la Sultane Validé élever paiſiblement le jeune Empereur dans le ſecret du ſerrail, & appeller auprès d'elle ſa mere, qui, quoique catholique grecque, jouit à la cour de ſa fille de tous les avantages qu'une Reine abſolue & tendre peut procurer à celle dont elle tient la vie. Ce fait eſt d'autant plus remarquable, qu'il eſt unique juſqu'ici dans l'hiſtoire des Turcs. L'état d'eſclavage dans lequel les femmes du ſerrail ſont élevées, leur fait oublier abſolument ceux dont elles tiennent la vie, que ſouvent elles n'ont jamais connus. D'ailleurs la religion chrétienne que profeſſoit la mere de la Sultane Validé, devoit l'écarter pour jamais du haram. Tous ces obſtacles furent ſurmontés par la volonté de la Régente, qui ne ſe montra abſolue que dans cette ſeule occaſion. Cette jeune Sultane n'avoit ni aſſez de talent ni aſſez d'expérience pour remédier à tous les maux qu'elle voyoit; ils finirent comme ils avoient commencé. Les ſoldats qu'on ne payoit pas, le peuple qu'on preſſuroit ſans ceſſe,

J.C. 1650 juſqu'en 1657. Hég. 1060 juſqu'en 1068.

s'indignerent de tant de rapines. Quoique les Spahis & les Janissaires fussent de plus en plus ennemis, ils s'accorderent pour demander le châtiment du Grand Visir, du Caïmacan, du Capitan Pacha, de deux Defterdars & de plusieurs Douaniers qu'on accusoit de concussions. La Sultane Validé ne protégeoit point ces rapines : on abandonna au lacet toutes les victimes que les séditieux demanderent. Il périt dans cette révolution douze personnes des plus considérables de l'Empire. L'événement justifia que tous douze étoient coupables. On trouva des sommes immenses dans la confiscation de leurs biens pour le paiement des troupes & l'acquittement des autres dettes de l'Empire. On dut cette bonne administration & la fin de tous les troubles au nouveau Grand Visir qui fut mis à la tête des affaires.

J. C. 1650 jusqu'en 1657. Hég. 1060 jusqu'en 1068.

La Sultane Validé, de concert avec les Visirs de la voûte, choisit le plus âgé d'entre eux pour remplir ce poste important. Le vieux Mehemet Kiuperli, au milieu des désordres qui avoient affligé l'Empire, étoit parvenu par tous les degrés de la milice, sans s'enrichir, & sans s'engager dans aucune faction. Il avoit tou-

Kiuperli, devenu Gr. Visir, écarte les Spahis de Constantinople.

J.C. 1650 jusqu'en 1657. Hég. 1060 jusqu'en 1068.

jours été chéri & reſpecté des mécontens comme de ceux qui étoient reſtés fideles à leur maître. Kiuperli, à l'âge de quatre-vingts ans, conſervoit un jugement ſain, du courage dans l'eſprit & une connoiſſance parfaite des hommes. Il s'appliqua pendant ſon Miniſtere à établir la paix intérieure, & à faire proſpérer les armes de l'Empire. Ceux qui avoient déterminé la Sultane Validé à choiſir Kiuperli, étoient principalement le Selictar Aga ou Porte-épée qui avoit beaucoup de crédit ſur elle, & le Kiſlar Agaſi qui l'avoit bien ſervie dans la derniere révolution. Ces deux courtiſans crurent qu'un Miniſtre parvenu à une extrême vieilleſſe, & qui avoit toujours affecté une grande ſimplicité de mœurs, gouverneroit comme ils voudroient le lui preſcrire, & ne ſeroit qu'un inſtrument dans leurs mains. Quelques Hiſtoriens accuſent Kiuperli d'avoir employé le même artifice que le Pape Sixte V mit en œuvre pour obtenir la tiare : ils diſent que les favoris de la Sultane Validé, & cette Sultane elle-même, prétendirent partager entre eux les fonctions du Miniſtere qu'un foible vieillard ſeroit hors d'état de remplir. Mais ils connurent bientôt, par

l'autorité que le nouveau Visir sut prendre sur la milice, que le plus sûr pour eux étoit de capter la bienveillance de celui qu'ils avoient regardé comme l'ouvrage de leurs mains. Le premier acte du pouvoir de Kiuperli fut de séparer les Spahis des Janissaires. Ces deux corps rassemblés ne pouvoient qu'entretenir la discorde dans Constantinople, perpétuer l'indiscipline, & faire chanceler le trône d'Orient. Kiuperli mit dans sa conduite autant de prudence que de fermeté; il prévint les Chefs des Spahis, & leur fit comprendre que le séjour de leurs troupes à Constantinople étoit non seulement contraire à la tranquillité publique, mais très-désavantageux pour les Officiers & pour les Spahis, puisque les uns, obligés de demeurer loin de leurs timars, n'en tiroient pas à beaucoup près tous les fruits qui leur appartenoient, & les autres vivoient avec peine d'une somme modique dans la capitale d'un Empire, où l'affluence rend les denrées beaucoup plus cheres que partout ailleurs. Kiuperli dispersa tous les odas des Spahis dans les différentes provinces, observant d'envoyer chaque Chef à peu-près dans leurs timars. Le desir de conserver ces ti-

J. C. 1640 jusqu'en 1657 Hég. 1060 jusqu'en 1068

mars, & l'espoir d'en obtenir de nouveaux, rendirent ces soldats plus dociles, & fit des citoyens paisibles de ceux qui n'avoient été jusqu'alors que des factieux.

J. C. 1650 jusqu'en 1657 Hég. 1060 jusqu'en 1068

Etat de la guerre de Candie.

Tous les désordres arrivés avant le ministere de Kiuperli, n'avoient pas permis de presser la guerre avec vigueur ni sur terre ni sur mer. Les Vénitiens vainqueurs en Bosnie avoient repoussé les Turcs jusqu'à Saraï, capitale de cette province. La mésintelligence des Chefs les avoit empêchés de chasser les Ottomans de l'isle de Candie. Mais ceux-ci, toujours maîtres de la Canée & de Rétimo, ne jouissoient d'aucune autre conquête dans cette isle. Houssain Pacha, qui y commandoit pour eux, n'avoit reçu aucun renfort depuis plus de quatre ans. La flotte vénitienne ayant constamment occupé le passage des Dardanelles pendant toutes les saisons où la mer étoit navigable, elle avoit plusieurs fois dissipé ou pris des convois envoyés en Candie. Enfin le nouveau Capitan Pacha Muleï Mustafa eut l'adresse de faire passer dix sept mille hommes sur plusieurs galeres & galéasses, & il amena ce secours au port de la Canée, où Houssain Pacha avec ce renfort, & les troupes qu'il

tira soit de la Canée, soit de Rétimo, composa une armée de plus de quarante mille hommes, avec laquelle il tenta le siege de Candie. Foscolo, qui commandoit pour les Vénitiens dans toute l'isle, & qui avoit établi son séjour dans la capitale, n'en voulut point sortir. Les Turcs avoient déja été forcés de lever le siege. Le Général Vénitien, aidé des conseils & de la bravoure de soixante Chevaliers de Malthe, qui étoient venus le joindre en Candie avec un secours de six cents hommes, fit la plus vigoureuse résistance. Il opposa beaucoup de prudence & un grand art à la valeur inconsidérée des Turcs; &, après avoir consumé plus de la moitié de leur armée; tant par les mines contre lesquelles les Ottomans n'étoient presque jamais en garde, qu'en ruinant leurs travaux, qui n'étoient ni assez solides ni assez hors de la portée des batteries, Houssain Pacha fut obligé de lever le siege, craignant de ne pas conserver assez de troupes pour la défense du pays dont il s'étoit emparé. Cependant Mocenigo, Amiral de la République, après avoir battu la flotte ottomane, étoit entré dans les isles de Tenedos & de Lemnos,

J. C. 1650 jusqu'en 1657 Hég. 1060 jusqu'en 1068

qui, quoique de peu d'étendue, sont des plus fertiles de l'Archipel.

J. C. 1650 jusqu'en 1657 Hég. 1060 jusqu'en 1068

Premieres ouvertures pour la paix. Prise de Tenedos & de Lemnos.

Ces revers firent espérer aux Vénitiens une paix prochaine. M. de la Haye, Ambassadeur de France à la Porte, eut ordre de sa cour de s'entremettre dans cette négociation, & de porter au Grand Visir les paroles dont il seroit chargé, soit de la part de l'Ambassadeur prisonnier, soit de la part du Sénat. Kiuperli, que les revers n'abattoient point, ne voulut entendre à aucun accommodement, à moins que les Vénitiens n'abandonnassent tout à fait l'isle de Candie. On croyoit les Turcs sans aucune ressource; mais cet Etat en a de très-grandes, pour peu qu'il soit bien administré. Son étendue, la fertilité de presque tout son terroir, son commerce avec les peuples de l'Europe & de l'Afrique, lui fournissent incessamment de l'argent & des hommes, & l'on a vu souvent les Turcs renaître de leurs cendres. Kiuperli qui, depuis peu de mois que son ministere avoit commencé, avoit vu battre & disperser dans les Dardanelles une flotte considérable, sut en former une autre dans le courant de la même année. Un nouveau combat naval donné vers le détroit des Dardanelles, auroit encore

été funeste aux Turcs, qui y perdirent plusieurs vaisseaux, si l'Amiral Mocenigo, l'un des plus grands hommes de mer qui ait paru dans l'Europe, n'y eût été tué d'un coup de canon. Cette perte, irréparable pour les Vénitiens, ouvrit aux Turcs tous les passages qu'ils vouloient recouvrer. Tenedos fut bientôt reprise; mais Lemnos, dont les côtes étoient plus escarpées, tint deux mois. Les remparts abattus & les magasins épuisés contraignirent enfin les Vénitiens à se rendre : la garnison de Lemnos, considérablement diminuée, obtint des vaisseaux pour se retirer en Candie. J. C. 1650 jusqu'en 1656 Hég. 1060 jusqu'en 1068

Cependant le jeune Empereur avoit atteint l'âge de quatorze ans. Kiuperli crut qu'il étoit temps de le montrer aux troupes, tant pour leur inspirer le respect qu'ils devoient à leur Maître, que pour dérober ce Prince à la vie molle & oisive qui avoit été si funeste à ses prédécesseurs. Kiuperli ne songea point à mener son Maître en Candie; les flottes ottomanes étoient trop malheureuses, pour qu'on exposât l'Empereur d'Orient aux risques d'un combat naval. Le Grand Visir voulut que ce Prince fît ses premieres armes en Dalmatie, afin qu'il fût toujours prêt de ses frontieres. J. C. 1658. Hég. 1068.

Kiuperli mene l'Empereur à Andrinople, le rendez-vous de l'armée.

Kiuperli indiqua le rendez-vous des
J. C. 1658. troupes à Andrinople ; l'Empereur s'y
Hég. 1068. rendit dès le commencement de l'année 1658. Le Grand Visir avoit mandé tous les timariots d'Asie, outre les Janissaires qui ne servoient pas en Candie, & tous les Asapes dispersés dans la Romanie, tant parce qu'il croyoit convenable que le Grand Seigneur ne marchât qu'à la tête d'une nombreuse armée, que parce qu'il avoit entendu murmurer des soulevemens qu'il espéroit prévenir en occupant les soldats, trop accoutumés à la révolte. La marche de Mahomet IV vers Andrinople se fit avec toute la pompe que les Ottomans ne manquent jamais d'étaler dans les temps malheureux, comme dans les temps de prospérité. Ils n'avoient eu d'autres succès, que d'avoir repris Tenedos & Lemnos, perdus depuis peu de temps, & dont la conquête leur avoit coûté presque deux flottes. Depuis treize ans, ils n'avoient gagné en Candie que Retimo & la Canée ; les Vénitiens tenoient tout le reste de l'isle. Cependant Kiuperli offroit la paix à cette République, pourvu qu'elle voulût renoncer à l'isle de Candie & à une partie de la Dalmatie, que l'Empereur avoit attaquée. On avoit

traîné l'Ambassadeur de Venise prisonnier à Andrinople, pour lui montrer la puissante armée qui s'assembloit sous les remparts de la seconde ville de l'Empire ; & on lui offroit fierement d'épargner la République, si elle vouloit abandonner ce qu'on étoit prêt à lui ravir, & payer les frais de la guerre. L'Ambassadeur n'étoit pas en état d'écouter les propositions du Grand Visir. La cruauté des Turcs, & les mauvais traitemens qu'il avoit éprouvés dans sa captivité, avoient tellement affligé ce Ministre, qu'il avoit attenté sur sa propre vie. Quoiqu'on eût veillé sur lui, & qu'on l'eût empêché de consommer ce funeste dessein, il lui étoit resté une langueur qui avoit affecté sa raison. Son Secrétaire négocioit au nom de l'Ambassadeur ; car aucun noble Vénitien ne s'étoit empressé de venir se mettre à la merci de ces barbares. Capello ne fut pas le seul qui eut à se plaindre de l'infraction au droit des gens.

J. C. 1658. H g. 1068.

On y traîne l'Ambassadeur de Venise prisonnier.

M. de la Haye, Ambassadeur de France, qui, comme nous l'avons dit, avoit été chargé par Louis XIV de négocier pour la paix entre Venise & les Turcs, étoit en relation directement avec la République, depuis

Insulte faite à l'Ambassadeur de France : commens réparée.

J. C. 1658. Hég. 1068.

que les infirmités du noble Capello ne lui permettoient plus aucune espece de travail. Les propositions des Turcs étoient si déraisonnables, qu'il étoit impossible que le Ministre de France les approuvât. M. de la Haye faisoit entendre aux Vénitiens qu'ils devoient tout espérer de la protection de Louis XIV, & que son Maître ne seroit pas médiateur d'une paix désavantageuse pour les Chrétiens. Toutes les dépêches de l'Ambassadeur de France, ainsi que les réponses de Venise, étoient écrites dans un chiffre convenu. Un des paquets de M. de la Haye fut soustrait par des mains infideles, & porté à Andrinople, au lieu d'être embarqué sur un vaisseau marchand. Aussi-tôt que le Grand Visir eut vu tous ces chiffres impénétrables, avec la suscription à l'un des Sénateurs de Venise du Conseil intime, il entra dans une grande défiance, & il dépêcha un courier à M. de la Haye, pour qu'il eût à se rendre très-promptement à Andrinople, parce que, écrivoit-il, la Porte avoit des secrets très-importans à lui communiquer. L'Ambassadeur de France étoit alors retenu au lit par un accès de goutte. Il envoya son fils à Andrinople, qui, comme lui, avoit le secret de l'Am-

baſſade, & qui, depuis pluſieurs années, l'aidoit dans différentes parties de ſa miſſion. Le ſieur de Vantelet (c'eſt ainſi qu'on nommoit le fils de l'Ambaſſadeur) fut accompagné par le premier Secrétaire de ſon pere, précaution qu'il n'eût jamais priſe, s'il s'étoit douté de ce dont on alloit lui parler. Etant arrivé devant le Grand Viſir, ce Miniſtre lui dit avec arrogance qu'il eût à déchiffrer, dans l'inſtant même, la dépêche qu'il lui montra de ſon pere à la République de Veniſe. Le ſieur Vantelet répondit auſſi fierement qu'il n'avoit point d'ordre à recevoir du premier Miniſtre de la Porte, & que les ſecrets du Roi de France devoient être gardés. Kiuperli, irrité, repartit que tous ceux qui avoient des intelligences avec les ennemis de ſon Maître, ſeroient traités comme ennemis. Il preſſa de nouveau le ſieur de Vantelet de déchiffrer les dépêches : celui-ci crut éluder, en diſant qu'il n'avoit pas le chiffre; mais le Grand Viſir ordonna qu'on fît entrer le Secrétaire de l'Ambaſſade de France, qui avoit accompagné le fils de l'Ambaſſadeur juſqu'à l'antichambre. Dès que le ſieur de Vantelet vit entrer le Secrétaire, il lui défendit tout haut de faire ce qu'on alloit exiger de lui.

J.C. 1658. Hég. 1068.

J. C. 1658. Hég. 1068. Le Drogman de la Porte traduisit à Kiuperli l'ordre qui venoit d'être donné. Le Grand Visir, qui ne se possédoit plus, commanda aux Chiaoux qui avoient introduit le sieur de Vantelet, de le maltraiter & de le traîner dans un cachot; ce qu'ils firent avec tant de brutalité, qu'ils casserent une dent à ce Gentilhomme François, qui n'avoit point à la vérité le caractere d'Ambassadeur, mais qui en faisoit les fonctions pour le moment, & qui étoit sous la sauve-garde de son Maître. Le Secrétaire, témoin de ce mauvais traitement, promit qu'il déchiffreroit la dépêche, au cas qu'on voulût la lui confier; mais il ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'après avoir écrit ce qu'il voulut dans les interlignes, il altéra tous les chiffres, de peur que d'habiles déchiffreurs ne vinssent à connoître la vérité. Le Drogman ayant encore rendu compte de ce qu'il regardoit comme une grande infidélité, le Grand Visir fit conduire le Secrétaire dans un autre cachot aussi obscur que celui dans lequel on avoit renfermé le sieur de Vantelet. Deux jours après il les renvoya l'un & l'autre à Constantinople sous bonne garde, avec ordre au Caïmacan qui commandoit dans la capitale, de bloquer le

palais de France, & d'y retenir prisonniers l'Ambaſſadeur & tous ſes gens, ne laiſſant entrer que les choſes néceſſaires à la vie. M. de la Haye ne perdit pas un moment pour rendre compte de cette inſulte à la cour de France. Louis XIV qui ne pouvoit croire qu'on ſe fût porté à cette atrocité, ſans qu'il y eût de grands torts de la part de ceux qui le repréſentoient à la Porte, chargea le ſieur Blondel, pour lors ſon Miniſtre à Berlin, de paſſer en Turquie avec la même qualité, premierement pour examiner la conduite de l'Ambaſſadeur & de ſon fils, puis pour demander vengeance de l'inſulte qui leur avoit été faite. Le ſieur Blondel, après avoir fait peu de ſéjour à Conſtantinople, ſe rendit à Andrinople où étoit la cour. Lorſqu'il eut obtenu du Grand Viſir l'audience qu'on lui avoit laiſſé ſolliciter longtemps, & dans laquelle Kiuperli, aſſis ſur un ſopha, ne fit donner qu'un tabouret au ſieur Blondel, ce Miniſtre lui demanda d'abord s'il étoit l'Ambaſſadeur de France, chargé de ſuccéder à celui qui avoit trahi ſon miniſtere, & où étoient ſes lettres de créance. Le ſieur Blondel répondit au Grand Viſir, en lui préſentant ſes lettres, qu'il n'étoit point Ambaſſadeur, parce

J. C. 1658. Hég. 1068.

J. C. 1658. Hég. 1068.

que le Roi ſon maître ne vouloit pas en avoir deux à la Porte, & qu'il n'avoit point rappellé M. de la Haye; que lui ſieur Blondel, Miniſtre de France, étoit chargé de demander juſtice du traitement indigne fait au fils de l'Ambaſſadeur, à l'Ambaſſadeur lui-même, & à toute ſa maiſon, traitement injurieux à la couronne de France, quand même ſon Ambaſſadeur auroit les plus grands torts. Le ſieur Blondel ajouta qu'il avoit une lettre de Louis XIV qu'il devoit remettre à Sa Hauteſſe. Le Grand Viſir répondit que les Ambaſſadeurs des couronnes jouiſſoient ſeuls du bonheur indicible de voir face à face l'invincible & ſublime Empereur d'Orient; que lui Blondel n'étant point revêtu de ce caractere, ne pouvoit prétendre à cette inſigne faveur; que d'ailleurs il ne ſeroit pas difficile de prouver que l'Ambaſſadeur de France avoit commis une horrible trahiſon, en écrivant à une puiſſance ennemie, ſous le déguiſement du chiffre, des choſes que ni lui ni ſon fils, ni même le Secrétaire d'ambaſſade, n'avoient voulu qui fuſſent connues du miniſtere de la Porte. Le ſieur Blondel répondit en vain que le devoir d'un médiateur, tel qu'étoit l'Ambaſſadeur de France,

entre l'Empire de Conſtantinople & la République de Veniſe, l'aſtreignoit à garder le ſecret des Puiſſances litigantes, tellement qu'il ne devoit pas donner à connoître au Sénat de Veniſe tout ce que le miniſtere de la Porte pourroit lui confier, ni par conſéquent au miniſtere de la Porte toutes les ouvertures que le Sénat de Veniſe auroit pu lui faire; qu'au reſte la faute d'un Ambaſſadeur, au cas qu'il en eût commis quelqu'une, ne devoit jamais l'expoſer à être châtié par la Puiſſance vers laquelle il étoit envoyé, mais ſeulement par ſon maître; que ſi M. de la Haye avoit prévariqué (ce qui ne paroiſſoit en aucune maniere) le pouvoir du Grand Seigneur ſe bornoit à demander au Roi de France de rappeller ſon Ambaſſadeur. Il faut donc, répondit Kiuperli, que votre maître rappelle ſon Miniſtre, car très-certainement nous ne traiterons plus avec lui. Le ſieur Blondel ayant inſiſté pour voir le Grand Seigneur, afin de lui remettre la lettre de Louis XIV, Kiuperli lui répéta qu'il ne le verroit pas, & que s'il vouloit que la lettre de ſon maître parvînt à Sa Hauteſſe, il falloit la remettre à lui Grand Viſir. Comme Louis XIV demandoit expreſſément dans cette dépêche que le Grand Viſir,

J. C. 1658.
Hég. 1068.

J. C. 1658. Hég. 1068.

infracteur du droit des gens, fût non seulement dépoſé, mais même puni de mort, le ſieur Blondel ne jugea pas à propos de la remettre à Kiuperli dont il connoiſſoit la violence. Ayant pris congé du premier Miniſtre, il ſonda adroitement les autres grands Officiers de l'Empire, pour ſavoir ſi Kiuperli étoit tellement abſolu, qu'on ne pût approcher que par lui, ſoit l'Empereur, ſoit la Sultane Validé. Mais, ſous un Monarque de quatorze ans, dont la mere avoit le bon ſens de ſentir ſa profonde incapacité, un premier Miniſtre actif, courageux & éclairé ne devoit pas avoir de rivaux. Tous les Officiers, même les Viſirs que le ſieur Blondel voulut tenter, ne lui parlerent de Kiuperli qu'avec cette eſpece de reſpect qui, chez un peuple deſpotique, tient encore plus de la crainte que de l'admiration. Sur le compte qu'il rendit à la cour de France, M. de la Haye reçut ordre de revenir; & de laiſſer l'adminiſtration des affaires à un marchand de la nation, ſans aucun caractere. Cet ordre, auquel le Grand Viſir ne s'étoit pas ſans doute attendu, le contraignit, ſinon à changer de conduite, au moins à chercher les moyens de donner à Louis XIV quelque eſpece de ſatisfaction. Il ne

vouloit pas que la France ceſſât d'entretenir un Ambaſſadeur à la Porte, parce que les Muſulmans regardent les Miniſtres des Princes chrétiens, lorſqu'ils ſont décorés de ce titre reſpectable, autant comme des otages que comme des Ambaſſadeurs. Il n'étoit pas d'ailleurs de la politique de la Porte de ſe brouiller avec la France, pour lors ennemie preſque néceſſaire de la Maiſon d'Autriche, avec laquelle les Turcs étoient ſi ſouvent en guerre. Le Grand Viſir imagina d'envoyer en France un Chiaoux avec titre de Miniſtre, ainſi que l'avoit eu le ſieur Blondel, qui porta des lettres du Grand Seigneur & du Grand Viſir, dans leſquelles ils réclamoient l'ancienne alliance des deux couronnes, & ils témoignoient le deſir ſincere que Sa Hauteſſe avoit de bien vivre avec l'Empereur des François. Ces lettres répétoient les ſujets de plaintes que la Porte avoit eus du ſieur de Vantelet & de M. de la Haye ſon pere, & elles demandoient un autre Ambaſſadeur. J. C. 1658. Hég. 1068.

Au reſte les Turcs ne voulant laiſſer partir Monſieur de la Haye de Conſtantinople que lorſqu'il ſeroit relevé par un Miniſtre de même qualité, ils ſe ſervirent d'un expédient qui bleſſoit encore le droit des gens,

J. C. 1658. Hég. 1068. mais qu'ils avoient employé plusieurs fois contre les Ambassadeurs des Couronnes, c'est-à-dire qu'ils lui fermerent le port jusqu'à ce que ses dettes fussent payées, quoique les marchands de sa nation offrissent d'en répondre. Personne n'ignore que les Ambassadeurs ne doivent être arrêtés sous aucun prétexte par les Puissances vers lesquelles ils sont envoyés; mais les Turcs n'ont jamais eu d'égard à cette loi du droit public.

On reçut en France le Ministre Ottoman précisément comme le Sieur Blondel l'avoit été à Andrinople, c'est-à-dire qu'il ne vit point le Roi, & que M. de Lionne, Secrétaire d'Etat des Affaires étrangeres, affectant avec lui la même supériorité que le Grand Visir Kiuperli avoit marquée à l'égard du Sieur Blondel, ne lui donna qu'un tabouret à son audience, tandis que lui étoit assis dans un fauteuil. L'Envoyé Turc s'efforça d'excuser la conduite du Grand Visir, assurant que Kiuperli étoit informé des efforts que M. de la Haye faisoit pour susciter des Puissances d'Italie contre la Porte; que d'ailleurs les mauvais traitemens que le Sieur de Vantelet avoit essuyés n'étoient que le châtiment de plusieurs discours indiscrets qui, sortis

de la bouche d'un homme ſans caractere, pouvoient paſſer pour des inſolences, lorſqu'ils s'adreſſoient au premier Miniſtre d'un Grand Monarque. Enfin le Turc fit comprendre que la partie étant Juge en cette cauſe, on ne pouvoit obtenir que Kiuperli fût puni, que de Kiuperli même en qui réſidoit toute l'autorité. Louis XIV avoit autre choſe à faire en Europe que d'entreprendre la guerre contre les Turcs : d'ailleurs il ne vouloit pas abandonner le commerce d'Orient, & il ſavoit combien il pouvoit être avantageux que les Ottomans fiſſent diverſion en attaquant la Maiſon d'Autriche par la Hongrie, lorſque lui-même feroit la guerre à cette Puiſſance. En un mot, ſa politique conſentit à trouver M. de la Haye coupable & à le rappeller : mais la Cour de France regarda comme un tempérament de nommer à l'ambaſſade de la Porte ce même Sieur de Vantelet, fils de M. de la Haye, qui avoit été ſi cruellement traité par les Turcs. Kiuperli convint de le recevoir à la place de ſon pere. Ainſi fut terminée cette querelle qui pouvoit devenir funeſte. Nous nous ſommes un peu écartés de l'ordre des temps pour en ſuivre toutes les circonſtances.

J. C. 1658. Hég. 1068.

J. C. 1659. Hég. 1069 & 1070.

La trop grande sévérité du vieux Kiuperli avoit suscité quelques affaires fâcheuses. Plusieurs mois après que l'Empereur s'étoit rendu à Andrinople, le Grand Visir, sous prétexte que la marche des troupes venues d'Alep avoit été trop tardive & trop dispendieuse, fit mourir leur Commandant. Cet Officier étoit le beau-frere & l'ami d'Ibrahim, Pacha d'Alep, qui crut que pour renverser Kiuperli il falloit faire descendre du trône le Monarque sous le nom duquel ce Grand Visir exerçoit une autorité si absolue. Ibrahim avoit du crédit dans l'Asie; il feignit qu'un fils d'Amurat IV proscrit par le feu Empereur avoit été caché par sa mere & dérobé aux recherches des bourreaux. En effet, le Pacha d'Alep offrit un jeune homme d'une figure avantageuse aux hommages de tous ceux qui le crurent ou feignirent de le croire leur Empereur. Ce prétendu Prince, déja âgé de vingt ans, promettoit d'occuper le trône plutôt & plus sagement qu'un enfant. Le Pacha Ibrahim entreprit cette révolution, sans savoir combien Kiuperli étoit respecté des troupes. L'amour de la nouveauté lui donna des soldats : en moins de deux mois le rebelle

Révolte du Pacha d'Alep, & à quelle occasion.

Il suscite un imposteur pour disputer le trône à Mahomet IV.

belle s'avança dans l'Asie à la tête de quarante mille hommes. Le bruit couroit que le Sophi avoit reçu avec avidité la fable que le Pacha d'Alep avoit répandue, & que ce Prince, jaloux de la grandeur des Ottomans, voyoit avec plaisir deux rivaux se disputer le trône de Constantinople. Kiuperli, qui comprit combien le temps étoit précieux, détermina son maître à marcher contre des sujets révoltés, avant d'aller attaquer l'ennemi hors des limites de l'Empire. L'armée destinée contre la Dalmatie reprit la route de Constantinople. Déja Ibrahim Pacha avoit envoyé des partis jusqu'à Scutari au nom de l'Empereur Bajazet, fils d'Amurat IV. Les détails de la naissance du prétendu Prince, de sa sortie du serrail, des soins qu'on avoit pris de son enfance, & des précautions qu'on avoit employées pour le faire reconnoître, accréditoient cette imposture, & lui gagnoient tous les jours de nouveaux sujets. Le sage Kiuperli ne négligea aucun des moyens propres à combattre l'opinion publique. Il envoya en Asie plusieurs Eunuques qui avoient servi dans le serrail sous l'Empereur Amurat IV; ils attestoient par serment que le seul Prince né de cet Em-

J.C. 1659. Hég. 1069. & 1070.

pereur étoit mort presque en naissant ; Kiuperli sut aussi découvrir l'état & la naissance de celui qu'on disoit être l'héritier légitime du trône d'Orient. Ce fantôme de Monarque étoit né d'un potier de terre de la ville de Rica dans la Pachelie d'Ibrahim. L'ambition l'avoit chassé de bonne heure de la boutique de son pere ; il avoit appris à lire & à écrire chez un Iman d'Alep, & s'étoit donné à l'étude du Koran dans l'espérance de devenir Effendi. A force de soins & d'argent, le Grand Visir avoit découvert les parens de ce faux Prince, & les gens qui avoient suivi les différentes aventures de sa vie. Les preuves de cette imposture que Kiuperli publia, détournerent beaucoup de Musulmans du parti de Bajazet, ou plutôt de celui d'Ibrahim ; mais le Pacha d'Alep soutint toujours son Sultan, & il trouva le secret de s'attacher des corps entiers de Spahis, en distribuant à de nouveaux possesseurs les timars de sa province & des lieux dont il avoit pu s'emparer. On portoit devant Bajazet le tugh ou étendard royal ; il étoit environné, comme les Empereurs, des grands Officiers de l'Empire : Ibrahim étoit à bien juste titre son Grand Visir. L'Iman

J. C. 1659. Hég. 1069 & 1070.

Origine de l'imposteur.

Il prend les marques de la royauté.

chez lequel Bajazet avoit été élevé, étoit décoré de la charge de Grand Mufti. Mais quoique sa mere vécût encore, Ibrahim n'avoit pas jugé à propos de lui donner le titre de Sultane Validé. Cette femme passoit seulement pour être la nourrice du Sultan. Le Grand Visir Kiuperli ayant envoyé à Ibrahim un Chiaoux pour le sommer de rentrer en lui-même, & de renoncer de bonne foi au projet criminel de supposer un Empereur, Ibrahim voulut que ce Chiaoux fût traité comme un Ambassadeur à la cour de celui qu'il appelloit son maître. Il le fit admettre à l'audience de son Sultan; & lorsqu'il fut aux pieds du trône, Bajazet déclara à ce Chiaoux qu'il falloit que Mahomet lui rendît un sceptre qu'il retenoit injustement; qu'une partie de ses sujets étoit déja rentrée sous son obéissance, & que ses armes lui soumettroient bientôt ce qui lui manquoit du patrimoine de ses peres. A tout cet appareil Ibrahim ajouta des lettres au Grand Visir Kiuperli & à Mahomet lui-même, feignant de déplorer les malheurs qu'il prévoyoit, & les exhortant l'un & l'autre à épargner leur propre vie & tout le sang qui étoit prêt à couler.

J. C. 1659. Heg. 1069 & 1070.

J. C. 1659. Hég. 1069 & 1070.

Kiuperli comprit qu'il étoit superflu de négocier plus long-temps. Il fit marcher vers Smyrne l'armée déja parvenue en Asie, & conseilla au Grand Seigneur d'affecter à la tête des troupes une affabilité qui, dans la concurrence, pouvoit être très-utile à ses affaires. L'armée de l'usurpateur avançoit à grandes journées. Les deux Muftis lançoient réciproquement des fetfas contre le Prince ennemi & contre tous ses fauteurs, & les Grands Visirs menaçoient du saccagement toutes les villes qui ne voudroient pas reconnoître leur maître. Ils penserent bientôt à employer des armes plus meurtrieres. Kiuperli, qui avoit vu beaucoup de transfuges de l'armée de Bajazet accourir sous les drapeaux de leur maître légitime, crut d'abord les forces de l'usurpateur beaucoup moindres qu'elles ne l'étoient réellement. Il envoya dix mille hommes en avant pour achever, disoit-il, d'exterminer les rebelles. Cette troupe fut battue par une armée supérieure. Kiuperli, instruit par ce désavantage, ne ménagea plus rien; il fit avancer toutes les troupes de son maître contre Bajazet qu'un succès avoit enhardi; & profitant de l'ardeur des deux partis, il donna bataille en pré-

Il bat de troupes de Mahomet.

fence du jeune Empereur Mahomet, à des téméraires qui oserent attendre une armée dix fois plus forte que la leur. Bajazet & Ibrahim battus, comme ils avoient dû s'y attendre, quoique leurs soldats eussent montré beaucoup de valeur, fuirent vers Alexandrie pour y recueillir les débris de leur parti. Kiuperli regrettoit le temps qu'il perdoit & le sang musulman qu'il étoit contraint de verser. Il résolut de terminer cette révolte en trompant des traîtres. Il envoya Morteza Pacha à Alexandrie faire des propositions à Ibrahim. L'Emissaire de Kiuperli s'étoit assuré d'un Oda de Spahis, campé à quelque distance d'Alexandrie. Toute cette troupe, en apparence au service du rebelle, avoit promis de le livrer pour obtenir amnistie du légitime Empereur. Morteza, ayant dépêché un Chiaoux à Ibrahim, lui déclara que, chargé de propositions avantageuses pour son maître & pour lui, il n'entreroit point dans la ville, mais qu'il l'attendroit à la tête de dix-sept hommes qui composoient toute son escorte. Le faux Grand Visir, dont la fortune devenoit de plus en plus mauvaise, ne crut pas devoir refuser une paix qui donneroit une existence à son fantôme de Sultan, qui lui four-

J. C. 1659. Hég. 1069 & 1070.

Il est battu à son tour, & fuit à Alexandrie avec son Pacha.

Comment Kiuperli dissipe les restes de ce parti. Il punit Bajazet & Ibrahim.

J. C. 1669. Hég. 1069 & 1070.

niroit peut-être les moyens de réparer ſes pertes, & de morceler dans des temps plus favorables le patrimoine des Ottomans. Il ſe rendit ſans défiance au lieu indiqué avec autant d'hommes que Morteza lui avoit écrit qu'il devoit en avoir, & preſque ſans armes. A peine la conférence étoit-elle entamée dans une cabane de bergers, où les deux Pachas avoient mis pied à terre, que plus de deux cents cavaliers l'environnerent. La petite eſcorte du Pacha d'Alep fut chargée de fers ſans avoir fait aucune réſiſtance. Ibrahim, qui avoit tiré ſon cimeterre, aima mieux vendre cher ſa vie que tendre le col au fatal cordon; il mourut chargé de bleſſures ſur les cadavres de pluſieurs Spahis. Ibrahim expiré, Morteza envoya un manifeſte ſigné du Sultan Mahomet & du Grand Viſir Kiuperli à la ville d'Alexandrie. Cet écrit contenoit toutes les preuves de la ſuppoſition de Bajazet : il promettoit récompenſe à ceux qui lui livreroient cet impoſteur, & une amniſtie générale à tous les ſujets du légitime Sultan qui abandonneroient le parti de Bajazet. L'armée ottomane s'avançoit vers Alexandrie; elle donnoit un grand poids aux promeſſes & aux menaces de

Mahomet. Comme Morteza se disposoit à commencer le siege de la place, tout-à-coup il en vit ouvrir les portes. Ce qui restoit de troupes à Bajazet s'avança vers le Général de Mahomet, sans autres armes que des bâtons blancs. Ils livrerent celui qu'ils avoient regardé comme leur maître, instrument & victime de l'ambition du Pacha d'Alep. On coupa la tête à ce jeune imposteur; elle fut portée à Constantinople ainsi que celle de son Grand Visir : & le peuple témoigna beaucoup de joie d'avoir vu finir ainsi une révolution dont les commencemens avoient fait craindre une guerre intestine, longue & meurtriere. Il y eut encore quelques troubles dans la Natolie pendant le reste de l'année 1659: mais le Visir sut étouffer ces étincelles de discorde avec beaucoup de prudence & d'activité, mêlant toujours la fermeté à la clémence, épargnant le sang des hommes sans négliger de faire les exemples nécessaires au bon ordre & au maintien de l'autorité. J. C. 1659. Hég. 1069 & 1070.

Cette paix intérieure étoit bien nécessaire à un Empire qui avoit à la fois deux ennemis puissans. Non-seulement la République de Venise couvroit la mer de ses vaisseaux, pour empêcher les secours de pénétrer en

J. C. 1660. Hég. 1071. Troubles en Tranſilvanie. Révolte de Ragotzki.

Candie, où Huſſain Pacha ſoutenoit avec peu de troupes l'honneur des armes de ſon Maître; le Grand Seigneur avoit encore, dans la perſonne de Gorges Ragotzki, Prince de Tranſilvanie, un vaſſal qui s'allioit ſecrétement avec les ennemis de la Porte, & menaçoit de ſe ſouſtraire à toute dépendance. Ce Georges Ragotski, Prince ambitieux & actif, avoit toujours deſiré d'être élu Roi de Pologne. Il avoit vu avec peine Jean Caſimir obtenir cette couronne; &, depuis que ce compétiteur la poſſédoit, il l'avoit déterminé à conſentir que lui Ragotzki fût élu ſon ſucceſſeur. La République, jalouſe de ſon droit d'élection, refuſa d'en précipiter l'exercice, de peur que ſes Rois s'accoutumant à protéger de leur vivant ceux qu'ils voudroient appeller au trône après eux, ce trône inſenſiblement ne devînt héréditaire. Les difficultés inſurmontables que Ragotzki rencontra l'aigrirent tellement contre les Polonois, qu'il devint leur plus grand ennemi. Il s'unit à Charles Guſtave, Roi de Suede, qui s'étoit déja emparé de pluſieurs provinces polonoiſes, & il lui fournit un ſecours de trente mille Tranſilvains, Valaques ou Moldaves; car les deux Vaivodes de Va-

laquie & de Moldavie étoient très-liés d'intérêt avec Ragotzki. Cette nouvelle donna beaucoup d'ombrage aux Turcs. Kiuperli, qui commençoit à redouter la puissance des Suédois, depuis que Charles Gustave étoit à leur tête, envoya des ordres aux vassaux de l'Empire, pour qu'ils eussent à retirer leurs troupes, & à exécuter l'alliance subsistante entre la Pologne & le Grand Seigneur. Les Valaques & les Moldaves obéirent; mais le fier Transilvain répondit, qu'il pouvoit avoir des amis ou des ennemis très-indépendamment des Turcs, & que son intérêt exigeoit qu'il demeurât uni à la Suede. Il mena ses troupes dans la Podolie, ravageant & saccageant tout ce qui s'opposoit à son passage. Leopold, Empereur d'Occident, prit le parti des Polonois contre Charles Gustave, & la Porte ordonna aux Tartares d'attaquer Ragotzki, qu'on ne regardoit plus que comme un rebelle. L'allié de Charles Gustave est battu près Sandomir par le Kan des Tartares. De retour dans ses Etats, il trouve des lettres de Mahomet IV, adressées aux villes de Transilvanie, qui leur défendoient de plus reconnoître Ragotzki pour leur Prince, leur enjoignant au contraire d'élire

J. C. 1660. Hég. 1071.

J. C. 1660. Hég. 1071.

inceſſamment un autre Souverain ; ſous l'autorité & le bon plaiſir de la Porte. Les Tranſilvains, comme nous l'avons dit, avoient été battus & diſperſés ; ils n'oſerent pas réſiſter au vainqueur. Les Etats de Tranſilvanie élurent pour Maître un Gentilhomme nommé François Redai, qui aimoit autant le repos & la vie privée, que Ragotzki aimoit le commandement & la guerre. Mais tandis que Redai, paré du titre de Prince de Tranſilvanie, vivoit au milieu de ſes ſujets comme le plus ſimple d'entre eux, Ragotzki fortifioit ſon parti & levoit des ſoldats dans la Tranſilvanie. Kiuperli, qui avoit par-tout les yeux, ne tarda pas à pénétrer les deſſeins du Prince dépoſé. Il ordonna au Pacha de Bude de marcher à la tête des troupes qu'il pourroit raſſembler de toutes ſes garniſons, & de demander aux Tranſilvains Janova, la plus forte de leurs places, pour ſureté de leur conduite, & pour gage de leur fidélité. Cet acte d'hoſtilité fit lever le maſque à Ragotzki. Les Communes de Tranſilvanie s'aſſemblerent pour écouter les ordres de la Porte. Elles répondirent, non pas par la bouche de Redai, mais par celle de Ragotzki, qui reprit l'autorité ſouveraine,

sans que la crainte des Turcs parût gêner les suffrages. Elles déclarerent que le Turc n'étoit leur suzerain que pour les protéger, & non pour les détruire, & qu'il n'avoit pas le droit d'envahir leur pays. Sur ce refus, Ali Pacha (c'étoit le nom du Gouverneur de Bude) forma le siege de Varandin, qu'il prit d'assaut en peu de jours : mais Ragotzki s'étant avancé contre lui à la tête de dix mille hommes, battit une armée du double plus nombreuse. J. C. 1660. Hég. 1071.

Ce succès excita la vaillance du vieux Grand Visir, qui se préparoit à mener lui-même de plus grandes forces en Transilvanie, lorsque la mort le surprit à Andrinople, où il avoit persuadé à son maître d'établir son séjour. En effet, la dépositon & le meurtre de l'Empereur Ibrahim, tous les troubles si fréquens dans les premieres années de la minorité de Mahomet IV, avoient convaincu le vieux Mehemet Kiuperli qu'il seroit prudent de ne pas exposer l'Empereur à des révolutions qu'on ne pouvoit pas toujours prévoir. La milice étoit moins nombreuse à Andrinople, & par conséquent beaucoup plus soumise : d'ailleurs, le serrail du Grand Seigneur y est mieux fortifié qu'à Constantinople, & bien plus à J. C. 1661. Hég. 1072.

Mort du Grand Visir Kiuperli.

l'abri d'une émeute. Tout le temps
J. C. 1661. Hég. 1072. que le jeune Empereur paſſoit dans ſa capitale, le Grand Viſir le faiſoit errer dans les environs, ſous prétexte de chaſſes, pendant leſquelles la perſonne du Prince étoit ſouſtraite aux caprices des Janiſſaires. Mahomet s'accoutuma tellement à cet exercice, qu'il ne pouvoit plus s'en paſſer; ce qui fit dans la ſuite un tort conſidérable aux peuples voiſins de ſon domicile : car la maniere de chaſſer des Princes Ottomans conſiſte en des battues qui embraſſent quelquefois ſept ou huit lieues de pays. On arrache trente à quarante mille hommes aux ſoins de leurs familles & à la culture des terres, pour les employer à rabattre le gibier vers l'Empereur, ſans que le Prince ſe croie obligé au moindre dédommagement envers ces malheureux, qu'il regarde moins comme ſes ſujets que comme une portion de ſon domaine.

Pour revenir à Kiuperli, ce Miniſtre ayant été attaqué d'une maladie qui, à quatre-vingt-ſix ans, après beaucoup de travaux de toute eſpece, lui annonçoit la diſſolution de ſon être, il voulut faire tomber l'emploi de Grand Viſir à un fils qu'il avoit, plein de talens & d'activité. Il n'y avoit aucun exem-

ple dans l'Empire d'Orient, qu'un fils eût succédé à son pere Grand Visir. Celui que Kiuperli destinoit au premier emploi de cette vaste Monarchie, n'avoit que trente-deux ans, & n'étoit décoré que du titre de Pacha à deux queues, qui ne le faisoit pas Visir de la voûte. Mais le Grand Visir mourant avoit tant de droits sur la reconnoissance du jeune Empereur Mahomet, qu'il ne balança pas à lui demander les sceaux pour celui de ses sujets qu'il en croyoit le plus digne. Kiuperli accompagna cette priere de plusieurs conseils qu'il donna au jeune Prince, sur la nécessité de payer exactement ses troupes, de les tenir toujours dispersées, & de ménager ses dépenses de façon qu'il eût toujours dans ses coffres de quoi subvenir aux guerres, ou aux autres événemens imprévus. Le jeune Prince étoit déja capable de sentir combien Kiuperli avoit été utile à son autorité. Le fils du Grand Visir avoit eu le talent de plaire à son Maître. Aussi-tôt que ce fidele serviteur fut expiré, Mahomet IV fit Achmet Kiuperli Grand Visir, autant par choix que par reconnoissance. Tous ceux qui croyoient avoir des droits sur ce poste éminent, & toutes leurs créatures, marquerent

J. C. 1661. Hég. 1072.

Son fils le succede.

un chagrin très-vif de cette nouveauté.

J. C. 1661. Hég. 1072. On crut pendant quelque-temps que l'élévation d'Achmet exciteroit une révolte ; mais le nouveau Grand Visir, déja aussi absolu que son pere l'avoit été, attaqua le premier ceux qui sembloient le menacer. Plusieurs Pachas du banc ou Visirs de la voûte, dont les plaintes étoient parvenues jusqu'au premier Ministre, furent déposés & relégués dans différentes isles de l'Archipel. Le Kiaïa Beg, ou Lieutenant de l'Aga des Janissaires, parloit tout haut de venger ceux des proscrits qu'il affectionnoit. Selon le privilege de sa place, on ne pouvoit ni le faire mourir ni le déposséder, sans le consentement des Odas Pachis. Cet Officier reçut une commission du Grand Seigneur, qui le faisoit Pacha de Damas ; il comprit aussi-tôt que sa perte étoit résolue. Son embarras étoit d'autant plus grand, qu'il n'est pas permis de refuser les emplois, & qu'il se rappelloit un vieux proverbe qui dit, qu'*un Kiaïa Beg hors de place est un poisson hors de l'eau.* Dans cette extrémité, il résolut d'aller s'expliquer avec le Grand Visir, se souvenant que le pere de ce Ministre, malgré son extrême sévérité, avoit toujours été franc & esclave de sa parole. Le Kiaïa Beg, en remerciant Kiuperli

du gouvernement de Damas, lui avoua qu'il ne pouvoit penser que lui Grand Visir eût prétendu récompenser un homme qui n'avoit pas cherché à dissimuler son mécontentement. « Si vous ne » voulez, ajouta-t-il, me faire quitter » ma place de Kiaïa Beg, que pour » m'arracher la vie, je pourrois trou- » ver les moyens de défendre l'une » & l'autre. Au reste, j'aime mieux » m'abandonner à la bonne-foi de » celui que je crois mon ennemi, » mais dont je connois la droiture. » Je viens vous proposer de vous » rendre également l'emploi de Kiaïa » Beg & le gouvernement de Damas, » pourvu que vous me donniez parole » de n'attenter ni à ma liberté ni à ma » vie, & que vous me permettiez » de finir mes jours dans un timar qui » me restera. » Cette franchise plut au Grand Visir. Il promit à ce Kiaïa Beg tout ce qu'il exigeoit de lui, & il lui tint fidellement parole. Par ce mêlange de douceur & de sévérité, Kiuperli parvint en très-peu de temps à être aussi respecté que l'avoit été son pere. La Sultane Validé, qui n'étoit pas consultée autant qu'elle auroit voulu l'être, devint bientôt jalouse de l'autorité de Kiuperli. Elle fit plusieurs tentatives auprès de son fils

J. C. 1661. Hég. 1072.

pour détruire le Miniſtre ; mais bientôt elle fut réduite à implorer les bons offices de celui dont elle s'étoit déclarée l'ennemie. Un Hiſtorien Turc aſſure que la Validé n'avoit renoncé au projet qu'elle avoit conçu contre Kiuperli, que parce qu'elle ſe convainquit que la mere du Grand Viſir étoit ſorciere, & que ſon pouvoir magique ſur l'eſprit du Grand Seigneur étoit plus puiſſant que tous les efforts humains (1).

J.C. 1661. Hég. 1072.

J.C. 1662. Hég. 1073.

Les ſoins du gouvernement ne permirent pas à Kiuperli de ſe mettre à la tête des troupes. La premiere année de ſon miniſtere, il fit paſſer en Tranſilvanie les forces que ſon pere avoit compté y mener lui-même. Ali, Pacha de Bude, eut la gloire de vaincre à ſon tour, près Varandin, le Prince Ragotzki, qui l'avoit vaincu l'année précédente : ce brave Général mourut deux jours après la bataille, des bleſſures qu'il y avoit reçues. L'Empereur d'Occident Léopold, qui regar-

(1) Ceux qui ſeront étonnés de la foibleſſe ſuperſtitieuſe des femmes Turques, ſe ſouviendront qu'en France des Juges ont demandé à la Maréchale d'Ancre, dans un temps qui n'étoit pas fort éloigné de celui-là, par quel charme magique elle avoit faſciné l'eſprit de la Reine Régente.

doit cette province comme une barriere entre les Turcs & lui, voulut soutenir le parti qu'y avoit eu Ragotzki. Il déclara Vaivode Kemini, qui fut proclamé par des Etats nombreux. Les Turcs nommerent Abaffi, Gentilhomme Tranſilvain, & ils envoyerent des forces à l'appui de celui qu'ils venoient de placer ſur ce trône. Cette guerre, qui s'allumoit de plus en plus, fit négliger pour un temps celle de Candie. Une déroute arrivée en Tranſilvanie, dans laquelle le Vaivode Kemini, nommé par l'Empereur Léopold, fut tué, inſpira aux Turcs le deſir d'uſurper cet Etat. Abaffi, auquel ils avoient donné l'inveſtiture, connut bientôt qu'on ne l'avoit fait Vaivode que pour contrecarrer le choix de l'Empereur Léopold, & que l'intention des Turcs étoit de faire de la Tranſilvanie une province de l'Empire Ottoman. En effet, le Pacha de Bude parcourant la province, exigeoit des contributions des villes, ou y laiſſoit des garniſons. Abaffi écrivit d'abord à la Porte pour réclamer les capitulations, & pour ſe plaindre de ce qu'il n'éprouvoit que de l'oppreſſion de la part de ceux dont il avoit attendu des ſecours. Il repréſentoit que toutes les villes de ſon territoire

J. C. 1662. Hég. 1073. Pluſieurs Vaivodes ſont nommés en Tranſilvanie tant par l'Empereur d'Orient que par l'Empereur d'Occident.

J. C. 1662. Hég. 1073.

étoient dans la main de celui qui lui demandoit un tribut, & qu'il lui étoit impoſſible de payer les ſommes exigées, puiſque le pays dont il auroit dû les tirer, étoit épuiſé par les troupes mêmes du Suzerain. La lenteur affectée de la Porte conſumoit cette malheureuſe province, parceque l'Envoyé du Vaivode n'obtenoit aucune réponſe du Divan. Dans cette extrémité, Abaffi eut recours à ſes ennemis; il écrivit à l'Empereur d'Occident & au Roi de Pologne, pour leur repréſenter l'état malheureux d'un pays chrétien qui devoit leur ſervir de barriere contre les Infideles, & qu'ils abandonnoient à leur rapacité. Le Roi de Pologne & l'Empereur ſongerent ſeulement à fortifier leurs frontieres. Le Comte de Serin, qui commandoit pour l'Empereur ſur les confins de la Hongrie, fit munir Clauſembourg, Samoſvivar, & toutes les places qui les ſéparoient des Turcs, & il fit conſtruire un fort près Caniſe, ſur leur territoire. Cette entrepriſe parut à Kiuperli un motif plus que ſuffiſant pour faire la guerre à l'Empereur d'Occident: mais avant de la déclarer, le ſage Viſir voulut en aſſurer les préparatifs. Il aſſembla de toutes parts des vivres & des munitions,

dont il disposa des magasins dans les Etats d'Europe ; & afin de couvrir ses véritables desseins, il fit courir le bruit que ces préparatifs menaçoient la Dalmatie. Il entama plusieurs conférences avec le Baron de Goès, Ministre de l'Empereur à la Porte, sur les prétentions de son Maître à la souveraineté de la Transilvanie, & pour traiter, disoit-il, des moyens d'établir une paix solide entre les deux Empires ; mais il mettoit cette paix à si haut prix, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle pût être conclue. Indépendamment de l'institution du Vaivode, Kiuperli vouloit, non-seulement qu'on remît à la Porte le fort que le Comte de Serin avoit bâti sur son territoire, mais il prétendoit établir garnison dans Raab, Neuhausel, & dans plusieurs autres places de la Hongrie ; & il demandoit de plus une somme considérable, pour dédommager son Maître, disoit-il, des préparatifs de la guerre. Le Baron de Goès répondit que le ciel & la terre se joindroient plutôt, que l'Empereur son Maître pût se résoudre à signer un pareil traité. Cependant on ne faisoit que transporter des soldats de Natolie, de Caramanie, de Damas, d'Alep, de l'Arabie, d'Erzerum & de

J. C. 1662. Hég. 1073.

Tous deux se préparent à la guerre.

Bagdad. Les barques alloient continuellement de Scutari vers Constantinople. La route qui conduisoit à Andrinople étoit couverte de troupes. Le rendez-vous de cette nombreuse armée fut indiqué à Sophie, pour le mois d'Avril ; & dès le mois de Février on arbora, devant la porte du Divan, les tugs ou queues de chevaux, signal de guerre.

J. C. 1662. Hég. 1073.

Quand on eut employé trois mois à faire filer des troupes vers Sophie, le Grand Seigneur & son Ministre, qui avoient passé l'hiver à Constantinople, en partirent à la tête de quelques Odas de Spahis & de Janissaires qui devoient suivre le Grand Visir à l'armée. L'Historien Ricaut, pour-lors Secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre, nous fait une description magnifique de ces campemens, dont il fut témoin. Ce n'étoit qu'étoffes d'or & d'argent qui meubloient les tentes du Grand Seigneur & du Grand Visir, & même des principaux Officiers de l'armée. Les armes & les harnois des chevaux étoient couverts d'or & de pierres précieuses. Le faste des Orientaux, comme nous l'avons remarqué déja bien des fois, a beaucoup contribué à la réputation qu'ils ont acquise dans l'Europe. Mais la

J. C. 1663. Hég. 1073 & 1074.

molleſſe à laquelle Mahomet paroiſſoit vouloir s'abandonner dans le feu de l'âge, n'annonçoit pas qu'il dût devenir un conquérant. Son Viſir, plus guerrier que lui, le laiſſa dans Andrinople, environné de ſa mere, de ſes femmes, & de quelques jeunes hommes pour leſquels l'Empereur marquoit une affection déja ſuſpecte au Grand Viſir. Kiuperli, qui mépriſoit & redoutoit cette cour, eut le crédit de faire Caïmacan, en ſon abſence, Muſtafa ſon beau-frere, qu'il croyoit, comme lui, plein de bonnes intentions, & qui fut depuis Grand Viſir. Il l'avoit aidé à une opération dont le ſuccès plut beaucoup au peuple, & qui fut terminée avant l'ouverture de la campagne. Ce fut une refonte générale de monnoies. Kiuperli & Muſtafa ſentirent la néceſſité de donner plus de fidélité au titre, principalement à cauſe du commerce avec l'étranger. Quoiqu'en pleine guerre, ils ſacrifierent à cet intérêt une richeſſe fictive, qui n'étoit que l'effet d'une indigence véritable. J. C. 1663. Hég. 1073.

Cependant la Cour de Vienne n'avoit pas été aſſez prompte à conjurer l'orage qui la menaçoit. Tandis que les armées ottomanes s'approchoient des frontieres de Hongrie, Léopold

Le Grand Seigneur va à Andrinople. Le Grand Viſir marche en Hongrie.

J. C. 1663. Hég. 1073.

avoit assemblé une diette à Ratisbonne, pour demander au Corps Germanique des secours dont il ne pouvoit pas se passer. Les précautions du Comte de Serin ne devoient pas suffire contre une armée de cent cinquante mille hommes, toute fraîche & bien disciplinée. Les lenteurs de la délibération, le choc des différents intérêts, firent perdre à l'Empereur un temps précieux : mais il avoit pour la défense de la Hongrie le célebre Montecuculli, dont l'expérience & les ressources valoient mieux qu'une armée. Cet habile Général ne fut occupé, comme il le dit lui-même, qu'à cacher à l'ennemi le petit nombre de troupes qui étoient sous ses ordres, à bien garantir les places qu'on regardoit comme la clef de la Hongrie. Montecuculli, dont l'armée ne se montoit pas à vingt mille hommes, ne voulut pas les mettre en front de bandieres : il demeura dans Javarin, s'efforçant de faire des soldats de tous les bourgeois en état de porter les armes. Il avoit recommandé la même chose au Gouverneur de Neuhausel, & à tous ceux des villes dans lesquelles il avoit distribué sa petite armée, comptant sur les fortifications de ces places, sur ses connoissances

militaires, & sur le cours du Danube, dont il espéroit toujours pouvoir défendre le passage. Des pluies continuelles retarderent tellement la marche des Turcs, que le mois d'Août étoit à moitié écoulé lorsqu'ils parurent sur la frontiere au bord du Danube. Les talens & le nom de Montecuculli l'espece de soldats qu'il commandoit, plus faits à la défense des places que les Turcs ne l'étoient à les attaquer, ne paroissoient pas devoir compenser l'avantage de cent cinquante mille hommes sur vingt mille. Trois places s'offroient à Kiuperli sur la rive du Danube, Javarin, Neuhausel & Comore. Il voulut commencer par attaquer Neuhausel, où commandoit le Comte de Forgats. Cet Officier ayant appris que les Turcs avoient jetté un pont de bateaux sur le fleuve, que quatre mille hommes avoient à peine atteint l'autre bord que le pont avoit été rompu, le Général Autrichien, plein de valeur & de zele conçut le projet d'enlever ces quatre mille hommes, ou de les tailler en pieces. Il avoit dans sa place plus de dix mille combattans, tant soldats que bourgeois. Les Officiers qui commandoient sous lui remontrerent à leur chef, que les ordres de

J. C. 1663. Hég. 1073.

Il se détermine au siege de Neuhausel.

J. C. 1663. Hég. 1073.

Montecuculli portoient de défendre Neuhausel, & non de faire la guerre au dehors. Forgats leur représentoit l'avantage d'une troupe qui en attaqueroit une autre plus foible de moitié, au milieu des ténebres, & au moment où les ennemis, qui n'étoient pas sur leurs gardes, ne pourroient savoir ni à quel nombre ni à quels gens ils auroient affaire. Enfin, après vingt-quatre heures de résistance, Forgats détermina les siens, plus encore par honte que par conviction, à marcher avec lui. Huit mille hommes suivirent Forgats à la nuit fermée, sans meche, sans tambours, dans le plus profond silence. Arrivés au lever de l'aurore dans le lieu où les quatre mille Turcs devoient être campés, ils les trouverent endormis comme ils s'y étoient attendus. Les Turcs, qui ne croyoient pas avoir une armée en tête, faisoient la garde très négligemment. Les troupes de Forgats s'étoient dispersées dans les tentes, avant que la garde du camp eût donné l'alarme. Les huit mille Allemands eurent le temps de se rassasier de sang & de butin; mais le moment du succès fut très court. L'armée des Turcs avoit employé utilement les vingt-quatre heures perdues par Forgats & par les siens. Le pont

Le Comte de Forgats sort de sa place. Il massacre une troupe ennemie, & la sienne est massacrée.

pont de bateaux avoit été réparé, & les Turcs avoient passé le Danube la veille, assez tard pour que le Gouverneur de Neuhausel n'ait pu en avoir connoissance. Tandis que les huit mille Allemands égorgeoient à loisir les quatre mille Turcs qu'ils avoient surpris, & qui faisoient pour lors l'avant-garde de l'armée, les troupes de Kiuperli, réveillées par le bruit, se mirent en bataille, & étendirent leurs aîles à la lueur du crépuscule. Les Allemands, enveloppés au moment où ils commençoient à se féliciter de leur victoire, virent qu'ils n'avoient plus qu'à vendre cher leur vie. La terre fut bientôt couverte de morts des deux partis; & lorsque les huit mille Allemands furent réduits à quatorze ou quinze cents, ils jetterent leurs armes. Malgré cette soumission, Kiuperli, emporté par le carnage & par le ressentiment de tout ce que ces braves gens lui avoient tué de soldats, ordonna qu'on continueroit de les massacrer; tellement qu'un grand nombre de ces malheureux furent mis à mort tandis qu'ils étoient à genoux, tendant des mains suppliantes. Ces assassinats multipliés firent horreur aux témoins, & même aux meurtriers, qui représenterent à J. C. 1663. Hég. 1074.

Kiuperli que cette maniere de faire la guerre étoit auſſi dangereuſe que barbare. Le Grand Viſir, cédant aux remontrances, fit ceſſer cette boucherie, lorſque pluſieurs centaines de ces victimes étoient déja tombées ſans défenſe. On éleva ſur le champ de bataille une pyramide compoſée de toutes les têtes des Allemands. Ricaut dit avoir vu, pluſieurs années après, ce monument de cruauté. Forgats ſut ſe dérober au carnage, à la tête de quelques cavaliers. Il fut reçu dans Neuhauſel avec les larmes & les reproches de ceux qui lui demandoient compte du ſang de leurs parens.

J. C. 1663. Hég. 1073.

Neuhauſel eſt inveſti.

Le Viſir fit ſes approches, ceignit la place & ouvrit la tranchée. Comme ſon armée étoit trop nombreuſe pour l'occuper toute entiere autour d'une place qui n'étoit pas fort étendue, Kiuperli, perſuadé qu'il avoit beſoin de la bravoure plutôt que du nombre, employa ſes Janiſſaires & ſa meilleure infanterie au ſiege; & au lieu de faire deſcendre de cheval les Spahis & les Timariots, comme il étoit arrivé ſouvent dans des ſieges importans, il les diſtribua en différens partis & les envoya ravager l'Autriche & la Moravie. Ces butineurs déſolerent un pays fertile, traînant les cultivateurs, leurs

Des partis ravagent l'Autriche & la Moravie.

femmes & leurs enfans en eſclavage, égorgeant ceux que l'horreur de la captivité excitoit à oppoſer une foible défenſe à la force & à la cruauté. Ces corps de troupes diſperſés parurent juſques ſur les remparts de Presbourg & de Vienne. On avoit ramaſſé dans ces places tout ce qu'il avoit été poſſible de dérober à l'avidité des Tartares & des Turcs ; mais les familles les plus conſidérables étoient allées chercher dans d'autres contrées de l'Allemagne la ſureté que la Diete de Ratisbonne différoit toujours de rétablir dans les Etats de l'Empereur. J.C. 1663. Hég. 1073.

Tandis que Kiuperli faiſoit tous ſes efforts contre les ennemis de ſon maître, les ennemis ſecrets que ſon autorité lui avoit faits à la cour, s'efforçoient de le détruire par des intrigues qu'il ne pouvoit pas prévoir. Nous avons déja dit que les jeunes Icoglans que l'Empereur avoit attachés à ſa ſuite, avoient pris par degrés plus d'empire ſur ſon ame & même ſur ſes ſens que toutes les femmes de ſon haram. L'un d'eux ſur-tout, nommé Aſan, qu'il avoit fait Selictar Aga ou Porte-épée, étoit dans la plus haute faveur. Les graces de ſa figure & de ſon eſprit lui avoient tellement attaché Mahomet, que ce Prince ne

Les ennemis ſecrets de Kiuperli tâchent de le détruire.

J. C. 1663. Hég. 1073.

pouvoit plus s'en passer. Il l'admettoit à tous ses conseils, & ne faisoit rien sans son aveu. Kiuperli, soit jalousie, soit desir que son maître n'accordât sa confiance qu'à ceux qui étoient dignes de le servir, avoit exhorté plusieurs fois Mahomet à confier à son favori quelque gouvernement dans l'Asie. Asan Aga, qui vit bien qu'on vouloit le condamner à un exil honorable, conçut la plus forte aversion pour le Grand Visir. Il reçut avec avidité des plaintes du Reis Effendi qui faisoit à l'armée les fonctions d'Intendant. Cet ambitieux étoit beaupere d'un des Lieutenans de Kiuperli, appellé Ibrahim; il espéra qu'il obtiendroit pour son gendre le commandement de l'armée. Des lettres fréquentes qu'il écrivoit au favori de Mahomet IV, portoient toutes qu'un Général élevé dans le cabinet étoit peu propre à conduire une armée; que le siege de Neuhausel étoit à la veille d'être levé par l'incapacité du Grand Visir, qui ne feroit rien que consumer une armée nombreuse & brillante; qu'il ne voyoit qu'Ibrahim Aga, son gendre, capable d'épargner à l'Empire les désastres dont il étoit menacé. Le jeune Asan Aga, par une suite de la confiance de son âge & de

l'ascendant qu'il avoit sur son Maître, ne craignit point d'essayer encore son crédit. Il avoit déja fait déposer presque tous les Officiers du serrail, pour remplir leurs postes de ses créatures. Il présuma qu'un Grand Visir, quelque nécessaire qu'il pût être, ne tiendroit pas contre le favori d'un Prince jeune & voluptueux tel qu'étoit Mahomet IV. Mais, soit que l'Empereur ne vît plus Asan Aga des mêmes yeux, soit que les services récens de Kiuperli & les derniers conseils du vieux Grand Visir son pere, fussent présens à la mémoire du Maître, Mahomet n'écouta qu'avec indignation ce que l'imprudent Asan Aga osa lui dire contre son Ministre ; & après lui avoir imposé silence, il lui demanda la lettre du Reis Effendi. Celui-ci n'ayant osé la refuser, le Grand Seigneur dépêcha dans l'instant même un Courier vers son Général pour lui remettre ce monument de l'ingratitude de ses créatures ; car le Reis Effendi étoit l'ouvrage du vieux Kiuperli son pere, & lui-même avoit tiré Ibrahim de la foule des Timariots pour le faire son Kiaïa.

J. C. 1663. Hég. 1073.

Au moment où le Courier de la Porte arriva, la capitulation de Neuhausel venoit d'être signée. Le Comte

Prise de Neuhausel.

J. C. 1663. Hég. 1073.

de Forgats avoit fait la plus vigoureuse défense & repoussé plusieurs assauts. Les fossés avoient été souvent remplis de cadavres turcs, & les assiégés, malgré leur petit nombre, avoient fait différentes sorties avec un grand succès. Enfin, après quarante-trois jours de tranchée ouverte, l'armée turque étoit diminuée de quinze mille hommes; la place ne paroissoit point prête à se rendre, lorsque tout-à-coup le magasin à poudre sauta en l'air, soit par accident, soit par une intelligence secrete que les Turcs avoient su se ménager. Il ne restoit plus de poudre que ce que chaque soldat portoit sur soi. Dans cette extrémité, le Comte de Forgats crut qu'il étoit temps d'obtenir une capitulation honorable. Comme les Turcs n'étoient pas surs que les assiégés manquoient absolument de munitions de guerre, ils n'oserent refuser les franchises de la ville, ni les honneurs de la guerre à ceux qui l'avoient faite avec tant de bravoure. Tous les bourgeois qui avoient combattu & qui voulurent sortir avec la garnison, en obtinrent la liberté. Trois mille cinq cens hommes armés marcherent à Comorre, escortant six cents blessés portés sur des brancards.

Auſſi-tôt que Kiuperli ſe vit maître paiſible dans Neuhauſel, il aſſembla le conſeil de guerre auquel ſe trouverent le Reis Effendi & le Kiaïa Ibrahim ſon gendre. Il demanda, d'un ton d'autorité, ſi quelqu'un de ceux qui l'écoutoient auroit pu ſe flatter d'un ſuccès plus favorable; & ſi, avec la réſiſtance qu'avoient fait les Allemands, il eût été facile de s'emparer de cette forte place avant quarante-trois jours. Comme tous les Officiers, le Reis Effendi, & le Kiaïa même s'empreſſoient de féliciter Kiuperli, & ne ſe laſſoient point de louer ſa valeur militaire, au milieu de tous ces éloges, le Grand Viſir tira la lettre qui lui avoit été renvoyée par Mahomet. Après avoir convaincu ſes deux ennemis d'ingratitude & de perfidie, il fit lire l'ordre de l'Empereur pour les punir, & tous deux eurent la tête tranchée dans l'inſtant même. La confiſcation des biens du Reis Effendi produiſit beaucoup au tréſor public. Bientôt après Aſan Aga éprouva lui-même combien la faveur des Princes eſt fragile. Le Sultan, dégoûté de lui, priva du plus bel emploi du ſerrail celui qui s'étoit cru la terreur des plus grands de l'Empire. Aſan fut fait Cappiggi Pachi : cette charge ne lui

J. C. 1663. Hég. 1073. Comment leurs efforts impuiſſans ſont punis.

donnoit d'autorité que sur les portiers du serrail, & ne l'approchoit jamais de la personne du Monarque.

J. C. 1663. Hég. 1073.

Pour revenir aux opérations de la guerre, la prise de Neuhausel avoit découragé les Autrichiens. Ils croyoient voir les ennemis aux portes de Vienne. On pressa les fortifications de cette place, on coupa toutes les forêts voisines, de peur que des partis turcs ne s'en couvrissent. La consternation régnoit par-tout : les Autrichiens, non contens d'assurer leurs frontieres, travaillerent à fortifier toutes les places le long du Danube jusqu'à Lints.

Prise de plusieurs places.

Levents, Novigrard, Nitra se rendirent presque sans coup férir. Cette derniere place eût été en état de tenir long-temps, si le Gouverneur ne se fût pressé de capituler pour éviter l'assaut. Montecuculli lui fit faire son procès; sa lâcheté fut punie de mort. Le Grand Visir voulut encore tenter le siege de Scinta, qu'il savoit être le magasin des Autrichiens pour leurs armes & pour leurs munitions de guerre; mais il éprouva de cette place une résistance plus vive que de toutes les autres. Après avoir perdu un mois & plus de six mille hommes devant cette forteresse, la saison avancée, les maladies, le découragement des troupes

Levée du siege de Scinta.

le contraignirent à prendre des quartiers d'hiver. Les Ottomans concevoient l'espérance prochaine de s'emparer de la Hongrie & de l'Autriche, quoiqu'ils n'eussent pas à beaucoup près profité de tous les avantages que la fortune leur avoit offerts. J. C. 1664. Hég. 1074 & 1075.

Cependant les Allemands, qui avoient vu tout le mal que l'armée ottomane avoit fait à la Hongrie, & encore tout celui qu'elle avoit manqué de lui faire, écrivirent à l'Empereur Léopold qu'il falloit envoyer des secours, ou se résoudre à voir bientôt les Turcs maîtres de l'Autriche. Les efforts de ce Prince auprès de la Diete ne furent pas inutiles. Il obtint des Cercles vingt-cinq mille hommes sous le commandement du Comte Hohenloë. Cette petite armée alla joindre en Stirie le Comte de Serin, qui avoit fait des recrues nombreuses de Hongrois. La haine des Turcs & la crainte de l'esclavage mettoient les armes à la main à tous ceux qui se sentoient la force de les porter. Un corps d'Autrichiens, commandé par le Comte de Strozzi, se joignit aux deux autres. Ces trois armées formoient ensemble plus de soixante mille hommes ; mais elles avoient trois Chefs indépendants ; & Monte-

L'Empereur Léopold obtient des secours.

J. C. 1664. Hég. 1074. & 1075.

cuculli, plus en état de commander que tous les autres, étoit resté dans son gouvernement de Javarin : c'étoit un effet de la jalousie du Comte de Serin qui lui étoit égal en grade, & qui profitoit de sa faveur, pour ne pas partager, avec un rival redoutable, la gloire qu'il se croyoit sûr d'acquérir avec des collegues de peu d'expérience, & à qui il supposoit de la docilité. Le projet des trois Généraux étoit de commencer la guerre au milieu des glaces de l'hiver, de ravager tout le pays & de pénétrer jusqu'à Canise, qu'ils comptoient emporter avant que le Turc eût songé à se mettre en campagne. Montecuculli, instruit de ces dispositions, manda au Conseil de guerre qu'il n'étoit pas sage de dévaster son propre pays déja fort malheureux, dans une saison qui n'offroit rien d'utile à l'ennemi; que les incendies, le pillage des granges & des greniers, la ruine des ponts & des métairies seroient funestes aux colons hongrois beaucoup plus qu'aux soldats turcs; que c'étoit augmenter sans fruit les malheurs de la guerre; que d'ailleurs Canise, qu'il connoissoit bien, n'étoit pas une place qu'on pût prendre au milieu de l'hiver: ces sages conseils

ne furent pas écoutés. Les trois Généraux commencerent leurs opérations avec un concert qui ne fut pas de longue durée. Ils prirent Brenits en très-peu de jours ; puis ayant marché toujours ravageant & butinant jusqu'à Cinq-Egliſes, ils conſumerent devant cette place un temps précieux & des troupes dont ils auroient pu faire un meilleur uſage. Le Comte de Serin s'opiniâtroit à ce ſiege ; mais Hohenloë & Strozzi décideront qu'il falloit aller former celui de Caniſe, leur principal objet, & dont ils avoient annoncé la conquête à l'Empereur Léopold. Le Comte de Serin céda malgré lui à l'empreſſement de ſes deux collegues. Ils leverent le ſiege de Cinq-Egliſes au milieu de Février ; mais par une ſuite de la méſintelligence des trois Généraux, qui tous avoient un pouvoir abſolu ſur leurs troupes, & par conſéquent la facilité de nuire au bien général, Caniſe n'étoit pas encore inveſtie à la fin de Mars. Il y avoit un mois que l'on faiſoit de vains efforts pour entamer les remparts de Caniſe, lorſqu'on apprit que l'armée ottomane approchoit au nombre de quatre-vingt-dix mille hommes. Les troupes fort diminuées commençoient à perdre courage, & ſur-tout la con-

J. C. 1664. Hég. 1074 & 1075.

Différends entre les chefs des troupes Allemandes.

Ils entreprennent le ſiege de Caniſe ; ils le levent au bout d'un mois.

fiance dans leurs Chefs. La disette se faisoit sentir, & la division des Généraux qui rejettoient tous la faute les uns sur les autres, ralentissoit les opérations & faisoit prévoir une défaite presque infaillible. Personne ne voulant être chargé de l'événement, les Généraux s'accorderent en ce seul point, qu'il falloit lever le siege & mettre leur armée à couvert derriere le fort de Serinsvar. L'Empereur apprit bientôt que ce fort étoit attaqué par les Turcs, & que ceux qui lui avoient promis de faire rétrograder l'ennemi jusqu'à Bude, étoient réduits à rétrograder devant lui.

J. C. 1664. Hég. 1074 & 1075.

Montecuculli prend le commandement de l'armée autrichienne.

Dans cette extrémité, Léopold écrivit à Montecuculli, qui étoit pour lors à Vienne, qu'il eût à prendre le commandement de l'armée. Ce Général y accourut, & à l'instant la confiance revint aux Officiers & aux soldats. Montecuculli vit que les Turcs s'obstinoient à prendre Serinsvar; quoiqu'il fît peu de cas de cette place, il voulut la défendre quelque temps pour reposer ses troupes, & pour attendre des troupes auxiliaires, telles que six mille François que Louis XIV avoit envoyés sous les ordres du Marquis de Coligny, & dix mille hommes commandés par le Prince de Bade,

levés avec l'argent du Pape Alexandre VII. L'armée de Montecuculli étant ainſi devenue plus nombreuſe, il abandonna Serinſvar, & ſe campa à la portée des gués de la Muere pour en défendre tous les paſſages. J. C. 1664. Hég. 1074. & 1075. Il défend le paſſage de la Muere.

Le Comte de Strozzi avoit été tué à la défenſe du fort de Serinſvar. Le Comte de Serin, outré des ſuccès de Montecuculli, & de la confiance qu'il inſpiroit aux troupes, avoit pris le parti de ſe retirer. Hohenloë étoit demeuré ſeul des anciens Chefs, docile aux loix d'un Général plus habile que lui, & content de ſervir ſa patrie ſous ſes ordres. Le Grand Viſir, forcé de renoncer à ſon entrepriſe, après avoir perdu du tems & des hommes, rétrograda vers Caniſe. Montecuculli attentif aux marches des Turcs, porta ſon armée vers Saint-Godard, poſte duquel il couvroit également la Stirie & l'Autriche. Montecuculli s'attacha à défendre le paſſage du fleuve Raab, comme il avoit défendu celui de la riviere de Muere, obſervant ſans relâche les mouvemens de l'ennemi. Il payoit bien ſes eſpions, & étoit exactement informé non-ſeulement des entrepriſes, mais même des deſſeins du Grand Viſir. Kiuperli, après avoir tenté vainement pendant quinze jours

J.C. 1664. Hég. 1074. & 1075.

Bataille de St. Godard, perdue par les Turcs.

de passer le Raab loin de la vue de l'armée, comprit qu'il n'avoit d'autre ressource que la force ouverte, & qu'il falloit vaincre ou retourner en arriere. Le Grand Visir, qui se croyoit plus fort que son ennemi, entreprit de passer le fleuve à sa vue. Les Autrichiens laisserent arriver sur la rive qu'ils défendoient quinze mille hommes sans coup férir, puis ils les chargerent avec beaucoup de furie. Les Janissaires & les Spahis s'empressoient de se jetter dans le fleuve pour secourir leurs camarades. Tous les mouvemens furent exécutés avec beaucoup d'ordre dans l'armée des Confédérés. Hongrois, Autrichiens, François, Italiens, tous obéirent avec une promptitude & une précision admirables. La victoire fut long-temps balancée. Malgré les efforts des Janissaires & des Spahis qui montrerent en cette journée toute la bravoure qu'on devoit attendre d'eux, ils plierent enfin sous les efforts des Autrichiens, & surtout sous les talens du Général. La bataille dura depuis neuf heures du matin jusqu'a quatre heures du soir. Trente mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, qui restoient à passer, furent réservés pour une occasion plus favorable. Le désavantage d'une

riviere derriere l'armée ottomane augmenta considérablement sa perte. Un des Lieutenans du Visir lui avoit fait observer avant l'action combien dans le cas d'une retraite forcée cette position pouvoit devenir funeste: » quand » on veut vaincre, répartit Kiuperli, » il ne faut pas regarder derriere soi «. L'événement démontra que ce discours étoit plus fier que sage. Deux jours après l'action, le Raab étoit encore teint de sang & couvert de morts. La perte des Turcs fut évaluée à vingt & un mille hommes, celle des Impériaux à quatre mille. Cette défaite fut d'autant plus sensible à Sultan Mahomet IV, qu'il n'avoit pas cru devoir douter de la victoire; & que le Grand Visir ayant mandé à son maître, une heure avant la bataille, qu'il alloit tailler l'ennemi en pieces, sur la foi de cette promesse présomptueuse le Grand Seigneur avoit ordonné dans Constantinople & dans Andrinople un Dunalma, espece de fête qui dure sept jours, pendant lesquels les rues sont illuminées tous les soirs, & le peuple fait des festins publics & particuliers. Cette fête étoit déja commencée; le second jour, comme on illuminoit le serrail & la ville une heure après le coucher du Soleil, la

J. C. 1664. Hég. 1074. & 1075.

J. C. 1664. Hég. 1074. & 1075.

nouvelle arriva que la bataille étoit perdue ; que le Grand Visir faisoit retraite avec les troupes qui n'avoient pas eu le temps de passer le Raab, & avec les débris de celles qui avoient été battues.

La consternation se répandit dans Andrinople avec l'ordre d'éteindre les illuminations. Elle fut si grande au serrail & jusques dans le Divan, que les Ministres ne purent conseiller à Mahomet que d'aviser aux moyens de faire une prompte paix. Le Caïmacan Mustafa appuya vivement cet avis ; il manda même à Kiuperli que la multitude d'ennemis qu'il avoit à la Porte, quoiqu'intimidés par l'exemple du dernier favori, reprenoient courage aussi-tôt que les armées avoient été battues. Le peu de succès qu'il avoit eu dans ses deux campagnes lui démontroit la nécessité de faire au plutôt la paix. Les Vaivodes de Moldavie & de Valaquie, qui avoient été battus avec le Grand Visir à Saint-Godard, venoient de le quitter, parce que leurs soldats & eux-mêmes étoient tout-à-fait découragés. Malgré les menaces & les instances que Kiuperli fit à ces deux Tributaires pour les obliger de rejoindre les débris de son armée, le Vaivode de Va-

laquie déserta vers les Autrichiens, aimant mieux tenir de l'Empereur d'Occident une subsistance médiocre & privée, que d'exposer avec les Turcs la dignité de Potentat à la déposition, peut-être même au dernier supplice. Le Vaivode de Moldavie excusa sa fuite sur l'impossibilité de recruter le peu de troupes échappé à la déroute de Saint-Godard. Enfin comme les Turcs rétrogradoient, & que les Autrichiens les pressoient vivement, Montecuculli les avoit atteints vers Scinta sur le Vaag, & il étoit prêt à les battre une seconde fois, lorsqu'il arriva des lettres de l'Envoyé de l'Empereur à la Porte, qui étoit retenu prisonnier dans le camp du Grand Visir. Ce Ministre annonçoit à Montecuculli que les Ottomans faisoient des propositions de paix, & qu'il recevroit bientôt des ordres de Vienne pour suspendre toutes les hostilités. Ces ordres arriverent en effet : on fut très-étonné dans toute l'Europe de la précipitation avec laquelle l'Empereur Léopold consentit à une paix dans laquelle il n'y eut que les Hongrois de sacrifiés. Abaffi fut reconnu Prince de Transilvanie par Léopold comme par Mahomet. Les villes de Varandin & de Neuhausel resterent aux Turcs qui

J. C. 1664. Hég. 1074 & 1075.

Paix conclue entre les deux Empires.

J. C. 1664. Hég. 1074 & 1075.

les avoient prises. L'Empereur d'Occident recouvra par ce traité les deux provinces de Satmar & de Saboli qui avoient été cédées au Prince Ragotzki. Il fut aussi stipulé qu'il auroit la liberté de fortifier Nitra, & qu'il laisseroit les garnisons Autrichiennes dans toutes les villes Hongroises qui en avoient reçu pendant la guerre. Cette clause étoit tout à-fait contraire aux privileges de ce Royaume; mais les Turcs n'avoient point d'intérêt de protéger les Hongrois, & la Maison d'Autriche ne songeoit depuis long-temps qu'à subjuguer ce peuple qu'elle croyoit trop libre Il fut stipulé qu'Abaffi paieroit six cens mille écus aux Turcs pour les frais de la guerre. Léopold fournit cette somme; mais les Plénipotentiaires sauverent à la couronne d'Occident l'humiliation de paroître payer un tribut aux Infideles. Ce traité fut signé dans le camp des Turcs, & bientôt confirmé dans le serrail d'Andrinople. Il fut convenu que les deux Empereurs s'enverroient mutuellement des Ambassadeurs & des présens.

Naissance d'un Prince. Mahomet veut faire périr ses freres.

Les réjouissances interrompues à Andrinople recommencerent avec d'autant plus de raison qu'une des Odalisques du serrail venoit de mettre au monde un Prince. La joie de Maho-

met IV s'exhala par un sentiment de cruauté dont jusqu'alors on ne l'avoit pas jugé capable. Il crut devoir assurer le sceptre dans ses mains & dans celles de son fils par la mort de ses deux freres Soliman & Achmet. Pour déguiser son crime sous une ombre de justice, il sollicita le fetfa du Mufti. Le Chef de la Loi eut assez d'humanité pour détester ce forfait de politique, & assez de courage pour s'y opposer. Le Grand Seigneur lui ayant envoyé par le Selictar Aga la question suivante, écrite de sa main : » Lorsque l'Empire est bien pourvu de la » vraie lignée des Princes Ottomans, » n'est-il pas permis, & même autorisé par différens exemples, de retrancher les branches superflues, » qui, dérobant à la tige son suc & » sa nourriture, mettent tout l'arbre » en danger » ? Le Mufti, sans rien écrire au bas de ce papier, quoique l'usage & l'ordre du Grand Seigneur le lui prescrivissent, alla trouver le Monarque, & soit qu'il réussit à lui inspirer toute l'horreur que méritoit ce barbare dessein, soit qu'il lui fit envisager que la race impériale n'étoit pas encore bien affermie par un seul enfant nouveau né, Mahomet changea d'avis, & il déclara aux Pa-

J. C. 1664. Hég. 1074 & 1075.

Il change d'avis.

chas du banc qu'il vouloit que ſes
J. C. 1664. deux freres vécuſſent. La Sultane Va-
Hég. 1074 & 1075. lidé, inſtruite du premier projet de ſon fils aîné, avoit déja fui vers Conſtantinople avec les deux cadets, laiſſant à Andrinople une lettre qui reprochoit à l'Empereur ſa cruauté : ainſi les deux victimes n'étoient plus dans le ſerrail lorſque leur frere ſe réſolut à les épargner.

J. C. 1665. Hég. 1076. Le Grand Viſir demeuré à Belgrade, ne voulut pas paroître à la Cour que l'Ambaſſadeur d'Allemagne n'y fût venu pour confirmer le traité. L'abſence de Kiuperli, ni les fautes qu'on auroit pu lui reprocher dans la derniere guerre, n'avoient pu diminuer ſon crédit. Deux Pachas, qui payerent de leur vie les efforts qu'ils avoient faits pour détruire le premier Miniſtre, apprirent à tous les autres que ſa faveur étoit inébranlable ; & l'union dans laquelle Kiuperli vivoit avec ſa mere, qui l'étoit venu joindre à l'armée, confirma de plus en plus l'opinion générale que cette femme étoit magicienne, & que ſon fils ne devoit qu'à la force de ſes enchantemens le maintien de ſon autorité. Enfin le Comte de Leſli, Ambaſſadeur de l'Empereur d'Occident, s'étant rendu à Bude pour paſſer de là à Andrinople, le

Grand Visir n'avoit plus de raisons pour retarder sa marche. Il précéda de quelques jours à la Porte celui qui y apportoit la conclusion de la paix. Mahomet voulut que Kiuperli fît une entrée triomphante dans le lieu de sa résidence : il fallut plusieurs jours pour en ordonner la Pompe. Pendant cet intervalle, le Grand Visir fut introduit *incognito* dans le serrail, où son Maître le combla de tous les témoignages d'estime & de satisfaction qu'il put imaginer. Un favori, nommé Ali, avoit succédé au jeune Asan à la cour & dans le cœur de Mahomet. Celui-ci, instruit par le malheur du premier, s'étoit promis de marquer à Kiuperli la plus grande déférence, & de ne se mêler en rien du gouvernement, afin de régner en paix dans l'intérieur du serrail. Il étoit venu au devant de Kiuperli à plusieurs journées d'Andrinople, & il avoit porté au Grand Visir de riches présens de la part de son Maître. Après un séjour assez court dans le serrail, Kiuperli retourna vers les troupes qu'il avoit amenées de Belgrade, campées pour lors hors de la ville. Il entra par la principale porte d'Andrinople, à la tête de l'élite de ses soldats : lui & son cheval étoient couverts des pré-

J.C. 1665. Hég. 1076.

Retour du Grand Visir. Son entrée dans Andrinople.

sens du Grand Seigneur ; & tous ceux
J. C. 1665. Hég. 1076. qui furent choisis pour orner cette espece de triomphe, eurent part aux libéralités du Prince. Quoique le Grand Visir eût été battu par Montecuculli, la conclusion de cette guerre avoit été tout à fait à l'avantage des Turcs, puisqu'ils gardoient Varandin & Neuhausel, & qu'ils s'étoient fait rembourser une grande partie des frais de la guerre.

Entrée de l'Ambassadeur d'Allemagne.

Le Comte de Lesli, Ambassadeur de l'Empire d'Occident, fit son entrée publique à Andrinople, fort peu de jours après celle du Grand Visir. Un Pacha à deux queues avoit été dépêché vers Léopold avec le même titre & les mêmes fonctions. Ces deux Ministres de paix porterent l'un & l'autre des présens, & la ratification du traité, chacun à la puissance vers laquelle il étoit député. On donna le nom de treve à cette suspension d'armes ; mais sa durée devoit être de vingt ans. Quoiqu'il ne fût pas de la dignité du Sultan d'être témoin de l'entrée d'un Ambassadeur Chrétien, Mahomet IV voulut voir celle du Comte de Lesli, d'une terrasse sur laquelle il demeura confondu parmi plusieurs Pachas. Malgré les précautions pour garder l'*incognito*, l'Ambassadeur de l'Em-

pire fut que Mahomet IV avoit honoré son entrée de sa présence. Il ajouta aux présens qu'il étoit chargé d'offrir à sa Hautesse de la part de sa Cour, un carrosse doré, à glaces, dont il apprit que le Sultan avoit beaucoup admiré la magnificence. Cette libéralité faite à propos, valut au Comte de Lesli une veste de marte zibeline, à l'audience qu'il reçut de Mahomet, au lieu d'un simple cafetan de soie, tel qu'on le donnoit à tous les autres Ambassadeurs. Les Allemands tirerent dans la suite avantage de cet exemple. J. C. 1665. Hég. 1076.

Parmi les Gentilshommes qui avoient suivi le Comte de Lesli, étoit un noble Génois appellé Durazzo. Il sembloit que la curiosité & l'envie de voyager l'eussent attiré à Andrinople; mais on apprit bientôt que, sans qu'il fût revêtu d'aucun caractere, il étoit chargé de négocier avec la Porte, pour sa République, le privilege de commercer avec les Turcs sous son propre pavillon. L'Ambassadeur de France, M. de la Haye Vantelet, fut bientôt averti des desseins du Génois. On sait que le droit de la Nation Françoise, comme premiere Alliée de la Porte, est de couvrir de son pavillon tous les Etrangers qui n'ont pas des capitulations particulieres avec le

Capitulation des Génois avec la Porte.

J. C. 1665. Hég. 1076.

Turc, & par conſéquent de les faire contribuer aux frais que la Nation eſt obligée de faire. La nouvelle prétention des Génois portoit un préjudice conſidérable aux François, parceque ces Républicains avoient, depuis pluſieurs années, beaucoup de relation dans les différentes Echelles; & quoiqu'ils partageaſſent les produits, qui autrefois n'avoient été répartis qu'entre les François & les Vénitiens, ſeuls maîtres du commerce, la portion d'impôts qu'ils ſupportoient, pour les frais communs & néceſſaires, ſoulageoit d'autant la Nation Françoiſe. M. de Vantelet réclama très-haut les traités, & prétendit que la Porte ne pouvoit faire aucune nouvelle capitulation de commerce avec les Nations Chrétiennes, ſans le conſentement formel de ſon Maître. Il menaça de ſe retirer, & de retirer avec lui tous les Conſuls François qui réſidoient dans les Echelles. Mais, ſoit que le Grand Viſir eût conſervé un vieux levain de ce qui s'étoit paſſé entre les deux peres de Kiuperli & de l'Ambaſſadeur, & avec M. de la Haye Vantelet lui-même, ſoit (ce qui eſt plus vraiſemblable) que la Porte fût mauvais gré à Louis XIV d'avoir ſecouru Léopold dans la derniere guerre,

Comment terminée

guere les réclamations de l'Ambaſſadeur de France, ne firent que hâter la concluſion du traité avec Gênes. Louis XIV, indigné de ce que ſes menaces avoient été infructueuſes, rappella en effet ſon Ambaſſadeur : mais la politique des Turcs ne leur permettant pas de laiſſer partir des Miniſtres Chrétiens, otages dans leurs mains, & premiers inſtrumens d'un commerce dont ils ne peuvent ſe paſſer, Kiuperli détermina ſon Maître à dépêcher de nouveau un Ambaſſadeur extraordinaire vers Louis XIV, & il retint M. de Vantelet ſous différens prétextes, juſqu'à ce que celui-ci fût relevé par M. de Nointel, que le Roi de France voulut bien envoyer, avec la promeſſe expreſſe qu'on réduiroit à trois pour cent les droits de douane, qui avoient été portés à cinq juſqu'alors. J. C. 1665. Hég. 1076.

Cependant Kiuperli, qui à ſon arrivée, avoit appris l'attentat que ſon Maître avoit penſé commettre ſur la vie de ſes deux freres, la fuite de ces Princes, & la crainte de la Sultane Validé, crut qu'il étoit prudent de rapprocher la famille royale. Son crédit ſur l'eſprit du Sultan vainquit la répugnance de ce Prince. Les peuples le deſiroient depuis long-

J. C. 1665. Hég. 1076.

temps dans Conſtantinople : cette ville principale ſouffroit un grand préjudice de l'abſence de ſon Empereur, & toute l'Aſie, du trop grand éloignement de la cour. Mais à peine Mahomet ſe vit-il renfermé dans ces murs, où il ſe ſouvenoit que ſon pere avoit péri par les mains parricides de ceux qu'il avoit élevés aux plus grandes dignités, & où lui-même s'étoit vu contraint de ſacrifier ſon aïeule à ſa propre ſureté, qu'il voulut recouvrer la liberté qu'il croyoit avoir perdue. Sous prétexte de chaſſe, il ſe rendit dans le ſerrail de Darud Pacha maiſon de plaiſance à quelques milles de Conſtantinople, appartenante aux Empereurs. Il n'y demeuroit guere que la nuit, employant tout le jour à chaſſer dans des plaines immenſes, qu'il faiſoit environner par une multitude de payſans, s'arrêtant dans des maiſons qu'il s'approprioit quelquefois, ſans s'embarraſſer d'en payer le prix, lorqu'elles appartenoient à des Officiers de l'Empire. Il prétendoit que celui qui tenoit de ſon Prince des honneurs & des bienfaits, devoit ſe croire heureux de lui rendre une partie des richeſſes dont il l'avoit comblé. Mahomet, endormi ſur le trône dès ſa plus tendre enfance,

Retour de Mahomet à Conſtantinople ; ſes occupations

ignoroit que la justice est la garde la plus sûre des Rois. Se reposant tout à fait des soins du gouvernement sur un Ministre habile, il avoit restreint pour lui-même les droits de la souveraineté, au privilege de satisfaire tous ses caprices ; & quoiqu'il parût redouter le sort de son pere, il laissoit voir à ses sujets qu'il étoit indigne de les gouverner. Cependant Mahomet se réconcilia pour quelque temps avec sa mere & ses freres ; il leur promit une vie douce & tranquille, pourvu qu'ils ne sortissent plus à l'avenir du serrail sans sa permission. Kiuperli, qui vouloit dissiper les bruits trop répandus de la proscription de ces Princes, & détruire la défiance qu'ils avoient prise avec tant de raison, crut qu'il ne falloit pas les éloigner de la capitale. J. C. 1665. Hég. 1076.

Cependant la guerre subsistoit, ou plutôt languissoit toujours dans l'isle de Candie. Depuis vingt ans, le Ottomans s'étoient emparés de la Canée & de Retimo, sans avoir fait de nouveaux progrès, & sans que jamais les Vénitiens eussent pu recouvrer ces deux places. Quelques escarmouches assez rares n'avoient fait ni perdre ni gagner du terrein à aucun des deux partis. Kiuperli, qui brûloit J. C. 1666. Hég. 1077.

J. C. 1666. Hég. 1077.

de signaler son ministere, entreprit d'achever la conquête de cette isle, en tournant contre les Vénitiens toutes les forces que la paix avec l'Empire d'Allemagne laissoit aux Ottomans. Mais, lorsqu'il s'occupoit du soin d'équiper une flotte & de compléter des troupes, il apprit qu'un ennemi bien plus dangereux que toutes les Puissances chrétiennes, avoit paru dans la Palestine.

Histoire de Sabbataï Sevi.

C'étoit le célebre Sabbataï Sevi, Juif imposteur, qui disoit être le Messie, & qui annonçoit au peuple Israélite, que le temps étoit venu où il alloit devenir le maître du monde. Plusieurs fanatiques avoient répandu que l'année 1666 seroit fertile en miracles. Quelques chrétiens avoient cru lire dans l'Apocalypse, que le retour des Juifs à la vérité étoit fixé à cette époque. Sabbataï Sevi, l'un des Docteurs de la Loi Judaïque, crut pouvoir tirer parti de cette erreur trop répandue. Il se dit hardiment le Messie; & pour que les prophéties parussent être accomplies en sa personne, un autre Docteur de la Loi, avec lequel il étoit d'accord, se donna pour être son précurseur. Ces deux imposteurs occuperent pendant plusieurs mois, non seulement tous les

Juifs qui habitoient dans l'Empire d'Orient, mais même tous les Pachas, à qui les prétendus miracles qu'on publioit, & l'affluence des nouveaux ſectaires vers Jéruſalem, faiſoient craindre une révolution. Sabbataï Sevi, logicien très-ſubtil, avoit élevé beaucoup d'opinions nouvelles, qui d'abord avoient étendu ſa réputation, mais qui l'avoient enſuite fait chaſſer de la ſynagogue de Smirne. Sabbataï voyagea dans toutes les villes où il y avoit des ſynagogues, & il ſe fit par-tout admirer par la profondeur de ſes connoiſſances, & par l'auſtérité de ſa vie. Parvenu à Jéruſalem, il y rencontra Nathan, autre Docteur Juif, que la conformité de talens, de mœurs & de paſſions unit à lui ſi étroitement, qu'ils convinrent de profiter de la crédulité du peuple, de l'enthouſiaſme de leurs ſectaires, & du goût que tous les hommes groſſiers ont pour la nouveauté. Lorſqu'ils eurent long-temps médité un projet qui tendoit à renverſer l'Empire d'Orient, & qui, dans la chaleur de leur ambition, leur faiſoit eſpérer qu'ils pourroient tromper & gouverner le monde entier, Sabbataï ſe rendit à Gaza, où il ſe mit à prêcher dans les ſynagogues, même dans les places

J. C. 1666. Hég. 1077.

J. C. 1666. Hég. 1077.

publiques, que la fin du monde étoit proche, & qu'il étoit temps de désarmer la colere de Dieu par le repentir & par la conversion des mœurs; qu'Elie, dont la venue étoit tant prédite dans les Ecritures, annonçoit maintenant au peuple de Jérusalem quels étoient les desseins du Tout-Puissant sur toutes ses créatures. Sabbataï étoit très-éloquent dans sa langue; sa figure étoit noble, & le son de sa voix pénétroit jusqu'au cœur. Tandis que les cris de quelques hommes sensés s'élevoient à Gaza contre ce novateur, on apprit de Jérusalem que le prétendu Elie y parloit de Sabbataï comme du fils de Dieu, qui venoit briser les sceptres & renverser les trônes; qui, dans un an, ordonneroit à l'infidele Mahomet IV de descendre du sien; que Sabbataï, après avoir publié sa mission & manifesté sa puissance, disparoîtroit pendant plusieurs mois de dessus la surface de la terre; qu'alors ses disciples, & tous les coopérateurs de l'œuvre sainte, seroient persécutés; que beaucoup de vrais-croyans souffriroient le martyre, mais, que ce terme expiré, le Messie reviendroit monté sur un lion céleste; qu'alors il seroit reconnu pour le seul Monarque de l'univers; qu'on ver-

roit à Jéruſalem deſcendre du ciel le ſaint Temple tout bâti, tout orné ; qu'on y offriroit des ſacrifices d'expiation, efficaces pour tous ceux qui voudroient revenir à la véritable croyance ; que la conſommation des ſiécles étant proche, il reſtoit aux infideles comme aux croyans le temps & les moyens néceſſaires pour ſe ſanctifier. Ces prophéties étoient appuyées par des lettres adreſſées à Sabbataï Sevi, qui le qualifioient fils de Dieu, Meſſie & Souverain du monde. J. C. 1666. Hég. 1077.

Le prétendu Meſſie répondit à tous ces témoignages, en confirmant la miſſion de ſon Prophête & la vérité de ſes paroles. Il ordonna la dépoſition de pluſieurs Docteurs de la Loi, qui avoient combattu ſes opinions dans les ſynagogues. Il parcourut pluſieurs villes de la Paleſtine, s'oppoſant quelquefois au zele de ceux qui vouloient le ſuivre, de peur d'être embarraſſé pour nourrir cette multitude abuſée, que l'eſpérance du ſalut prochain portoit à négliger ſes affaires temporelles. Les Juifs, qui, dans tous les ſiecles, ont été les plus avides des hommes, négligeoient leurs affaires pour écouter la voix de leur Meſſie, de ſon Prophête, ou de ceux qui prêchoient en leur nom. Perſuadés que Sabbataï

J. C. 1666. Hég. 1077.

liſoit dans le ſecret des cœurs, beaucoup ne s'occupoient plus qu'à purifier leur conſcience : mais, comme l'injuſtice profite de tout, quelques-uns voulurent tirer parti de cet enthouſiaſme pour ne pas payer leurs dettes, diſant qu'au moment qu'on ne penſoit plus qu'aux choſes du ciel, tout ce qui étoit de la terre devoit ceſſer ; qu'il ne s'agiſſoit plus de commerce, d'obligation, ni de rien de périſſable ; que les temps alloient finir, & qu'il ne falloit ni argent ni or pour vivre dans l'éternité. Mais Sabbataï ne voulut pas qu'on reprochât la rapine à ſes ſectaires. Il ordonna par écrit & de vive voix que toutes les dettes fuſſent payées, & il recommanda la juſtice comme le premier fondement du ſalut.

Il falloit confirmer par des miracles une miſſion qui n'avoit, diſoit-il, rien que de ſurnaturel. Comme Sabbataï prêchoit à Damas, quelques Juifs vinrent ſe plaindre à leur Roi (car ils ne lui donnoient plus d'autre titre) que les Officiers du tyran Mahomet IV exigeoient d'eux une taxe inſupportable. Le Prophête ſe tranſporta dans la maiſon du Cadi, & étant monté preſque ſeul dans l'appartement qu'occupoit le Juge, la

multitude qui l'avoit accompagné demeura dans la cour & à l'entrée de la maison, qui étoit très-échauffée & très-éclairée, comme le devoit être dans une soirée d'hiver le logis de l'Officier le plus riche & le plus qualifié de Damas. La populace s'écria qu'une colonne de feu brilloit entre le Cadi & le Prophête; les plus enthousiastes crurent l'avoir vue. Ceux qui n'étoient point entrés dans la maison, s'en rapporterent au cri général & au témoignage de Sabbataï. Le Cadi, qui avoit osé résister au Prophête, fut trouvé mort dans son lit deux jours après. Ce prétendu châtiment du ciel convertit beaucoup de Musulmans, & même de Chrétiens, à la foi du faux Messie. Personne ne s'étoit armé : mais le nombre de sectaires grossissoit si prodigieusement dans les endroits même où Sabbataï n'avoit point été entendu, on publioit avec tant d'assurance que la puissance de la Maison Ottomane, usurpée depuis près de quatre siecles, devoit céder à celle du fils de Dieu, que Kiuperli comprit qu'il étoit temps de s'opposer à cette dangereuse imposture. Sans faire marcher de troupes contre le faux Prophête, qui n'employoit d'autres forces que celles de

J. C. 1666. Hég. 1077.

la persuasion, il convint de l'attirer
J. C. 1666. Hég. 1077. à Constantinople, où sa mission devoit être consommée, puisqu'il avoit prédit que le tyran descendroit du trône à sa voix. Le précurseur Nathan avoit déja prêché à Constantinople, & le nombre de ses prosélytes sembloit exiger que Sabbataï Sevi vînt se montrer à tant de nouveaux sujets, qui quelquefois, dans les fumées du vin, (car ces sectaires en buvoient beaucoup) pensoient voir leur Messie, leur Sauveur, le fils de Dieu, le Roi de la terre & du ciel: ils lui adressoient des prieres, couroient dans les rues & dans les places publiques, chantant des hymnes à sa louange. Kiuperli qui, comme nous l'avons dit, desiroit de voir le nouveau Messie à Constantinople, employa, pour l'y attirer, un des Docteurs de la Loi juive que Sabbataï avoit dépose, & qui par trahison étoit rentré en grace avec lui dans l'espérance de le perdre; c'étoit un Polonois nommé Nehemie Cohan: il alla trouver Sabbataï Sevi à Smirne, pour l'instruire des progrès que Nathan & ses Compagnons avoient faits à Constantinople, l'assurant qu'il ne falloit plus que s'y montrer pour faire descendre Mahomet IV déja intimidé & presque converti. Sabbataï s'em-

barqua en effet dans une saïque, suivi de peu des siens; car il entroit dans son plan de conduite de n'employer aucune force physique, & de montrer peu d'appareil, afin d'offrir aux yeux un plus grand contraste de l'état dont il sortoit avec celui auquel il osoit prétendre, & pour établir que tous les hommes sont égaux devant la Divinité. Aussi-tôt que Kiuperli eut appris cet embarquement, il envoya deux vaisseaux de guerre attendre le Prophête à un certain parage. Ni lui ni les siens n'avoient compté sur un combat; on n'eut pas de peine à s'emparer du Messie qui fut conduit aux prisons publiques de Constantinople. Ce revers ne diminua point le nombre de ses prosélytes; car Sabbataï avoit eu l'adresse d'annoncer à tout événement qu'il éprouveroit bientôt des persécutions, & qu'il seroit même ravi pour un temps à la vue des croyans. Comme les Turcs font tout pour de l'argent, ceux qui voulurent aller voir l'Envoyé de Dieu dans les fers, en achetèrent la facilité. La prison de Sabbataï ne désemplissoit point, & les plus zélés qui l'avoient approché, publioient des miracles de lui, soit qu'ils eussent été trompés, soit qu'ils vou-

J. C. 1666. Hég. 1077.

J. C. 1666. Hég. 1077.

luſſent ſe faire valoir dans la ſecte. Nathan étoit ſorti de Conſtantinople auſſi-tôt qu'il avoit appris que ſon maître y étoit arrêté. » Il falloit, diſoit-» il, pour l'intérêt de la vérité, que » le Meſſie & ſon Prophête habitaſſent » des lieux différens ». On a peine à comprendre comment l'Empereur & ſon Viſir, qui n'avoient pas toujours épargné le ſang des hommes, n'éteignirent pas dans celui de ces deux impoſteurs les étincelles de révolte qui menaçoient d'un grand incendie. Le Miniſtre qui n'étoit pas encore à la guerre, ayant appris que Sabbataï faiſoit toujours des progrès du fond de ſa priſon, qu'il preſcrivoit un nouveau culte, & qu'il continuoit de répandre dans le public des écrits ſéditieux, le fit tranſporter dans un des châteaux des Dardanelles, afin d'empêcher l'affluence qui l'environnoit ſans ceſſe. Mais les difficultés ne faiſoient qu'irriter le zèle. Lorſque le Grand Viſir fut embarqué pour l'Iſle de Candie, & que le Sultan, ſuivant ſon inclination, fut retourné à Andrinople, les diſciples du Meſſie firent à Conſtantinople des aſſemblées ſi nombreuſes & ſi fréquentes, le château des Dardanelles ſe trouvoit tous les jours aſſiégé de tant de monde, que bien que ſes

troupes fussent sans armes, le Caïmacan craignoit l'affluence des sectaires qui parloient sans cesse de refuser le tribut au tyran. Mustafa (c'étoit le nom du Caïmacan de Constantinople) manda au Grand Seigneur qu'il étoit temps d'opposer une digue au torrent prêt à renverser la puissance souveraine ; que Sabbataï Sevi, tout désarmé qu'il étoit, devenoit plus dangereux qu'un révolté à la tête d'une armée. Sur cette lettre, Mahomet ordonna que Sabbataï Sevi seroit amené devant lui. Ses disciples ne songerent point à l'enlever sur sa route ; ils n'opposerent que des prieres ferventes à ce qu'ils appelloient la persécution. Pleins de confiance dans la puissance de leur Messie, ils attendoient tout des miracles qu'il leur avoit promis. Sabbataï fut donc conduit à Andrinople ; le chemin étoit couvert d'hommes qui se prosternoient devant lui ; on semoit des palmes & des fleurs sur son passage. La foule de ceux qui le croyoient le Fils de Dieu attendoit, avec cette confiance que l'illusion inspire aux fanatiques, qu'il plût à Sabbataï de manifester sa puissance. L'imposteur entretenoit cette erreur par des discours pleins de force, & par une tranquillité appa-

J. C. 1666. Hég. 1077.

J. C. 1666. Hég. 1677.

rente qui le faisoit admirer de ceux même qui ne croyoient point en lui : mais ce triomphe prématuré fut de peu de durée. A peine Sabbataï fut arrivé à Andrinople, que le Sultan le fit venir devant lui. L'éclat du trône de Mahomet & la présence du Monarque commencerent à interdire le Prophête. Le Prince ayant adressé la parole à Sabbataï en langue turque, celui-ci déclara que cet idiome ne lui étoit point familier, qu'il l'entendoit & le parloit si mal, qu'il étoit à propos de lui donner un interprête. On fit venir un Médecin qui de Juif s'étoit fait Turc, & qui possédoit bien le mauvais grec mêlé d'arabe qu'on parle à Smirne. Mahomet sourit en entendant le fils de Dieu convenir qu'il n'avoit pas le don des langues, & il en fit faire la réflexion à tout le Divan qui l'environnoit : mais quand Sabbataï eut déclaré par la voix de son truchement qu'il étoit le Messie donné au peuple choisi, pour le rétablir dans sa prééminence, & pour le faire régner sur tout le globe, que le trône sur lequel Mahomet étoit assis lui appartenoit, que l'univers étoit son patrimoine, & que toute la terre étoit soumise à sa voix, le Sultan lui déclara qu'il étoit prêt à reconnoître sa

Divinité, s'il la manifestoit à l'instant même par un miracle, & qu'il alloit lui fournir l'occasion de l'opérer. Ayant ordonné qu'on dépouillât le Messie, il fut attaché à une colonne dans la cour intérieure du serrail. Tous les Icoglans se préparerent à le faire le but de leurs fleches à une distance médiocre. » Si tu es le Fils de » Dieu, lui dit le Sultan, ton corps » sera impénétrable aux traits qu'on » va lancer contre toi ; alors je te » céderai le trône, & je deviendrai » ton disciple ; si tu n'es qu'un im- » posteur, tu recevras le prix de ton » audace & de ta fourberie ». Cet arrêt fut un coup de foudre pour le Messie ; tout son courage l'abandonna, & il avoua, les larmes aux yeux, qu'il avoit abusé de la crédulité du peuple. Cet aveu ne suffit pas pour lui sauver la vie, ainsi qu'il l'avoit espéré. On lui déclara qu'il alloit être empalé à l'instant même, s'il n'embrassoit la foi de Mahomet. Celui qui avoit renoncé à la Divinité pour se soustraire aux traits des Icoglans, ne devoit pas faire difficulté d'embrasser l'islamisme pour éviter le pal qu'on avoit présenté à sa vue. Ce qui doit étonner, c'est que la rétractation publique de cet imposteur ne dissipa point sa secte

J. C. 1666. Hég. 1077.

dans l'instant même. Quoique les Juifs
J. C. 1666. Hég. 1077. d'Andrinople fussent pénétrés de honte & de douleur, ceux de Smirne & d'autres contrées de l'Asie suivoient toujours le Précurseur Nathan qui publioit que la prétendue imposture de Sabbataï n'étoit qu'une ruse du démon qui avoit pris la figure du Fils de Dieu; d'autres assuroient que tous ceux qui avoient voulu conduire le Messie prisonnier à Andrinople, avoient été frappés de mort, & que le Fils de Dieu les avoit ressuscités par sa miséricorde infinie. Enfin Nathan & ses enthousiastes firent pendant plusieurs mois tous leurs efforts pour démentir ce qui s'étoit passé à Andrinople: mais Sabbataï se mit à prêcher pour la religion musulmane avec autant de zele qu'il avoit fait pour la sienne, disant que Dieu, qui avoit permis qu'il fût l'instrument de l'imposture, vouloit se servir de lui pour la confondre. Nathan fut bientôt obligé de fuir. D'année en année le nombre de ses disciples diminua, & le temps dissipa tous ces nuages.

Les désordres que Sabbataï Sevi avoit causés dans l'Empire, n'avoient point détourné Kiuperli du dessein formé de porter lui-même de grandes forces dans l'isle de Candie, pour tâcher de terminer la guerre qui lan-

guissoit depuis si long-temps entre la Porte & les Vénitiens. Le rendez-vous de cette armée aussi nombreuse que brillante fut indiqué à Thebes, où les Odas des Janissaires, les Topggis, les Levantis & les Timariots se rendirent au nombre de plus de cent mille combattans. Le Grand Visir, avant de se mettre en mer, manda l'Agent de Venise au lieu du rendez-vous pour lui faire de nouvelles propositions de paix. Ce Ministre, qui avoit été Secrétaire du dernier Ambassadeur mort en captivité, comme nous l'avons vu plus haut, mourut lui-même dans la route de Constantinople à Thebes : celui qui faisoit les fonctions de Secrétaire de l'Ambassadeur de Venise n'étant chargé d'aucun pouvoir, demanda le temps d'informer la République & de prendre de nouveaux ordres. Dans cet intervalle l'armée ottomane mit à la voile à la Malvoisie au printemps de l'année 1667. La flotte étoit si considérable, que les Vénitiens ne se crurent pas assez forts pour s'opposer à son passage. Le Provéditeur Morosini qui faisoit les fonctions de Vice-Roi de Candie, & le Marquis de Ville, Piémontois, qui y commandoit les troupes, avoient tellement ajouté aux for-

J. C. 1666. Hég. 1077.

J. C. 1667. Hég. 1077 & 1078. Le Grand Visir mene une armée considérable pour assiéger Candie.

J. C. 1667. Hég. 1077 & 1078.

tifications, que le port étoit devenu abſolument inabordable. Ils avoient attiré pour la défenſe de cette place importante un grand nombre de volontaires de toutes nations, & ſurtout de François, que la paix qui régnoit dans l'Europe invitoit à aller chercher de la gloire contre les Infideles. L'Ordre de Malthe envoya en Candie pluſieurs galeres qui portoient un grand nombre de Chevaliers & de ſoldats. Louis XIV accorda aux Vénitiens un ſecours de ſept mille hommes; le Duc de Beaufort, Amiral de France, le conduiſit lui-même. Le Duc de Navailles commandoit les troupes de débarquement. On trouve une foule de noms illuſtres parmi plus de mille gentilshommes François qui s'empreſſerent d'aller partager les périls de ce ſiege, tels que Dailly, Montbrun, d'Harcourt, Langeron, Mautauſier, Choiſeuil. Caderouſſe, Villemore, Château-Thierry, Saint Pol, Novion, de Treſme. Le Duc de la Feuillade ſe mit à la tête de deux cents gentilshommes qu'il y conduiſit & y entretint à ſes frais. On a comparé la guerre de Candie à la guerre de Troye; elle y reſſemble par ſa longueur & par la vivacité du dernier ſiege qui dura deux ans & quelques mois, &

qui fut l'un des plus meurtriers dont l'hiſtoire ait donné connoiſſance. Les Vénitiens avoient pouſſé l'art des mines auſſi loin qu'il pût aller; d'excellens Ingénieurs avoient eu le loiſir de garantir les endroits foibles. Comme le port de Candie étoit parfaitement libre, cette ville étoit ſecourue par les recrues de volontaires qui arrivoient de toutes parts, par les munitions de toute eſpece que la République, le Pape & les autres Puiſſances d'Italie envoyoient en abondance. La bravoure des Turcs qui ſerroient la ville de fort près, forçoit la garniſon à une défenſe continuelle, mais ne pouvoit pas l'affamer. Des bataillons entiers de Janiſſaires, de Topggis, de Levantis, après avoir réuſſi dans des aſſauts très-meurtriers de part & d'autre, étoient enlevés par une mine ſur l'ouvrage qu'ils venoient de conquérir. On voyoit de nouveaux retranchemens élevés preſque ſubitement derriere des monceaux de pierres & de cendres; Candie ſembloit renaître de ſes ruines. Comme on étoit dans la chaleur des premieres attaques, le Secrétaire de l'ambaſſade de Veniſe, appellé Javarina, qui avoit reçu à Malvoiſie miſſion de ſa République

J. C. 1667. Hég. 1077 & 1078.

J. C. 1667. Hég. 1077 & 1078.

pour aller traiter avec le Grand Vifir, arriva sur une saïque dans l'un des ports que les Turcs occupoient; il envoya demander sureté pour sa personne, & il l'obtint avant d'entrer. Son arrivée fit croire qu'il apportoit des propositions de paix. On interrompit le feu de part & d'autre pour quelques heures; mais ce nouveau Ministre n'ayant d'autres instructions de ses Maîtres que d'écouter les propositions des Turcs, d'en rendre compte, & d'opposer la patience & la fermeté aux mauvais traitemens qu'il pourroit éprouver, les hostilités recommencerent avec plus de furie que jamais.

Ambassade de Pologne. Comment reçue.

Tandis qu'on versoit des flots de sang devant la capitale de l'isle de Candie, le Sultan recevoit à Andrinople une ambassade du Roi & de la République de Pologne, qui demandoient justice d'une irruption faite dans leur pays par une armée de Tartares. Les instructions de l'Ambassadeur portoient, en cas qu'il ne pût obtenir justice du Grand Seigneur contre son vassal, d'engager ce Prince à demeurer neutre dans la guerre que la Pologne auroit à soutenir contre les Tartares. Les Turcs déployerent toute la fierté ottomane aux yeux d'un

Miniſtre dont le Maître ne leur paroiſſoit pas redoutable. Le Caïmacan Muſtafa fit attendre long-temps ſon audience au Miniſtre Polonois, & il ne lui laiſſa eſpérer que très-peu de ſuccès de la négociation dont il étoit chargé. L'Ambaſſadeur, appellé Radiouski, qui étoit très-avancé en âge, ayant été admis après bien des retards à l'audience du Grand Seigneur, parla avec beaucoup de dignité de la Puiſſance Polonoiſe, du reſſentiment des injures qu'elle avoit reçues, & de la réſolution dans laquelle étoit le Roi ſon Maître de tirer des Tartares une vengeance éclatante, ſi le Sultan ne jugeoit pas qu'il convînt à ſa dignité de les réprimer. La noble liberté des Polonois déplut tellement à Mahomet IV, qu'on le fit ſortir de l'audience ſans qu'il eût reçu réponſe de Sa Hauteſſe. Le Caïmacan lui ayant parlé, au ſortir de cette cérémonie, avec la hauteur que les Ottomans affectent à l'égard des Chrétiens, lorſqu'ils croient ne devoir pas les craindre, l'Ambaſſadeur répondit au Caïmacan qu'il ne ſouffriroit point d'inſulte, & que ce qui pourroit arriver de plus heureux à un vieillard comme lui, ſeroit de mourir en défendant l'honneur & la dignité de ſon Prince

J. C. 1667. Hég. 1077 & 1078.

& de sa patrie. Sur cette fiere repar-
J. C. 1667. tie, on se mit en devoir d'arrêter Ra-
Hég. 1077 & 1078. diouski. Le vieil Ambassadeur se défendit avec une force au-dessus de son âge ; il tua de sa main plusieurs Chiaoux qui avoient tenté de lui faire violence : mais enfin il céda au nombre, & fut enfermé dans son palais où il mourut très-peu de jours après d'une fievre chaude, occasionnée par la colere. Le Secrétaire de l'Ambassade continua la négociation qui ne pouvoit pas être heureuse ; on le renvoya après lui avoir déclaré que si les Polonois vouloient vivre en paix avec le Sultan, il falloit premierement qu'ils ne prétendissent des Tartares aucune réparation pour les hostilités qu'ils avoient éprouvées ; en second lieu qu'ils laissassent les Cosaques, jusques-là leurs vassaux, sous la protection de la Porte qui les regarderoit désormais comme les siens ; troisiemement qu'ils fissent la guerre aux Moscovites ; quatriemement enfin que les marchands turcs eussent une entiere liberté en Pologne ; qu'on leur tînt compte de ce qu'ils y avoient perdu, & qu'on leur en fît réparation. Une pareille réponse & le traitement fait à l'Ambassadeur devoient occasionner une guerre sanglante ; mais la

foiblesse du Roi Casimir l'empêcha de profiter du moment où la Porte étoit toute occupée de la conquête de Candie. L'illustre Sobieski, alors petit Général de Pologne, força les Tartares à demander la paix. Le ressentiment des Polonois n'éclata que plusieurs années après, lorsque les Turcs vinrent eux-mêmes les attaquer. Pendant les trois dernieres années de l'expédition de Candie, tous les efforts des Turcs se porterent vers ce seul objet. La consommation d'hommes & d'argent que ce siege occasionnoit faisoit mettre sans cesse des flottes en mer. Kiuperli, qui décidoit en maître, vouloit ajouter l'isle de Candie aux autres possessions de l'Empire Ottoman. Son amour-propre l'empêchoit d'abandonner une entreprise qui lui avoit coûté tant de sang. Cependant le Caïmacan Mustafa sa créature & son beau-frere, gouvernoit à Constantinople ; mais ce Ministre, qui fut depuis aussi puissant que l'avoit été Kiuperli, éprouva de grandes contradictions avant que les Pachas, les Effendis, & tous les Officiers de l'Empire fussent accoutumés à lui obéir. J. C. 1668. Hég. 1079.

Troubles à l'occasion des Thémites.

Une ordonnance injuste qu'il revêtit du sceau de l'Empire, pensa jetter le Prince & le Caïmacan dans l'un

J. C. 1668. Hég. 1079.

de ces précipices qui s'ouvrent fréquemment sous les pieds des Monarques, lorsqu'ils pensent que leur volonté, quelle qu'elle puisse être, doit toujours tenir lieu de justice. Les Négocians François avoient apporté dans les Echelles du Levant une petite monnoie d'argent qui valoit cinq sols ; les Turcs la trouverent si belle & si commode, qu'ils laissoient leurs marchandises à meilleur compte, pourvu qu'on les payât en thémins (c'est le nom qu'on donnoit à ces pieces dans les différents ports) Comme la monnoie turque est assez rare, presque toutes les monnoies étrangeres ont cours dans les Echelles, & les Turcs préferent parmi les pieces d'or ou d'argent celles qui ont le moins de valeur. Les thémins plurent à tel point aux Turcs, qu'ils ne vouloient plus commercer qu'avec ces especes. Souvent ils refusoient de donner leurs marchandises en échange de nos draps & de nos bijouteries. On n'étoit pas bien reçu dans les ports d'Orient, lorsqu'on n'apportoit pas des thémins. Comme il n'y en avoit pas assez en France pour en fournir toutes les Echelles, & que d'ailleurs le Gouvernement s'opposoit à la sortie des especes, quelques négocians

négocians François & Hollandois imaginerent d'en fabriquer de cuivre qui n'étoit couverts que d'une feuille d'argent. Ils porterent une quantité prodigieuſe de ces faux thémins qui furent reçus avec avidité: le Turc très-ſimple & très-peu induſtrieux ne s'apperçut de cette fraude qu'après un aſſez long-temps, ſoit que le cuivre parût ſous la feuille d'argent qui s'uſoit, ſoit parce que les négocians Francs refuſerent de prendre en paiement ces thémins qu'eux-mêmes avoient apportés. Comme il s'en étoit répandu immenſément dans l'Empire, c'étoit la monnoie qui y avoit le plus de cours : mais en fort peu de temps elle y fut tellement décriée, qu'on n'y put déterminer perſonne à la recevoir qu'à beaucoup de perte ; ce qui la rendoit moins un ſigne repréſentatif qu'une marchandiſe, une eſpece de denrée ſur laquelle on trompoit très-fréquemment en voulant diſtinguer les bons thémins des faux, & parmi ceux-ci le plus ou le moins d'alliage. Par tous ces inconvéniens le commerce devenoit preſque impraticable. Le Grand Seigneur, ou plutôt le Caïmacan, fit publier un catchérif qui ordonnoit de prendre tous les thémins en paiement à leur valeur

J. C. 1668. Hég. 1079.

J. C. 1668. Hég. 1079.

prétendue. Cette loi peu réfléchie intercepta d'abord tout commerce avec l'étranger qui aima mieux remporter ſes marchandiſes que recevoir en paiement du cuivre pour de l'argent. Mais ce fut bien pis, lorſque les Commis à la perception des impôts & des cens refuſerent ces thémins au nom de l'Empereur, & qu'ils firent battre ou mettre en priſon ceux qui ne leur apportoient que cette monnoie pour ſatisfaire aux charges publiques. Il y eut dans pluſieurs Provinces des Defterdars maſſacrés & mis en pieces par la populace. Un jour les Odas des Janiſſaires qui formoient la garniſon d'Andrinople refuſerent conſtamment la ſolde en thémins, & ils menacerent très-haut d'aller trouver l'Empereur dans les plaines où ſon amour pour la chaſſe l'attiroit ſans ceſſe. Muſtafa Caïmacan craignit les ſuites d'une émeute que ſon imprudence avoit occaſionnée ; il ordonna d'abord que tous les thémins ſeroient portés à la monnoie, & qu'on tiendroit compte aux propriétaires de leur valeur réelle. Cette loi ne ſatisfaiſoit pas ceux qu avoient reçu ces eſpeces par ordre de l'Empereur, moins encore les troupes à qui la ſolde avoit été payée pluſieurs fois dans cette fauſſe mon-

noie. Il fallut faire taire les soldats dont les cris pouvoient être dangereux. On reçut à la monnoie indifféremment leurs thémins comme s'ils eussent été du meilleur aloi, & le trésor public supporta cette perte. Mais comme les plus foibles sont toujours victimes de l'anarchie, les thémins des particuliers qui ne tenoient à aucun Grand de la Porte ni à aucun corps militaire, furent échangés à la monnoie pour leur valeur intrinseque. Ainsi Mustafa, qui avoit manqué de la prudence nécessaire pour prévenir ces orages, eut au moins le bon sens de les appaiser. J. C. 1668. Hég. 1079.

Nouvelle entreprise du Sultan sur la vie de ses freres.

Tous ces bruits avoient frappé de loin les oreilles du Grand Seigneur, dont la politique consistoit principalement à s'écarter des villes pour dérober sa tête aux mécontens. Peut-être devoit-il sa couronne & sa vie au siege de Candie qui occupoit tous les braves & l'élite des armées ottomanes. Ce Prince, aussi cruel que timide, ayant entendu dire que le nom de son frere Soliman avoit retenti dans quelques-unes des émeutes survenues à l'occasion des thémins, prit pour la seconde fois la résolution de se défaire d'un rival dangereux, ainsi que d'Achmet son second frere qui

J. C. 1668. Hég. 1079.

pouvoit devenir à craindre après l'aîné. Quoique la Sultane Validé se fût déja opposée à ce barbare dessein, Mahomet IV ne fit aucune difficulté de lui en écrire de nouveau. Il entreprit de lui prouver que la mort des deux Princes étoit devenue nécessaire, comme si cette nécessité pouvoit être une affaire d'opinion, que sa mere dût se rendre enfin à l'évidence, & que ce double assassinat ne fût qu'une précaution sage que la Sultane Validé mieux informée ne pouvoit pas blâmer. La lettre de l'Empereur adressée à la Sultane Thourane qui étoit alors à Constantinople avec les deux Princes, lui inspira toute l'horreur que devoit éprouver une mere tendre, à la vue du danger que couroient ses deux fils & de la barbarie de leur frere. Elle fit sortir les deux Princes du serrail, & ayant appellé le Mufti, le Caïmacan de Constantinople, le Commandant de quelques Janissaires qui gardoient cette capitale, le Bostangi Pachi & tous les Chefs des corps, elle leur déclara qu'elle mourroit plutôt que de souffrir qu'un de ses fils trempât ses mains dans le sang de ses autres enfans; que Mahomet n'avoit lui-même qu'un fils en bas âge & très-foible; que la justice, la politique & la nature s'oppo-

soient également à cette cruauté. Elle échauffa tellement ceux à qui elle parloit, que tous lui jurerent de défendre les Princes au péril de leur vie. En peu de temps les boutiques de Constantinople furent fermées, & après que la garnison eut pris les armes, les bourgeois au nombre de plus de quarante mille les prirent à leur tour. Les deux Princes, rassurés par le cri public, rentrerent dans Constantinople presque aussi-tôt qu'ils en furent sortis. Ils ne pouvoient être plus en sureté que dans la capitale de l'Empire, qui s'étoit déclarée pour eux, &, comme il n'y avoit point d'ennemis à combattre, point de principaux Officiers dont on demandât la déposition ou la mort, cet attroupement subit fut bientôt dissipé. Ni Soliman ni Achmet ne songerent à profiter de la faveur du peuple pour faire à Mahomet le traitement que ce Prince leur avoit destiné. On laissa l'Empereur en paix dans les montagnes qu'il parcouroit tous les jours au milieu des armées de payſans qu'il levoit sans cesse pour combattre les bêtes sauves.

J. C. 1668. Hég. 1079.

Ils y échappent.

Il se faisoit en Candie une guerre plus sanglante. Les Turcs s'étoient tellement fortifiés dans leur camp

J. C. 1669. Hég. 1080. Siege de Candie.

depuis deux ans que duroit ce siege, & la ville avoit été si constamment battue par une nombreuse artillerie, qu'on eût dit que les Turcs habitoient une ville florissante, & que les Vénitiens avoient assis leur camp derriere des monceaux de cendres. On vit encore dans ce siege ce qui avoit été d'usage dans les croisades, des Moines & des Prêtres portant la croix pour étendard, mener des troupes dans les endroits les plus périlleux, s'emparer des bastions & mourir sur la place qu'ils avoient conquise. Souvent dans l'espace d'un jour le même poste changeoit trois ou quatre fois de maître, & chaque fois il étoit arrosé de sang. L'Amiral de France, Duc de Beaufort (1), avoit péri dans un de ces assauts avec plus de six cents gentilshommes de sa nation. Le Duc de Navailles qui commandoit sous lui les secours envoyés par Louis XIV, en amena les débris avant la fin du siege par des ordres de sa cour, qu'il montra, & dont personne n'avoit pénétré le motif. Le mécontentement réciproque que cette retraite occasionna entre les François & les Vénitiens,

(1) On n'a jamais su ce qu'est devenu son cadavre.

fut une des causes de la capitulation. Il avoit péri cent dix mille Turcs devant Candie, car l'armée avoit été renouvellée toute entiere depuis le commencement du siege. On comptoit trente & un mille Chrétiens de toutes nations tués dans l'intérieur de la place. Les François avoient promis un nouveau secours d'hommes & d'argent, qui en effet étoit parti de Toulon sur quatre bâtimens. Un Chrétien grec, Drogman de la Porte, appellé Panajot, se permit une trahison calomnieuse pour déterminer les Vénitiens à finir le carnage par la capitulation de Candie. Depuis la retraite du Marquis de Ville que son Maître le Duc de Savoye avoit rappellé, c'étoit un François, appellé le Marquis de S. André-Montbrun, qui commandoit dans Candie sous le Provéditeur Morosini. Ce Général avoit fait des miracles pour la défense de la place avec ceux de ses compatriotes, qui, ne faisant pas partie des troupes réglées aux ordres du Duc de Navailles, n'avoient point été forcés de se retirer avec lui; cependant tous les Italiens avoient conçu contre les François une haine secrete que l'espérance d'un prochain secours pouvoit à peine leur faire dissimuler. Panajot avoit des

J. C. 1669. Hég. 1080.

Un Drogman de la Porte presse les Vénitiens de capituler, en supposant que les François envoient des secours aux Turcs.

J. C. 1669. Hég. 1080.

intelligences dans la ville, il étoit bien informé de ce qui s'y passoit ; il obtint très-secretement du Grand Visir une permission de conférer avec les Vénitiens, & il écrivit au Provéditeur Morosini, par un esclave déguisé, que son attachement pour la religion chrétienne & sa vénération pour les braves gens qui avoient si long-temps & si vigoureusement défendu Candie, l'engageoient à lui donner un avis important; qu'il étoit nécessaire qu'ils conférassent ensemble, & qu'ils pourroient se rendre déguisés l'un & l'autre dans une caverne écartée qu'il indiquoit. Morosini alla sans défiance dans le lieu où Panajot l'attendoit. Ce perfide Grec, après de vives protestations de zele, déclara au Provéditeur que le Grand Visir avoit mis dans ses mains une lettre du Ministre de France, pour en faire la traduction; que cette dépêche contenoit une promesse positive de tourner, en faveur des Turcs, le secours que son maître avoit promis aux Vénitiens, assurant que Louis XIV étoit bien fâché d'avoir retardé la prise de Candie par ses forces auxiliaires; qu'il ne songeroit plus à l'avenir qu'à la faciliter, & que le Grand Visir pouvoit compter sur toutes les

troupes & sur toutes les munitions que les Vénitiens espéroient vainement, d'un Prince qui aimoit mieux voir les Turcs maîtres de Candie, qu'une République qu'il faudroit bientôt combattre. Quoique ce fait fût hors de toute vraisemblance, & qu'on ne dût jamais penser que Louis XIV, quelque ennemi qu'on le crût des Vénitiens, eût voulu secourir les Turcs à la face de toute la chrétienté qui s'intéressoit contre eux, Panajot eut l'adresse d'accréditer cette imposture dans l'esprit du Provéditeur qui retourna vers ses ruines, indigné de la prétendue trahison des François. Ceux à qui il fit part de ce qu'il tenoit de Panajot, refusoient de le croire, lorsqu'on apperçut de loin six vaisseaux portant pavillon françois, qui assurerent ce pavillon par une bordée de canon. Les Vénitiens ne savoient pas que ces mêmes vaisseaux étoient sortis la nuit précédente du port occupé par les Turcs : quoique leur forme & tous leurs ornemens annonçassent qu'ils appartenoient à la Porte, les assiégés ne virent que les pavillons blancs & quelques matelots vêtus à la françoise qui faisoient la manœuvre. Cette vue réjouit les soldats qui ne douterent pas que ce ne fût un secours ; mais

J. C. 1669. Hég. 1080.

Artifice pour accréditer cette imposture.

lorsque cette petite flotte entra dans le port des Turcs, la consternation se répandit parmi le peu de défenseurs qui restoient dans Candie ; ils étoient à peine trois mille : chaque jour, chaque instant diminuoit ce nombre. Panajot obtint le jour suivant une nouvelle conférence du Provéditeur, &, après lui avoir demandé s'il n'avoit pas vu de ses propres yeux tout ce qui lui avoit été annoncé, il lui remit une lettre du Grand Visir, pleine des témoignages de la plus parfaite estime, qui lui promettoit une capitulation aussi avantageuse qu'honorable, s'il vouloit abandonner le terrein où avoit été la ville de Candie, terrein qui ne pouvoit plus être défendu, & qui ne pouvoit pas servir de retraite, même au petit nombre d'habitans qui y restoient. Le Provéditeur ayant reporté ces propositions à ceux qui composoient son Conseil, presque tous furent d'avis d'abandonner Candie, après avoir fait sauter en l'air ou brûler tout ce qui pouvoit rester de fortifications & de maisons, & de profiter de la liberté du port, pour embarquer le peu d'habitans & de soldats, qu'il vaudroit mieux transporter en Italie, que de les exposer au manque de foi & à la barbarie des

J. C. 1669. Hég. 1080.

Capitulation de Candie.

Turcs. Mais, outre que le nombre de bâtimens n'étoit pas suffisant pour faire ce transport, les Vénitiens & les Candiots qui auroient fui ainsi, auroient couru risque d'être arrêtés dans leur course par la flotte des Turcs répandue en différentes escadres sur les côtes de l'isle & sur celles d'Italie. D'ailleurs l'exécution de ce projet étoit bien périlleuse pour ceux qu'on vouloit sauver ; on ne pouvoit pas creuser les mines nécessaires sans beaucoup de temps, de peine & de sang répandu ; & il étoit bien difficile de faire sauter à la fois tant de masses de pierres, sans que la plupart des hommes resserrés dans un assez petit espace en fussent écrasés. Enfin les plus sages démontrerent que cette action brillante en apparence seroit en pure perte pour la République, puisqu'elle ne feroit qu'allumer la guerre, diminuer ses forces, & laisser à la merci d'un ennemi irrité les garnisons de Suda, Carabusa & de Spinalonga, trois petites places qui tenoient encore pour les Vénitiens. Après une mure délibération, il fut décidé que Morosini feroit usage des pouvoirs qu'il avoit reçus récemment de sa République, pour tâcher de conclure une paix honorable. La longueur & la

J. C. 1669. Hég. 1080.

J. C. 1669. Hég. 1080.

chaleur de ce siege avoient fondé entre les deux partis une estime mutuelle qui contribua beaucoup à faciliter la capitulation. Les Turcs, plus humiliés encore qu'irrités d'une résistance de vingt-neuf mois, croyoient que la gloire de l'Empire ottoman dépendoit d'une prompte reddition de Candie. Ils presserent Kiuperli de conclure le traité qui étoit dans ses mains; on ne supposoit pas que les assiégés refusassent des conditions honorables. Le Spahi Agasi & Achmet Pacha qui faisoient les fonctions de Lieutenans Généraux de l'armée, furent envoyés, ainsi que l'interprête Panajot, pour conférer avec deux Officiers Vénitiens à qui Morosini avoit donné des instructions. Ils les trouverent sous des tentes préparées exprès à la porte de la ville. De longs débats firent craindre également aux deux partis que la négociation manquât. Les Vénitiens s'obstinerent à garder les trois places qu'ils avoient encore dans l'isle, qui n'étoient point des ports considérables, mais dont la République ne vouloit pas se détacher, parce que le Sénat de Venise ne pouvoit se résoudre à renoncer tout-à fait à Candie. Kiuperli qui voyoit l'impatience de l'armée, & qui savoit combien l'Empe-

reur Mahomet desiroit la fin de cette guerre, se relâcha enfin sur cet article. J. C. 1669. Hég. 1080.

Le traité ébauché entre les quatre Députés des deux armées fut bientôt ratifié par leurs Chefs. On prit douze jours pour son exécution, en vertu de laquelle tous les prisonniers ou esclaves furent rendus de part & d'autre. Aussi-tôt que la treve fut annoncée, on se donna mutuellement des otages. Lorsque les vaisseaux qui appartenoient aux Chrétiens, furent remplis, le Grand Visir en fournit à tous les bourgeois qui n'avoient pu y trouver place. Quelques Janissaires ayant, au mépris du traité, osé charger les gardes d'un poste qui n'étoit pas encore rendu, furent punis de mort. Kiuperli envoya des présens magnifiques à Morosini qui ne voulut pas les recevoir, de peur d'être accusé d'avoir vendu Candie. Il accepta tous les rafraîchissemens qui furent fournis en abondance à lui & à tous ses gens, & il se loua beaucoup de la fidélité & de l'humanité de Kiuperli. Conformément aux articles du traité, les Vénitiens remporterent toute l'artillerie qui avoit été apportée en Candie depuis le siege; ils y laisserent celle qui défendoit cette place avant

Les Vénitiens évacuent Candie.

la guerre. Non seulement les Chrétiens chargerent les vaisseaux prêtés par les Turcs, des armes & des munitions de guerre que le traité leur accordoit, mais encore des cloches, des ornemens d'église, d'une grande quantité de vaisselle d'or & d'argent, de toutes les choses précieuses qu'ils purent transporter, sans que les Turcs, qui étoient contenus par leurs Chefs, se missent en devoir de piller ni de s'opposer à l'enlevement de tant de richesses. Tout ce qui avoit survécu aux opérations meurtrieres de ce siege, soldats, bourgeois, femmes & enfans, profiterent de la permission de fuir; tellement que lorsqu'ils furent embarqués, on ne comptoit pas plus de trente habitans dans les ruines de Candie. Le Grand Visir fit une entrée triomphante dans cette vaste solitude qui n'offroit plus d'autre idée que celle de la destruction. Il alla dans la principale église, nouvellement convertie en mosquée, pour y remercier Dieu de son triomphe, & de là dans le palais que Morosini avoit habité; il donna aux troupes une espece de fête militaire, & il fit ranger sa flotte dans le port que les Vénitiens avoient abandonné peu de jours auparavant. Morosini & les siens s'étoient retirés

J. C. 1669. Hég. 1080.

dans le port de Suda pour y attendre la ratification du traité envoyé au Sénat de Veniſe. Ils y reçurent trop tard les ſix vaiſſeaux françois que le perfide Panajot les avoit aſſurés être deſtinés pour les Turcs, & qu'ils avoient cru voir entrer dans leur port. J. C. 1669. Hég. 1080.

Cependant Kiuperli renvoyoit ſes troupes dans les différens ports d'Aſie, par des eſcadres qu'il faiſoit partir à peu de diſtance les unes des autres; il garda tous les pionniers & tous les ouvriers néceſſaires pour réparer les ruines de Candie. Quoique la multitude de cadavres eût infecté l'air, les ſoins du Grand Viſir prévinrent la peſte, & rendirent en peu de temps à ce climat, l'un des plus heureux de l'Europe, toute ſa ſalubrité. Cette ville qu'on pouvoit appeller nouvelle, ne manqua pas d'habitans. Ces édifices relevés preſque auſſi vîte qu'ils avoient été abattus, furent bientôt remplis de Grecs négocians pour leſquels Panajot obtint une égliſe, & de ſoldats Mulſulmans peu riches dans leurs pays, qui trouverent une ſubſiſtance abondante dans cette iſle. Kiuperli voulut être témoin de cette eſpece de fondation; ſe croyant auſſi néceſſaire pour édifier qu'il l'avoit été pour détruire, il paſſa en Candie le

Kiuperli s'occupe à relever Candie, & à la repeupler.

J. C. 1660. Hég. 1078.

reſte de l'année 1669, & les commencemens de l'année ſuivante.

On cherche l'Empereur égaré à la chaſſe, pour lui annoncer la priſe de Candie.

La nouvelle de cette paix remplit de joie Andrinople, Conſtantinople & tout l'Empire ottoman : mais ce qui eſt hors de toute vraiſemblance, & qui juſques-là n'étoit jamais arrivé, les couriers dépêchés vers Mahomet IV chercherent long-temps ce Prince ſans pouvoir le trouver, parcequ'on ignoroit où l'ardeur de la chaſſe l'avoit emporté. Quoique les mœurs orientales ne permettent point à l'Empereur Ottoman de ſe ſéparer de ſa nombreuſe ſuite, ni de toute la pompe qui lui aſſure la vénération preſque idolâtre de ſon peuple, & qu'après les tentatives réitérées de Mahomet pour faire périr ſes freres, il pût être dangereux de laiſſer tant de facilité à leur vengeance, ſa paſſion dominante lui avoit fait oublier la prudence. De Salonique où il avoit paſſé pluſieurs jours, il s'étoit égaré dans d'épaiſſes forêts; ſes Officiers les plus intimes avoient perdu ſa trace. Après de longues recherches, on trouva le Sultan dans la cabane d'un payſan, où ce Prince s'étoit retiré ſans oſer ſe découvrir, de peur que la haine ou l'avidité n'attaquaſſent ſa vie. De retour à Salonique où il ordonna de

grandes réjouiſſances pour la priſe de Candie, l'Empereur reçut un Ambaſſadeur d'Angleterre, qui venoit demander la ratification des traités faits entre ſa nation & la Porte. Quoique l'Empereur eût accordé à ce Miniſtre tout ce qu'il avoit demandé, le Caïmacan Muſtafa, qui reſpectoit & craignoit également Kiuperli ſon beaufrere, remontra au Sultan que les Grands Viſirs, & non les Caïmacans, avoient juſqu'alors conclu les traités avec les têtes couronnées. Il obtint de lui qu'on attendroit le retour de ce Miniſtre pour traiter avec l'Ambaſſadeur d'Angleterre.

J. C. 1670. Hég. 1081.

Ambaſſade d'Angleterre pour le renouvellement des traités.

Kiuperli ne partit de Candie qu'au mois de Mai, après avoir vu les réparations de la ville très-avancées, & avoir rétabli dans cette iſle la paix & l'abondance, autant que les dévaſtations occaſionnées par une guerres de vingt-cinq ans purent le permettre. Le Miniſtre ſe rendit à Andrinople où il fut reçu avec une acclamation générale. Aucun Grand Viſir n'avoit jamais été ni plus aimé ni plus reſpecté que Kiuperli. On ne le voyoit occupé que du bien public, ſans penſer à s'enrichir comme preſque tous ſes prédéceſſeurs avoient fait. Il n'élevoit aux places que ceux

Retour de Kiuperli à Conſtantinople.

qu'il en croyoit dignes : sous son ministere on vit toujours les Janissaires & les Spahis, si dangereux jusqu'alors, si difficiles à contenir, soumis comme toutes les autres milices de l'Empire, & d'autant plus redoutables à l'ennemi qu'ils savoient mieux obéir à leurs Chefs. Nous ne remarquons dans tout le cours de l'année qui suivit la prise de Candie qu'une ratification solemnelle du traité fait avec les Vénitiens, & une nouvelle défense de boire du vin, que Kiuperli maintint avec beaucoup de sévérité pendant le reste de son ministere. On croit qu'il y avoit plus de politique que de religion dans le maintien de cette conduite austere. Kiuperli avoit remarqué, comme le Fondateur de l'Islamisme, que les têtes orientales, plus susceptibles de s'échauffer que les autres, ne soutenoient pas l'usage du vin, qui est plus capiteux dans l'Asie & dans la partie orientale de l'Europe que par-tout ailleurs ; que jamais un Turc ne goûtoit du vin qu'il ne tombât dans l'ivresse, & que cet accident entraînoit les sujets de l'Empire dans beaucoup de désordres.

J. C. 1670. Hég. 1081.

Il réitere la prohibition du vin.

L'Ambassadeur de Venise éprouva beaucoup de difficultés pour régler les limites en Dalmatie. On étoit con-

venu de reprendre ce qui avoit appartenu à chaque Etat sans avoir égard aux dernieres conquêtes ; mais comme il n'y avoit eu entre les Turcs & les Vénitiens d'autre droit ancien que celui des armes, c'étoit toujours par la force que chaque ville, chaque territoire avoit appartenu à la Puissance qui les réclamoit. Ce différend ne fut entierement terminé qu'à la fin de l'année 1671. Kiuperli, qui ne vouloit pas recommencer la guerre, convint de donner aux Vénitiens en Dalmatie les limites telles qu'elles avoient été en 1576. Clissa demeura à la République pour former ses frontieres.

J. C. 1671. Hég. 1082.

Fixation des limites en Dalmatie.

Cette même année, Mahomet reçut à Andrinople, où il étoit encore, une ambassade bien honorable pour la Porte, & qui annonçoit à l'Europe & à l'Asie combien cette Puissance étoit respectée. Les Cosaques de l'Ukraine, vassaux de la Couronne de Pologne, gémissoient depuis longtemps sous le joug insuportable des nobles Polonois. Ces peuples, aussi belliqueux que leurs tyrans, trouverent dans leur désespoir des ressources pour repousser l'injustice. Après avoir fait une guerre sanglante, ils obtinrent du Roi Casimir, plus juste & plus humain que ses sujets, des

Affaires des Cosaques de l'Ukraine.

J. C. 1671. Hég. 1082.

conditions qui firent espérer aux Cosaques de vivre à l'avenir sous la protection des traités : mais cette paix que l'équité avoit faite ne fut pas maintenue par l'autorité. Les nobles Polonois murmuroient de ce qu'on avoit élevé, disoient-ils, leurs serfs jusqu'à eux. Cet Etat, plutôt républicain que monarchique, étoit moins soumis au foible Casimir qu'il ne l'avoit été précédemment à ses autres Rois. Les Cosaques furent bientôt obligés de reprendre les armes. S'étant unis aux Tartares de Crimée, ils combattirent plusieurs années avec une valeur digne de la cause qu'ils défendoient : mais ils céderent enfin au nombre & aux talens militaires de l'illustre Sobieski. Le Roi Casimir ayant abdiqué la couronne en 1668, les Polonois éprouverent que l'élection n'est pas toujours une voie sure pour élever sur le trône les Princes les plus dignes de régner. Au Roi Casimir, qu'on avoit toujours accusé de foiblesse, succéda Michel Viecnoviecki. Prince plus foible encore. Dorozenko, que les Cosaques avoient choisi pour leur Ethman, profita des troubles qui s'éleverent sous le nouveau regne, pour demander la ratification du traité fait avec le Roi Ca-

simir. Les Cosaques déclarerent qu'ils ne demeureroient unis aux Polonois qu'autant qu'ils deviendroient leurs égaux, & qu'ils auroient entrée & voix délibérative dans les Dietes. Cette prétention, trop contraire à l'esprit & aux intérêts de la Noblesse Polonoise, ne pouvoit pas être accueillie. Dès les premiers refus, Dorozensko dépêcha des Députés à Andrinople pour mettre l'Ukraine sous la protection de Mahomet IV, pour lui demander le tugh & toutes les autres marques de vasselage. A-peu-près vers ce temps, les Comtes de Serin, Nadasti & Frangipani, Hongrois, avoient envoyé vers le Grand Seigneur mandier des secours contre l'Empereur d'Occident Léopold. Kiuperli, bien instruit de l'état de l'Europe & des véritables intérêts de la Porte, aimamieux recevoir l'hommage d'une nation entiere que l'oppression déterminoit à changer de maître, qu'appuyer la rebellion de quelques mécontens, qui n'avoient pas un parti assez fort pour pouvoir espérer de soustraire la Hongrie au joug de la Maison d'Autriche, & qui en effet porterent bientôt après sur l'échafaud leurs prétentions & leur haine. Les Hongrois ne reçurent aucune réponse fa-

J. C. 1671. Hég. 1082.

Ils réclament la protection de la Porte.

vorable, & Dorozensko obtint tout
J. C. 1672. Hég. 1083. ce qu'il avoit demandé.

Le nouveau Roi de Pologne Michel venoit d'envoyer un Ambaſſadeur à Andrinople pour faire part au Grand Seigneur de ſon avénement au trône; le Miniſtre Polonois, nommé Viſſoski, fut chargé de traiter avec le Grand Viſir l'affaire des Coſaques. Cette négociation ne pouvoit avoir aucun ſuccès. Kiuperli, informé chaque jour des mécontentemens mutuels du Roi & de la République, regardoit l'Ukraine comme une conquête certaine & légitime, penſant que ce peuple, accoutumé aux courſes & à la rapine, feroit à l'avenir ſur le pays des Polonois tout le ravage qu'il avoit fait juſques-là ſur celui des Turcs; il aima mieux donner à ſa nation les Coſaques pour tributaires que pour ennemis. Malgré les réclamations de l'Ambaſſadeur de Pologne, le tugh, le ſabre & la veſte de marte zibeline furent portés à l'Ethman de la part du Grand Seigneur. Un fetfa du Mufti déclara la guerre contre la Pologne, légitime, en cas que le Roi & la République refuſaſſent d'accorder une paix durable aux Coſaques nouveaux alliés de l'invincible Empereur. Kiuperli, qui

se croyoit sûr des opérations de la campagne, détermina son maître à se mettre à la tête des troupes, afin d'apprendre aux peuples que ce Prince savoit faire la guerre à d'autres qu'à des bêtes féroces. J. C. 1672. Hég. 1083.

En effet, Mahomet partit au printemps à la tête de cent cinquante mille hommes, secondé de son Grand Visir dont il lui étoit difficile de se passer. Il traversa la Transilvanie & la Valaquie, & passa le Niester pour arriver en Podolie. Kiuperli avoit résolu de former le siege de Caminiek, capitale de cette province, elle est située sur le sommet d'un rocher dont une riviere arrose la base; Caminiek est encore plus fortifiée par la nature que par l'art. Au moment qu'on apprit en Pologne que les Turcs menaçoient cette place, le Roi Michel, menacé lui-même d'être détrôné par les principaux membres de la République, s'étoit mis sous la protection de la Noblesse du dernier rang, qu'il avoit assemblée dans les plaines de Colombe sur les bords de la Vistule au Palatinat de Lublin. Là, cent mille gentilshommes mal armés environnoient le Roi qu'ils avoient choisi; cette multitude sans discipline, sans dessein, sans autre Chef que le Maître qu'elle vouloit défendre, & Départ de Mahomet. Troubles de Pologne.

qui étoit incapable de la conduire ; n'offroit aux yeux que de la confusion & du désordre. Tandis que Sobieski, l'ame du parti contraire, pourvu lors revêtu de la charge de Grand Général, avoit assemblé trente-six mille hommes de bonnes troupes à Lovics dans le Palatinat de Rava, Michel, à la tête de cent mille hommes, se crut trop foible pour réprimer ceux qu'il appelloit des rebelles ; il aima mieux tenter de les faire assassiner. La tête de Sobieski & celle du Primat de Pologne furent mises à prix par le Monarque dans l'Edit qui proscrivoit ces deux Chefs ; Michel prétendit dérober ceux qui attenteroient à leur vie, au caractere d'infamie que la justice, plus puissante que les loix, a imprimé sur le front de tous les assassins. Les Officiers & les soldats de l'armée polonoise jurerent solemnellement de défendre leurs Chefs : » J'ac- » cepte vos sermens, répondit So- » bieski aux protestations des siens ; » mais il faut avant tout défendre » la patrie «. Voilà où en étoit la Pologne, lorsque Mahomet, à la tête de cent cinquante mille Turcs, vint former le siege de Caminiek.

J. C. 1672. Hég. 1083.

Le Grand Général Sobieski avoit envoyé huit mille hommes de ses meilleures

meilleures troupes pour augmenter la garnison de Caminiek ; mais le Gouverneur, tout dévoué au Roi de Pologne, refusa l'entrée de sa place aux troupes qui venoient la défendre, de peur que Sobieski n'y devînt plus maître que lui. Il falloit bien qu'une nation si divisée fût vaincue ; mais Sobieski fit tous ses efforts pour servir ceux qui avoient juré sa perte. Cent mille Tartares armés sous leur Kan Selim Geraï avoient reçu ordre de Mahomet de ravager la Pologne pendant le siege de la capitale de la Podolie. Le Souverain Tartare partagea ses cent mille hommes en trois corps ; il retint le commandement du plus considérable, & confia les deux autres à ses fils Meradin & Galga. Meradin côtoyant le Palatinat de Lublin eut la témérité d'engager ses troupes entre les deux camps polonois, dont le Roi Michel commandoit le plus nombreux, & Sobieski le plus redoutable : l'alarme fut si chaude au camp de Colombe, que cette nombreuse noblesse se dispersa en moins de deux jours, sans qu'il fût possible de retenir deux mille gentilshommes auprès du Roi, de cent mille qu'il avoit rassemblés. Michel lui-même ne se crut en sureté que

J. C. 1672. Hég. 1083.

Le Gouverneur de Caminiek refuse un secours de la part de Sobieski.

Le Grand Général de Pologne bat les Tartares à plusieurs reprises.

J. C. 1672. Hég. 1083.

lorsqu'il eut mis les fossés & les murs de Lublin entre les Tartares & lui. Sobieski, voyant ses persécuteurs en fuite, se mit en devoir de servir son pays ; il atteignit Meradin avec une armée moins nombreuse que la sienne, & le mit en déroute : les Tartares une fois pliés ne savent que fuir. Galga, second fils du Kan, craignant d'être vaincu comme son frere, côtoyoit le Niester pour rejoindre l'armée de Selim Geraï ; Sobieski sut lui cacher sa marche, le joignit au milieu de sa course, le vainquit & poursuivit sa personne avec la cavalerie polonoise jusques vers le corps de troupes que commandoit Selim Geraï. Le Kan des Tartares n'avoit trouvé que du butin sur son passage ; sa marche étoit retardée par une foule d'esclaves de tout sexe & de tout âge qu'il traînoit à sa suite, par des troupeaux innombrables qu'il avoit pris sur des champs dévastés. Cette proie lui ôtoit le desir d'en venir aux mains avec le vainqueur de ses deux fils. Sobieski eut le temps de rassembler l'armée polonoise que la poursuite de l'ennemi avoit dispersée ; & comme le Général Polonois avoit une connoissance parfaite du pays que le Kan parcouroit au hasard, il l'attendit

La crainte dissipe l'armée du Roi Michel.

dans des gorges qui s'offrirent au paſſage du Tartare, & qui lui firent perdre tout l'avantage du nombre ; c'étoit au pied des monts Calpates dans un lieu nommé Kaus : le combat fut ſi ſanglant qu'en moins de quatre heures quinze mille Tartares mordirent la pouſſiere ; leur Chef fuit ainſi que tous ſes eſcadrons qui abandonnerent leur butin. Sobieski eut la joie d'ôter les fers à trente mille Polonois pour en charger leurs vainqueurs, & de rendre à ſes malheureux compatriotes une partie des biens dont ils avoient été dépouillés. J. C. 1672. Hég. 1083.

Tandis que ce grand homme réparoit, autant qu'il étoit en lui, les maux de ſa patrie, que le Roi Michel tremblioit dans les murs de Lublin, & que toute cette nobleſſe, qui s'étoit dite ſi fidelle, étoit diſperſée au point qu'on l'auroit cru cachée ſous la terre, Caminiek s'étoit rendu à l'Empereur des Turcs. Le Gouverneur, qui avoit refuſé de recevoir des ſoldats pour la défenſe de ſa place, y avoit laiſſé entrer une multitude de femmes, de vieillards, d'enfans, de moines, de ſerfs de tout âge, qui étoient venus affamer la ville ſans y procurer le moindre ſecours. Non ſeulement ce nombre importun conſumoit les vi- Reddition de Caminiek.

J. C. 1672. Hég. 1083.

vres, mais même il corrompoit l'air, parce que rempliſſant un petit eſpace le feu continuel & les éclats de bombes tuoient plus encore de ces malheureux réfugiés que des ſoldats. La garniſon, qui montoit à moins de huit mille hommes, n'étoit point ſecondée par cette foule de gens foibles & timides, que la peur ſeule avoit attirés dans les remparts de Caminiek. Les opérations du ſiege furent pouſſées avec la derniere vigueur : enfin celui qui avoit employé près de trois ans à la priſe de Candie, ſe rendit maître de Caminiek en moins d'un mois, de l'aveu des Hiſtoriens qui prolongent le plus cette expédition ; d'autres aſſurent qu'elle ne tint que douze jours. La garniſon crut pouvoir ſe défendre encore quelque temps dans la citadelle ; mais Kiuperli lui fit offrir l'alternative de ſe retirer avec armes & bagages dans l'intérieur de la Pologne, ou d'être paſſée au fil de l'épée. La fortereſſe fut bientôt rendue : l'Officier qui y commandoit ſous le Gouverneur, pénétré de honte & tranſporté de colere, fit ſauter une redoute dans laquelle il avoit recueilli quelques braves gens ; il périt avec eux de l'effet de cette mine après la capitulation ſignée, au

moment où les Turcs s'avançoient pour s'emparer de la place. Mahomet voulut prendre ce malheur pour une infraction au traité ; mais Kiuperli lui fit comprendre que les auteurs de ce prétendu acte d'hostilité en avoient été punis les premiers. On avoit promis aux bourgeois de leur laisser la vie, la liberté & tous leurs biens. Mahomet IV fut fidéle à la parole qu'il avoit donnée ; mais les Polonois virent avec douleur le Grand Seigneur entrer à cheval dans la principale Eglise & la convertir en mosquée, ainsi que toutes les autres, à l'exception d'une seule qui demeura aux Chrétiens. Mahomet, maître de Caminiek, envoya des garnisons dans toutes les places de l'Ukraine que tenoient les Cosaques ; puis s'avançant dans l'intérieur de la Pologne, il assit son camp à Boudchaz, d'où il détacha quarante mille hommes sous les ordres de Capelan Pacha Gouverneur d'Alep, pour former le siege de Léopolis.

J. C. 1672. Hég. 1083.

La marche des Turcs en Pologne ressembloit à celle de troupes bien disciplinées dans leur propre pays. Kiuperli contenoit avec sévérité des soldats qui avoient cru jusqu'alors que le pillage étoit non seulement un droit,

Discipline établie par Kiuperli.

J. C. 1672. Hég. 1083.

mais une condition essentielle de la guerre. Le Grand Visir porta la rigueur jusqu'à faire mourir des Janissaires convaincus d'avoir dérobé quelques légumes dans les maisons qui s'offroient sur leur route ; il fit remarquer à ses Officiers que jamais les châtimens n'avoient été plus rares ni les vivres plus abondans. Le Grand Visir envoya des partis recueillir des contributions dans les villages & dans les villes à portée de l'armée. Les magasins disposés de distance en distance recevoient les denrées qui étoient partagées aux troupes à jour certain. Il n'y avoit point eu d'exemple, avant Kiuperli, de cette exactitude & de cet ordre dans les armées ottomanes.

Prise de Léopolis.

Léopolis résista peu. On reçut bientôt la nouvelle que Capelan Pacha y étoit entré aux mêmes conditions que Mahomet dans Caminiek. Le Roi Michel, toujours renfermé dans Lublin, apprit en même-temps la perte de Léopolis & les victoires de Sobieski sur les Tartares : ces deux événemens bien différens lui causerent un chagrin pareil. Les ames foibles ne se défendent point de la jalousie. Michel eût mieux aimé perdre la Pologne que la voir sauvée par Sobieski. Ayant appris que ce grand homme

avoit grossi son armée de nouvelles levées, qu'il avançoit vers le camp de Boudchaz, & qu'il brûloit d'essayer ses talens contre Kiuperli, Michel se hâta de conclure la paix. Il dépêcha vers le camp des Tartares pour confier à ce Prince, feudataire de la Porte, la médiation entre Mahomet IV & lui. Les Turcs profiterent des désordres de la Pologne & de la foiblesse de son Roi. Le Kan Selim Geraï avoit pouvoir de tout accepter pour Michel, aux conditions que le Grand Seigneur confirmeroit à ce Prince le titre de Monarque, qui lui étoit disputé par la plus nombreuse & la plus saine partie de ses sujets. Le traité de paix fut signé au camp de Boudchaz; les Polonois y abandonnoient Caminiek & toute la Podolie; le Roi de Pologne renonçoit aussi à ses prétentions sur l'Ukraine, reconnoissant les Cosaques pour vassaux de l'Empire Ottoman; & par un dernier article Michel soumettoit la Pologne à un tribut annuel de vingt mille rixdales envers la Porte. Quelque ignominieuse que fût cette condition, Michel aima mieux en dévorer la honte, que de laisser à Sobieski l'occasion d'acquérir plus de gloire, & de fortifier son parti contre lui. Le Roi de Pologne promettoit

J. C. 1672. Hég. 1083.

Paix consentie par Michel entre les Polonois & les Turcs.

J. C. 1672. Hég. 1083.

plus qu'il ne pouvoit tenir ; il n'avoit pas le droit de soumettre la République à un tribut sans que la Diete eût accepté cette charge, puisque, dans tous les cas, le consentement de cette assemblée est nécessaire pour conclure ou la guerre ou la paix. Mais Kiuperli, content d'avoir ajouté une Province aux domaines de son Maître, & d'avoir de plus en plus excité le feu de la discorde chez ses voisins, ramena Mahomet & ses troupes triomphans à Constantinople, laissant dans la Podolie & dans l'Ukraine ce qu'il falloit pour contenir les nouvelles conquêtes, & les Cosaques qui n'étoient pas parfaitement soumis à leur Ethman.

Tripoli devient République.

Après les réjouissances que les succès de Mahomet autorisoient dans Constantinople, & qui furent célébrées avec beaucoup de magnificence, le Divan s'occupa d'une rebellion survenue à Tripoli. Le Pacha de cette province étoit devenu une espece de Souverain. Depuis long-temps on n'envoyoit à Tripoli ni Cadis ni Defterdars ; les sommes qui passoient chaque année dans le trésor de Constantinople étoient un véritable tribut. Le Pacha ne rendoit aucun compte des prises ; les places ne recevoient

aucune garnison ; le Pacha payoit les troupes levées pour la garde du port avec les taxes qu'il imposoit lui-même, & il avoit le droit de partager entre les Corsaires le butin fait sur mer. Cet avantage invita un certain Osman, que Kiuperli avoit fait Pacha de Tripoli, à en abuser. Son avarice lui persuada que toutes les prises que faisoient les Corsaires devoient être à sa disposition ; il leur abandonnoit un profit si mince, que les Armateurs sembloient ne courir les dangers de la mer que pour enrichir leur Pacha. Cette injustice réitérée produisit plusieurs réclamations au Divan. L'Empereur & le Grand Visir étoient occupés pour lors d'affaires plus sérieuses que de partager quelque butin entre des pirates. Les Tripolins n'obtenoient aucune décision de la Porte, & Osman Pacha devenoit plus avide par l'impunité. L'injustice doit à la fin amener la révolte. Les Tripolins qui s'étoient plaints plusieurs fois vainement, forcerent un jour le Pacha de fuir dans la citadelle ; ils l'y assiégerent le prirent & le mirent à mort : puis les chefs de la conjuration résolurent de prendre le même gouvernement qu'Alger. Le peuple élut un Dey ; ils

J. C. 1672. Hég. 1083.

établirent même une espece de Sénat; & lorsque leur République eut quelque consistance, les Tripolins députerent vers Mahomet pour en demander la confirmation, offrant d'augmenter le tribut que le Pacha Turc avoit rendu jusqu'alors à son maître. Leurs Députés avoient ordre de faire entendre que les Tripolins verroient avec plaisir un Pacha Ottoman à la tête de leur République, pourvu qu'il n'eût pas plus de pouvoir que celui d'Alger. Kiuperli, content de la conduite ferme & mesurée que ce peuple avoit tenue, engagea son maître à lui accorder toutes ses demandes avec d'autant plus de facilité, qu'elles étoient avantageuses à Porte. Un Pacha fut envoyé à Tripoli avec les mêmes instructions qu'avoit celui d'Alger, c'est-à-dire pour représenter l'Empereur Ottoman, protecteur de la République, & pour veiller à la fidélité du commerce envers les sujets immédiats du Grand Seigneur.

J. C. 1672. Hég. 1083.

J. C. 1673. Hég. 1084.

Au commencement de l'année suivante, M. de Nointel, Ambassadeur de France, conclut un traité avantageux pour sa nation, mais qui n'étoit au fond qu'une justice que les Turcs avoient refusée à ses prédécesseurs. Lorsque les anciennes capitulations

Renouvellement des traités entre la Porte & la France.

avoient été faites avec la France, cette Puissance, qui traitoit la premiere avec les Turcs, avoit accordé cinq pour cent à la douane de la Porte sur toutes les marchandises qui arriveroient dans les différentes Echelles. Depuis, la Hollande & l'Angleterre avoient aussi desiré de traiter, & pour diminuer le commerce des François qu'on accusoit d'abuser des privileges de leur commerce exclusif, ces peuples négocians avoient envoyé dans le Levant des étoffes de meilleure matiere, fabriquées avec plus de soin, & qu'ils donnoient à meilleur compte que jusques-là les François n'avoient donné les leurs. La faveur que surtout les draps des Anglois & les toiles des Hollandois prirent dans tout le Levant, fit accorder aux fabricans de ces deux nations des capitulations à trois pour cent de leurs marchandises, tandis que les François continuoient de payer cinq selon leur traité. Messieurs de la Haye pere & fils, dans le cours de leurs ambassades, n'avoient jamais pu faire réformer cette disproportion ; mais la police introduite dans nos manufactures par le Ministre Colbert, ayant contraint le fabricant de fournir des étoffes de meilleure qualité, les draps de France & ses

J. C. 1673. Hég. 1084.

J. C. 1673. Hég. 1084.

autres marchandises reprirent faveur dans toutes les Echelles. D'ailleurs les victoires de Louis XIV, & la considération que ce Monarque s'étoit acquise dans toute l'Europe, le faisoient regarder par les Turcs comme un adversaire redoutable à la Maison d'Autriche, qu'il étoit important pour eux de ménager. Le traité que termina M. de Nointel portoit sur deux objets principaux, le commerce & la liberté de la religion romaine dans le Levant. Nos Religieux éprouvoient depuis bien des années plus de difficultés, & même de persécutions de la part des Chrétiens Grecs que de celle des Musulmans. Les Grecs schismatiques, sujets naturels de la Porte, ont un Patriarche à Constantinople, qui reçoit le bâton pastoral & l'anneau des mains du Grand Seigneur. Ils sont tolérés plus volontiers dans les Etats de ce Prince, que les Chrétiens Romains; ils ont eu l'adresse de les faire regarder comme les ennemis non seulement du culte, mais de la puissance des Turcs, parce qu'ils sont, disent-ils, sujets immédiats d'un Prince étranger qui est le Pape. D'après cette opinion, les Grecs avoient su s'emparer des lieux saints, soit dans Bethléem, soit dans Jérusalem. Quoique

depuis les croisades, le saint sépulcre & les autres lieux, consacrés par la naissance & la mort de Jesus-Christ, eussent appartenu aux Catholiques Romains, les Grecs s'étant prévalu de la puissance des Pachas, avoient chassé les Religieux Romains des églises bâties par eux sur ce territoire, & ils rançonnoient avec beaucoup d'avidité les pélerins Latins que la dévotion attiroit vers le berceau de leur foi. Dans le traité que M. de Nointel conclut au nom de Louis XIV, il fut stipulé que l'Eglise du saint sépulcre, usurpée par les Grecs, seroit rendue aux Latins ; que les François & tous les autres Chrétiens qui iroient en pélerinage à Jérusalem, ne pourroient être inquiétés dans aucun lieu de la Turquie ; que les églises de Galata & de Pera appartenant aux François, seroient réédifiées en cas d'incendie ; que les François auroient le droit de faire du vin chez eux, & d'en vendre à tous ceux qui ne seroient pas Musulmans ; que les douanes seroient réduites à l'avenir à trois pour cent, & que les marchandises ayant une fois payé dans une Echelle, seroient franches dans toutes les autres ; qu'enfin tous les différens qui s'éleveroient pour fait de com-

J. C. 1673. Hég. 1084.

merce entre les Consuls de France & les Officiers de la Porte, seroient décidés en plein Divan, pourvu que l'objet ne fût pas moindre de quatre mille aspres. Ce traité conclu & signé, à la grande satisfaction de tous les négocians François & de tous les Religieux Romains qui vivoient dans les Etats du Grand Seigneur, eut une pleine exécution pour tout ce qui concernoit le commerce : mais la restitution des saints lieux souffrit beaucoup de difficultés par l'avidité des Pachas & des Cadis de la Palestine, qui favorisoient toujours les Grecs en reconnoissance des sommes considérables qu'ils tiroient d'eux sans cesse. Ce qui flatta beaucoup l'Ambassadeur de France, & qui apprit à tous les autres Francs en quelle estime étoit Louis XIV dans le Levant, ce fut la permission accordée à son Ministre de visiter toutes les Echelles où les François avoient des comptoirs. M. de Nointel reçut de grands honneurs de tous les Pachas des lieux dans lesquels il alla porter les ordres du Roi de France. Cette visite n'avoit point d'exemple depuis l'établissement de l'Empire ottoman ; on y avoit vu souvent les Ministres des Puissances chrétiennes prisonniers dans leurs

J. C. 1673. Hég. 1084.

palais à Constantinople, mais jamais exerçant juriſdiction ſur les ſujets de leur maître, répandus dans les Provinces de l'Empire. J. C. 1673. Hég. 1084.

Kiuperli étoit trop éclairé pour ne pas ménager au Grand Seigneur un allié tel que le Roi de France, ſur-tout dans la neceſſité où il ſe voyoit de veiller ſur les frontieres limitrophes des Etats autrichiens. Cette paix ſi glorieuſe, faite tout récemment avec la Pologne, n'étoit pas bien aſſurée. Kiuperli l'avoit fondée ſur des diviſions entre le Monarque & la République qui commençoient à s'appaiſer. Le foible Michel, obligé de céder à la grande réputation de Sobieski, à la puiſſance de ſon parti, & ſur-tout à la ſupériorité de ſes talens, avoit envoyé complimenter & inviter à une Diete de pacification celui qu'il avoit proſcrit quelques mois auparavant Le Grand Général parut en effet dans cette aſſemblée où le Roi s'humilia devant des ſujets qu'il n'avoit pu réduire. Sobieski réclama tout haut contre l'infame traité de Boudchaz, ce furent ſes termes. Il indiqua le tréſor gardé à Varſovie comme une reſſource aſſurée, & ſur-tout le courage & l'indignation des Polonois qui brûloient de laver la

Les Polonois rompent celui que leur Roi avoit fait avec le Turc.

J. C. 1673. Hég. 1084.

nation de cette honte malgré les ménées secretes des ennemis de Sobieski contre ses desseins, & même contre sa personne (1), le Grand Général emporta tous les suffrages, & réussit à faire déclarer le traité nul, honteux à la République, & fait sans son aveu. Cette ardeur qui enflammoit tous les Polonois, exigeoit d'autres secours qui manquoient à cette République épuisée. Le trésor de Varsovie consistoit plus en pierreries, en meubles précieux qu'en argent monnoyé. Il n'étoit ni assez abondant, ni de nature à fournir promptement les moyens de lever des troupes. Les Lithuaniens avoient les mêmes intérêts, mais non le même zele que les Polonois ; ils se firent attendre si longtemps, que toutes les forces sur lesquelles Sobieski avoit compté, ne furent prêtes qu'à la fin de Septembre. Nonobstant ces retardemens, cinquante mille hommes furent assemblés, & après six semaines d'une marche pénible, Sobieski rencontra de l'autre côté du Nieſter un Chiaoux envoyé par la Porte pour porter au Roi

Sobieski s'avance vers les confins de la polodie.

(1) Un ennemi secret accusa Sobieski comme traître à la patrie, & fuit aussi-tôt après cette accusation.

Michel le cafetan, marque de vaſſelage, que Sobieski appelloit la veſte ignominieuſe, & pour exiger la premiere année du tribut ſtipulé par le traité de Boudchaz. Le Grand Général ayant demandé à ce Turc les lettres dont il étoit chargé pour le Roi : » L'honneur d'ouvrir les lettres de » notre invincible Empereur, lui dit » le Chiaoux, n'appartient qu'à ton » maître à qui elles ſont adreſſées ; on » m'ôtera la vie avant de me les arracher ». Sobieski fut tenté de faire charger de chaînes ce fier Envoyé ; mais ſe rappellant ce qu'un Général d'armée doit au droit des gens, il le laiſſa paſſer ſans ſouffrir qu'il lui fût fait aucune inſulte. J. C. 1673. Hég 1084.

Sobieski avançoit autant que la rigueur de la ſaiſon pouvoit le permettre. Chuſain, Pacha, qui commandoit en Podolie, avec la dignité de Séraskier ou Généraliſſime, avoit réuni en peu de temps quatre-vingt mille hommes dans le camp de Chocſim, lieu avantageux pour défendre l'entrée de cette Province que Kiuperli avoit eu la précaution de garnir de troupes. La ville de Chocſim, ſituée ſur la rive droite du Nieſter, eſt défendue par une bonne citadelle, & par un autre fort ſur la rive gauche.

J. C. 1673. Hég. 1084.

Malgré l'avantage du lieu qui environne cette place, où l'armée ottomane se trouvoit retranchée comme dans une vaste forteresse, Sobieski décida qu'il livreroit bataille. Ce n'étoit pas l'avis de Pak, Général des Lithuaniens, qui pesa long-temps dans le Conseil de guerre sur l'inconvénient d'attaquer une armée supérieure en nombre dans un camp fortifié. Sobieski ne pouvoit pas publier qu'il avoit parole de Petrecseïus, Prince de Moldavie, & de Grégoire, Prince de Valaquie, qu'ils se tourneroient de son côté au fort de la mêlée. Petrecseïus brûloit de se venger d'une insulte. Le Général Chusain Pacha avoit eu l'imprudence de frapper dans sa colere le Prince de Moldavie. Ces vassaux de l'Empire ottoman, souvent traités comme des esclaves, ne sont pas plus fideles à leurs maîtres barbares, que de véritables esclaves qui soupirent après le moment de rompre leurs chaînes. Depuis trois jours que l'armée polonoise étoit campée devant Chocsim, & que Petrecseïus avoit reçu du Séraskier ce traitement indigne, le Prince Moldave n'avoit cessé d'instruire le Grand Général par des signaux & par des transfuges de tout ce qu'il lui étoit important de savoir.

Sobieski, affligé de la réſiſtance de Pak, auquel il ne vouloit pas dire en plein Conſeil de guerre ſur quels avantages il pouvoit compter, ſe réduiſit à conjurer ſon collegue d'être témoin, à la tête de ſes Lithuaniens, des efforts que les Polonois alloient tenter. Pak aimoit la gloire, il ſe rendit au deſir d'un Général qui méritoit de la confiance. J. C. 1673. Hég. 1084.

A la pointe du jour, lorſque les gardes turques fatiguées des veilles de la nuit cédoient au ſommeil malgré elles, Sobieski à pied conduiſit lui-même un régiment de dragons à la partie du retranchement que le Moldave lui avoit dit être le plus acceſſible; l'eſcalade ſe fit preſque ſans réſiſtance; les Valaques & les Moldaves ſe déclarerent à l'inſtant pour l'agreſſeur. L'attaque fut ſi vive que les premieres tentes des Turcs étoient abandonnées au pillage avant que les Spahis fuſſent à cheval & que les Janiſſaires euſſent pris leurs rangs. Jablonouski, Palatin de Ruſſie, n'eut pas de peine à s'emparer du terrein que les Moldaves & les Valaques avoient abandonné: les Polonois fondirent par les breches, Pak ſuivit avec les ſiens. Sobieski, à qui on avoit amené un cheval, fit ſes diſpo-

Il attaque les Turcs ſous Chocſim, & les bat.

J. C. 1673. Hég. 1084.

sitions au milieu du camp de l'ennemi, comme il les auroit faites dans sa tente la veille de la bataille. Cependant les Turcs effrayés tâchoient de se rallier à une grande distance que la fuite avoit mise entre eux & les Polonois. Sobieski eut de la peine à détourner ses soldats de l'attrait du pillage ; il envoya couper un pont que les Turcs avoient jetté sur le Niester, & qu'il savoit être mal gardé. Lorsque les Janissaires apprirent que leur retraite étoit interceptée, le découragement décida la déroute ; vingt mille hommes se jetterent dans le Niester pour tenter de se sauver à la nage ; vingt mille mordirent la poussiere, & le reste de l'armée fut dispersé ; Chusain fuit à temps à la tête de quelques Spahis qui se réfugierent avec lui à Caminiek.

Sobieski, à qui cette victoire avoit coûté cinq mille hommes, eut la cruauté de faire massacrer de sang froid plus de quatre mille prisonniers qui lui demandoient la vie. Il fit sommer la citadelle de Chocsim de se rendre à discrétion après une attaque de quelques heures, menaçant de brûler cette forteresse & de faire égorger tout ce qui pourroit s'y trouver, sans distinction de nation, de profession,

Prise de la citadelle de Chocsim.

de sexe ni d'âge, si les portes n'étoient point ouvertes à l'instant même. Causio Pacha, l'un des Lieutenans de Chusain, prisonnier préservé du carnage par la politique de Sobieski, fut chargé d'accompagner le trompette qui fit cette cruelle sommation. Malgré la terreur répandue au loin autour de cette forteresse, les soldats s'écrierent qu'ils s'attendoient à mourir, mais qu'ils n'ouvriroient leurs portes qu'à condition qu'on leur permettroit de sortir avec les honneurs de la guerre pour se réfugier à Caminiek. Il ne fut pas possible d'obtenir d'eux une autre parole. Le Pacha Causio alla porter cette réponse à Sobieski; & arrosant de ses larmes le papier qui contenoit le projet de capitulation, il dit au Grand Général de Pologne, qu'il le conjuroit de penser que les armes étoient journalieres, que tous les braves soldats se devoient mutuellement de l'estime, & même des secours quand il n'y alloit pas de l'intérêt de leur cause, & que la valeur militaire n'excluoit pas l'humanité. La douleur vraie & l'éloquence du Pacha ramenerent Sobieski dont l'ame n'étoit pas féroce, & qui n'avoit été égaré que par l'ivresse de la victoire. Il accorda aux défenseurs de

J. C. 1673. Hég. 1084.

J. C. 1673. Hég. 1084.

Chocsim tout ce qu'ils demandoient; la garnison sortit avec les honneurs de la guerre pour se retirer à Caminiek; quarante chariots porterent les blessés & les bagages.

Mort du Roi de Pologne.

Sobieski s'avançoit à la tête de son armée victorieuse pour envelopper un corps de vingt mille hommes destinés à renforcer l'armée de Chusain Pacha, lorsqu'il apprit la mort du Roi de Pologne. Cet événement l'empêcha de profiter, autant qu'il auroit pu le faire, de la victoire de Chocsim, & sauva Caminiek dont Sobieski avoit dessein de s'emparer. Un plus grand intérêt l'appelloit à Varsovie, ainsi que tous les Nobles qui avoient le droit de choisir leur Maître.

Guerre entre les Chrétiens Romains & Schismatiques.

Tandis que les Polonois & les Ottomans étoient aux mains pour la propriété de l'Ukraine & de la Podolie, les Religieux Grecs faisoient à Jérusalem la guerre aux Latins pour la possession des Saints-Lieux. Ceux-ci peut être avoient été les agresseurs, parce qu'en vertu du traité conclu avec Louis XIV ils avoient prétendu s'emparer de la chapelle de Bethléem, élevée sur le lieu même où Jesus-Christ est venu au monde. Les Grecs avoient toujours été en possession de ce monument sacré. Sur le refus qu'ils

firent de le rendre, les Latins se crurent autorisés à former une espece de croisade pour conquérir cette chapelle à main armée. Nous avons déja remarqué que, dans les querelles entre les Chrétiens Romains & Grecs, les Musulmans prennent toujours le parti des derniers. Le Sangiac leur prêta secours. Non seulement ils recouvrerent la chapelle de Bethléem, mais ils oserent encore attaquer les Latins au moment où ceux-ci célébroient la fête de Noel dans le Saint-Sépulcre; le sang de quelques Religieux des deux partis souilla les sacrifices qu'on offroit dans cette nuit sainte au Rédempteur du monde. Les Latins furent vaincus; & lorsqu'ils se plaignirent au Divan de l'infraction à un traité si récent, ils n'obtinrent d'autre réponse, sinon que les titres des Grecs annonçoient une ancienne possession, confirmée dans les derniers temps par un catchérif, que feu Panajot, premier Interprete de la Porte, celui-là même à l'adresse duquel on croyoit devoir la reddition de Candie, avoit obtenu pour les Religieux de sa croyance. On accorda seulement aux réclamations des Ambassadeurs, que les Grecs usurpateurs des Saints-Lieux en permet-

J. C. 1673. Hég. 1084.

J. C. 1674. Hég. 1085.

troient l'entrée à tous les pélerins du rit latin, moyennant une redevance pour laquelle les Prélats Grecs paieroient au Grand Seigneur une somme annuelle ; ce qui satisfaisoit également l'avarice des uns & des autres. Cette décision si contraire au nouveau traité fut prononcée en plein Divan.

Le Sélictar Aga est puni des malversations qu'il avoit faites comme Defterdar.

Le même Tribunal porta un arrêt plus juste contre un favori de Mahomet appellé Mahomet comme son maître. Cet homme que la faveur du Monarque avoit élevé aux emplois les plus utiles & les moins dangereux, tels que ceux de Sélictar Aga & de Defterdar de l'intérieur, avoit sollicité le commandement de dix galeres qu'on envoyoit côtoyer les isles de l'Archipel, pour en tirer les revenus tant en nature qu'en argent. Cette commission, qui donnoit occasion de manier beaucoup de richesses, exposoit à une tentation d'autant plus forte, que Mahomet Aga croyoit pouvoir tout oser sous l'Empereur Mahomet dont il avoit partagé les plaisirs. En effet, cet Officier se comporta, dans la visite qu'il fit de toutes les isles, comme le favori d'un Prince voluptueux, qui se croit tout permis, & qui compte pour rien l'intérêt

térêt des peuples. Ses exactions furent si criantes, que des plaintes ameres étoient parvenues à Constantinople avant que Mahomet Aga eût ramené dans le port de cette capitale les galeres plus chargées pour son compte que pour celui de l'Empereur. Au moment où elles entrerent, le Grand Visir y fit établir une garde afin qu'on ne pût rien distraire de ce qu'elles portoient ; & malgré le foible que le Sultan ne dissimuloit pas pour ce concussionnaire, le Grand Visir persuada au Prince qu'il étoit de l'intérêt de Mahomet Aga, que lui-même rendît compte en plein Divan d'une gestion que plusieurs avis disoient avoir été si criminelle, & que lui Kiuperli croyoit exempte de blâme. Le Sultan ne douta pas que son Grand Visir ne voulût justifier celui qu'il desiroit trouver innocent, & dans cette idée il consentit à une formalité qui tendoit à blanchir son favori. Mais l'infidelle Aga n'ayant pu répondre aux plaintes qu'on lui montra de toutes les isles dans lesquelles il avoit abusé de sa gestion, moins encore aux questions que lui fit le Grand Visir sur l'amas de richesses cachées dans ses vaisseaux, dont il n'avoit destiné au trésor pu-

J.C. 1674. Hég. 1085.

blic que la moindre partie ; convaincu
J. C. 1674. de tous les crimes qu'on lui imputoit,
Hég. 1085. le Grand Visir prononça l'arrêt de mort, qui fut exécuté avant que le Sultan en eût connoissance. Kiuperli, par cette conduite équitable & sévere, en avoit toujours imposé à son Maître qui, tout-à-fait incapable de tenir les rênes d'un grand Empire, avoit au moins la prudence d'abandonner à son Ministre l'autorité dont il n'auroit pu qu'abuser.

La guerre languit de part & d'autre cette année. Les Polonois étoient occupés du soin de se choisir un Roi. A la nouvelle que le Grand Général Sobieski, déja trop redoutable, étoit monté sur ce trône qu'il avoit jusques-là si bien défendu, Kiuperli prépara de grandes forces ; il ordonna au Kan des Tartares de marcher vers l'Ukraine, & il choisit parmi les Janissaires douze mille Serdengietchdis qu'il fit remplacer dans ce corps par douze mille hommes de recrue. Ces soldats répondent parfaitement à ce qu'on appelloit autrefois enfans perdus dans les troupes françoises, que nous nommons maintenant grenadiers. (1) Ils reçoivent une paie su-

Etablissement des Serdengietchdis parmi les Janissaires.

(1) Le mot Turc signifie dévoué à la mort.

périeure de onze aſpres à celles qu'ils avoient déja, & en conſéquence ils ſont chargés de tous les détachemens & de toutes les opérations les plus pénibles & les plus périlleuſes. Kiuperli joignit ces douze mille braves aux Tartares qu'il envoya en Ukraine auſſi-tôt qu'il apprit que le nouveau Roi de Pologne marchoit vers cette province. Ce Prince, qui avoit différé la cérémonie de ſon couronnement, comptoit achever en une ſeconde campagne ce qu'il avoit ſi heureuſement commencé la campagne précédente: mais dans une circonſtance où Sobieski ſembloit oublier ſon intérêt pour celui de la nation qui venoit de le choiſir, il ne fut pas ſecondé. Le Grand Général de Lithuanie, Pak, qui juſques-là avoit été l'émule du Grand Général de Pologne, frémiſſoit en ſecret de le voir ſon maître. Pour lui prouver qu'un Monarque électif n'a pas un pouvoir abſolu, ſur-tout lorſqu'il n'eſt pas couronné, Pak emmena ſes Lithuaniens au moment où le Roi projettoit de former le ſiege de Caminiek. Cette eſpece de défection obligea Sobieski de prendre ſes quartiers; il ſe renferma dans Braclau pour attendre le moment de rentrer en campagne. Un

J. C. 1674. Hég. 1085.

Le Roi de Pologne, abandonné par les Lithuaniens, eſt obligé d'entrer en quartier d'hiver.

artisan, dit son Historien, se seroit
J. C. 1674. trouvé mal logé dans la maison qu'il
Hég. 1085. occupoit.

Cependant Kiuperli, qui comme nous venons de le voir, s'étoit reposé des soins de la guerre sur le Kan des Tartares, imagina, pour mieux défendre Caminiek des entreprises des Polonois, de purger son territoire de tous les Chrétiens Grecs & Latins, même de tous les Juifs qui habitoient en grand nombre dans les environs de cette ville. On arracha ces malheureux à leurs foyers ; ils furent transportés au-delà du Danube dans un terrein habité autrefois par des Grecs, & pour lors très-désert. Ces especes de proscrits partagerent entre eux le territoire en friche qu'on voulut leur abandonner. On distribua les maisons & le territoire, auxquels ils furent contraints de renoncer à deux mille Spahis qui devinrent autant de timariots, sujets par conséquent à perdre les possessions dont on leur accorderoit l'usage.

Tandis que Kiuperli songeoit à opposer de nouvelles forces aux talens du Roi Jean Sobieski, le Grand Seigneur se livroit au plaisir d'étaler dans Andrinople toute la pompe ottomane à l'occasion du mariage d'une de ses

filles & de la circonciſion de ſes deux fils. Il avoit eu le dernier d'une jeune Odaliſque que Fatma, Sultanne favorite, avoit tenté de faire périr à force de mauvais traitemens, parce que Cadisja (c'étoit le nom de cette jeune victime) élevée parmi les ſuivantes de la Sultane, avoit fait craindre à cette jalouſe maîtreſſe qu'elle ne lui ravît bientôt le cœur de l'Empereur. Mahomet, plus occupé de la police de ſon haram que des affaires de l'Empire, prévenu d'ailleurs d'une paſſion naiſſante pour celle qu'on traitoit avec tant d'inhumanité, lui donna dans le haram & dans ſon cœur la place de ſa perſécutrice, & rélégua celle-ci dans le vieux ſerrail. Il avoit eu d'elle une fille & un fils. Il en eut un ſecond de Cadisja. Cet enfant devint bientôt auſſi cher à l'Empereur que l'étoit ſa mere. L'Empereur choiſit Kul Ogli ſon favori, pour lors Pacha de Magnéſie, & qu'il avoit comblé de biens, pour l'allier à ſon ſang. Il étoit juſte que cet honneur, qui coûte ſi cher à ceux à qui les Sultans veulent le faire, tombât ſur un favori accablé des bienfaits de Mahomet, & qui n'avoit d'autre mérite que la faveur de ſon Maître. Les préſens que l'époux de la Princeſſe fit porter en

J. C. 1675. Hég. 1086.

Mariage d'une fille de l'Empereur. Circonciſion de deux Princes.

pompe au ſerrail, étoient d'un prix qui
J. C. 1675. ſurpaſſoit tous ceux qui avoient été
Hég. 1086. faits juſqu'alors en pareille rencontre. Mahomet en fit d'auſſi précieux qui furent portés devant la Sultane, lorſqu'elle ſe rendit en grand cortege au palais qui lui étoit deſtiné. Les fêtes des Turcs conſiſtent principalement en illuminations & en feux d'artifice. Cette nation naturellement ſobre connoît peu les feſtins. Bien qu'il y ait quelques ivrognes parmi les Muſulmans, ce n'eſt que dans le ſecret & loin de tous les yeux qu'ils s'abandonnent à l'excès du vin. Leurs danſes & leurs eſpeces de drames ne s'exécutent que dans l'intérieur des harams, parce que tous ces amuſemens ſont très-diſſolus. Ces peuples, tout graves quils ſont, ne connoiſſent point la retenue dans les plaiſirs; ſi l'on en excepte quelques combats qui reſſemblent un peu à nos anciens tournois; tous leurs jeux choquent la bienſéance, & même la pudeur: auſſi tous les Turcs qui ne ſe livrent pas à un libertinage exceſſif, ſont très-auſteres dans leurs mœurs. Après la célébration des noces de la jeune Sultane, on s'occupa des fêtes qui précéderent & qui ſuivirent la circonciſion des deux Princes. Celles-ci, plus magnifiques que les

premieres, loin de coûter au tréſor public, le remplirent de beaucoup d'or. J. C. 1675. Hég. 1086. La coutume veut que tous ceux qui tiennent quelque choſe de l'Empire, Officiers d'épée ou de plume, Timariots, domeſtiques du ſerrail, attachés à l'Empereur ou à quelqu'un de la famille impériale, faſſent un préſent proportionné à leur richeſſe ou à la place qu'ils occupent. On regarde la circonciſion des enfans du Grand Seigneur comme une des reſſources de l'Etat.

L'avantage que Mahomet tira de cette cérémonie fut bien compenſé par la perte qu'il fit, peu de temps après, de l'homme qui peut-être avoit été le plus utile à l'Empire des Turcs depuis ſa fondation. Kiuperli venoit de déterminer ſon Maître à retourner à Conſtantinople, malgré l'inclination que ce Prince avoit toujours eue pour le ſéjour d'Andrinople ; il lui avoit fait comprendre qu'outre que le ſerrail de Byſance étoit dans la plus belle poſition de la nature, & ſeul digne par ſa magnificence & par ſon étendue de loger l'Empereur d'Orient, la politique d'un Monarque ſembloit lui preſcrire d'habiter la capitale de ſes Etats, toujours plus riche & plus conſidérable lorſque le Prince y tient ſa

Mort de Kiuperli.

J. C. 1675. Hég. 1086.

cour. Mahomet, docile aux avis de son Miniſtre, s'étoit déja mis en chemin; la maladie de Kiuperli ſe déclara ſi vivement, que le Grand Viſir, dans l'impoſſibilité de monter à cheval, s'embarqua juſqu'à Sélivrée, puis ſe fit porter dans un brancard par ſes Delis depuis Sélivrée juſqu'au bourg de Charlu, où le mal le contraignit de s'arrêter. Dans les derniers momens de ce grand homme, un Iman lui ayant préſenté le Koran pour faire ſa priere, Kiuperli mit la main ſur le livre de ſa Loi: » Prophête, s'écria-» t-il, je ſaurai bientôt ſi tu as dit la vérité: mais vérité ou non, je me ſuis défendu de faire du mal à mes » ſemblables, j'ai opéré au contraire » le bien qui s'eſt trouvé en mon » pouvoir; j'eſpere en Dieu, ſource » de juſtice & de miſéricorde ». Ce Miniſtre mourut âgé de quarante-ſept ans, après en avoir gouverné quinze, avec autant de ſageſſe que de ſuccès. Peut-être un plus long miniſtere eût changé les mœurs de ce peuple auquel Kiuperli donna l'exemple de vertus peu connues dans l'Orient. Sa ſévérité inexorable tendit toujours à maintenir l'ordre & à épargner le ſang; ſa bravoure ne fut jamais féroce, & ſon amour pour l'humanité

Son éloge.

lui fit toujours préférer le bien public à celui du Maître : ou plutôt Kiuperli étoit convaincu que l'interêt du Monarque, bien entendu, ne peut jamais être séparé de l'intérêt de son peuple. Grand Général, il termina la longue guerre de Candie par la conquête de cette isle ; il prit Caminiek, la clef de la Pologne, & l'une des plus fortes places du monde entier ; il imposa un tribut à ce Royaume, il soumit l'Ukraine ; il gagna les Cosaques, anciens ennemis de l'Empire Ottoman. Sage Ministre, il sut contenir tous les différens corps de la milice, si turbulens sous ses prédécesseurs ; il employa les soldats à reculer les bornes de l'Empire qu'ils avoient souvent déchiré ; il porta tant dans l'administration de l'Etat que dans l'exercice de la justice le plus grand ordre & l'équité la plus invariable ; il économisa les finances malgré la passion que son maître avoit pour les dissiper ; enfin il soutint le sceptre dans des mains trop foibles pour le porter, avec une dignité jusques-là inconnue chez les Turcs. J. C. 1675. Hég. 1086.

Cara Mustafa son beau-frere, qui avoit rempli l'emploi de Caïmacan pendant tout le siege de Candie, & pendant les séjours que la cour avoit

Cara Mustafa, Grand Visir à la place de Kiuperli.

J. C. 1675. Hég. 1086.

faits à Andrinople, fut choisi par Mahomet pour occuper la place de Kiuperli. Cétoit une faveur que le Sultan faisoit à la mémoire de ce grand homme qui avoit paru toujours estimer son beau-frere, & qui lui avoit confié une partie du gouvernement. Mahomet donna un autre témoignage de considération à la famille de cet illustre Ministre : quoique le mobilier de tous les Visirs & Pachas appartienne au trésor du Prince après leur mort, le Sultan crut devoir abandonner aux enfans de celui ci le produit des travaux qui lui avoient été si utiles.

Guerre de Pologne.

Cette année, la guerre s'étoit faite en Pologne de la part des Turcs avec plus de cruauté que de succès. Sobieski, trop grand pour ne pas exciter l'envie, n'avoit pu déterminer ses compatriotes à lui fournir les forces nécessaires pour repousser l'ennemi vaincu ; il traîna, contre une armée considérable, le peu de troupes réglées que ses ennemis, qui affectoient de le craindre, n'avoient pu lui ôter. Le Séraskier Ibrahim, par son incapacité, ne sut pas mettre à profit la supériorité du nombre. Le Turc, au lieu d'attaquer la petite armée de Sobieski, alla former le siege de quelques bi-

coques qui tenoient encore pour les Polonois sur les confins de l'Ukraine & de la Podolie: il fit mourir des femmes & des enfans, égorgeant sans pitié les bourgeois des villes, tantôt parce qu'elles s'étoient trop défendues, tantôt parcequ'elles avoient livré en trahison leur Gouverneur qui refusoit de se rendre. Le Séraskier Ibrahim, après avoir perdu bien du temps & des hommes, envoya Nuradin, fils du Kan des Tartares, attaquer Sobieski avec un détachement fort supérieur à son armée. Le Prince battit ce détachement; douze mille Polonois tuerent plus de quinze mille Tartares, & mirent en fuite ceux que la nuit enveloppa de ses ombres. Le Roi de Pologne, marchant en vainqueur à la tête de sa petite armée, contraignit Ibrahim à lever le siege de Tramboula que plus de quarante mille hommes avoient formé. Le nouveau Grand Visir Cara Mustafa, honteux des affronts que les Ottomans avoient soufferts, résolut de confier la campagne suivante de plus grandes forces à un meilleur Général. J. C. 1675. Hég. 1086.

Sobieski, dont la valeur & les talens, après avoir allumé l'envie, devoient nécessairement exciter l'admiration, apprit à ses sujets, par Sobieski obtient de ses sujets d'assez foibles secours.

J. C. 1675. Hég. 1086.

ce qu'il avoit fait avec si peu de monde, ce qu'il étoit capable de faire à la tête d'une armée plus nombreuse. Ceux même qui avoient refusé des troupes au Roi, comprirent qu'il étoit temps de secourir la Pologne épuisée : mais quoique la vue des besoins présens eût arraché aux Dietes la promesse de cent mille hommes, elles ne purent jamais en fournir au Roi que trente-huit mille. Les Couronnes alliées à qui on demandoit des subsides, offroient seulement leur médiation pour la paix. Toutes les Provinces se ressentoient des incursions des Turcs, ou des maux récens de la guerre civile ; cette malheureuse République, après avoir déchiré son propre sein, ne trouvoit pas de quoi repousser l'ennemi. Mais celui qui avoit battu quatre-vingt mille hommes avec douze mille Polonois, espéroit à la tête de trente-huit mille hommes pouvoir résister à deux cents mille, car les Turcs n'avoient pas mis moins de monde sur pied. Mahomet & son Visir avoient confié cette nombreuse armée, dans laquelle on comptoit quatre-vingt mille Tartares, à un autre Ibrahim surnommé Shaïtan, qui signifie *Diable*, parce que ce Pacha avoit toujours fait la guerre avec beaucoup de cruauté.

Sobieski voyoit le pays qu'il avoit à défendre plus en Monarque qu'en Général. Il entreprit de porter le foyer de la guerre à l'extrémité des Etats Polonois, pour ménager l'intérieur de son Royaume déja trop dévasté. Sans prétendre s'opposer à la marche des Turcs qui côtoyoient le Nieſter, il passa ce fleuve assez loin d'eux, & conduisit son armée avec une grande célérité près Surawnau, Bourgade de la Pokucie au confluent de la Suwits & du Nieſter. Sobieski savoit bien qu'il seroit poursuivi; il ne perdit pas un moment pour se retrancher dans un camp déja fortifié par la nature. Ayant appris que l'armée des Turcs venoit sur ses pas, il passa la Suwits seulement avec sa cavalerie, chargea l'avant-garde des Turcs encore en marche, la culbuta sur le centre avec perte, & eut le temps de passer la riviere avant que cette nombreuse armée eût pu songer à se mettre en bataille. Cependant l'infanterie polonoise avoit mis les momens à profit. Sobieski rentré dans son camp, trouva ses fortifications achevées; il se vit à la tête de son armée comme dans une ville forte où tous les habitans étoient soldats. En effet, Ibrahim fit des dispositions comme pour un siege;

J. C. 1676. Hég. 1087.

Il les porte aux confins de la Pologne, & tient une armée nombreuse des Turcs en échec.

J. C. 1676. Hég. 1087. arrivé près du camp ennemi, il étendit ses troupes dans la forme d'un arc dont le Niester faisoit la corde. Il envoya Nuradin, fils du Kan des Tartares, à la tête de quarante mille hommes de l'autre côté du fleuve, pour boucher toutes les communications, soit aux convois, soit aux recrues, enfin à toute espece de secours. Pendant dix-sept jours il se fit sans cesse des escarmouches dans lesquelles les Polonois avoient aussi souvent l'avantage que les Turcs. Sobieski, occupé sans cesse à rassurer ses soldats, les faisoit sortir par pelotons de ses retranchemens à la rencontre des pelotons ennemis. Cependant les vivres commençoient à lui manquer; il osa proposer des articles de paix, comme s'il eût été au moins égal en forces. Deux Officiers Généraux allerent trouver le Kan des Tartares de la part du Roi de Pologne : » Nous venons, lui » dirent-ils, demander votre médiation. Que les Turcs nous rendent » toutes nos places, sur-tout Camieniek : qu'ils évacuent l'Ukraine, » & qu'ils cessent de protéger les Cosaques; le Roi & la République » sont prêts à jurer la paix ». Le Tartare avant porté cette parole au Séraskier, celui-ci, irrité de tant d'audace,

refusa de faire aucune réponse.

J. C. 1676. Hég. 1087.

Comme le Seraskier ne pouvoit pas forcer les Polonois derriere leurs retranchemens, & que ses troupes se battant en détail ne tiroient aucun avantage de leur nombre, il résolut d'ouvrir la tranchée & d'établir des batteries comme devant une place de guerre. Sobieski fit pratiquer des contre-tranchées. On combattoit sous terre, & l'on faisoit la guerre de siege au milieu de la campagne. Cependant les provisions de guerre commençoient à manquer aux Polonois comme celles de bouche. Les Tartares bloquoient l'armée sur ses derrieres, comme les Turcs sur son front & sur ses flancs; rien n'avoit pu percer. Tous les Officiers & les soldats, qui manquoient de nourriture tant pour eux que pour leurs chevaux, souhaitoient tout haut une affaire générale, afin, disoient-ils, de terminer tant de peines par la victoire ou par la mort. Sobieski, qui tenoit dans un petit espace les dernieres ressources & le destin de la Pologne, hésitoit à donner bataille; il savoit que toutes les Puissances d'Europe, amies du Grand Seigneur, négocioient la paix; il ne doutoit pas que le Kan des Tartares ne craignît fort que la Pologne devînt

J. C. 1676. Hég 1087.

une province de l'Empire Ottoman, & qu'il ne desirât de traiter avec le Seraskier qu'il savoit chargé des pleins pouvoirs de la Porte : mais Sobieski aimoit mieux perdre sa couronne que souscrire au tribut aviliſſant tant reproché au foible Roi Michel. Deux Pachas, suivis de vingt-quatre Officiers des Janissaires, étoient venus au camp conjurer le Roi d'épargner les restes de son armée, & de ne pas sacrifier sa patrie à l'espoir chimérique de la soustraire à un tribut qu'elle avoit accordé. Sobieski demeura inflexible, il n'avoit dans la bouche que ces deux mots, *vaincre ou mourir.* Enfin, comme il ne se voyoit plus de vivres, que pour quatre jours, il étoit important de ne pas affoiblir ses soldats par la faim & par toutes les extrémités de la disette : Sobieski médita un ordre de bataille pour foncer sur les Turcs & s'ouvrir passage au milieu d'eux. Cette périlleuse journée étoit fixée au lendemain trente & un Octobre, lorsque, par un coup du ciel inattendu, les Députés déja envoyés par Ibrahim revinrent offrir des conditions plus favorables. Le Seraskier avoit reçu des lettres de Constantinople, qui lui ordonnoient de terminer cette guerre à laquelle les Puis-

Extrémité auxquelles l'armée polonoise est réduite.

sances Européennes menaçoient de prendre part. Il avoit appris d'ailleurs que la Russie armoit pour secourir la Pologne : enfin lorsque Sobieski revit les Pachas qui deux jours auparavant lui avoient dit qu'il auroit à se reprocher la destruction de la République, la perte de son trône & tout le sang qu'on alloit verser, il sut dissimuler sa joie & se montrer plus difficile qu'à la premiere conférence. Les Officiers Turcs ayant proposé pour premiere condition, que la Pologne se chargeât d'envoyer une armée contre les Russes qui venoient la secourir, & qu'elle convînt de repousser par les armes tous les efforts de cette nation contre leur Maître ; Sobieski reçut avec indignation une proposition si flétrissante. Les Députés n'insisterent pas : il n'étoit plus question de tribut ; on ne contesta que sur le partage des terres. Après une discussion assez longue, Sobieski, bien résolu de ne pas laisser sortir les Députés sans rien conclure, accorda que la République de Pologne laisseroit aux Cosaques le tiers de l'Ukraine, & que ce peuple continueroit de vivre sous la protection du Grand Seigneur ; que Caminiek, Jaslouwiecz, & quelques autres places de la Podo-

J. C. 1676. Hég. 1087.

J.C. 1667. Hég. 1087.

lie, demeureroient à la Porte, qui par-là conserveroit toujours un pied dans la Pologne; que les captifs seroient rendus de part & d'autre, & que le Roi & la République enverroient une Ambassade solemnelle à la Porte pour la ratification de ce traité. Les conditions portées au Seraskier Ibrahim furent signées le même jour : celui ci ajouta seulement, que l'Ambassadeur que l'on choisiroit seroit digne par la richesse de sa taille & par la noblesse de son port de paroître devant le plus grand Monarque du monde. Le Roi proposa André Zaluski, Grand Echanson qui l'avoit suivi à l'armée, & il fut agréé. Les Turcs attachent beaucoup d'importance au choix des figures pour remplir les postes; ils disent qu'une ame basse ou un esprit grossier habite rarement un beau corps. Tous les jeunes gens qu'on admet au nombre des Icoglans, & qu'on destine ensuite aux premiers postes de l'Empire, sont élus parmi les mieux faits, & si par la suite ils sont atteints de quelque défaut naturel, on les exclut des odas.

Paix conclue entre le Seraskier Plénipotentiaire & le Roi.

Le Seraskier, qui, comme nous l'avons dit, avoit plein pouvoir, accorda aussi que les Catholiques Romains rentreroient dans la possession

du Saint Sépulcre ; mais cet article, tant de fois convenu, fut toujours éludé, les Visirs répondant constamment à l'Ambassadeur de France & aux autres, » que vous importe que » vos moines ou ceux des Grecs gar- » dent cette Eglise, puisque vos pé- » lerins ont toujours la faculté d'y » aller adorer leur Dieu « ? Les Infideles ne savoient pas que ce Dieu rejette les sacrifices de ceux qu'ils avoient fait dépositaires de son temple. Ainsi Sobieski, avec le peu de forces qui restoient à sa patrie épuisée, eut la gloire de réparer l'honneur de sa couronne, flétri par son foible prédécesseur, & de terminer une guerre qui avoit dévasté la Pologne pendant bien des années. Le judicieux Auteur de sa vie remarque qu'on n'avoit employé que trois jours pour pacifier les deux nations, & que l'on mit six mois à régler le cérémonial qui devoit être observé à l'égard de l'Ambassadeur qui apporta la ratification du traité.

J. C. 1676. Hég. 1087.

Le Grand Visir Mustafa, le plus superbe de tous ceux qui jusques-là s'étoient vus revêtus de cette premiere dignité de l'Empire, venoit de refuser audience à l'Ambassadeur de France M. de Nointel, parce que ce Ministre avoit exigé que son siege fût

J. C. 1677. Hég. 1088.

M. de Nointel, Ambassadeur de France, éprouve des difficultés sur le cérémonial.

J. C. 1677. Hég. 1088.

placé, selon l'usage de tous les temps, sur le même tapis que celui du Grand Visir. Mustafa avoit prétendu que plusieurs domestiques de l'Ambassadeur payassent le caratche ou capitation, à laquelle tous les Chrétiens & Juifs habitans des Etats de l'Empereur sont soumis. Tandis que tout retentissoit à la Porte des justes plaintes & de la résistance de M. de Nointel, le Grand Echanson Zaluski arrivoit à Darud Pacha avec un cortege de sept cents Polonois. Il s'arrêta dans cette maison de plaisance de l'Empereur, pour faire avertir le Grand Visir de sa venue, & il écrivit que l'Ambassadeur du Roi & de la République de Pologne s'attendoit que le premier Ministre de l'Empire Ottoman viendroit le recevoir aux portes de Constantinople. On devoit penser que celui qui osoit refuser à Louis XIV, pour lors dans tout l'éclat de sa gloire, ce qui étoit dû à son Ambassadeur, n'accorderoit pas des honneurs jusques-là sans exemple, au Ministre d'une Puissance épuisée qui s'étoit soumise à payer tribut à la Porte. Le fier Mustafa répondit : » Si cet infidele attend » que je l'aille chercher, il pourra » bien être enterré à Darud-Pacha; » ainsi que toute sa suite. « L'Am-

L'Ambassadeur de Pologne exige des honneurs qui lui sont refusés.

baſſadeur ayant fait demander des ſubſiſtances pour ſept cens Polonois qui compoſoient ſon cortége, Muſtafa répondit : » S'il prétend s'emparer de » Conſtantinople, il n'a pas aſſez de » ſept cens hommes avec lui ; s'il » vient ſeulement en ambaſſade, il » eſt fol de ſe faire ſuivre par tant de » monde. Au reſte, puiſque nous » nourriſſons déja ſept mille de ces » Polonois forçats ſur nos galeres, » nous en nourrirons bien encore ſept » cents de plus ». Toutes ces diſcuſſions & les vaines formalités du cérémonial auroient rallumé la guerre, ſi Sobieski, qui connoiſſoit mieux que ſon Ambaſſadeur l'état actuel de ſon Royaume, le prix du ſang des hommes & la frivolité de toutes ces prétentions, n'eût ordonné à Zaluski d'entrer dans Conſtantinople, d'y prendre ſon audience du Grand Seigneur, de laquelle dépendoit la conſommation du traité, & de ne plus élever de difficultés ſur le cérémonial. L'Ambaſſadeur crut honorer ſon maître & ſon pays en étalant dans cette entrée ſolemnelle un faſte dont juſqu'alors il n'y avoit point eu d'exemple. Les fers de ſes chevaux étoient d'argent, & ne tenoient qu'à deux cloux, afin que, tombant dans la

J. C. 1677. Hég. 1088.

Il fait ſon entrée par ordre de ſon maître.

J. C. 1677. Hég. 1088.

marche, ils fussent ramassés par le peuple. Cette prodigalité fut remarquée comme Zaluski l'avoit espéré. On porta au Grand Visir un de ces fers si extraordinaires. » Ce Giaur, » dit Cara Mustafa, met de l'argent » sous les pieds de ses chevaux; mais » il faut que sa tête soit de plomb, » puisqu'envoyé par une pauvre Ré- » publique, il prodigue ainsi ce » qu'elle ne peut lui donner qu'avec » bien des efforts.

Mustafa avoit la même autorité que son prédécesseur, mais il s'en falloit bien qu'il eût les mêmes talens. Le Monarque, tout aussi adonné à ses chasses, qui le tiroient souvent de son palais pour des semaines entieres, abandonnoit nécessairement les rênes du gouvernement à des mains bien moins adroites que celles de cet illustre Visir. L'orgueil insupportable de Cara Mustafa gâta tout ce que l'adresse de Kiuperli, sa fermeté, son amour du bien public, avoient fait.

Mustafa aliene l'Ukraine des Cosaques par sa hauteur & par sa dureté.

Les Cosaques, nouveaux feudataires de la Porte, ne s'étoient pas vu sans chagrin privés des meilleures places de l'Ukraine dans le dernier traité. Devenus ennemis des Polonois, ils ne trouvoient pas chez les Turcs les secours nécessaires pour repousser les

insultes de voisins qui les regarderoient toujours comme des sujets révoltés. Dorozensko, Ethman des Cosaques, qui lui-même avoit engagé ses compatriotes à rechercher la protection des Turcs, fit le voyage de Constantinople, dans le dessein d'obtenir de Cara Mustafa de quoi fortifier les places qui lui restoient, & l'indemniser de celles qu'on lui faisoit perdre. L'Ethman n'éprouva que des refus, des duretés & même des menaces de celui dont il avoit attendu de la protection, des honneurs & des dédommagemens. Pénétré du plus vif ressentiment, il retourna dans la partie de l'Ukraine qui lui restoit, & il persuada aux Cosaques, qu'il s'accusoit d'avoir trompés ainsi qu'il s'étoit trompé lui-même, en leur donnant des alliés si infideles, ou plutôt de si mauvais maîtres; il leur persuada, disons-nous, de recourir à la protection du Czar de Moscovie. Dans une assemblée générale de la Nation, on écrivit au Czar une lettre pleine de soumission & des offres de la plus constante fidélité. Les Cosaques demandoient pardon à ce Prince d'avoir songé à s'allier au Turc. Ils lui promettoient de défendre à l'avenir ses frontieres contre cette

J. C. 1677. Hég. 1088.

Ce Prince détermine ses sujets à rechercher la protection de la Russie.

fiere Nation, & contre tous les ennemis qui pourroient être ſuſcités à l'Empire de Ruſſie. Un d'entre eux, nommé Théodore Alexis, fut député vers le Souverain de Ruſſie pour lui porter cette propoſition qui ne pouvoit que lui être fort agréable. Cette nouvelle alliance, ou plutôt cette conquête que le Czar faiſoit ſans coup férir, reculoit les frontieres de ſes Etats juſques par-delà le Boriſtene, & lui donnoit des ſoldats d'une valeur à toute épreuve & d'une patience extrême dans les travaux de la guerre. Il reçut l'Envoyé des Coſaques avec tous les témoignages de la plus grande ſatisfaction. Il promit à ſes compatriotes la protection la plus conſtante, & ſe contenta d'un tribut ſi léger, qu'il ne ſembloit établi que pour conſtater le vaſſelage. Le Grand Viſir apprit avec douleur cette défection, qu'il ne pouvoit imputer qu'à lui-même. Cherchant trop tard à épargner les frais & les haſards d'une guerre, il imagina d'envoyer aux Coſaques un nouvel Ethman, dont la race leur avoit toujours été chere.

J. C. 1677. Hég. 1088.

Cara Muſtafa tira des cachots des Sept-Tours Georges, fils de Bogdan, mort Ethman des Coſaques en portant les armes contre la Pologne. Les peuples

peuples avoient élu ce fils sans la participation de la Porte. Des révolutions trop longues à raconter l'avoient enfin conduit dans la prison des Sept-Tours. Six mois avant sa délivrance, ce Prince avoit tenté de se soustraire à une captivité trop rigoureuse. Il avoit coupé par bandes les tapis qui lui servoient de lit, & en ayant formé une espece de corde, il s'étoit glissé à l'aide de ce secours du haut des murs de sa prison. Cette corde, trop courte, l'avoit contraint de se précipiter d'assez haut : s'étant blessé en tombant, il fut aisément repris par les Bostangis qui gardent les Sept-Tours. Ce malheureux Prince, brisé par sa chûte, fut encore accablé de coups, & traîné dans un cachot où on l'enchaîna par le milieu du corps. Après six mois de séjour dans ce lieu, destiné aux plus grands criminels & aux derniers esclaves, Georges en fut tiré par le Visir, pour recevoir la veste de marte zibeline & la masse de commandement, en qualité d'Ethman des Cosaques. Le Prince Cantimir assure que ce prisonnier eut peine à s'y déterminer. Après qu'on lui eut fait à Constantinople un état digne d'un des premiers vassaux de la Porte, il envoya un homme de son pays

J. C. 1677. Hég. 1088. Cara Mustafa tire des Sept-Tours un autre Ethman pour l'opposer à celui-ci.

J. C. 1677. Hég. 1088.

porter des lettres aux principaux Cosaques, dans lesquelles il traitoit Dorosensko de rebelle & de traître, & il exhortoit les sujets de son pere à reconnoître pour Ethman Georges, fils de Bogdan leur ancien maître, & qui étoit honoré de l'investiture de la Porte. L'homme chargé de cette négociation fut mal reçu des Cosaques. Les offres que le Sultan faisoit par ce même Envoyé de donner de l'argent pour fortifier des places, furent rejettées avec hauteur, & le négociateur eut beaucoup de peine à se soustraire au ressentiment de Dorosensko, qui ne vouloit pas respecter le droit des gens dans la personne de l'Emissaire envoyé pour le détrôner.

J. C. 1678. Hég. 1089.

Le Czar fit marcher les troupes destinées au secours de la Pologne, pour protéger ses nouveaux vassaux. Lorsque Cara Mustafa se flattoit de faire reconnoître l'Ethman qu'il venoit de tirer des Sept-Tours, il apprit que quatre-vingt mille hommes, tant Russes que Cosaques, bordoient les confins de l'Ukraine. Le Kan des Tartares, & Ibrahim Shaïtan eurent ordre de marcher contre ces prétendus rebelles : on confia au Pacha la personne du nouvel Ethman, qui n'avoit pas appris dans son cachot à com-

mander des armées. Ibrahim Shaïtan ne s'en acquitta pas mieux que l'auroit pu faire un Prince sans expérience ; car ayant appris que les Tartares qui devoient le joindre avoient été battus par Dorosensko avant que cette union pût se faire, il marcha inconsidérément à l'ennemi, & s'étant exposé à être attaqué dans un terrein désavantageux, par une armée bien supérieure à la sienne en nombre & en courage, il fut taillé en pieces, sans avoir donné aux Cosaques & aux Russes d'autre peine que celle de poursuivre & d'égorger des gens qui ne se défendoient pas. La nouvelle de cette honteuse défaite, parvenue à Constantinople, y jetta la consternation. Sous le ministere de Kiuperli, Mahomet n'avoit pas été accoutumé aux revers, & le superbe Cara Mustafa voyoit avec douleur les troupes ottomanes battues par les rebelles qu'il avoit voulu punir. Il proposa dans le Divan de préparer de nouvelles forces, pour réparer la honte des armes ottomanes, quoique le Mufti & les Pachas du banc opinassent tous pour laisser en paix un peuple qui n'étoit pas anciennement vassal de la Porte, & qui appartenoit plus aux Russes qu'aux Ottomans. Cara Mus-

J. C. 1678. Hég. 1089.

Les Tartares & les Turcs sont battus par les Russes & par les Cosaques. Le Gr. Visir fait de nouveaux efforts contre ceux-ci.

tafa soutint avec opiniâtreté qu'il
J. C. 1678. Hég. 1089. falloit tenir à l'Ethman Georges, fils de Bogdan, la parole qu'on lui avoit donnée, & qu'un Prince qui étoit honoré de l'investiture de la Porte ne pouvoit perdre sa souveraineté que par félonie ; que les Janissaires n'étoient ni moins braves ni moins soumis qu'ils l'avoient été dans les guerres précédentes, & qu'il étoit de la dignité de l'Empire Ottoman de ne quitter les armes qu'après avoir vaincu. Mahomet, accoutumé à se laisser gouverner par un Visir, écoutoit Cara Mustafa avec toute la docilité qu'il avoit vouée précédemment à Kiuperli. La guerre contre les Russes & les Cosaques fut continuée avec plus d'activité que jamais. On employa l'hiver aux préparatifs, & Cara Mustafa eut le crédit d'arracher son maître des bras de la molleſſe, pour le montrer à la tête de l'armée que lui-même se disposoit à commander.

J. C. 1679. Hég. 1090. Mahomet fit en effet le dénombrement & la revue de l'armée levée
Ils ne sont pas plus heureux. contre les Russes. Il partit à la tête de soixante & dix mille hommes tant Janissaires qu'Asapes, & de trente mille Timariots ou Spahis. On croyoit qu'il alloit faire la guerre, & il se le persuadoit lui-même ; mais si-tôt

qu'il fut arrivé à Tartarpazarjik, ville de Thrace, située au milieu d'une forêt vaste & épaisse, il ne voulut pas pénétrer plus avant, & confiant le gouvernement de l'armée à son Grand Visir, il se mit à faire la guerre aux animaux. Cara Mustafa s'étoit montré mauvais politique en mécontentant les Cosaques, & en entreprenant une guerre qu'il auroit pu éviter. Il prouva qu'il n'étoit pas meilleur Général d'armée; sa premiere faute fut de diviser ses troupes, sous prétexte de faciliter les subsistances, offrant ainsi plusieurs pelotons à Ramanouski, Général Russe, qui opposa toujours son armée entiere aux différens corps des Ottomans qu'il battit les uns après les autres dans des terreins marécageux. D'ailleurs ce pays, pauvre & déja dévasté, ne fournissoit pas assez de nourriture aux Turcs accoutumés depuis long-temps à l'abondance. Les marécages occasionnoient des exhalaisons pestilentielles. La maladie se mit bientôt dans cette armée, & moissonna beaucoup plus d'hommes que le fer & le feu. Le Grand Visir, après avoir vu battre en détail toutes ses troupes, fit une seule conquête qui lui devint funeste. Il avoit assiégé Tcherin, capitale d'un petit pays qui

J. C. 1679. Hég. 1090.

J. C. 1679. Hég. 1090.

restoit aux Cosaques ; cette ville, mal fortifiée, pauvre comme toutes celles de l'Ukraine, ne valoit pas les hommes qu'on auroit perdus à sa défense. Le Général Russe, qui l'avoit dégagée par un côté, après avoir battu le corps qui l'enveloppoit, crut devoir l'évacuer, mais pour rendre funeste aux Turcs le départ de la garnison, il chargea plusieurs mines déja creusées, & il eut soin d'y faire mettre le feu au moment où les Turcs furent entrés en foule dans leur conquête. Enfin, Cara Mustafa, malheureux par tout, rassembla les débris de son armée, & regagna la Thrace, bien résolu d'écouter les propositions de paix qui lui furent faites par le Czar, comme il s'y étoit attendu. Il abandonna les Cosaques à leur nouveau maître, aimant mieux perdre les vassaux qui ne vouloient pas se soumettre au joug des Ottomans, que les Provinces de l'Empire qui confinoient à ces dangereux voisins. Mahomet reparut à Constantinople à la tête d'une partie de son armée. Quoiqu'il ne l'eût pas commandée, ceux qui avoient marché à l'ennemi n'avoient pas acquis plus de gloire que lui. Cara Mustafa, dans cette malheureuse campagne, n'avoit augmenté

son crédit, ni auprès de son Maître, ni auprès du peuple, moins encore auprès des soldats, témoins & victimes de son incapacité. Mais le dégoût du Grand Seigneur pour toute espece d'affaires, & l'habitude contractée du temps des précédens Visirs, fournirent encore à celui-ci bien des occasions de satisfaire son caprice & son avidité. J. C. 1689. Hég. 1891.

Injustice faite par le Gr. Visir à la nation angloise.

Mustafa apprit qu'un marchand Anglois, parvenu à une extrême vieillesse, avoit épousé une jeune Grecque dans l'espoir de laisser un héritier. Comme ce négociant étoit très-riche, le Grand Visir ne désespéra pas de s'emparer de sa succession (1). Il fit rendre un catchérif par le Grand Seigneur dont il conduisoit la main, qui portoit que tous les étrangers qui épouseroient des sujettes de la Porte, en deviendroient sujets eux-mêmes. Ce que le Grand Visir avoit prévu arriva; le vieillard mourut dans l'année. Comme il n'étoit venu aucun fruit de son mariage, il fit un testament dans ses derniers momens, par

(1) Il n'y a point d'hérédité collatérale en Turquie; les enfans seuls, soit mâles ou femelles, héritent de leurs pere & mere; les biens de ceux qui meurent sans enfans, vont au fisc.

J. C. 1680. Hég. 1091.

lequel il nomma deux marchands de sa nation, dépositaires de son bien jusqu'à ce qu'on sût si sa femme étoit enceinte ou non. Dans le premier cas il prioit ses exécuteurs testamentaires d'élever l'enfant qui naîtroit, & de lui conserver son patrimoine; dans le second il les chargeoit de partager sa succession entre sa veuve & ses amis, selon les dispositions qu'il leur faisoit connoître. Aussi-tôt que cet homme eut les yeux fermés, les exécuteurs testamentaires, qui craignoient les entreprises du Visir, transporterent les effets de la succession hors de sa vue. Cara Mustafa indigné, commença par faire enfermer dans son haram cette veuve, dont le mari mourant avoit espéré de la postérité; elle fut soustraite pour jamais à tous les yeux: puis il condamna les deux dépositaires à remettre dans le jour même au Defterdar une somme beaucoup plus forte que celle à laquelle la succession pouvoit monter. En vain l'Ambassadeur d'Angleterre réclama le droit naturel qui défend de donner un effet rétroactif aux loix rigoureuses, & le droit des gens par lequel on ne peut pas priver un Monarque, sans son consentement, des sujets que la nature lui a donnés, le

Grand Visir fut sourd & le Sultan inaccessible. Les malheureux dépositaires offrirent en vain de rendre les effets dont la volonté du testateur les avoit saisis, ils furent traînés dans des cachots où ils demeurerent jusqu'à ce qu'ils eussent payé entierement la somme à laquelle ils avoient été si injustement condamnés. Cette loi demeura sans effet après la mort de Mustafa; mais le Chevalier Finche, pour lors Ambassadeur d'Angleterre, n'en put obtenir l'abrogation du vivant de ce Ministre. L'injuste Grand Visir employa, pour faire lâcher prise à l'Ambassadeur, une ruse qui le compromettoit avec toute sa nation. L'Ambassadeur ayant cité dans une audience particuliere le texte des capitulations entre la Porte & l'Angleterre pour garant d'un fait qu'il avançoit, le Grand Visir feignit de la surprise, & demanda à voir l'original de ces capitulations. Lorsqu'il eut été apporté par un des Drogmans d'Angleterre, il s'en saisit sous quelque prétexte, & répondit à l'Ambassadeur qui le réclamoit avec beaucoup d'instance, qu'il contenoit plusieurs articles contraires aux loix de l'Empire & à la majesté du trône ottoman; qu'il falloit que l'Ambassadeur con-

J. C. 1680. Hég. 1091.

J. C. 1680. Hég. 1091.

sentît à leur abrogation, si les Anglois vouloient jouir à l'avenir des autres articles. L'Ambassadeur ayant assemblé sa nation, reçut quelques reproches de ses compatriotes d'avoir confié à ce perfide Musulman ce qui devoit faire la sûreté de tout le peuple Anglois dans les Echelles. Tous les Ministres Chrétiens étoient prêts à prendre parti dans cette querelle, lorsqu'une somme de cinquante bourses, faisant soixante & quinze mille livres, fut fournie d'un commun accord par tous les marchands Anglois auxquels le temps consumé en négociations faisoit un grand préjudice. Mustafa, qui craignoit que la réclamation de tous les Ambassadeurs ne formât au Divan un orage qu'il n'auroit peut-être pas la force de conjurer, se contenta de cette aubaine jointe à l'amende imposée aux deux exécuteurs testamentaires dont nous venons de parler.

Ce n'étoit pas seulement les Anglois que le Grand Visir vouloit opprimer; M. de Guillerague, nouvel Ambassadeur de France, venu pour succéder à M. de Nointel, eut à la fois deux querelles avec ce fier Ministre. La premiere étoit la même qui avoit été entamée avec M. de

Nointel, & qui avoit fait partir cet Ambaſſadeur ſans audience de congé: il s'agiſſoit de ſavoir en quel lieu devoit être placé le ſiege de l'Ambaſſadeur de France à l'audience du Grand Viſir. Louis XIV y attachoit une ſi grande importance, qu'il avoit défendu expreſſément à ſon Miniſtre de paroître à cette audience, ſi ſon ſiege n'étoit pas placé comme il avoit dû toujours l'être ſur le même degré que celui de Cara Muſtafa. Les Drogmans Ottomans & François alloient à chaque inſtant chez les deux Miniſtres porter ou refuſer des propoſitions, & ils s'épuiſoient pour chercher des tempéramens qui puſſent ne pas choquer l'orgueil des deux Cours. Mais un événement beaucoup plus conſidérable penſa rompre toute alliance entre la France & l'Empire Ottoman. Le célebre Duqueſne parcourant la mer de l'Archipel avec une eſcadre, pour donner la chaſſe aux Corſaires que le commerce y attiroit en grand nombre, en rencontra deux de Tripoli qui eurent le temps de faire retraite dans le port de Chio appartenant aux Turcs. L'eſcadre françoiſe commença par bloquer ce port, Duqueſne ne voulant pas d'abord faire le premier les actes d'hoſtilité; mais, après deux jours,

J. C. 1680. Hég. 1091.

Inſulte faite au port de Chio. Comment réparée.

J. C. 1680. Hég. 1091.

comme les Tripolins s'obſtinoient à ne pas ſortir, Duqueſne, qui les ſavoit chargés de beaucoup de marchandiſes ravies aux Chrétiens, ſe réſolut à entrer dans le port. Comme le canon du château de Chio tiroit ſur ſon eſcadre, Duqueſne y répondit par un feu ſupérieur; il attaque les vaiſſeaux tripolins au milieu du port, s'en empare, fait mettre les deux équipages à la chaîne, remorque les bâtimens hors du port, les décharge de tout ce qui peut être emporté, & les coule à fond à la vue de Chio. A cette nouvelle, le Grand Viſir, qui n'avoit point encore vu l'Ambaſſadeur de France, fit inveſtir ſon palais, & dire à ce Miniſtre qu'il alloit être conduit aux Sept-Tours. M. de Guilleragues répondit que le Grand Seigneur étoit trop juſte, & ſon Miniſtre trop prudent pour entreprendre rien contre l'Ambaſſadeur de France; qu'au reſte il conſentoit à ne pas ſortir de ſon palais, d'autant plus volontiers qu'il ne devoit voir perſonne, n'ayant encore obtenu audience ni de l'Empereur ni du Grand Viſir. L'Officier Turc, envoyé ſur les lieux pour faire les informations, rapporta que les François étoient agreſſeurs, puiſqu'ils avoient tenté de prendre dans un

port ami des vaisseaux qui devoient jouir de la protection du Souverain chez lequel ils s'étoient retirés. Le Grand Visir méditoit déja la guerre qu'il fit l'année suivante à l'Empire d'Occident. Il n'osa pas user contre l'Ambassadeur de France de toute la rigueur dont il l'avoit d'abord menacé ; mais il lui demanda sept cents bourses qui font un million cinquante mille livres de notre monnoie pour réparation des dommages faits au port de Chio, & du tort que les Tripolins avoient éprouvé. Cette négociation très-longue & assez vive fut terminée par une démarche de M. de Guillerague, qui pouvoit le perdre auprès de son Maître, si les Rois ne pardonnoient pas volontiers les témérités qui amenent des succès. L'Ambassadeur supposa une lettre de Louis XIV, adressée au Grand Seigneur, dans laquelle ce Prince blâmoit son Chef d'escadre d'avoir violé l'asyle d'un port ami ; & il avertissoit le Grand Seigneur que son Ministre à la Porte étoit chargé de remettre au Grand Visir cent quatre-vingt mille livres, auxquelles lui Roi de France avoit condamné les auteurs de cette insulte. La lettre portoit encore des plaintes très-vives de ce que le premier Ministre refusoit à l'Ambassadeur de France, sans aucune raison,

J. C. 1680. Hég. 1091.

J. C. 1680. Hég. 1091.

de lui donner place sur son sopha, ce qui avoit toujours été observé depuis que la France entretenoit des Ministres à la Porte. Cette lettre qui n'humilioit point Louis XIV, & qui satisfaisoit les Turcs en partie, fit tout l'effet que M. de Guilleragues s'en étoit promis. Il fut admis à l'audience du Grand Seigneur, qui reçut le désaveu du Roi de France, & le dédommagement auquel ce Prince paroissoit avoir condamné les Officiers dont il blâmoit la conduite. Le Grand Visir rendit enfin à la France & aux autres Ambassadeurs des Têtes couronnées les honneurs que le caprice & la fierté de son caractere leur avoient fait refuser.

L'Ambassadeur de France recouvre à l'audience du Grand Visir la place qui avoit été refusée à son prédécesseur.

Quoique Mahomet IV laissât toujours Cara Mustafa décider les plus grandes affaires, son crédit commençoit à baisser; & les premiers Officiers du Divan, qui s'en appercevoient, le desservoient auprès du Grand Seigneur toutes les fois qu'ils en pouvoient trouver l'occasion. Le Mufti crut l'avoir habilement saisie, à propos d'une transgression de la Loi de Mahomet, que l'avidité du Grand Visir autorisoit dans Constantinople, parce qu'il en revenoit beaucoup d'argent à son trésor particulier. Le Koran, comme on sait, défend l'usage

non seulement du vin, mais même de toute liqueur fermentée. Par-tout où la Loi de Mahomet est observée, les liqueurs nommées cidre & biere sont aussi proscrites que le jus du raisin. Le Grand Visir imagina de permettre dans Constantinople un breuvage extrait du grain de mil, appellé boza, tout aussi fermenté que la biere & y ressemblant beaucoup, sous le prétexte que le boza n'avoit jamais été défendu par le Koran ni par aucun fetfa des anciens Califes. Le Kiaïa (1) du Grand Visir étoit chargé de ces cabarets, & il songeoit plutôt à en tirer une redevance qu'à y entretenir la police. Les rues de Constantinople en peu de temps furent pleines d'ivrognes ; car jamais les Turcs n'ont su boire sans s'enivrer. Le Mufti & tout le corps de l'Uléma firent au Grand Seigneur

J. C. 1680. Hég. 1091.

Défense du boza.

(1) Le Kiaïa est une espece de Substitut ou Lieutenant fort inférieur au Ministre ou au Général dont il partage les fonctions. Chaque Grand Officier a un Kiaïa qui dépend uniquement de lui. Le Kiaïa du Grand Visir est fort différent du Caïmacan qui représente en effet le Grand Visir en son absence, & est revêtu de toute son autorité par les mains de l'Empereur, au lieu que le Kiaïa ne tient sa mission que de l'Officier qu'il doit aider dans son ministere.

J.C. 1680. Hég. 1091.

les remontrances les plus fortes sur cet abus qui augmentoit tous les jours; ils assurerent que Cara Mustafa l'autorisoit, & que les Officiers de police n'avoient nul pouvoir contre ces cabarets, parce que le Kiaïa du Visir les favorisoit ouvertement. Ces plaintes aigrirent beaucoup l'Empereur; il envoya chercher le Grand Visir, moins pour écouter ses raisons, que pour lui montrer son mécontentement. Le Mufti & les Pachas du banc espéroient que Cara Mustafa seroit dépose: mais quelques serviteurs fideles lui ayant donné avis de ce qui se tramoit contre lui, le Ministre ne balança pas à sacrifier son Kiaïa pour conjurer l'orage. Cet infortuné fut étranglé en secret dans l'instant même, malgré ses cris & ses protestations de n'avoir rien fait que par l'ordre exprès de celui qui osoit le condamner, & d'avoir reporté à lui seul l'argent provenu des cabarets où se vendoit le boza. Cara Mustafa ne parut devant l'Empereur que pour l'assurer qu'il avoit remédié au désordre dont le Mufti avoit raison de se plaindre, & que le protecteur de ces scandaleux cabarets n'étoit plus. Le Grand Visir, échappé à ce danger, pensa qu'une plus longue paix pouvoit lui devenir funeste, & qu'il fal-

Le Grand Visir sacrifie son Kiaïa pour se soustraire lui-même au danger.

loit qu'il écartât de l'oreille du Prince plusieurs ennemis puissants que son arrogance & son injustice lui avoient faits. J. C. 1680. Hég. 1091.

Quoique Cara Mustafa n'eût pas acquis beaucoup de gloire dans la guerre contre la Pologne, il aima mieux risquer l'honneur des armes ottomanes, en conduisant ses ennemis à des dangers qui pourroient peut-être le délivrer d'eux, que de les laisser auprès de l'Empereur employer leur adresse pour s'élever sur ses ruines. L'occasion étoit favorable : les Hongrois appelloient à grands cris les Turcs à leur secours contre l'Empereur d'Occident qui les traitoit de rebelles. Les privileges de cette nation libre, quoique sujette, avoient presque tous été anéantis. Les progrès du Luthéranisme avoient occasionné des persécutions. Les Comtes de Nadasti, Serini, Frangipani étoient morts sur des échafauds, martyrs de leur patrie. Le Comte de Tekli avoit péri le dernier les armes à la main ; & les Hongrois, après avoir gémi treize ans sous le joug que leur foiblesse ne leur avoit pas permis de secouer, voyoient avec transport naître un vengeur des cendres de tous ces Héros dont ils avoient tant pleuré la perte. C'étoit le jeune

Désordres & révolutions en Hongrie.

J. C. 1680. Hég. 1091.

Emeric Comte de Tekli, fils de celui qui avoit péri le dernier. Il étoit petit-fils, par sa mere, du Comte de Nadasti, accordé dès sa plus tendre enfance à la fille du Comte de Serini. Emeric Tekli s'étoit échappé du château dans lequel on l'avoit gardé longtemps, & dans lequel il avoit vu son beau-pere expirer à ses côtés. Son amour pour son pays, le courage qu'il montroit déja dans un âge encore tendre, les malheurs de sa maison & les siens propres le rendoient si cher aux Hongrois, qu'à son nom seul on vit sortir de leurs foyers une foule de guerriers de son âge, qui tous avoient un pere à venger, & qui proclamerent Tekli leur Général, & presque leur Maître. Ce Chef déja illustre mit dans sa conduite toute la prudence d'un âge consommé & toute l'activité d'une jeunesse bouillante : avec ceux qu'il appelloit ses amis, & quelques troupes de Transilvanie, il tint la campagne trois ans contre les armées autrichiennes. La sienne s'augmentoit tous les jours, soit des soldats Polonois que la paix avec le Turc forçoit à chercher de l'emploi, soit des compatriotes que la dureté autrichienne contraignoit à déserter par troupes, pour s'unir à ceux qu'on n'appelloit plus que

les vengeurs de la patrie. Tekli avoit fait écrire en lettres d'or sur quelques drapeaux cette devise : *Pro aris & focis.* Il conduisoit à l'ennemi des soldats qu'il ne payoit point, qui pour la plupart, se croyant les défenseurs de leur Religion & de leurs foyers, s'empressoient d'apporter en commun tout ce qu'ils possédoient, pour faire subsister eux & leurs compagnons, & pour soudoyer les soldats mercenaires qui partageoient leurs travaux. L'enthousiasme & la concorde tenoient lieu de discipline. En trois ans Tekli battit six fois les Autrichiens ; ses succès l'avoient mis en état de pénétrer dans la Moravie. Déja il menaçoit l'Autriche, lorsque la Cour de Vienne entreprit de tromper ceux qu'elle désespéroit de vaincre. On proposa au Comte de Tekli de lui rendre tous les biens qui avoient appartenu à sa maison, d'accorder liberté de conscience à toute la Hongrie, & de rétablir ce peuple dans la plupart des privileges qu'il avoit perdus. Trois mois de treve, auxquels le Comte voulut bien consentir, & qui l'avoient rendu un peu suspect à son parti, furent employés par les Autrichiens à faire approcher de nouvelles forces & à réparer les places qu'ils crai-

J. C. 1680. Hég. 1091.

gnoient de perdre. Tekli connut bientôt par les détours du Conseil de Vienne, qu'on ne vouloit que gagner du temps, & détacher de lui ceux qui lui avoient donné leur confiance. Comme l'Empereur Léopold assembloit à Sopron une Diete qui pouvoit devenir funeste aux mécontens par les secours que le Monarque en espéroit, Tekli reçut de nouvelles propositions plus avantageuses que les premieres : mais il apprit que ceux qui lui portoient des paroles de paix, cherchoient sourdement les moyens d'attenter à sa liberté ou même à sa vie. Le Chef des mécontens réclama la protection du Grand Seigneur contre des ennemis qu'il appelloit des usurpateurs & des traîtres. En vain la Diete créoit un Palatin pour la Hongrie conformément à la demande qu'en avoient fait les mécontens ; en vain offroit-on à Tekli de lui rendre tous ses biens & aux Hongrois leurs privileges, ils ne voulurent plus se fier à des maîtres qui tentoient, disoient-ils, de les subjuguer par des assassinats ; &, pour conserver sur eux l'avantage qu'ils ne devoient jusques-là qu'à leur courage & à leur bonne conduite, ils implorerent le secours de la Porte.

J. C. 1680. Hég. 1091.

Les révoltés demandent du secours à la Porte.

Cette Puissance avoit, comme on

J. C. 1681 & 1682. Hég. 1092 & 1093.

l'a vu, conclu en 1665 avec la Maison d'Autriche une treve de vingt années, dont quatre n'étoient pas expirées. Il sembloit être de la dignité du Grand Seigneur de se rendre arbitre entre un Prince ami & des sujets révoltés, qui pouvoient avoir raison de l'être. Lorsque le Grand Visir proposa en plein Divan d'envoyer des troupes au Comte de Tekli, il se fit une réclamation générale. Cara Ibrahim, premier Pacha du banc, celui que Cara Mustafa craignoit le plus, représenta que la foi des traités lioit encore les deux Empires; que l'honneur du nom ottoman ne vouloit pas qu'on attaquât un allié qui n'avoit point manqué à ses engagemens, contre lequel la guerre pouvoit devenir funeste, comme on l'avoit déja éprouvé plusieurs fois. L'avis de Cara Ibrahim étoit celui de la Sultane Validé qui conservoit toujours beaucoup de crédit sur l'esprit de son fils, & celui de tout le Divan, dans lequel plusieurs Pachas commençoient à prendre l'assurance de parler contre les vues du Grand Visir; celui du Mufti, qui déclara que les traités étoient sacrés dans tous les temps & envers tous les peuples. Cara Mustafa répondit à tant de contradicteurs, qu'un Prince

On s'oppose dans le Divan au projet du Grand Visir de déclarer la guerre à l'Empereur d'Occident.

J. C. 1681 & 1682. Hég. 1092 & 1093.

Musulman étoit obligé d'étendre la foi de Mahomet toutes les fois que l'occasion pouvoit s'en présenter ; que la Hongrie sembloit demander le joug de l'Orient ; que l'Autriche étoit tellement épuisée par les guerres contre la France & la Suede, qu'elle offroit à la Porte un vaste champ à conquérir ; que l'Empire Ottoman devoit tendre sans cesse à recouvrer tout ce qui avoit autrefois composé l'Empire Romain ; que le bon état des finances, la bravoure des troupes invitoient à la guerre un Prince dont la politique & la religion devoient être de conquérir ; & qu'il y avoit toujours des raisons suffisantes pour combattre des infideles, quand on pouvoit espérer la victoire. Le Grand Visir, voulant gagner la Sultane Validé, ajouta que le puemalik ou douaire de cette Princesse augmenteroit considérablement par les succès des armes ottomanes, puisque l'ancien usage vouloit qu'on destinât toujours à la Sultane Validé une portion du terrein conquis.

Malgré ces cris la guerre fut résolue.

Ce qui étonna davantage de la conduite de Cara Mustapha, c'est qu'après avoir déterminé son Maître à déclarer la guerre aux Autrichiens, il nomma, pour aller commander dix

mille hommes envoyés sur l'heure au Comte de Tekli, ce même Cara Ibrahim qui avoit paru dans le Divan si opposé à la rupture de la treve. Cara Mustafa vouloit, à quelque prix que ce fût, éloigner ce dangereux rival; & en cas que les troupes fussent battues, faire tomber sur lui le blâme d'un événement malheureux. Avant le départ des dix mille hommes, on dépêcha un Chiaoux à l'Empereur Léopold, pour lui déclarer que Tekli & la Noblesse Hongroise avoient imploré la protection de l'Empire Ottoman; qu'ainsi Sultan Mahomet IV exigeoit de l'Empereur Léopold qu'il rappelleroit les troupes allemandes déja parvenues en Hongrie, à moins qu'il ne voulût être estimé infracteur de la treve. Léopold, qui avoit alors bien des ennemis sur les bras, tenta de parer ce coup, que le Grand Visir seul avoit songé à lui porter. Il envoya un Ministre à la Porte, pour réclamer l'exécution du dernier traité, & pour représenter qu'il ne refusoit point aux Hongrois la justice que ceux-ci affectoient de lui demander à main armée, pour couvrir leur rebellion d'un faux prétexte. Lorsque l'Ambassadeur de l'Empereur arriva, les dix mille hommes commandés par

J. C. 1681 & 1682. Hég. 1092 & 1093.

J. C. 1681 & 1682. Hég. 1092 & 1093.

Ibrahim Pacha étoient déja partis pour la frontiere. Douze mille Tartares qui s'y joignirent, formerent au Comte de Tekli un renfort capable d'intimider les garnisons autrichiennes : les Turcs avoient même proclamé ce Général, Prince de Hongrie. André Caprara (c'est le nom de l'Ambassadeur de Léopold) négocia long-temps sans rien obtenir. Quand on eut appris que Tekli avoit déja pris plusieurs places, Cara Mustafa déclara formellement à cet Ambassadeur qu'il n'y avoit point de paix à espérer pour son Maître avec la Porte, à moins que l'Empereur Léopold ne nommât Tekli Palatin de Hongrie, qu'il ne lui rendît tous les biens confisqués, qu'il ne rétablît la Noblesse Hongroise dans les privileges qui lui avoient été ravis, que l'Empire d'Occident ne se soumît envers l'Empire d'Orient à cinq cents mille florins de tribut chaque année. Sur une réponse si altiere, le Comte Caprara voulut se retirer ; mais le Grand Visir le retint, suivant la politique de la Porte, qui garde toujours dans son armée le Ministre de la Puissance qu'elle combat, soit pour lier à propos des conférences de paix, soit pour servir d'otage en cas qu'il y ait lieu

aux

aux repréſailles. On notifia même à cet Ambaſſadeur le traité fait entre Tekli & la Porte. Il contenoit en ſubſtance que Tekli ſeroit Prince de Hongrie ; que ſes ſujets éliroient librement un autre Prince après ſa mort ; que le Grand Seigneur garantiroit aux Hongrois tous leurs anciens privileges ; qu'il les défendroit de toutes ſes forces, & ne feroit point de traité avec la Maiſon d'Autriche, ſans les y comprendre ; que le commerce ſeroit à l'avenir libre à la Nation Hongroiſe par toute la Turquie ; que le tribut qu'elle paieroit à la Porte n'excéderoit jamais quarante mille ducats, & que le Prince de Hongrie entretiendroit un Miniſtre à la Porte comme les autres Puiſſances. Léopold n'eſpérant plus détourner l'orage qui s'élevoit de l'Orient, ſongea ſérieuſement aux moyens de ſe défendre. Il engagea le Pape à former, entre la Pologne & l'Empire, une alliance qui rendroit ces deux Puiſſances le boulevard de la Chrétienté. Innocent XI craignoit toujours les efforts des Infideles. Il fit eſpérer au Roi Sobieski que l'Empereur d'Occident donneroit au Prince Jacques, ſon fils, une Archiducheſſe en mariage, & que ce premier Monarque du Monde Chré-

J. C. 1681 & 1682. Hég. 1092 & 1093.

tien, en posſeſſion de faire des Rois en Europe, emploieroit tout ſon pouvoir pour rendre le ſceptre de Pologne héréditaire dans la maiſon de Sobieski. Le Comte Valeſtein fut dépêché à Varſovie, pour y conclure un traité entre l'Empereur d'Occident, le Roi Sobieski & la République de Pologne. Les deux Puiſſances s'engageoient à ne faire la paix avec la Porte, que de concert; à ſe défendre mutuellement contre les Turcs ſeulement, ſans que cette ligue pût avoir lieu contre les autres Nations. L'Empereur convenoit de ſoudoyer ſoixante & dix mille hommes en campagne, & vingt mille en garniſon; le Roi de Pologne quarante mille, à la tête deſquels il marcheroit en perſonne; & qu'en cas que les autres Rois ou Princes Chrétiens vouluſſent entrer dans cette ligue, ils y ſeroient admis du conſentement des deux Puiſſances. Ce traité fut confirmé à Rome au commencement de l'année 1683, & juré entre les mains du Pape par le Cardinal Pio, au nom de Léopold, & par le Cardinal Barberin, au nom de Jean Sobieski.

J. C. 1681. & 1682. Hég. 1092 & 1093.

J. C. 1683 Hég. 1094

Cependant Caprara avoit été témoin à Conſtantinople des apprêts de la guerre la plus vive. Le Grand Viſir,

pour faire sa cour à son Maître, lui demanda en mariage l'une des Princesses ses filles, qui n'étoit âgée que de huit ans. Après les noces célébrées avec toute la dépense & toute la pompe d'usage, le monarque & son Grand Visir partirent pour Andrinople, où étoit le rendez-vous de l'armée. De violens orages plusieurs fois répétés, firent présumer au peuple superstitieux que l'expédition qu'on alloit entreprendre ne seroit pas heureuse. La tente du Grand Visir renversée par un tourbillon, le cheval qu'il montoit le plus fréquemment tué par le tonnerre, présageoient, disoit-on, une déroute prochaine. L'obstination, l'incapacité, la légéreté de ce Général, annonçoient son malheur beaucoup plus sûrement que ne pouvoient le faire la tempête ni l'éclat du tonnerre. On s'arrêta quelque temps aux environs d'Andrinople, pour donner aux Tartares, aux Valaques, aux Moldaves, aux Hongrois, tous tributaires de la Porte, le temps de joindre l'armée. Lorsque toutes ces troupes auxiliaires furent arrivées, chacune sous le commandement de leur Souverain, le Grand Seigneur voulut en faire la revue. On éleva un trône sur le chemin de Belgrade;

J. C. 1683. Hég. 1094.

Mariage du Grand Visir avec une des Princesses filles de l'Empereur.

J. C. 1683. Hég. 1094.

l'Empereur s'y plaça environné de toute la pompe de l'Orient. Là deux cents vingt mille hommes défilerent à ſes pieds : jamais les Turcs n'avoient étalé plus de magnificence en chevaux, en habits, en armes, en équipages. Quatre Souverains qui devoient ſervir ſous le Grand Viſir, & plus de vingt Pachas, tant du premier que du ſecond ordre, traînoient une ſuite nombreuſe : quelques-uns même avoient mené des femmes, avec tout le cortege que la magnificence & la jalouſie des Ottomans rend indiſpenſable auprès de leurs épouſes ou de leurs eſclaves. Lorſque toute cette pompe, plus éclatante que formidable eut paſſé ſous les yeux de l'Empereur, il en donna ſolemnellement le commandement à ſon Grand Viſir, qui vint le dernier baiſer le bas de la veſte de ſon Maître & de ſon beaupere. Mahomet exhorta tous les Souverains & Pachas qu'il ſoumettoit à Cara Muſtafa, de vivre unis & dociles à la voix de leur chef, & il reprit en chaſſant le chemin de Conſtantinople. Ibrahim, l'une des créatures du Grand Viſir, qui n'étoit que Sangiac d'une petite province, fut fait Caïmacan. Tous ces Pachas que Cara Muſtafa avoit craints, & qu'il

Armée aſſemblée près Andrinople, ſe met en marche ſous les ordres du Grand Viſir.

traînoit à l'armée sous ses ordres, envioient le sort de ce nouveau venu, qui alloit gouverner l'Empire, tandis qu'on les exposoit sous un Général sans expérience à des hasards dont chacun craignoit l'événement.

J. C. 1683. Hég. 1094.

Le Grand Visir propose de marcher à Vienne. Tous ses Lieutenans s'opposent à ce dessein.

Aussi-tôt que Mahomet eut quitté son armée, son Grand Visir la fit avancer vers Belgrade; & dès qu'il eut passé la Save, il tint conseil dans un lieu nommé Essek, pour résoudre les opérations de la campagne. Comme les grands projets sont plus faciles à concevoir qu'à exécuter, Cara Mustafa vouloit marcher droit à Vienne, afin, disoit-il, d'attaquer d'abord le gros de l'arbre, & de s'emparer ensuite plus sûrement de toutes les branches. Tekli combattit cet avis dans le conseil avec beaucoup de force. Il présenta aux yeux le danger de traverser toute la Hongrie & une grande partie de l'Allemagne avec deux cens vingt mille hommes, laissant derriere soi beaucoup de places fortifiées, dont les garnisons inquiéteroient sans cesse les corps qu'il faudroit détacher pour les besoins d'une armée si nombreuse. Il démontra l'impossibilité d'établir des magasins pour tant de monde, dans un pays ennemi coupé par tant de fortereſſes, & dans

J. C. 1683. Hég. 1094.

lequel les Autrichiens avoient tant de soldats. Il ajouta que la prise de Vienne, quand même on pourroit réussir, ne feroit que soulever la Chrétienté contre l'Empire Ottoman; que Louis XIV, allié de Mahomet IV, ennemi naturel de Léopold, seroit forcé de servir les Allemands contre ses amis, si les Musulmans venoient à pénétrer trop avant dans l'Allemagne, parce que ce Prince, qui prenoit la qualité de Fils aîné de l'Eglise, étoit plus attaché à la Religion Chrétienne, qu'à ses prétentions contre la Maison d'Autriche; que tous les Electeurs, que tous les Cercles, qui forment autant de têtes dans le Corps Germanique, si lents à s'assembler, si différens d'opinions, n'auroient plus qu'un même intérêt & qu'un seul cri contre les conquêtes des Musulmans, & qu'il falloit, avant d'affronter à la fois tant d'ennemis, être maîtres paisibles de tous les pays & de tous les peuples qui les séparoient de l'Autriche; que la conquête totale de la Hongrie devenoit facile par la quantité de créatures que lui Tekli s'étoit faites dans ce Royaume opprimé; que les Hongrois ne demandoient qu'à être contraints de changer de Maître, & qu'une campagne suffiroit, sans beaucoup de

sang ni de travaux, pour s'assurer de tout le pays, qui fourniroit ensuite des soldats & des vivres à ceux qui voudroient assiéger Vienne. L'avis de Tekli, soutenu vivement par Cara Ibrahim, celui-là même que le Grand Visir avoit craint dans le Divan, & qu'il avoit envoyé en Hongrie l'année précédente, cet avis, disons-nous, fit tant d'effet sur toutes les têtes du conseil, que le Grand Visir, tout absolu qu'il étoit, se crut obligé de paroître déférer à l'unanimité. Il garda pour une autre occasion le catchérif que lui avoit donné Mahomet IV, par lequel tout pouvoir étoit accordé au Grand Visir, tant pour disposer seul les opérations de la guerre, que pour distribuer à son gré les troupes & les Généraux qui étoient sous ses ordres. Il marcha vers Javarin, ou Raab, paroissant vouloir en former le siege : cependant, il avoit envoyé sourdement des émissaires dans les Odas des Janissaires & des Spahis, qui se plaignoient de ce qu'on prétendoit borner le pouvoir du Grand Visir, de ce qu'on perdoit un temps précieux, & les efforts d'une des plus belles armées qui eût paru depuis long-temps en Europe, contre des bicoques que dix mille hommes pren-

J. C. 1683. Hég. 1094.

J. C. 1683. Hég. 1094.

droient aussi-bien que deux cents mille. On avoit nouvelle, disoit-on, que Léopold & toute la famille impériale avoient quitté Vienne, ne doutant pas que l'armée ottomane ne dût s'y porter; que l'on ne vouloit pas suivre la route que l'ennemi lui-même sembloit frayer par sa fuite. Tous ces bruits confus s'accréditoient de plus en plus par l'approbation de Cara Mustafa, & même par l'argent qu'il faisoit distribuer sourdement à ceux qui crioient le plus haut. Quand il imagina que le suffrage de l'armée pourroit déterminer celui des chefs, il remit sur le tapis en plein conseil le siege de Vienne. Tekli, Cara Ibrahim & les autres Pachas qui ne cédoient point à la rumeur populaire, répéterent avec la même liberté les mêmes objections, tout aussi fortes, puisque les circonstances n'avoient pas changé. Le Grand Visir ne sut y opposer que le catchérif de l'Empereur Ottoman, qui, en le déclarant Généralissime de l'armée, lui accordoit la souveraine décision, sans qu'il fût obligé de consulter les Pachas ni les Souverains qui lui étoient soumis. Après la lecture du catchérif, le Grand Visir ayant déclaré que l'armée décamperoit le lendemain pour marcher à Vienne,

Malgré leur résistance, il se dispose au siege de cette place.

tous ceux qui composoient le Conseil garderent un profond silence. Cara Mustafa vouloit se débarrasser de Tekli, dont le suffrage étoit d'un grand poids, & qui par son silence même, paroissoit désapprouver ouvertement le parti qu'il n'étoit plus temps de combattre ; il décida que le Prince de Hongrie demeureroit dans son pays à la tête de ses troupes qui composoient dix mille hommes, & de dix mille Tartares, & qu'avec cette armée il formeroit le siege de Presbourg. Il laissa Hussain Pacha avec un moindre corps continuer le siege de Javarin, & il marcha vers Vienne, à la tête de son armée, avec toute la précipitation qui lui fut possible, en transportant cent quatre-vingt-mille hommes. Il renvoya vers le Sultan le Comte de Caprara, Ambassadeur de l'Empereur ; mais il garda l'Envoyé de Pologne, l'assurant qu'il le feroit pendre aussi-tôt qu'il seroit sûr que le Roi son maître avoit joint ses forces à l'armée autrichienne, ainsi que le bruit s'en étoit répandu : car les Turcs, toujours mal informés de ce qui se passe dans les autres cours, ignoroient seuls ce qui étoit public dans toute l'Europe, & ce qui devoit si fort les intéresser.

J. C. 1683. Hég. 1094.

J. C. 1683. Hég. 1094.

Le Duc de Loraine marche au secours de Vienne.

Il étoit vrai que l'Empereur Léopold avoit quitté Vienne pour mettre sa personne & sa famille en sûreté, avant même qu'on sût que les Turcs menaçoient cette capitale des Etats autrichiens. Le Duc Charles de Lorraine, beau-frere de l'Empereur, commandoit son armée, qui ne composoit pas alors plus de trente-sept mille hommes, parce que les Polonois, les troupes saxones & bavaroises, qui toutes devoient marcher sous leurs Souverains respectifs, ne l'avoient pas encore joint. Charles de Lorraine avoit entrepris le siege de Gran ou Strigonie, afin que cette place, qui étoit bien fortifiée, pût servir de boulevard à l'Allemagne. Aussi-tôt qu'il eut appris que l'armée ottomane marchoit à Vienne, il leva le siege de Strigonie, & s'avançant à grandes journées, il arriva assez à temps pour faire entrer huit mille hommes dans Vienne sous les ordres du Gouverneur le Comte de Staremberg, qui avoit déja une assez forte garnison. Le Duc de Lorraine alla d'abord camper avec le reste de ses troupes dans l'isle de Léopold-Stadt, espérant conserver une communication avec la ville: mais ayant bientôt changé de sentiment, à cause de sa cava-

lerie qu'il craignoit d'enfermer dans une isle, il décampa la veille de l'arrivée des Turcs, & il eut le temps de rompre les ponts que lui-même avoit établis. Il choisit un camp plus avantageux à quelque distance de la ville, où il attendit, sans craindre d'être attaqué, les Polonois, les Bavarois & les Saxons, qui tous ensemble devoient doubler les forces de l'armée autrichienne. J.C. 1683. Hég. 1094.

Enfin les Turcs parurent devant Vienne vers le milieu de Juillet. Les braves qui défendoient cette place, furent d'abord plus éblouis du faste de leurs ennemis, qu'effrayés de leur contenance. Cette armée, presque sans ordre, offroit dans un espace immense une magnificence dont jusques-là les Autrichiens n'avoient point eu d'idée. Ce n'étoit qu'or, azur, pelisses de grand prix; les hommes & les chevaux paroissoient être plutôt parés pour une cérémonie imposante, qu'armés en guerre. L'or & les pierreries qui ornoient les armes, inspiroient l'ardeur d'acquérir cette riche proie plutôt que la crainte de se mesurer avec ceux qui l'étaloient. Les tentes sont enfin dressées, la tranchée est ouverte, le canon gronde, les mines font sauter des pans de murailles;

J. C. 1683. Hég. 1094.

on se rend maître en peu de temps des ouvrages avancés que le Gouverneur avoit trouvé trop mauvais pour perdre du monde à les défendre : mais lorsque les Turcs se furent emparés de quelques masures à demi-brûlées, ils éprouverent une vigoureuse résistance des ouvrages intérieurs. Les bourgeois & les écoliers en état de porter les armes forment des compagnies & deviennent soldats. Cara Mustafa, encouragé par ses premiers succès, attaque vivement le corps de la place ; mais plusieurs sorties comblent ses travaux. Il est constamment repoussé par des hommes que l'amour de leurs foyers, de leurs femmes & de leurs enfans avoit fait soldats. L'avarice, ou plutôt l'avidité du Visir contribua beaucoup au salut de Vienne. Cara Mustafa étoit persuadé que cette capitale contenoit des richesses immenses ; il craignoit qu'elles ne fussent pillées si la ville étoit prise d'assaut. Croyant d'ailleurs que le nombre d'hommes que Vienne contenoit ne feroit qu'affamer la garnison, que tous les maux de la guerre assiégeroient bientôt avec lui cette multitude, à laquelle il ne supposoit pas qu'il dût venir du secours, ses attaques devinrent plus lentes, il se

contenta de faire un feu continuel de ses batteries.

J. C. 1683. Hég. 1094.

Cependant le sage Duc de Lorraine, qui connoissoit le danger de quitter le poste dans lequel il attendoit tous les jours le Roi de Pologne & les deux Electeurs de Saxe & de Baviere, étendoit sa vue plus loin que le siege de Vienne. Tekli ne marchoit que lentement vers Presbourg, dont les Turcs vouloient faire un entrepôt pour les approvisionnemens de leur armée ; tout plein de sa haine pour les Autrichiens, il se faisoit un plaisir inhumain de leur rendre tous les maux que les mécontens de Hongrie avoient éprouvé si long-temps de leur part ; il demeuroit dans un village saccagé jusqu'à ce qu'il en eût égorgé tous les habitans sans distinction de sexe ni d'âge ; des chiens dressés à une chasse abominable alloient déchirer dans le creux des rochers, dans la profondeur des cavernes, des malheureux que la terreur y avoit cachés. Les espions du Duc de Lorraine l'instruisirent de ce qui se passoit en Hongrie ; il sut profiter du temps que la barbarie de Tekli lui faisoit perdre. Il envoya le Prince de Bade à la tête de vingt mille hommes (c'étoit à-peu-près les deux tiers de son armée) s'emparer

Il détache des corps de son armée, qui vont en Hongrie battre le Comte de Tekli.

J. C. 1683. Hég. 1094.

par le plus court chemin d'un camp avantageux qui couvroit Presbourg. Le Prince de Bade eut dans ce poste trois succès également avantageux pour la défense de Vienne ; premierement il s'empara d'un convoi immense que les Turcs faisoient venir de Hongrie, & qu'ils comptoient que Tekli couvriroit ; puis, ayant appris que le Chef des mécontens, dans l'espoir de ravager plus de pays, s'étoit séparé d'un Pacha Turc qui avoit dix mille hommes sous ses ordres, & que parcourant chacun un espace différent ils devoient se réunir devant Presboug, le Général Autrichien eut l'adresse d'attaquer ces deux ennemis séparément, & le bonheur de les battre l'un après l'autre. Le Turc, effrayé de la défaite de Tekli, prit la fuite devant les troupes du Prince de Bade, qui lui tua mille hommes ; & qui, laissant dans Presbourg une garnison & une partie du convoi, ramena le reste au camp du Duc de Lorraine. Cependant le siege de Vienne continuoit ; le feu des batteries endommageoit beaucoup les remparts. Le Duc de Lorraine qui observoit de son camp tous les mouvemens des Turcs, envoyoit différens corps attaquer des détachemens de Janissaires & de Spahis

Continuation du siege de Vienne.

qui furent presque toujours battus.

Six semaines se passerent ainsi, le Grand Visir faisant de temps en temps sommer la ville de se rendre, sous peine de passer tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction de sexe ni d'âge, car il savoit mieux faire des menaces que disposer des attaques, & le Comte de Staremberg envoyant au camp du Duc de Lorraine des messagers déguisés, qui passoient à la nage plusieurs bras du Danube pour entretenir la correspondance entre les deux Chefs. Staremberg mandoit que les breches s'élargissoient, que tous les jours il perdoit du monde, que les munitions diminuoient; & que, si les Turcs venoient enfin à risquer des assauts, il étoit possible que la ville fût emportée malgré la valeur des assiégés qui ne pourroient que mourir sur la breche. Le Duc de Lorraine, trop foible pour rien entreprendre, ne pouvoit qu'écrire à l'Empereur Léopold afin de presser le secours; & celui-ci, qui comprenoit que du salut de Vienne dépendoit celui de tout l'Empire d'Occident, écrivoit à son tour au Roi de Pologne les lettres les plus pressantes & les plus soumises, lui prodiguant le titre de Majesté, que la fierté ger-

J. C. 1683. Hég. 1094.

Léopold presse le Roi de Pologne d'aller secourir cette place.

J. C. 1683. Hég. 1094.

manique avoit refusé jusqu'alors à un Roi électif ; & lui disant que si ses troupes étoient retardées dans leur marche, il le conjuroit de faire plus de diligence que son armée, afin de porter au secours de Vienne au moins ses talens pour la guerre & le bonheur qui l'avoit toujours accompagné.

La nouvelle d'un renfort qui s'avançoit à grandes journées ne pouvoit pas déterminer le Grand Visir à presser le siege. Ceux qui précédemment avoient prétendu le détourner de cette entreprise, lui répétoient alors qu'il ne falloit pas perdre un temps précieux ; qu'il consumoit une belle armée, que la famine qui se faisoit déja sentir, réduiroit peut-être à rien, & qu'il manquoit son opération de gaieté de cœur. Cara Mustafa obstiné répondoit que, puisque son armée manquoit de vivres, les assiégés devoient en manquer davantage. Il attendoit de l'effort de ses batteries & de la disette ce qu'il ne vouloit pas tenir de la valeur des Janissaires, dans la crainte que ses soldats ne ravissent le butin que Mustafa prétendoit réserver pour le Grand Seigneur & pour lui-même ; car quelques uns accusoient le Grand Visir de vouloir partager l'Empire d'Orient après l'avoir éten-

du, & de ne desirer avec tant d'ardeur les richesses qu'il supposoit être dans Vienne, que pour s'en faire un moyen de s'approprier cette conquête. Quoi qu'il en soit, les Janissaires & les Topggis logés dans les ouvrages extérieurs avoient défense de pénétrer plus avant; & comme leur impatience les portoit quelquefois à escalader des breches qu'ils croyoient praticables, plutôt que de demeurer exposés au feu des batteries qui leur tuoient beaucoup de monde, le Grand Visir fit publier qu'il défendoit, sous peine de la vie, aux Commandans des corps de tenter aucun assaut, quelque facile qu'il pût leur paroître. Les Janissaires indignés, & qui savoient que la garnison espéroit un secours, s'écrioient: » Venez, infideles, la » seule vue de vos chapeaux nous fait » fuir «. Les prétendus infideles parurent en effet. Sobieski, trop prudent pour risquer à la tête de vingt cinq ou trente mille hommes (car il n'amenoit pas autant de troupes qu'il en avoit promis) de passer les ponts de Vienne devant une armée aussi nombreuse que celle des Turcs, apprit qu'à quatre lieues de là, près d'un village nommé Tuln, étoit un pont très-large que le Grand Visir n'avoit

J. C. 1683. Hég. 1094.

Sobieski arrive à la vue de Vienne. Il est joint par toutes les troupes auxiliaires.

J. C. 1683. Hég. 1094.

pas eu la précaution de faire rompre. Le Roi de Pologne profita de cette faute & en conçut un bon augure. » Cet homme eſt un ignorant ou un » étourdi, dit-il publiquement; nous » le battrons infailliblement «. Ce Prince s'étoit rendu à l'armée autrichienne à la tête de deux mille chevaux ſeulement; mais ſon armée l'avoit ſuivi de très-près, ainſi que les renforts des cercles de l'Electeur de Baviere & de l'Electeur de Saxe. Enfin le cinq Septembre, quand toutes les forces autrichiennes furent réunies, on compta ſoixante & quatorze mille hommes effectifs ſous les ordres de Sobieski, trois Souverains, vingt-trois Princes de Maiſons ſouveraines. La cavalerie polonoiſe, moins chargée d'ornemens que celle des Turcs, étoit leſte, brillante & bien montée; l'infanterie mal vêtue n'en offroit pas moins un aſpect impoſant. Comme un régiment, dont tous les ſoldats étoient preſque nuds, défiloit devant le Roi de Pologne aux yeux des Princes qui paroiſſoient étonnés de cette miſere apparente : » ces gens-» ci, dit Sobieski, ne s'habillent ja-» mais que des dépouilles de l'ennemi. » La derniere guerre ils étoient tous » vêtus à la turque ». On entendoit

du camp de Tuln le canon qui foudroyoit sans relâche les remparts de Vienne, & on apprit qu'une dissenterie épidémique tourmentoit si fort les assiégés, qu'à peine le nombre d'hommes suffisant pour garder les remparts pouvoit s'y traîner; que les vivres devenoient chaque jour plus rares, & que beaucoup d'hommes étoient déja morts de fatigues & de faim. Le Duc de Lorraine venoit de recevoir un billet du Comte de Staremberg, qui ne contenoit que ces mots : » Plus de temps à perdre, » Monseigneur, plus de temps à per- » dre «. Le Roi de Pologne ne concevoit pas comment l'ennemi demeuroit oisif, tandis que les moindres efforts pouvoient le rendre maître de cette place si importante. Comme l'armée autrichienne n'étoit séparée des Turcs que par une chaîne de montagnes, il y avoit deux routes pour marcher à Vienne; l'une par la partie la plus élevée, l'autre par le côté où les sommets s'abaissant devenoient plus praticables. On conçoit aisément combien la premiere devoit être dangereuse pour le passage d'une armée. Sobieski la choisit contre l'avis de son Conseil. » Les momens sont trop » précieux, dit-il, pour songer à mé-

J.C. 1683. Hég. 1094.

J. C. 1683. Hég. 1094.

» nager les hommes ; ici le chemin » le plus court eſt le plus ſûr «. Auſſitôt que toutes les forces des Chrétiens furent raſſemblées, des ſignaux apprirent aux Autrichiens qu'ils ſeroient bientôt ſecourus. Il étoit à craindre que l'arrivée des Polonois ne déterminât le Grand Viſir à donner un aſſaut ; il en auroit eu le temps, vu les obſtacles ſans nombre que cette armée trouvoit à chaque pas de ſa marche, obſtacles qui l'expoſerent tout un jour à la vue des Turcs du haut des montagnes ſur le ſommet deſquelles les ſoldats avoient à ſe tenir ; mais Dieu permit que le Grand Viſir obſtiné ne voulût pas voir ce que tous ſes Lieutenans s'efforçoient de lui démontrer. Le mépris qu'il affectoit pour l'armée autrichienne lui ſervit de prétexte ; il défendit de nouveau l'aſſaut que les Pachas vouloienr donner. Selon lui, la ville étoit prête à ſe rendre, & les troupes accourues trop tard à ſon ſecours ne pouvoient manquer d'être battues. Auſſi-tôt que les Polonois apperçurent du haut des montagnes le camp des ennemis qu'ils avoient à combattre, ils ſentirent la joie qu'éprouvent des laboureurs à la vue d'une moiſſon abondante. Le luxe aſiatique & le plus grand déſordre régnoient

en même temps dans cette vaste étendue de terrein où l'on appercevoit çà & là des tentes magnifiques, de beaux chevaux cachés sous des housses de grand prix; une multitude d'esclaves & de simples soldats, mieux vêtus que ne l'étoient les Officiers Polonois; les armes & les bagages étalés pêle-mêle, des troupes campées sur les deux rives de quelques bras du Danube & dans des isles qui s'élevent au milieu de ce grand fleuve, sans qu'il y eût de communication suffisante pour faire passer promptement des escadrons ni même des bataillons, point de lignes de circonvallation, point de redoutes. » Quel ignorant que ce » Visir, répétoit sans cesse Sobieski, » comme nous l'allons battre! J. C. 1683. Hég. 1094.

Enfin le douze Septembre arriva, jour auquel Sobieski avoit résolut de donner bataille, jour tant desiré par les Autrichiens, & sur-tout par les assiégés. Cara Mustafa vit ce que jamais il n'avoit cru possible, l'armée de l'Empire achever de descendre des montagnes sur le penchant desquelles elle avoit passé la nuit précédente, se former en bataille en descendant dans la plaine, & acquérir plus de front à mesure que le terrein s'élargissoit. Vingt-huit pieces de canon que les Bataille devant Vienne.

J. C. 1683. Hég. 1094.

Polonois avoient trouvé moyen de traîner avec des peines incroyables à travers les sommets des montagnes, étoient à la tête des bataillons, & tiroient à cartouches & mitraille toutes les fois que quelque escadron, soit turc, soit tartare, approchoit pour reconnoître. Le Kan des Tartares montra au Grand Visir de très-loin les Gardes de Sobieski, qu'il reconnut à la couleur des banderoles qui ornoient leurs lances, & il en inféra que ce Prince étoit à la tête de cette armée. Cara Mustafa donna dans l'instant même l'ordre de faire égorger tous les prisonniers qui étoient au camp, soit ceux que les siens avoient pris pendant le siege, soit ceux que Tekli & le Kan des Tartares avoient amenés à son armée des contrées de la Hongrie qu'ils avoient dévastées. Tous ces malheureux furent mis à mort, malgré les cris qu'ils poussoient pour demander la vie, leurs chaînes ne leur permettant pas de tendre des mains suppliantes à leurs bourreaux. Cette barbarie, qui fit horreur à ceux même qui l'exécutoient, attira sans doute la colere du Ciel sur le Grand Visir & sur son armée. Dès le commencement de la bataille, le Duc de Lorraine, qui commandoit l'aîle

droite, enfonça & mit en déroute l'aîle gauche de l'ennemi ; les Janissaires qui s'étoient plaints tout haut des fautes sans nombre de Mustafa, combattirent mal ou ne combattirent point. Il falloit qu'ils montassent de leur vallée au-devant du corps de bataille des Autrichiens, hérissé de plusieurs pieces de canon dont les décharges fréquentes faites de très-près éclaircissoient leurs rangs & bientôt les mettoient en fuite. L'avantage du lieu rendoit la mêlée impraticable aux Turcs qui tentoient vainement de recourir à l'arme blanche. La magnificence des Chefs étoit un attrait pour l'ennemi, il choisissoit presque toujours avec succès ; tant d'Officiers renversés furent caused'une prompte déroute dans l'infanterie. Les Spahis, à la tête desquels le Grand Visir avoit toujours été, tinrent plus long-temps, & seuls de toute l'armée ils retracerent l'image de l'ancienne valeur ottomane : mais enfin il fallut céder au torrent des fuyards qui les entraînoient malgré eux. La haine que les Turcs portoient à leur Visir contribua beaucoup sans doute au gain de la bataille. Mais si soixante & dix mille hommes, fatigués d'une marche longue & pénible, battirent &

J. C. 1683. Hég. 1094.

Sobieski met les Turcs en déroute.

J. C. 1683. Hég. 1694.

disperserent plus de cent quarante mille frais & disposés à l'attaque, il fallut sans doute que la science d'un Général tel que Sobieski conduisît la valeur du soldat aussi sûr de son Chef que le Turc l'étoit peu du sien. Le Grand Visir espéra retrouver en plaine le courage qu'un terrein inégal avoit fait perdre aux siens. Des troupes qui n'avoient pas donné attendirent à quelque distance le vainqueur qui s'avançoit après avoir rompu la premiere ligne ; mais l'impulsion fut la même à cette seconde charge qu'à la premiere, tout devoit plier devant Sobieski ce jour-là. Les efforts des Turcs ne firent qu'exposer plus de victimes au fer des Chrétiens. Le Visir vit bientôt la bataille perdue sans ressource; il courut à sa tente pour sauver l'étendard de Mahomet qu'il y avoit laissé peut-être par un pressentiment. La solitude qui régnoit dans le camp, les cris des vainqueurs & les gémissemens des blessés entendus de loin lui arracherent des pleurs de rage; mais le temps étoit cher. Il entendoit des chevaux qui franchissoient les retranchemens, & il ne savoit encore si c'étoit les Spahis qui s'empressoient comme lui de sauver ce qu'ils avoient de plus précieux, ou

les Autrichiens qui accouroient pour piller le camp. Il prit la fuite au milieu d'une troupe de cavaliers dispersés, qui n'écoutant plus la voix d'aucun Chef, songeoient uniquement à leur sûreté. La terreur étoit si générale, que presque tous ceux qui purent gagner Javarin ne s'arrêterent que devant les remparts de cette ville, située à vingt-cinq milles de Vienne. J. C. 1683. Hég. 1094.

Sobieski, maître du champ de bataille, se garda bien de laisser à ses troupes la liberté de piller. Il marcha en bon ordre aux tranchées qui entouroient la ville; les Janissaires les avoient abandonnées presque au commencement de l'action. Dès-lors Vienne fut libre, & les bourgeois se livrerent à une joie proportionnée au danger qu'ils avoient couru. Sobieski, qui craignoit un retour de la part des ennemis, fit défendre à tout soldat de quitter ses drapeaux sous peine de la vie, & il coucha sur le champ de bataille ainsi que son armée. Les soldats étoient, pour ainsi dire, dans leurs rangs, prêts à reprendre leurs armes à la moindre alarme. Sur les six heures du matin Sobieski, bien sûr de la retraite totale des Turcs, abandonna leur camp à l'avidité du soldat. Le premier spectacle qui frappa Il délivre Vienne.

J. C. 1685. Hég. 1094.

leur vue, fut un monceau de cadavres encore palpitans de femmes, qui n'ayant pu suivre leurs maris dans leur fuite, avoient été massacrées par eux, par ce sentiment de jalousie si naturel aux Orientaux, qui leur fait préférer la mort de leurs épouses aux inconvéniens de leur captivité. Sobieski fit recueillir un assez grand nombre d'enfans qui cherchoient encore leur subsistance sur le sein de ces infortunées. L'Evêque de Neustadz les baptisa au nombre de cinq cens, se chargea de les nourrir & de les élever dans la religion chrétienne. Les Polonois trouverent encore dans le camp Troski, l'Envoyé de leur République, que Cara Mustafa avoit juré de faire mourir, en cas que son Maître fût en effet à la tête de l'armée autrichienne, comme le Grand Visir ne faisoit que le soupçonner. Mais dans le désordre de sa fuite, il n'avoit pas eu le temps de songer à cette vengeance. Troski se voyoit préservé, comme par miracle, du couteau qui avoit menacé sa tête pendant six semaines. On peut juger quel butin firent les Polonois au milieu de tant de richesses. Ce qui paroît étrange dans nos mœurs, c'est que les Généraux & le Roi lui-même partagerent

avec les soldats les fruits de cette journée. Sobieski écrivit à la Reine son épouse que le Grand Visir l'avoit laissé son héritier, & qu'il avoit trouvé dans sa tente plusieurs milliers de ducats : » ainsi vous ne me direz pas, » ajouta-t-il ce que les femmes tar- » tares disent à leurs maris : vous » n'êtes pas des hommes, puisque » vous revenez sans butin «. Cette bataille avoit duré six heures, quoique les Turcs se fussent mal défendus, parce que le terrein inégal & coupé de marais, de fossés & de rochers, rendoit toutes les attaques difficiles. Les Historiens, qui ne s'accordent pas sur le nombre des morts de part & d'autre, disent unanimement que jamais bataille aussi décisive ne coûta moins de sang. Le lendemain le Comte de Staremberg vint à la tête des siens remercier le libérateur de Vienne. Sobieski, environné des compagnons de sa gloire, entra triomphant dans cette place par les ruines que les Turcs n'avoient jamais osé escalader. Rien n'est comparable à la joie que marqua le peuple, ni aux témoignages de reconnoissance & d'admiration que les bourgeois donnoient à l'envi à celui qu'ils appelloient leur sauveur. Le Roi étoit arrêté à chaque pas dans

J. C. 1683. Hég. 1094.

Entrée triomphante de Sobieski dans Vienne.

J. C. 1683. Hég. 1094.

ſa marche, craignant que ſon cheval n'écrasât les perſonnes de tout ſexe, de tout rang & de tout âge, qui ſe proſternoient devant lui. On le ſéparoit de ſes Officiers & de ſes Gardes pour ſe diſputer le bonheur de baiſer ſon vêtement. Le déſordre qui accompagnoit ce triomphe, l'un des plus touchans dont l'hiſtoire nous ait conſervé la mémoire, en augmentoit le charme pour le triomphateur, & pour ceux qui lui décernoient tous ces honneurs, que la plus vive reconnoiſſance multiplioit & répétoit ſans ceſſe. Lorſque Sobieski fut parvenu avec beaucoup de peine à l'égliſe métropolitaine de Vienne, qui étoit le but de ſa marche, on y chanta le *Te Deum* pour reporter au Dieu des armées la gloire dont il eſt le premier auteur: mais au milieu des chants d'actions de graces que les Autrichiens adreſſoient au Tout-Puiſſant, ils n'oublioient pas l'inſtrument dont Dieu s'étoit ſervi. Après le *Te Deum*, le Doyen de l'égliſe métropolitaine monta en chaire, afin d'exhorter le peuple à reconnoître le doigt de Dieu qui l'avoit ſauvé de la plus cruelle captivité; il prit pour texte de ſon diſcours ces paroles de l'Evangile de Saint Jean, *fuit homo miſſus à Deo, cui nomen erat Joannes.*

L'Empereur Léopold, à qui Sobieski avoit rendu sans doute un plus grand service qu'à aucun de ses sujets, fut peut-être celui de tous les Autrichiens qui en marqua le moins de reconnoissance. Comme il revenoit à Vienne, il entendit les salves d'artillerie qui célébroient le triomphe du Roi de Pologne. Son premier sentiment fut celui de la jalousie. Il fit des reproches amers à ceux qui lui avoient conseillé de ne point marcher à ce siege. Il étoit impossible que Léopold ne vît pas celui qui lui avoit conservé sa couronne: mais les difficultés du cérémonial lui firent différer long-temps ce devoir. L'Empereur ayant demandé au Duc de Lorraine comment il devoit recevoir Sobieski: » A bras ouverts, répondit » le Prince, il a sauvé l'Empire ». Néanmoins Léopold ne voulut jamais donner la droite dans son palais à son libérateur qu'il avoit traité de Majesté lorsqu'il l'appelloit à son secours avec tant d'instance. Alors il ne s'étoit pas avisé, comme il fit après la victoire, de chercher une distinction entre l'état d'un Roi électif & celui d'un Roi né pour régner. Enfin il fut convenu que l'entrevue de l'Empereur & du Roi de Pologne se feroit à

J. C. 1683. Hég. 1094.

cheval en pleine campagne. Sobieski montra dans cette occasion toute la supériorité du mérite éminent sur la jalousie superbe & basse qui cherche à éblouir par l'éclat du rang. Léopold prononça d'un air froid & embarrassé quelques mots de remerciment, auxquels Sobieski répondit, en tournant bride : » Mon frere, je suis fort aise » de vous avoir rendu ce petit ser- » vice ». Malgré l'ingratitude & la hauteur de Léopold, le Roi de Pologne, qui trouvoit la récompense de ses belles actions dans la gloire dont elles le couvroient, qui d'ailleurs espéroit qu'une continuité de succès pourroit valoir à son fils le trône de Pologne après lui, ne songea qu'à perfectionner son ouvrage. Il rassembla toutes les troupes allemandes & les siennes dans le dessein de chercher l'ennemi : mais il est temps de revenir aux Turcs, dont le plaisir de contempler Sobieski vainqueur nous a trop écartés.

J. C. 1683. Hég. 1094.

Entrevue de l'Empereur & du Roi de Pologne.

Les Turcs fuient.

Le rendez-vous des fuyards avoit été Javarin, sans que personne en fût convenu. Tous ces soldats, dispersés par la crainte, s'étoient réfugiés vers le camp qu'ils avoient laissé devant Javarin. Lorsqu'ils eurent repris haleine, & que la terreur eut fait place

à la honte, le Grand Visir essaya de couvrir sa faute par l'injustice, le meurtre & la calomnie. Il accusa tous ceux qui avoient voulu le dissuader d'entreprendre le siege de Vienne, de l'y avoir entraîné; & comme une telle imposture eût été difficile à soutenir devant tous ceux qui composoient le Conseil, où Tekli avoit fait tant d'efforts pour prévenir cette téméraire démarche, il les manda l'un après l'autre, en commençant par Cara Ibrahim, & il les fit étrangler en secret jusqu'au nombre de huit, publiant ensuite ce qu'il voulut de ces prétendus coupables, à qui on ne pouvoit reprocher avec raison que d'avoir partagé le découragement des troupes, & de leur avoir donné l'exemple de fuir. Il manda au Sultan son maître qu'il avoit lavé dans le sang de ces téméraires la faute qu'il avoit faite de les croire, & qu'ayant perdu peu de monde à la bataille qui lui avoit fait abandonner le siege de Vienne, le malheur n'étoit que d'avoir consumé mal-à-propos un temps précieux. Il ne songea plus qu'à se tenir sur ses gardes le reste de la campagne; sans reprendre le siege de Javarin, que le corps de troupes laissé devant cette place n'avoit point du

J. C. 1683. Hég. 1094.

J. C. 1683. Hég. 1094.

tout avancé. Il renforça les garnisons de Gran, de Viwar & de Bude, & lui-même se tint sous cette place avec les débris de son armée, envoyant seulement un camp volant de huit mille hommes sous les ordres d'un jeune Pacha, appellé Mustafa comme lui, qui étoit en même-temps Bostangi Pachi. Cette troupe s'avança près Strigonie pour reconnoître l'ennemi; elle fit bien mieux, puisqu'elle eut l'honneur de battre Sobieski en personne, qui, poursuivant trop long-temps les fruits de sa victoire, s'étoit avancé indiscretement à la tête d'un gros de Polonois, dans la persuasion qu'il ne trouveroit que des soldats dispersés & des troupes sans courage. Sobieski apprit, en combattant un jeune Général qui commandoit un corps moins nombreux que le sien, qu'il ne faut jamais mépriser l'ennemi lorsqu'on vient de le battre, & qu'en guerre l'ordre & la précaution sont nécessaires aux armées victorieuses comme aux armées vaincues. Le corps de troupes du Bostangi, qui marchoit en bon ordre, rencontra les cavaliers de Sobieski épars négligemment dans une assez grande étendue de terrein. Les Turcs furent bientôt en bataille; ils chargerent

Sobieski qui les poursuit avec trop d'acharnement, est battu par un corps de troupes.

avec vigueur les premiers escadrons polonois pendant que le reste des troupes se rassembloit précipitamment avant de se former. Jamais Sobieski ne put les réunir que par pelotons ; ils ne faisoient qu'offrir plus de front au feu des Turcs. Bientôt la fuite devint universelle de la part des Polonois, & le Roi lui-même, entraîné dans le tourbillon, fut prêt à périr sous le fer de quelques Spahis qui l'avoient reconnu, & qui s'étoient acharnés contre sa personne. Il fut sauvé par l'amour de ses sujets, dont plusieurs le couvrirent de leurs corps ; & comme les chevaux polonois commençoient à être épuisés de fatigue, les Turcs poursuivant toujours, ils rencontrerent le Duc de Lorraine qui conduisoit ses Autrichiens en bon ordre à leur secours. Aussi-tôt que Sobieski l'apperçut : » Duc de Lorraine, s'écria-t-il, j'ai » voulu vaincre sans vous, j'en suis » puni, je prendrai ma revanche » avec vous & pour vous. » Le Bostangi craignit de perdre le fruit de sa victoire par une action de témérité ; aussi tôt qu'il eut découvert une troupe fraîche & supérieure en nombre à la sienne, il fit sonner la retraite, & il retourna vers son camp sans préci-

J. C 1683. Hég. 1094.

tation, remportant des étendards, des drapeaux, des tabliers de timbales, & plusieurs autres trophées. Sans doute il n'est point de Général au-dessus d'un revers; mais les fautes d'un grand homme l'excitent à mériter des succès. Sobieski prit supérieurement sa revanche, ainsi qu'il l'avoit promis au Duc de Lorraine.

J. C. 1683. Hég. 1094.

Sobieski, aidé du Duc de Lorraine, les bat à son tour.

Le jeune Pacha, trop enivré d'un triomphe passager, manda au Grand Visir qu'il avoit mis les Polonois tellement en déroute, qu'il ne pensoit pas que jamais leur armée pût se rassembler, & qu'il demandoit un renfort pour achever sa ruine. Le Grand Visir lui ayant envoyé vingt mille hommes seulement près le fort de Barcan dans le fauxbourg de Strigonie où il étoit campé, Sobieski, à la tête de toutes les troupes confédérées, marcha dès le surlendemain de sa défaite contre ce Général si fier d'avoir vaincu. Les Polonois, animés par la honte de leur fuite, les Autrichiens, tous pleins du desir de venger leurs alliés, chargerent, au nombre de cinquante mille hommes, vingt-huit mille Turcs qui ne s'attendoient pas à être si-tôt attaqués; ils les prennent en flanc, les ébranlent, les dispersent, en font un grand carnage,

après trois ou quatre charges dans chacune desquelles les Turcs perdirent leurs plus braves combattans, leur Chef, tous ses Lieutenans, & les premiers Officiers des Spahis & des Janissaires; le reste de l'armée fuit en désordre : un pont de bateaux jetté en hâte sur le Danube, effondre sous la multitude qui s'empressoit à gagner l'autre bord; presque tous les Ottomans périrent par le feu, par le fer ou dans le fleuve. Quelques soldats échappés en très-petit nombre communiquerent au Grand Visir l'effroi qui les avoit saisis : ce Général, au lieu d'opposer au torrent le reste de son armée encore supérieure en nombre à son ennemi, s'éloigne de Strigonie, & abandonne cette ville à la rapidité des succès de Sobieski qui, en moins de quatre jours, s'en fit ouvrir les portes. La saison s'avançoit; il étoit temps de prendre ses quartiers. Le Roi de Pologne, en rétrogradant vers Cassovie, surprit encore Ceftlin qui ne se défendit pas. Le Grand Visir, qui rétrograda lui-même jusqu'à Belgrade, profita de la victoire du Bostangi Pachi pour présenter à son maître un tableau brillant de l'état de ses affaires, & pour lui faire entrevoir de très-grands succès.

J. C. 1683. Hég. 1094.

Strigonie & Ceftlin prises par Sobieski.

J. C. 1683. Hég. 1094.

Comme il avoit voulu s'appuyer du crédit de la Sultane Validé, & qu'il savoit les moyens de se concilier cette Princesse, il avoit chargé un Juif de sa suite de quelques lettres pour elle, & de plusieurs bijoux de grand prix sauvés du pillage du camp devant Vienne. Il vouloit donner une escorte à son commissionnaire, de peur qu'il ne fût dépouillé dans la route; cet homme ne put s'empêcher de dire à son maître: » J'ai un moyen d'éviter » les brigands bien plus sûr que les » plus nombreuses escortes : je me » déguiserai en Polonois ou en Alle- » mand, la seule vue de mon bonnet » fera fuir de très-loin toutes les » troupes turques ou tartares.

Efforts du Grand Visir pour justifier sa conduite.

Les insinuations de la Sultane Validé, qui avoit toujours aimé ce Ministre, & qui conservoit un grand crédit sur son fils, persuaderent au Sultan que tout le mal que les Pachas sacrifiés avoient fait, avoit été réparé par la sagesse du Visir. Mais lorsqu'on eut appris la déroute de Barcan, la prise de Strigonie, les pertes immenses qui réduisoient une si belle armée à moins de moitié, que le découragement étoit à son comble, que la désertion avoit couvert les pays Hongrois & Autrichiens, de Turcs qui quit-

toient le turban, disoient-ils, pour trouver du pain qu'on leur refusoit à leur armée; lorsque Tekli, accusé par Cara Mustafa, fut venu à Constantinople pour justifier la conduite & la mémoire de ceux à qui le Grand Visir imputoit tous ces malheurs, ce qui restoit de Janissaires autour de l'Empereur Ottoman, ceux qui composoient le Divan & le Corps de l'Uléma commencerent à s'élever contre cet injuste Ministre, qui punissoit de ses fautes ceux qui s'étoient efforcés de l'en détourner. Le malheur de Cara Mustafa voulut que la Sultane Validé mourût au milieu de tous ces bruits. La sœur de l'Empereur, épouse de Cara Ibrahim, Lieutenant général, & premiere victime du Grand Visir, fit entendre tous ceux qui avoient des plaintes à faire. Les Janissaires s'attrouperent un jour dans la seconde cour du serrail pendant la tenue du Divan; & quand ils eurent appris que le Grand Seigneur, effrayé de leurs cris, s'étoit enfermé dans l'intérieur de son haram, ils protesterent qu'ils ne mangeroient pas que la mort & le déshonneur de leurs chefs & de leurs camarades ne fussent vengés par le supplice de ceux à qui on devoit les imputer. Cette sédition naissante

J. C. 1683. Hég. 1094.

ayant alarmé les Miniſtres, qui deſiroient à leur tour d'alarmer le Prince, ils chargerent le Kiſlar Aga de lui peindre le danger d'une émeute qu'il avoit toujours craint plus que tout le reſte, & qui le faiſoit errer la plus grande partie de ſa vie dans les bois & dans les plaines. Perſonne ne parloit plus pour Muſtafa; le Defterdar même avoit ajouté à toutes les raiſons de proſcrire ce Miniſtre, que ſa ſucceſſion rendroit au tréſor public tout ce qu'il en avoit tiré pour lever une armée nombreuſe, que ſon obſtination, ſon incapacité & ſa poltronnerie avoient preſque diſſipée, & que ſes richeſſes & celles que laiſſoit la Sultane Validé devoient, diſoit-il, réparer amplement. Mahomet IV ſortit du haram pour ſigner le catchérif qui condamnoit le Grand Viſir à périr par le cordon. A peine cet ordre fut-il écrit qu'on le montra aux Odas des Janiſſaires qui aſſiégeoient les iſſues du Divan : cette vue les calma & les diſperſa dans l'inſtant même. Il n'y avoit pas deux heures que Mahomet avoit ſigné ce catchérif, lorſqu'il reçut des lettres de Cara Muſtafa, qui lui demandoit la permiſſion de faire mourir dix Officiers de ſon armée, qui ſe trouvoient être les pre-

J. C. 1683. Hég. 1094.

Il n'en eſt pas moins condamné à périr.

miers depuis qu'il avoit fait étrangler les huit Pachas. Tout sanguinaire, tout absolu qu'étoit Mustafa, il n'osoit pas prendre sur lui d'ordonner de nouveaux supplices, bien qu'il les crût nécessaires pour ensévelir dans un profond oubli tout ce qui s'étoit passé au conseil de guerre où le siege de Vienne fut résolu, & pour pouvoir défendre la conduite que lui-même avoit tenue depuis ce siege. Il s'efforçoit encore de jetter de violens soupçons sur le Comte de Tekli, qui véritablement n'avoit pas servi les Turcs avec le zele d'un allié, & qui, dans tout le cours de la guerre, parut également l'ennemi secret des Autrichiens & des Ottomans. Cette lettre auroit déterminé la mort de Cara Mustafa, si elle n'eût pas déja été résolue. Deux hommes seulement furent chargés de l'exécution. Le Chiaoux Pachi, & le Cappiggi Kiasi, l'un Chef des Messagers, l'autre Lieutenant des Gardes de l'intérieur du serrail, furent dépêchés vers l'homme le plus absolu de l'Empire pour lui demander sa tête, tandis qu'il commandoit encore plus de quatre-vingt mille soldats accoutumés à trembler devant lui. Mais Cara Mustafa n'étoit que craint. Les troupes virent avec

J. C. 1683. Hég. 1094.

une joie vive ces Officiers, qu'ils
J. C. 1683. soupçonnoient chargés d'un ordre
Hég. 1094. funeste contre celui qui n'étoit plus à leurs yeux qu'un tyran mal-habile & sanguinaire. Cara Mustafa reçut avec assez de fermeté l'ordre qui le dépouilloit des sceaux; il les remit au Chiaoux Pachi sans hésiter. Mais lorsque le Cappiggi Kiasi lui montra le catchérif qui le condamnoit, il fit quelques imprécations contre la fortune & contre le Prince, qu'il appella plusieurs fois injuste & ingrat. Ayant lu sur tous les visages qui l'environnoient, le plaisir général que causoit cet ordre, *Il est temps de mourir*, dit-il; & il passa lui-même autour de son col le cordon, que deux bourreaux serrerent, après qu'il eut fait à haute voix une assez courte priere. On sépara sa tête du tronc, puis elle fut embaumée pour être portée à Constantinople, où on l'exposa aux regards du peuple, & sur-tout de la soldatesque, que ce spectacle acheva d'appaiser.

J. C. 1684. Il fallut nommer un nouveau Grand
Hég. 1095. Visir. La déroute de l'armée, les pertes que l'Etat venoit de faire, & la vengeance que le Sultan en avoit tirée sur celui auquel il avoit précédemment laissé prendre tant d'empire, pénétrerent d'un tel effroi ceux

Plusieurs grands Officiers de la Porte refusent la charge de Grand Visir.

qui approchoient ce Prince, que deux hommes considérables refuserent consécutivement la premiere dignité de la Porte. Le Selictar Aga, ou Porte-épée, que le Grand Seigneur affectionnoit plus que tous les autres, y ayant été nommé, se jetta aux pieds de son Maître, & l'assura qu'il étoit incapable d'exercer les importantes fonctions que sa Hauteſſe vouloit lui confier, qu'il avoit desiré ne jamais se séparer de la personne de son Maître, & qu'il n'avoit ni les talens ni la volonté d'aller commander des armées. Le Réis Effendi, nommé ensuite, allégua son grand âge & son ignorance dans l'art de la guerre. Enfin Carakaja Ibrahim, Caïmacan, accepta en tremblant ce qu'il n'auroit pas été prudent de refuser; car le Grand Seigneur, très-mécontent de ce que deux de ses favoris s'étoient excusés de soutenir avec lui le fardeau trop pesant pour ses mains, nomma le troisieme avec une volonté si déterminée, qu'il ne lui laissoit pas la liberté de se soustraire à la charge qu'il lui imposoit. Le nouveau Ministre, en prenant malgré lui les sceaux de l'Empire, résolut de se décharger, autant qu'il lui seroit possible, des soins d'une guerre dont

J. C. 1684. Hég. 1095.

Carakaja qui l'accepte malgré lui, cherche en vain les moyens de faire la paix.

J. C. 1684. Hég. 1095.

l'issue étoit plus dangereuse encore pour ceux qui commandoient les armées que pour l'Etat. D'abord Carakaja proposa dans le Divan de négocier avec les Autrichiens ; mais il n'y avoit pas lieu d'espérer que Léopold accordât des conditions supportables, & les Ministres ne pouvoient encore se résoudre à conclure une paix honteuse. Mahomet avoit toujours entendu parler avec enthousiasme des armes ottomanes, de la valeur de ses troupes, & de la gloire de son Empire. Il prétendoit que ses Généraux vainquissent en son nom, que ses Ministres tirassent de son peuple de quoi entretenir de nombreuses armées, tandis qu'il jouiroit en paix des délices qu'il croyoit inséparables du trône des ottomans. Il fit en plein Divan des reproches amers au nouveau Grand Visir, sur le découragement avec lequel il parloit des opérations de la campagne suivante. Un jour ce Ministre, conférant avec les autres Pachas du banc ; insistoit sur la nécessité de conférer avec les Autrichiens, la fenêtre dangereuse s'ouvrit, & Mahomet interrompant Carakaja, parla aux Pachas du banc & au Grand Visir lui-même, du ton d'un Maître qui ne prévoit aucun obstacle, parce qu'il n'imagine

pas qu'il puiſſe y en avoir à ſa volonté. Cependant la poſition de la Porte devenoit de plus en plus dangereuſe ; car, tandis que Carakaja cherchoit les moyens de faire face aux ennemis de l'Empire, il lui en ſurvint un nouveau ſur lequel il n'avoit pas compté. J. C. 1684. Hég. 1095.

Le Baile ou Ambaſſadeur de Veniſe ayant demandé une audience au Grand Viſir, y parut environné de peu de monde ; & ſans prendre le ſiege qui lui étoit préparé, il déclara la guerre à la Porte de la part de ſes Maîtres. Retourné dans ſon palais, il y fut bientôt arrêté, comme il s'y étoit attendu : mais s'étant déguiſé, il trompa ſes Gardes, & ſe réfugia dans un vaiſſeau qui mit à la voile dès le lendemain. L'arrogance des Turcs, & les malheurs de leur derniere campagne, occaſionnerent cette rupture. Ils avoient fait en très-peu de temps deux inſultes aux Vénitiens ; la premiere, de ſaiſir des ballots arrivés dans le vaiſſeau qui portoit le Baile de Veniſe, ſous prétexte qu'ils contenoient des marchandiſes ſujettes à la douane, quoique le droit des gens veuille que tout vaiſſeau que monte un Ambaſſadeur ſoit exempt de recherches ; ainſi que ſon hôtel. La ſeconde étoit du même genre. Le bruit

La République de Veniſe déclare la guerre aux Turcs.

J. C. 1684. Hég. 1095. s'étant répandu qu'un eſclave s'étoit enfui dans le vaiſſeau qui devoit ramener à Veniſe l'ancien Ambaſſadeur, celui qui étoit chargé de la police du port fit fouiller dans ce navire, malgré la réſiſtance de l'équipage, dont il y eut pluſieurs hommes bleſſés. Ces motifs étoient plus que ſuffiſans pour déclarer la guerre à une nation déja affoiblie par pluſieurs défaites, & qui avoit des ennemis puiſſans ſur les bras. La marine de l'Empire Ottoman étoit dans le plus mauvais ordre, & les dépenſes exceſſives que la guerre de terre occaſionnoit, ne laiſſoient pas dans le tréſor public de quoi la remonter. Il fallut interrompre le commerce, & faire venir des côtes de Barberie & de l'Archipel tous les vaiſſeaux en état de tenir la mer. Auſſi-tôt après que la guerre fut déclarée, la flotte Vénitienne raſſemblée ſous les ordres de Moroſini, celui-là même qui avoit défendu Candie, alla s'emparer de l'iſle de Sainte-Maure, à l'entrée du golphe de Larta, qui fit peu de réſiſtance. De là il fit voile vers Dragonette, & mit garniſon dans Préveſa, autre place qui commande l'entrée du golphe.

Cependant le Grand Viſir, attaqué

de tous côtés, songeoit aux moyens de faire face à tant d'ennemis. L'immense succession de Cara Mustafa, dont on ne laissa qu'une partie à la Princesse son épouse, & celle de la Sultane Validé, fournirent les moyens d'entretenir deux armées, dont l'une devoit être opposée aux Autrichiens, & l'autre aller chercher les Polonois jusques sur leur territoire, afin de combattre séparément ces deux redoutables ennemis : mais le Grand Visir instruit par le malheur de son prédécesseur, ne jugea pas à propos de s'exposer à l'événement de la guerre. Il confia les deux armées à deux Séraskiers qui avoient servi long-temps dans les emplois subalternes de la milice, & que les malheurs des temps & la cruauté du dernier Grand Visir avoient tout-à-coup élevés aux plus hauts grades. Chaïtan Ibrahim fut envoyé contre les Allemands, & Soliman Pacha eut la charge périlleuse de combattre Sobieski. Le Duc de Lorraine entra le premier en campagne, & la commença par des succès. Dès le mois de Mars il assiege Vicegrade, & s'en rend maître en peu de jours. Dans le même temps il offre, par un manifeste, amnistie à tous les Hongrois qui voudroient

J. C. 1684. Hég. 1095.

Prise de Vicegrade. Malheurs de la Hongrie.

J. C. 1684. Hég. 1095.

quitter le parti de Tekli, & à la Nation en général, toute la justice qu'elle prétendoit jusques-là lui avoir été refusée. Cette derniere promesse étoit si vague, que peu de Hongrois la crurent sincere. Quelques-uns cependant, effrayés des événemens de la derniere campagne, chercherent leur sûreté dans le parti du plus fort; mais le Général des Hongrois ayant répondu, par un autre manifeste, aux propositions du Duc de Lorraine, & traité de pieges & d'artifices les offres qu'il faisoit aux particuliers, & la justice qu'il promettoit trop tard à une Nation tant de fois trompée, il marcha lui-même à la tête de douze mille hommes contre quelques Seigneurs Hongrois rentrés sous la domination de la Maison d'Autriche. Il brûla les uns dans leurs châteaux, tels que les Comtes Baragotzo & Humanaï; il fit mourir les autres sur un échafaud comme criminels d'Etat, tels que Chirnessi, Clebaï & Malkaï. Ainsi ce pauvre peuple Hongrois étoit également victime des deux partis, ne voyoit de toutes parts que le fer & le feu, & étoit également puni, soit d'avoir réclamé sa liberté, soit d'avoir cherché la paix après les malheurs de la guerre.

La conquête si facile de Vicegrade encouragea le Duc de Lorraine à faire celle de Baccia, qui lui coûta moins encore ; puis il marcha jusqu'à Bude, & forma le siege de cette capitale de la Hongrie, au moment où l'armée du Seraskier Chaïtan Ibrahim, renforcée par les troupes de Tekli, arrivoit pour la couvrir. Le Seraskier campa devant les retranchemens des Impériaux, les fatiguant chaque jour par de continuelles escarmouches. Le Duc de Lorraine, entre deux feux, continua quatre mois les opérations d'un siege très-meurtrier. Enfin la maladie se mit dans son armée, & le découragement étoit prêt à la disperser. Le Duc de Lorraine décampa sans que le Seraskier songeât à le poursuivre. Le Turc étoit content d'avoir opposé à ce torrent une digue efficace, & d'avoir sauvé la place la plus importante du pays dont la garde lui étoit confiée.

J. C. 1684. Hég. 1095.

Chaïtan Pacha arrête les progrès du Duc de Lorraine.

Le Seraskier Soliman, qu'on avoit opposé au grand Sobieski, fut encore plus heureux que son collegue. Après qu'il eut traversé la Valaquie & la Moldavie, deux provinces qui obéissent à des Souverains moins absolus que des Pachas ne le sont dans leurs gouvernemens, & qu'il eut déposé l'un de ces Princes, Vaivode de Mol-

Et Soliman ; ceux de Sobieski.

J. C. 1684. Hég. 1095.

davie, de l'illuſtre Maiſon de Cantacuzene, Joaillier à Conſtantinople avant qu'il fût Vaivode, le Seraskier preſſa ſa marche pour défendre Caminiek, que Sobieski brûloit de recouvrer. Les Polonois qui s'étoient mis trop tard en campagne, étant arrivés enfin ſur les bords du Nieſter, étoient prêts à y jetter un pont pour atteindre Caminiek, lorſqu'ils virent à l'autre bord l'armée de Soliman Pacha, compoſée de cinquante mille hommes, tant Turcs que Tartares : c'étoit moitié plus de monde que n'en commandoit Sobieski. Les Tartares formerent pluſieurs attaques de l'autre côté du fleuve ; leurs chevaux, accoutumés à la nage, n'avoient pas beſoin de pont pour les porter à l'ennemi : mais malgré ces petites eſcarmouches, jamais Soliman n'en voulut venir à une affaire générale. La Podolie, province fertile tant qu'elle avoit appartenu aux Polonois, étoit devenue pauvre & déſerte depuis que les Turcs s'en étoient emparés. Ils en avoient laiſſé ſortir un peuple de colons, qui avoient fui la loi de Mahomet. Le Seraskier eſpéra que ſon ennemi ſe conſumeroit ſur ce bord aride & dévaſté pendant qu'il en occupoit un plus fertile. Cette campagne

campagne se passa ainsi en observations de part & d'autre. Les Polonois souffrirent plus que les Turcs de la famine & de la garde assidue qu'une armée peu considérable étoit contrainte de faire vis-à-vis un ennemi plus fort qu'elle. Cette année, les Turcs furent par-tout plus heureux qu'ils n'auroient pu l'espérer ; les Vénitiens même ne leur firent pas tout le mal qu'ils devoient craindre ; contens de prendre quelques postes dans les isles de l'Archipel, ils n'attaquerent point les côtes qui, dégarnies de vaisseaux & de fortereſſes, sembloient s'offrir au pillage. Les deux Séraskiers, par une conduite ferme & mesurée, arrêterent pour cette campagne le torrent qui avoit menacé leurs frontieres. Carakaja se trouvoit bien d'avoir confié la conduite de la guerre à des subalternes qui devoient en répondre, & qui jusqu'à ce moment n'avoient point eu de désavantage. Il se confirma dans la résolution de ne pas commander les armées, & s'occupa pendant l'hiver du soin de les recruter & de les approvisionner.

J. C. 1684. Hég. 1095.

Les revenus du trésor public précédemment épuisé suffisoient à peine pour entretenir deux grandes armées & une flotte, outre les garnisons qu'il

J. C. 1685. Hég. 1096.

falloit soudoyer dans toute l'Asie, de peur des mal-intentionnés qui avoient si souvent levé le masque pendant les orages survenus du côté de l'Europe.

Le Gouvernement veut se saisir des biens des orphelins pour en payer la rente. Résistance du peuple.

Le Grand Visir voulut s'aider d'une ressource qui avoit été quelquefois très-utile à l'Etat ; c'étoit les sommes appartenantes à tous les orphelins de l'Empire, que la loi de Mahomet permet de prendre à rentes à cause de la foiblesse des propriétaires, à l'exclusion de toute autre rente constituée en argent, qui seroit usuraire, & conséquemment très-criminelle parmi les Musulmans. Le Grand Visir prétendit contraindre tous les tuteurs de porter au trésor public l'argent qu'ils faisoient valoir pour leurs pupiles, avec promesse d'en payer fidellement les arrérages : mais comme, dans un pays despotique, la promesse n'établit pas la confiance ; comme d'ailleurs tous les négocians, qui avoient employé cet argent dans leur commerce, n'avoient aucune envie de le rendre, personne ne se pressa d'obéir à l'ordre du Grand Visir qui voulut en vain user de violence. Malgré le catchérif de l'Empereur, le peuple se souleva aussi-tôt qu'il apprit qu'on avoit emprisonné quelques tuteurs. Ce qu'il y avoit de troupes à Constantinople

embrassa la querelle des bourgeois opprimés ; on vit dans un moment toute la ville en armes & en désordre. La perception que le Gouvernement avoit ordonnée devenoit impossible par cette résistance ; il eût fallu mettre à l'encan les effets des tuteurs réfractaires. Le peuple & les soldats se jettoient avec furie sur les Chiaoux qui tentoient d'entrer dans leurs maisons. On n'eût jamais pu trouver des Collecteurs parmi tant de gens décidés à empêcher ces ventes qu'ils croyoient tyranniques. Enfin le Grand Visir se vit contraint de renoncer à son projet ; trop heureux que la sédition, qui commençoit à l'effrayer, fût calmée à ce prix. J. C. 1685. Hég. 1096.

A peine le Grand Visir étoit rassuré par le calme qui avoit succédé à cet orage, qu'il apprit que la campagne avoit commencé en Allemagne par le siege de Neuhausel que le Duc de Lorraine avoit entrepris de bonne heure. Ses troupes avoient bloqué cette place tout l'hiver. Le Seraskier Ibrahim, au lieu de marcher au secours de Neuhausel, crut qu'il délivreroit plus surement cette place en faisant une diversion. Il se présente devant Vicegrad, qui fut aussi-tôt prise qu'assiégée : comme il retournoit sur ses

Neuhausel assiégée par le Duc de Lorraine. Le Séraskier Ibrahim veut la secourir ; il est battu.

J. C. 1685. Hég. 1096.

pas, le Duc de Lorraine, laissant seize mille hommes devant Neuhausel, accourut avec le reste de son armée à la rencontre des Turcs; il les trouva retranchés dans un camp avantageux qu'il sut leur faire quitter, affectant du désordre & une fuite précipitée. Comme il connoissoit le terrein mieux que les Turcs, ce Prince les engagea dans des fonds marécageux, dans lesquels ils furent taillés en pieces: il s'empara de leur canon, de leur bagage, de leur caisse militaire; &, sans perdre le temps à les poursuivre, il retourna devant Neuhausel, qui fut emporté d'assaut trois jours après cette victoire. Ces pertes furent le signal du désastre général. Vicegrad, Novigrad, Tokaï, Eperies ouvrirent leurs portes presque sans aucune résistance. Le Comte de Tekli ayant voulu couvrir Cassovie avec les troupes qu'il avoit pu ramasser de ceux de son parti, le Duc de Lorraine envoya le Comte de Caprara, l'un de ses Lientenans, pour assiéger cette place. Tekli, informé de la marche des Allemands, dépêcha un Courier au Seraskier Ibrahim retiré à Varandin, pour lui demander du secours; celui-ci fit dire au Chef des Hongrois qu'il étoit nécessaire qu'ils conférassent ensemble

sur leur défense mutuelle, & qu'il l'attendoit lui-même à Varandin, où il falloit qu'il n'amenât que ses Lieutenans & une foible escorte. Tekli, sans défiance, se conforma aux intentions de celui qui paroissoit vouloir le secourir; il fut reçu à Varandin avec une bienveillance apparente. Le Séraskier invita Tekli à dîner, ainsi que les premiers de sa suite: mais après le repas, comme on commençoit à conférer sur les besoins pressans du parti hongrois soumis au Grand Seigneur, un Oda Pachi entra dans la chambre, escorté de plusieurs Janissaires; il fit lecture à haute voix d'un catchérif de Mahomet IV, par lequel il étoit ordonné au Seraskier de charger de chaînes le Chef des Hongrois & de l'envoyer sous bonne & sure garde dans le château des Sept Tours. Cet arrêt rigoureux ayant été éxécuté, sans que personne se fût mis en devoir de s'y opposer, le Seraskier déclara aux Hongrois consternés que leur Chef étoit suspect de trahison envers la Porte & envers eux; que c'étoit à lui seul que l'invincible Empereur des Turcs attribuoit les malheurs arrivés récemment en Hongrie, & que Sa Hauteſſe nommoit le Général Pettrozzi successeur de Té-

J. C. 1685. Hég. 1096.

Le Comte de Tekli est envoyé chargé de chaînes aux Sept-Tours.

J. C. 1685. Hég. 1096.

kli, à condition que ce nouveau Chef des Hongrois serviroit son Suzerain & ses compatriotes de meilleure foi que n'avoit fait son prédécesseur. Petrozzi & ses amis comprirent facilement que le Seraskier, dans ses dépêches à la Porte, avoit jetté sur Tekli le blâme de ce qui s'étoit passé, de peur d'en être lui-même la victime. Tous, bien résolus de repousser la trahison par la trahison, promirent au Seraskier ce qu'il voulut, afin de se tirer de ses mains. Ils furent à peine de retour à leur armée, qu'ils peignirent aux Officiers & aux soldats l'outrage fait à Tekli & à la nation hongroise sous les couleurs les plus vives, & ils déterminerent la plupart des siens à aller demander au Comte de Caprara, qui commandoit au siege de Cassovie, les effets de l'amnistie offerte à tous les Hongrois qui rentreroient sous l'obéissance de l'Empereur d'Occident. Quoique Caprara ne fût pas Généralissime, & que les Hongrois eussent porté les armes contre l'Empire depuis l'amnistie offerte, il n'eut garde de leur refuser une demande si avantageuse pour son Maître. Son camp fut bientôt renforcé de presque tous les Hongrois. Ceux qui demeurerent ennemis des

Les Hongrois quittent en grand nombre le parti des Turcs.

Allemands se retirerent dans différens châteaux ; la garnison de Cassovie, qui étoit toute hongroise, instruite de ces mouvemens, ouvrit ses portes, non point à des vainqueurs, mais à des amis. J. C. 1685. Hég. 1096.

Les Turcs ne furent pas plus heureux contre la République de Vénise. Cet Etat avoit su se ménager deux alliés bien redoutables pour la Porte, les Morlaques en Dalmatie, les Mainottes dans la Morée. Les premiers avoient autrefois secoué le joug des Turcs à cause de la cruauté excessive de plusieures Pachas. Ces peuples, depuis ce temps, élevent leurs enfans dans la haine des Musulmans, au point qu'un Morlaque croit avoir fait une action méritoire devant Dieu quand il a tué un Turc de quelque façon que ce puisse être. Les Vénitiens avoient ajouté à ce motif une pistole de récompense pour chaque tête de Turc, ne donnant pas d'autre paie à ces troupes mercenaires. La pauvreté, l'avidité des Morlaques, & sur-tout leur haine, les rendoient si redoutables, que les garnisons turques demeuroient renfermées dans leurs villes, sans qu'aucun corps osât parcourir la campagne. Ces hommes durs, accoutumés à coucher à l'injure

J. C. 1685. Hég. 1096.

de l'air, à vivre de peu, même dans le sein de la paix qu'ils ne font que malgré eux, seroient invincibles, s'ils étoient aussi disciplinés qu'infatigables. Leur férocité les rend plus terribles encore que leur bravoure, puisque celui qui est attaqué par un Morlaque, ne peut conserver la vie qu'en l'arrachant à son ennemi. Ces barbares pensent qu'il est aussi lâche de faire quartier que de fuir.

Malheurs des Turcs en Dalmatie & en Morée.

Les Mainottes, peuple de la Morée, ont conservé la dureté, l'agilité & la patience dans les travaux des anciens Spartiates dont ils descendent. Défendus par une chaîne de montagnes, ils ont profité de ce retranchement naturel pour se soustraire également à la domination des Turcs & à celle des Vénitiens. Cette petite République, ennemie des deux puissans voisins, qui tous deux voudroient la subjuguer, prête son secours indifféremment à l'un contre l'autre, & elle trouve dans sa position, dans sa pauvreté, dans le courage de ses citoyens, des armes efficaces contre la tyrannie. Les Morlaques combattent comme des bêtes féroces, les Mainottes comme des hommes idolâtres de leur liberté. Ce n'étoit pas là les deux seuls ennemis

que la République de Veniſe avoit ſuſcités aux Turcs : un grand nombre de volontaires de tous les pays de la chrétienté remplirent les galeres de Malthe, du Duc de Florence & du Pape, & on vit des compagnies franches, levées aux frais de la cour de Rome & de pluſieurs Princes Italiens, ſeconder les Vénitiens dans la conquête qu'ils méditoient de toute la Morée. Tandis que le noble Paulo Michaël, à la tête de Morlaques & de quelques troupes nationales, mettoit la Dalmatie à feu & à ſang, Moroſini commandoit l'armée combinée des Vénitiens, des Malthois, des Florentins, des Mainottes. Après avoir défait les Turcs devant Coron dont il avoit formé le ſiege, il s'empare de cette ville & de celles de Sarnat & de Calamata. Enfin le Capitan Pacha, & Seraskier de la Morée, après avoir perdu deux batailles & trois villes conſidérables, abandonna cette province couverte de cadavres muſulmans à des vainqueurs auſſi cruels que fortunés. Il fuit à Rhodes, où il ne ſe crut en ſureté qu'après avoir fait tendre la chaîne qui fermoit le port. J. C. 1685. Hég. 1096.

L'armée oppoſée aux Polonois eut ſeule quelque ſuccès, ou, pour en

J. C. 1685. Hég. 1096.

mieux parler, fut moins malheureuse que les deux autres. Jean Sobieski avoit, pendant tout l'hiver, sollicité Constantin Cantimir, Vaivode de Moldavie, de se déclarer pour les Chrétiens contre des infideles dont il étoit plutôt l'esclave que le Feudataire : mais les Turcs, selon leur politique, retenoient dans le serrail de Constantinople Demetrius, fils aîné de Constantin, qui devoit répondre sur sa tête de la conduite de son pere. Le Prince des Moldaves, tout chrétien dans le cœur, obéissoit à la nature en servant ses ennemis contre les Polonois qu'il auroit voulu protéger. Il fit ce qu'il put pour détourner Sobieski d'envoyer des troupes en Moldavie, prétendant que la prise de Caminiek lui importoit plus que la conquête d'un pays qui, dans l'ordre des vraisemblances, seroit bientôt allié à la Pologne : mais Sobieski ne connoissoit en guerre que des amis ou des ennemis. Il destina ses troupes à conquérir les Etats de celui qui ne vouloit pas se déclarer. Une fievre lente l'empêcha de les y conduire en personne. Le Grand Général Jablonouski fit passer cette armée par cent lieues de déserts, appellés la Pokutie, la Podolie, la Bucovine : tou-

tes ces provinces étoient peuplées & cultivées avant que les Polonois & les Turcs fussent en guerre, Soliman, Seraskier de Silistrie, menoit contre trente mille Polonois quarante mille Turcs, autant de Tartares, & cinq mille Moldaves. Il profita de la supériorité du nombre. Un corps de Tartares fut envoyé par un détour pour couper les Polonois & fermer leur retraite par le moyen d'abattis d'arbres & d'inondations. Jablonouski ne découvrit la manœuvre du Seraskier que lorsqu'il ne fut plus temps de se ménager les issues. Après avoir demeuré quinze jours investi, il se détermina au seul parti qui lui restoit, celui de fuir une mort certaine à travers mille dangers. Sa retraite fut aussi meurtriere que pénible : mais le Seraskier, qui eut la gloire d'arrêter ces Polonois jusques-là si redoutables, borna les exploits de la campagne à cette utile défensive.

J. C. 1685. Hég. 1096.

Foibles succès en Pologne.

Cependant les nouvelles arrivées de toutes parts avoient jetté la consternation dans Constantinople. La perte de la Morée & de presque toute la Hongrie, la dévastation de la Dalmatie n'étoient pas à beaucoup près balancées par le foible avantage que le Seraskier Soliman avoit remporté,

J. C. 1685. Hég. 1096.

Le Grand Visir ayant appris le mauvais effet que la captivité de Tekli avoit fait parmi les mécontens, resolut la mort du Seraskier Chaïtan. Karakaja ne connoissoit pas de meilleur moyen pour se disculper auprès de son Maître. Le Capitan Pacha Calil eut le même sort. Tous deux mandés à Andrinople où la Cour étoit venue, furent étranglés sans avoir pu obtenir audience ni du Grand Seigneur ni de son Ministre. Aussi-tôt Carakaja fit relâcher le Comte de Tekli.

Soliman Pacha fait déposer le Grand Visir, & lui succede.

Le Seraskier Soliman Pacha, mandé comme les deux autres Généraux, crut quelque temps qu'on lui destinoit le même sort. Mais ses succès avoient tourné vers lui les yeux du Prince, de son Ministre & de tout le Divan, comme sur celui de qui on attendoit le salut de l'Empire. Le Grand Seigneur lui écrivit de sa main, ajoutant à cet honneur, bien rare dans l'Orient, une veste doublée de marte zibeline & un sabre enrichi de pierreries. Ce Prince lui mandoit qu'il étoit réservé à ses talens & à sa vaillance de recouvrer la Hongrie, & de rétablir les affaires de l'Empire Ottoman. Dès-lors Soliman résolut de recueillir le fruit des dangers auxquels

on alloit l'exposer, & sur-tout d'écarter de la cour & du gouvernement ce cruel Grand Visir qui ne savoit que distribuer les emplois périlleux, & rendre ceux qu'il en chargeoit responsables des événemens qu'il ne vouloit pas faire rouler sur son compte. Soliman arrivé à Andrinople affecta de tout blâmer avec une liberté de mauvais augure pour celui qui gouvernoit au nom du Grand Seigneur. Il déplora devant le Prince le sort de Chaïtan Ibrahim & du Capitan Pacha Calil disant qu'il les avoit vu long-temps combattre avec zele & avec courage, attribuant leur défaite au peu de troupes qu'on leur avoit données, au défaut de ressources, au découragement des soldats qui ne voyoient plus à leur tête le Généralissime de la nation, celui qui par devoir devoit tracer le plan des campagnes & s'exposer le premier au péril. Après avoir plaint long-temps les deux proscrits, » enfin, dit-il, j'ose » demander à celui qui a condamné » si sévérement ces infortunés, s'il » auroit mieux fait qu'eux ». Cette hardiesse confondit le Grand Visir, qui, ayant voulu prononcer quelques mots pour sa justification, fut atterré de nouveau par Soliman qui lui ré-

J. C. 1685
Hég. 1096

J. C. 1685. Hég. 1096.

pondit fiérement: » vous ne connoissez » rien à la guerre; il vous sied mal de » juger les Généraux, plus mal encore » d'oser les faire périr «. Carakaja s'appercevant que le Grand-Seigneur écoutoit avec une sorte de plaisir les reproches que lui faisoit Soliman, n'eut pas de peine à comprendre qu'il étoit perdu sans ressource. Il sortit du serrail, sans que ceux qui avoient été témoins de ce qui venoit de se passer, se missent en devoir de l'accompagner ni de lui rendre les honneurs dus au premier Officier de l'Empire; & Soliman, continuant de parler, entreprit de prouver que si on ne pouvoit pas faire la paix, il falloit opposer un Grand Visir, maître absolu des opérations, à ce redoutable Duc de Lorraine qui avoit déja conquis presque toute la Hongrie. Le Sultan persuadé par l'éloquence & la réputation du Seraskier, envoya dans l'instant même ordonner à Carakaja de remettre les sceaux de l'Empire, & tous les biens qu'il avoit, dit-on, usurpés; & ayant demandé au Mufti qui étoit présent, s'il ne seroit pas convenable de faire périr ce mauvais Ministre, le Chef de la Loi, ami de Carakaja, eut le courage de prendre sa défense, disant que les torts de soi-

bleſſe ou d'impéritie ne méritoient pas la mort. Enfin il fut réſolu que Carakaja ſeroit ſeulement dépouillé de ſes biens & relégué dans l'iſle de Rhodes. On lui aſſigna une penſion de cent cinquante aſpres par jour. L'infortuné Miniſtre laiſſa voir autant de foibleſſe à la nouvelle de ſa diſgrace qu'il avoit montré d'incapacité pendant ſon adminiſtration. Perſuadé qu'il étoit condamné à perdre la vie, il n'en vouloit pas croire ceux qui l'aſſuroient qu'il alloit être conduit en exil; &, comme ſi le ſang de Chaïtan, de Calil & de tant d'autres l'eût condamné à ſes propres yeux, il demandoit en pleurant le temps de faire ſa priere, & de donner ſes derniers ordres. La confiſcation des biens de ce Miniſtre, quoique très-utile pour le tréſor public, n'empêcha pas que Soliman Pacha, devenu ſon ſucceſſeur, ne fît frapper en pieces de monnoie une grande partie de la vaiſſelle du Grand Seigneur, toute celle du Viſir dépoſé, & encore celle qui depuis pluſieurs années étoit revenue des confiſcations. J. C. 1685. Hég. 1096.

Les ſuccès que le nouveau Grand Viſir avoit eus la campagne précédente, ne lui avoient pas donné bonne opinion de la guerre. Il penſoit que

J. C. 1686. Hég. 1097.

si un premier Ministre, qui, demeuré constamment à la Porte, avoit été responsable des pertes & des revers des dernieres campagnes, lui qui n'avoit obtenu les sceaux de l'Empire qu'à condition de commander les armées, couroit bien plus de risques de la part des Janissaires & du peuple, en cas que le Duc de Lorraine continuât d'être heureux. Dans cette appréhension, il chercha tous les moyens de traiter avec l'Empire, jusques-là qu'il promit à M. de Girardin, Ambassadeur de France, la restitution des Saints-Lieux que les Chrétiens Grecs avoient usurpés sur les Latins, comme nous l'avons dit plus haut, si le Roi son Maître vouloit se faire médiateur entre la Porte & l'Empire d'Occident, la République de Venise & le Royaume de Pologne. Mais, quoique le zele de Louis XIV pour la Religion catholique lui fît desirer que les Saints-Lieux rentrassent dans la possession des vrais Fideles, sa politique ne lui permettoit pas de délivrer la Maison d'Autriche d'un ennemi qui la contraignoit d'entretenir des armées nombreuses sur des frontieres opposées; il vouloit seulement conclure la paix entre la Pologne & le Turc,

Le Grand Visir tente vainement de faire la paix. Il se prépare à entrer en campagne.

afin que celui-ci devînt de plus en plus redoutable à Léopold. Les Polonois, quoique mécontens de l'Empereur d'Allemagne, ne demandoient pas moins que la restitution de Caminiek pour rompre cette alliance. Soliman Pacha ne crut pas devoir acheter la paix si cher avec un seul ennemi; il se prépara du mieux qu'il put à faire tête aux trois Puissances qui devoient l'attaquer par trois côtés différens. J. C. 1686 Hég. 1097.

Le Grand Visir avoit la confiance des troupes. Les Asiatiques & les Européens s'empressèrent de s'enrôler sous ses enseignes. Les Odas des Janissaires & des Spahis furent bientôt complétés; & malgré les malheurs tout récens, les trois armées se trouverent recrutées à la fin de l'hiver. Tekli sorti de la prison des Sept-Tours fut dédommagé par de grosses sommes de la confiscation de ses équipages; mais on ne put lui rendre ses Etats. Presque toutes les villes qui d'abord avoient embrassé son parti étoient rentrées, depuis sa détention, sous la puissance de la Maison d'Autriche. En vain il publia un manifeste pour rappeller les Hongrois à leur haine pour les usurpateurs & à leur amour pour la liberté, le Duc de Lorraine étoit autant craint qu'ad-

miré dans toute la Hongrie. A peine Tekli put-il ramasser dix mille hommes, presque tous brigands, qui profitoient des troubles pour désoler les campagnes beaucoup plus qu'ils ne songeoient à servir leur parti.

J. C. 1686. Hég. 1097.

Tekli ramasse quelques troupes.

Les impériaux, selon leur usage, se mirent en front de bandiere avant les Turcs. Le Duc de Lorraine conduisit quatre-vingt-dix mille hommes sous les murs de Bude. Les opérations du siege étoient déja commencées, lorsque le Grand Visir parut à la tête de cinquante mille hommes à quelque distance du camp. Les Chrétiens, supérieurs en nombre, firent face aux Turcs sans ralentir leurs attaques. Le Grand Visir eut le chagrin de voir battre tous les détachemens qu'il envoya, ou qu'il conduisit lui-même pour faire diversion. Après deux mois d'un siege aussi pénible que meurtrier, le Duc de Lorraine entra dans Bude par les breches, & il rendit ainsi à la maison d'Autriche la place la plus importante & la capitale du Royaume de Hongrie. Il fit quartier à deux mille hommes de garnison qui y restoient. Après cette conquête, il eût été facile de vaincre les Turcs consternés; mais le Duc de Lorraine ne disposoit pas à son gré des troupes

Mauvais succès des armes ottomanes pendant toute la campagne.

que les Princes de l'Empire avoient amenées sous ses ordres. Il ne put retenir ceux qui voulurent se répandre dans la haute & basse Hongrie pour assiéger les places qui restoient encore aux Turcs. Tandis que les Généraux Husler & Caraffe formoient le siege de Segedin, ville très-forte de la haute Hongrie, qu'ils ne prirent qu'après deux mois & demi de tranchée ouverte, le Prince de Bade se rendit maître de Simonthorn, de Capoſwar, de Cinq-Eglises; & le Général Scherfemberg s'empara de Ciglos & d'Essek. Cependant le Duc de Lorraine, à la tête des troupes qui lui restoient, tenoit en échec l'armée ottomane que l'ascendant des Allemands sembloit avoir enchaînée. J. C. 1686. Hég. 1097.

Le Seraskier de Morée ne fut pas plus heureux contre les Vénitiens. Il avoit remonté sa flotte au commencement du printemps, dans l'espérance de recouvrer quelques-unes des places maritimes perdues la campagne précédente; mais Morosini, tout plein de ses succès, vogua à sa rencontre; il le contraignit de rentrer dans le détroit des Dardanelles, puis il s'empara du vieux & du nouveau Navarrin, de Napoli de Romanie; & cependant Cornaro, qui

commandoit en Dalmatie, battit deux fois le Pacha de cette Province. Le Roi de Pologne avoit pénétré une seconde fois dans la Moldavie ; il l'avoit dévastée, quoique le Vaivode Cantimir eût fait ses efforts pour persuader aux Polonois qu'il étoit leur ami. Enfin tout avoit si mal réussi dans le cours de cette campagne, que le Grand Visir n'osa jamais retourner à Constantinople, quoique sa présence y fût bien nécessaires. Il craignoit avec raison le sort que lui-même avoit fait à son prédécesseur. Il écrivit de Belgrade au Caïmacan de Constantinople, fils du fameux Kiuperli, & qui se nommoit Kiuperli comme son pere, de faire de nouveaux efforts pour trouver de l'argent, afin de réparer, s'il étoit possible, par une campagne plus heureuse, le malheur des précédentes.

J. C. 1686. Hég. 1097.

Le Grand Visir n'ose retourner à Constantinople.

Ce que le premier Ministre avoit prévu, ne manqua pas d'arriver. Le mécontentement fut tel à Constantinople, que personne ne prit le soin de le dissimuler. On se plaignoit tout haut dans les rues, dans les marchés, dans les places publiques. Les Imans excitoient le peuple par leurs cris ; & comme tout doit se diriger pour ou contre l'objet présent, on

Mécontentement des peuples à Constantinople.

oublioit Soliman pour ne blâmer que le Grand Seigneur. Un Iman eut la hardieſſe d'adreſſer la parole à ce Prince en pleine moſquée pour lui reprocher ſa molleſſe, ſes plaiſirs, le peu de ſoin qu'il prenoit de ſon Empire, la diſſolution de ſes mœurs, qui attiroit le châtiment du ciel ſur les ſujets qu'il devoit rendre heureux. En effet, on accuſoit Mahomet d'aimer mieux les jeunes Icoglans, élevés dans les odas intérieurs du ſerrail, que les femmes qu'il entretenoit en grand nombre & avec des dépenſes infinies dans ſon haram. Ce Miniſtre du Koran étoit tellement l'interprête des ſentimens de tout le peuple, que ſon audace ne fut point réprimée, & que perſonne n'entreprit d'interrompre cette apoſtrophe, pendant laquelle on remarqua beaucoup de confuſion ſur le viſage de l'Empereur. Dans les Etats deſpotiques, où l'eſclavage eſt total, où la liberté eſt effrénée. On ne parloit à Conſtantinople que de dépoſer le Sultan : tout le corps de l'Uléma, le peu de Janiſſaires & de Spahis qui compoſoient la garniſon, brûloient du deſir de mettre un frere de l'Empereur ſur le trône ; mais ils craignoient d'être déſavoués par l'armée. Cependant le

J. C. 1686. Hég. 1097.

J. C. 1686. Hég. 1097.

Impôt levé sur l'Uléma & sur plusieurs particuliers de l'Empire.

Caïmacan avoit ordre de faire de grandes levées, & le moment n'étoit pas favorable pour percevoir des impôts. Ce Ministre, qui savoit qu'on subjugue les hommes en les divisant, imagina de demander des secours, non pas au peuple, ni aux commerçans, ni aux Timariots qui possédoient les plus grandes richesses apparentes, mais à l'Uléma qui faisoit tant de bruit, aux Officiers du serrail, dont les gains, pour être obscurs, n'en étoient pas moins considérables aux Douaniers, & enfin à tous ceux qui étoient employés à des levées de deniers dans l'Empire. Le préambule du catchérif par lequel cette imposition étoit ordonnée, disoit que dans des temps malheureux il falloit employer les dernieres ressources; que tous les corps de l'Etat l'avoient servi de leur sang ou de leurs moyens; qu'il étoit juste que ceux qui avoient le plus profité des prospérités de l'Empire, contribuassent à réparer ses désastres. L'Uléma entreprit en vain de résister: le Caïmacan fit conduire aux Sept-Tours les plus considérables de ce corps, & il répondit aux citations sans nombre du Koran, que les prisonniers ne seroient point délivrés qu'ils n'eussent satisfait

à cette taxe. Elle fut perçue à travers les murmures avec beaucoup d'exactitude, tant dans Constantinople que dans les Provinces de l'Empire. Mais ces secours abondans ne produisirent pas l'effet qu'on en avoit espéré. J. C. 1687. Hég. 1098.

La campagne de 1687 fut tout aussi malheureuse que l'avoient été les précédentes. Dès les commencemens Morosini battit le Seraskier de Morée. Cette victoire lui fit ouvrir les portes de Patras, de Lépante, de Misitra, qui est l'ancienne Lacédémone, de Corinthe, de Setines, qui est l'ancienne Athenes; enfin il s'empara du reste de la Morée & de toute l'Attique dans l'espace de tems nécessaire pour parcourir ces vastes provinces. Le Général Cornaro fut aussi vainqueur en Dalmatie, & après avoir battu à plates coutures le Pacha de Bosnie, il forma le siege de Castel-Nuovo, la plus forte place du pays, la prit d'assaut & fit la garnison prisonniere. Les Polonois gagnerent peu de terrein; le fils de leur Roi Sobieski entreprit & abandonna le siege de Caminiek: mais le redoutable Duc de Lorraine avança plus avant encore en Hongrie que les années précédentes. Soliman Pacha fut battu près Mohatz, n'emportant d'autre consolation que d'a-

Les Turcs font battus par-tout, & par-tout perdent du terrein & des places.

voir vaillamment disputé la victoire. Il se retire à Peterswarandin, & distribue les débris de son armée dans les places voisines. Le Duc de Lorraine feignit d'assiéger Temeswar pour attirer les Turcs de ce côté. Après les avoir engagés dans une fausse marche, en moins de six semaines il réduisit l'Esclavonie dont les places ne firent aucune résistance, & la Transilvanie que les succès soutenus de la Maison d'Autriche soumirent bientôt à l'Empereur. Le Vaivode de Transilvanie, nommé Michel Abaffi, tout Autrichien dans le cœur, n'avoit été jusques-là fidele aux Turcs que par crainte. A peine voulut-il paroître résister à des troupes victorieuses.

J. C. 1687. Hég. 1098.

Le Grand Visir veut faire tomber sur ses Lieutenans la peine de tous ses malheurs.

Le Grand Visir de retour à Peterswarandin apprit que tous les jours, depuis sa défaite, avoient été marqués par des pertes considérables. Le bruit se répandit qu'il avoit écrit à la Porte pour demander la tête de plusieurs Pachas ses Lieutenans qu'il accusoit de lui avoir fait perdre la bataille de Mohatz. Comme il falloit jetter sur quelqu'un le blâme de cette défaite, il espéroit que ses plaintes préviendroient à Constantinople les cris de toute l'armée qui n'accusoit que lui. Les Pachas qu'il n'avoit pas osé faire

faire mourir, comprirent qu'ils étoient perdus, s'ils ne détruisoient pas à force ouverte cet ennemi caché qui n'en étoit que plus dangereux. Sciaus Pacha, le plus considérable d'entr'eux, qui avoit la confiance de l'armée, ayant assemblé tous les principaux Officiers, résolut avec eux de lever l'étendard de la révolte à la premiere occasion ; elle s'offrit bientôt. Le Grand Visir avoit envoyé un convoi dans Agria, escorté par mille Janissaires & par cinq cents Spahis, dans l'espérance que ce secours lui donneroit le temps de rassembler son armée pour faire lever le siege ; mais il en étoit arrivé tout autrement. Le convoi rencontré par un corps autrichien avoit été pillé, & les quinze cents hommes mis en déroute. Le Grand Visir crut devoir faire couper la tête à l'Aga qui avoit si mal rempli sa mission. L'appareil de cette exécution souleva les Janissaires, à la tête desquels les Pachas crioient à haute voix, qu'il ne falloit pas souffrir qu'un Général timide & sanguinaire fît mourir, selon son caprice, les sujets de Sa Hautesse, tandis qu'il ne pouvoit pas entamer ses ennemis. Sciaus Pacha ayant reproché au Grand Visir, à la tête de l'armée, son incapacité, son avarice

J. C. 1687. Hég. 1098.

Soulévement contre lui. Il abandonne l'armée.

& sa cruauté, Soliman voulut faire
J. C. 1687. Hég. 1098. saisir le rebelle pour qu'il fût puni à l'instant. Tous les Janissaires quitterent leurs rangs comme de concert, & les Pachas, les Agas & les Odas Pachis ayant tiré leurs cimeterres, le malheureux Visir comprit qu'il ne lui restoit à choisir qu'entre la mort ou l'infamie. Il prit le dernier parti. Comme le jour étoit prêt à finir, il rentra précipitamment dans sa tente; & quelque temps après, étant monté à cheval à la faveur de l'obscurité, il emporta les sceaux de l'Empire & l'étendard de Mahomet. Ceux qui observoient ses démarches, aimerent mieux le voir se couvrir de honte à la face de tout l'Empire, que de tremper leurs mains dans son sang.

Sciaus est fait Grand Visir par les soldats qui marchent vers Constantinople.

La nouvelle de cette fuite ayant été répandue, les Pachas s'assemblerent dès la pointe du jour pour nommer un autre Général. Tous unanimement proclamerent Sciaus Pacha. Lorsqu'on le présenta aux troupes appellées sous les armes, les Spahis & les Janissaires saluerent Sciaus Grand Visir, sans qu'il fût possible de leur faire comprendre que le Grand Seigneur étoit seul en droit de conférer cette dignité. Comme l'armée s'obstinoit même contre la volonté de Sciaus,

car il se repentoit déja d'avoir poussé si loin la rebellion, les plus animés lui dirent qu'il falloit mourir sur l'heure, ou se résoudre à conduire l'armée à Constantinople ; Sciaus ne balança plus. Les mutins députerent quatre Pachas devant eux pour notifier au Grand Seigneur le choix qu'ils avoient fait, & l'avertir qu'ils marchoient à Constantinople pour y chercher leur paie de neuf mois. J.C. 1687. Hég. 1098.

Soliman Pacha, qui avoit fui de Peterswarandin à Belgrade, puis à Andrinople, s'arrêta dans cette ville pour y attendre des ordres de la Porte. Les nouvelles de la révolte jetterent dans Constantinople une consternation générale. Mahomet chanceloit sur son trône, & tous ceux qui avoient été ou ses conseils ou les compagnons de ses débauches, attendoient en silence le coup dont ils étoient menacés. Soliman mandé à Constantinople avoit envoyé devant lui le sceau de l'Empire & l'étendard de Mahomet, espérant que cette démission volontaire lui sauveroit la vie & la liberté. En effet, lorsqu'il arriva au serrail, le Grand Seigneur le reçut avec bonté, le plaignit, & déféra aux conseils de ce foible Ministre, qui lui répéta plusieurs fois qu'il n'étoit

J. C. 1687. Hég. 1098.

plus temps de réſiſter, qu'il falloit obéir aux circonſtances.

Le Grand Seigneur confirme cette élection. Comment ſes Députés ſont reçus.

Le Selictar Aga ou Porte-épée fut envoyé au-devant de l'armée, & chargé de porter au Grand Viſir proclamé par les troupes les ſceaux & l'étendard de Mahomet. On lui donna pour compagnons de voyage le Defterdar, qui s'étoit enfui avec le Viſir Soliman, & qui eſpéroit être bien reçu à la faveur de la nouvelle qu'il portoit, & le Réis Effendi ami de Sciaus. Ces Officiers avoient ordre de ſonder les eſprits, & de commander au nouveau Grand Viſir & à l'armée de retourner ſur leurs pas, en cas qu'on voulût encore reconnoître l'autorité de Mahomet. Les trois envoyés du Prince, arrivés près d'Andrinople où l'armée étoit déja, apprirent leur miſſion aux gardes avancées. On ſe mit en devoir de les conduire tous trois aux pieds de ce nouveau Miniſtre; mais deux ſeulement arriverent à ſa tente; car les troupes qui haïſſoient le Defterdar, parce qu'il avoit retardé leur paiement, arracherent cet Officier à ſes deux collegues & le firent mourir ſous leurs coups à l'inſtant même. Le Selictar & le Réis Effendi étant parvenus, non ſans effroi, devant Sciaus, ce Général reçut avec indifférence les ſceaux & l'é-

tendard que ſon Maître lui envoyoit; & comme l'un des députés prononçoit à haute voix que Sa Hauteſſe déclaroit Sciaus Pacha ſon Grand Viſir & Généraliſſime de ſes armées, tous ceux qui accompagnoient le Miniſtre s'écrierent que Sciaus étoit déja Grand Viſir. Le Réis Effendi ayant ajouté que l'intention du ſublime Empereur étoit que l'armée retournât ſur les frontieres de Hongrie : » nous ſavons » mieux que lui ce qui convient à » l'Empire, s'écrierent-ils tous enſemble, nous n'allons à Conſtantinople que pour le lui apprendre ». On ordonna aux députés de ſe retirer, comme on auroit pu faire à des Hérauts d'armes chargés de déclarer la guerre; & le Grand Viſir répondit au Selictar, qui réclamoit les préſens d'uſage lorſque le premier Miniſtre reçoit les ſceaux & la nouvelle de ſon élévation : » J'étois Grand Viſir » avant que vous fuſſiez arrivés : au » reſte je vous fais le préſent le plus » conſidérable que vous puiſſiez ac» cepter, puiſque je vous laiſſe la » vie «.

J. C. 1687. Hég. 1098.

Ces Députés, ſi mal accueillis, étant de retour à Conſtantinople, y redoublerent la conſternation. Ils dirent que tout retentiſſoit dans le

J. C. 1687. Hég. 1098.

camp d'imprécations contre l'ancien Grand Visir. Mahomet, que la crainte rendoit cruel, résolut de lui faire couper la tête, déférant au conseil que lui avoit donné ce même Soliman, de ne résister à rien de ce que l'armée exigeroit de lui. Il fit embaumer cette tête, & chargea ceux qui devoient la porter aux mécontens de les assurer qu'on alloit aviser aux moyens non seulement de fournir leur paie échue, mais même de les payer d'avance à l'avenir, pourvu qu'ils vouluſſent retourner en arriere. En effet, le Grand Seigneur avoit déja fait des réformes considérables dans son serrail; en un seul jour huit cents femmes très-bien faites, sorties du haram, furent vendues à l'encan à qui voulut les payer. Il fit frapper en monnoie d'or & d'argent la plus grande partie de sa vaisselle, il dépoſa le Mufti qui avoit autorisé par son fetfa la guerre d'Allemagne.

Il fait mourir l'ancien Grand Visir Soliman.

Néanmoins l'armée avançoit à grandes journées. Ni le sacrifice de l'ancien Grand Visir, ni les promesses pour l'avenir, ni l'or qu'on envoya au nouveau Général pour le distribuer aux troupes, ne purent appaiſer les mutins. Ils entraînoient leurs Chefs qui dans les conseils avoient toujours penché pour la modération. Le Grand Sei-

gneur assembloit tous les jours son Divan ; il descendoit à des justifications, & même à des prieres. Les Pachas & les Gens de Loi, qui composoient cette assemblée, lui répondoient que ce n'étoit pas eux qu'il falloit gagner. Il étoit vrai pourtant que le corps de l'Uléma haïssoit autant Mahomet que ceux dont on lui faisoit avec raison tant de peur. Les Effendis se souvenoient de la taxe considérable qu'il leur avoit fait supporter, & ils voyoient avec une joie secrette qu'un Prince religieux & tout dévoué à l'Uléma, Soliman, frere de Mahomet, étoit prêt à occuper son trône. Le nouveau Mufti, appellé Calil, qui devoit à Mahomet son élévation récente, n'osoit pas cabaler contre lui : mais le Nakib, ou Chef des Emirs, & le Schérif de Sainte-Sophie, premiere mosquée de Constantinople, tous deux très-distingués dans leur corps, tant par leurs dignités que par le crédit qu'ils avoient acquis, représentoient sans cesse au peuple & aux soldats demeurés dans Constantinople, que l'Empire ottoman périroit infailliblement sous le regne d'un Prince qui n'avoit ni bonnes intentions, ni talens, ni courage ; que l'armée venoit pour déposer Mahomet,

J. C. 1687. Hég. 1098.

Les Gens de Loi préparent le peuple à la révolution.

& qu'il seroit aussi dangereux qu'injuste de lui résister.

J. C. 1687. Hég. 1098.

Mahomet tente pour la troisieme fois de faire mourir ses freres. Il en est empêché par le Caïmacan & le Bostangi Pachi.

Le Grand Seigneur, qui ne voyoit autour de lui que de la consternation & de la crainte, tenta pour la troisieme fois de faire mourir ses freres. Il crut que ce vieux respect pour le sang ottoman, qui tient à la religion des Turcs, les empêcheroit de déposer le seul rejetton de la race impériale, & qu'un crime l'affermiroit sur le trône dont on vouloit le chasser. Peut-être en effet s'y seroit-il fixé par un parricide, s'il eût eu la facilité de l'achever. Mais le Caïmacan Kiuperli, fils & petit-fils de ces deux fameux Grands Visirs qui avoient rendu les commencemens du regne de Mahomet si glorieux ; Kiuperli, disons-nous, & le Bostangi Pachi, chargés de cette horrible exécution, non-seulement s'y refuserent, mais même ils veillerent à ce que personne ne versât le sang innocent. Des gardes de Bostangis furent établies aux appartemens de tous les Princes ; les fils de Mahomet IV furent tirés du haram dans lequel les Princes sont nourris pendant leur premiere enfance. Kiuperli voulut toujours avoir les yeux ouverts sur ce dépôt qu'il sembloit que la nation lui eût confié

Cependant l'armée étoit arrivée aux portes de Constantinople. Vingt Odas de Janissaires ou de Spahis prirent poste dans la ville : le reste fut distribué pour garder le port, les portes & les fauxbourgs. Sciaus Pacha, chef d'une conspiration dont il n'étoit ni le moteur ni le plus zélé complice, obtint de tous les principaux Officiers qui l'environnoient, qu'il verroit Mahomet. En effet, dès le jour de son entrée dans Constantinople, 30 Octobre, il parut aux genoux de ce Prince avec tout le respect qu'un Grand Visir légitime doit rendre à son Empereur. Sciaus ne lut dans les yeux de son Maître que de la foiblesse & de la crainte. Mahomet fit une longue apologie de sa conduite, dans laquelle il rappella la gloire de son regne sous les deux Visirs Kiuperli. Il ajouta qu'il avoit puni les Ministres qui l'avoient engagé indiscrettement dans la guerre contre l'Allemagne; qu'il avoit renoncé à ses plaisirs, à ses trésors, à ce qu'il aimoit le mieux dans le monde, pour payer ses troupes & réparer les malheurs des armes ottomanes; que si l'on vouloit sa déposition pour le bien de ses sujets, il étoit prêt à descendre du trône, que si l'on en vouloit à sa vie, il la sacri-

J. C. 1687. Hég. 1098. Arrivée de l'armée à Constantinople.

J. C. 1687. Hég. 1099.

J. C. 1687. Hég. 1099.

fieroit volontiers. Mahomet prononça ces dernieres paroles en versant des larmes. Sciaus Pacha, ému de pitié, quitta son Maître pour se rendre à la Mosquée, où le Corps de l'Uléma & les Officiers des Janissaires & des Spahis l'attendoient. Le Chef des Emirs avoit déja parlé avec beaucoup de véhémence; il avoit interpellé le Caïmacan Kiuperli, pour que ce Ministre convînt que Mahomet lui avoit intimé l'ordre d'éteindre par un assassinat toute la race impériale. Les louanges que le Chef des Emirs donna en même temps au Caïmacan & au Bostangi Pachi, les appellant les sauveurs de l'Empire & les protecteurs de la race ottomane, engagerent ces deux grands Officiers à convenir de l'ordre qu'ils avoient reçu, & à détailler les mesures qu'ils avoient prises pour empêcher que d'autres ne commissent ce crime. Ce récit excita l'indignation générale. Le Grand Visir & le Mufti tenterent en vain de défendre l'Empereur, on leur imposa silence par des cris; & ils comprirent que les efforts qu'ils feroient pour conserver le sceptre à Mahomet, pouvoit leur faire perdre à eux-mêmes leur dignité, leur liberté, & peut-être la vie. On convint d'envoyer les deux Effen-

dis qui avoient déterminé tous les suffrages, pour signifier à Mahomet sa déposition. Ils s'acheminerent vers le serrail au milieu du peuple qui accompagnoit & retardoit leur marche. Ayant montré aux Boſtangis & aux Icoglans un ordre signé du Grand Visir & du Mufti, ils pénetrerent jusques dans l'intérieur de l'appartement. Ils y trouverent Mahomet accablé de douleur. Le Chef des Emirs lui parla d'abord avec le respect qui étoit dû à celui qui avoit été quarante ans son Maître : mais ce Prince s'étant engagé dans une longue apologie, qui finit par des imprécations contre ses sujets rebelles : « Nous ne » sommes venus, lui répondit le » Schérif de Sainte-Sophie, ni pour » entendre ton éloge, ni pour » écouter tes injures. Descends du » trône, que tu n'es pas digne de » remplir, & prépares-toi à occuper » le reste de tes jours la prison dans » laquelle tu as voulu faire assassiner » ton frere. » A ces mots les deux députés se retirerent, laissant le Kiaïa du Boſtangi Pachi pour garder le Prince détrôné.

J. C. 1687. Hég. 1099.

Déposition de Mahomet IV.

J. C. 1687.
Hég. 1099.

SOLIMAN II.

VINGTIEME REGNE.

Soliman monte sur le trône.

LE Boſtangi Pachi & le Chef des Eunuques blancs conduiſirent auſſitôt les deux Effendis à l'appartement dans lequel le Prince Soliman étoit gardé. Ce Prince, âgé pour lors de quarante-ſix ans, méditoit ſans ceſſe le Koran & la Sunna, & n'avoit jamais pris aucune part aux intrigues ni aux révolutions qui pluſieurs fois avoient menacé ſa vie. Il fit, ou parut faire, comme ſes prédéceſſeurs, quelques difficultés d'accepter l'Empire, diſant que l'habitude d'une retraite de plus de quarante ans ne lui avoit laiſſé prendre d'autres connoiſſances que celles du Koran & de la Sunna. « Puiſ-
» ſant Empereur, lui répondit le Chef
» des Emirs, cette Loi dont vous
» avez fait une étude ſi particuliere,
» eſt celle avec laquelle vous nous
» gouvernerez; c'eſt elle auſſi que
» votre frere a ſi indignement tranſ-
» greſſée. Dieu & le ſaint Prophête
» vous commandent, par notre voix,
» de venir vous aſſeoir ſur le trône

» de vos peres. » Le nouvel Empereur obéit avec une répugnance affectée. On le revêtit malgré lui d'une robe doublée de marte zibeline, on mit à son turban les trois aigrettes, à son côté le poignard orné de diamans, marques de la souveraineté. Il fut conduit dans la salle du Divan, où le Grand Visir, les Pachas du banc, le corps de l'Uléma, enfin tous les Chefs des corps militaires, Janissaires, Spahis, Levantis & autres l'attendoient pour baiser le bas de sa veste. Comme on conduisoit le nouvel Empereur à cette cérémonie, il demanda ce qu'alloit devenir le Prince détrôné. Sur la réponse que lui fit le Bostangi Pachi, qu'il occuperoit le même appartement dont lui Empereur venoit d'être tiré, Soliman, soit pitié, soit qu'il craignît les reproches de son frere, pria avec instance qu'on ne le lui fît pas rencontrer. Arrivé dans le lieu où il devoit paroître en Monarque absolu, ce Prince marqua par sa contenance timide que la pompe qui l'environnoit, & l'autorité dont on alloit l'accabler, lui étoient également étrangeres. Il confirma le Grand Visir Sciaus Pacha dans sa dignité, ainsi que tous les Officiers qui rempliſſoient le Divan,

J. C. 1687. Hég. 1099.

J. C. 1688. Hég. 1099.

Il fit l'abdeſt (1) en préſence de cette nombreuſe aſſemblée, puis il la congédia après qu'il eut exhorté chacun en peu de mots à remplir ſes devoirs.

Révolte dans laquelle le Gr. Viſir ſuccombe.

Il ſembloit que les Janiſſaires n'euſſent conſenti à faire Soliman Empereur que pour ſe livrer à tous les déſordres que ce foible Prince ne pourroit pas réprimer. Pendant tout le cours de cette révolution, ils avoient été mécontens du Grand Viſir qui, lorſqu'ils avoient quitté les frontieres de la Hongrie, s'étoit laiſſé entraîner par eux plutôt qu'il ne les avoit conduits, & qui n'avoit acquieſcé qu'avec peine à la dépoſition de Mahomet. Les Bulak-Agalaris qui ſont des chefs des Janiſſaires, répondant à-peu-près aux Colonels des troupes de France, allerent tous enſemble demander au Grand Viſir la paie de leurs Odas, qui n'avoit pu être complettée malgré les retranchemens qu'avoit fait Mahomet, & le préſent d'uſage à l'avenement de chaque Empereur. Il s'en falloit beaucoup qu'il y eût dans le

(1) L'abdeſt eſt le lavement des mains; lotion la plus indiſpenſable & la plus ſtrictement ordonnée par la Loi de Mahomet, elle ſe fait une fois par jour, & de plus avant toutes les actions importantes.

trésor public tout l'argent nécessaire pour faire face à ces deux dépenses. Le Grand Visir essaya enfin de les payer de belles paroles. Après des instances assez vives, trois jours s'étant écoulés, ces mutins déclarerent que, puisqu'on ne vouloit pas leur donner l'argent qui leur étoit dû, ils en prendroient où ils pourroient en trouver. Ils se mirent à piller les maisons les plus riches de la ville, sur-tout celles des Effendis, des négocians & des douaniers. Le Grand Visir envoya plusieurs fois ses Delis pour réprimer ces désordres : les Gardes du premier Ministre avoient été constamment battus par des soldats plus aguerris, plus redoutés, & qui marchoient toujours en grand nombre. Enfin Sciaus Pacha ayant surpris & fait mourir quelques-uns d'eux, les Janissaires, au lieu d'aller en tumulte au serrail, selon leur usage, demander la déposition du Ministre, l'attaquerent dans son palais. Il se défendit vaillamment à la tête de ses Delis & de quelques domestiques : mais, après une longue résistance & bien du sang répandu, il fallut céder au nombre. Le Grand Visir tomba sous plusieurs coups, & sa maison fut saccagée, comme auroit pu l'être une

J. C. 1688. Hég. 1099.

J. C. 1688. Hég. 1099.

citadelle. Au mépris des mœurs & de la Loi muſulmane, les Janiſſaires violerent l'aſyle ſacré du haram. Les ſœurs, les épouſes, les concubines de l'infortuné Grand Viſir, devinrent la proie de leur cruauté & de leur licence. Après s'être ſouillés du ſang de celles qui avoient tenté de réſiſter à toutes ces horreurs, ils traînerent les autres preſque nues dans les rues de Conſtantinople, & les vendirent à qui voulu les acheter. Les Muſulmans n'avoient ſenti que de la crainte lorſqu'on avoit pillé leurs maiſons, & ils n'avoient ſongé à ſe mettre à l'abri de la rapine qu'en cachant avec ſoin leurs effets les plus précieux. L'inſulte faite aux femmes convertit la frayeur de tout ce peuple en indignation & en déſeſpoir. En un inſtant les rues furent pleines de gens armés qui ſe précipiterent avec furie ſur ceux qui avoient oſé tranſgreſſer la Loi de Mahomet, juſqu'à outrager la pudeur aux yeux de tous. Les bourgeois qui n'étoient pas armés, jettoient par les fenêtres tout ce que le haſard offroit à leur rage. Plus courageux pour interdire l'entrée de leurs harams que pour défendre leurs biens, leur liberté ou leur vie, ces citoyens, ſans chefs, ſans diſcipline, preſque

sans armes, trouverent une force qu'ils ne se connoissoient pas. Des bandes de Janissaires tomboient écrasées sous des masses énormes lancées du haut des maisons, & les soldats vengeoient la perte des leurs par un nouveau carnage. Ce désordre effroyable ne paroissoit pas prêt à finir, lorsque le Mufti, plus courageux que les Pachas qui n'avoient osé se commettre au milieu d'une populace en furie, parut dans tous les endroits où les combattans étoient le plus animés. Le Chef de la Loi, précédé de l'étendard de Mahomet, ordonnoit à haute voix à tous les Musulmans, au nom du Prophête, de cacher le glaive qui ne doit, disoit-il, être tiré que contre les infideles. L'appareil que le Mufti offroit à leurs regards, son autorité, son courage, en imposerent également aux soldats & au peuple. Les Janissaires se presserent de regagner leurs Odas, & on ne s'occupa plus que du soin de donner la sépulture aux morts qui étoient en grand nombre dans les rues. J. C. 1688. Hég. 1099.

Le Visir, successeur de Sciaus Pacha, ne posséda cette dignité que quatre jours; comme il voulut faire arrêter les auteurs de la sédition, elle étoit prête à se rallumer, lorsque Suite de la révolte.

J. C. 1688. Hég. 1099.

Soliman, par le Conseil du Mufti, déposa le nouveau Visir, & conféra les sceaux à Mustafa Pacha, le plus riche des Musulmans, qui loin de punir les Janissaires, employa de grandes sommes à les appaiser. Plusieurs Odas reçurent une partie de ce qu'ils avoient prétendu, & marcherent avec docilité sous les ordres du Grand Visir Mustafa contre le Pacha de Nicomédie qui avoit profité des troubles de Constantinople pour détourner le produit des impôts de sa Province. Ce nouveau rebelle fut facilement réprimé; & le Grand Visir, plus heureux que ses prédécesseurs, espéra voir le calme renaître.

Les mauvais succès, tant contre les Allemands que contre les Vénitiens, déterminent le Grand Seigneur à envoyer des Ambassadeurs pour demander la paix.

On peut juger que depuis la déposition de Mahomet les affaires de Hongrie n'avoient fait qu'empirer. L'Empereur Léopold étoit parvenu à faire déclarer son fils Roi héréditaire de Hongrie. En vain l'Empereur Turc avoit déclaré de nouveau Tekli, Prince de cet Etat tributaire de la Porte, les Impériaux avoient pris Agria & Mongats où la Comtesse de Tekli s'étoit défendue quatre mois avec tout le courage & toute la conduite d'un Général consommé, & où cette héroïne avoit enfin perdu sa liberté. Illok, Petersvarandin, Ti-

tul, Albe-Royale avoient ouvert leurs portes : pour comble de malheur le Duc de Baviere s'étoit rendu maître de Belgrade après un long siege qui avoit coûté aux Turcs neuf mille hommes de garnison tués ou faits prisonniers. Les Vénitiens avoient à la vérité manqué le siege de Négrepont que la mésintelligence des Officiers du Pape & du Grand Duc, les pluies continuelles, les maladies & plusieurs autres revers avoient contraint le Généralissime Morosini d'abandonner : mais ils s'étoient rendu maîtres en Dalmatie de quatre places dans lesquelles ils avoient établi des garnisons. La Pologne, seule des Puissances opposées à la Porte, n'avoit fait aucun progrès cette année. Le Grand Seigneur & son Ministre comprirent qu'il étoit temps de faire la paix. La fierté ottomane s'humilia jusqu'à envoyer des Ambassadeurs vers l'Empereur Léopold, sous prétexte de l'instruire de l'avénement de Soliman au trône de Constantinople, mais dans la vérité pour ménager secrettement une paix devenue nécessaire. Le moment étoit favorable, puisque la guerre allumée contre la France contraignoit Léopold à retirer de Hongrie les troupes des

J. C. 1688. Hég. 1099.

J. C. 1688. Hég. 1099.

Cercles, celles du Palatinat & une grande partie des siennes, pour faire face à ce redoutable ennemi. Louis XIV par les armées nombreuses qu'il leva le premier, & qui étonnoient l'Europe, contraignoit les Puissances belligérantes à faire les plus grands efforts. Les Turcs espéroient beaucoup de cette importante diversion : un Effendi, nommé Suubficar, & un Grec Interprête de la Porte, appellé Mauro Cordato, furent chargés l'un & l'autre de se rendre au camp des Allemands pour proposer une suspension d'armes. Ce Mauro Cordato jouissoit à la Porte de la plus grande considération qu'aucun Chrétien ait jamais pu obtenir parmi les Turcs. Lui seul peut-être de tous ceux de sa religion eut entrée dans le Divan & fut revêtu du caractere d'Ambassadeur. Le Grand Seigneur, tout religieux qu'il étoit, surmonta sa répugnance naturelle pour ceux que les Turcs nomment Giaurs ou Infideles. Il donna de sa bouche des instructions à Mauro Cordato, qu'on croyoit plus souple & plus habile que Suubficar, tant l'intérêt des Musulmans étoit grand de désarmer Léopold.

L'Electeur de Baviere venoit de s'emparer de Belgrade, lorsqu'il vit

arriver dans son camp les Ambassadeurs de Soliman II, sous prétexte de leur rendre des honneurs, il leur montra son armée triomphante. Le Prince répondit à la proposition qu'ils lui firent de suspendre toute hostilité, qu'il étoit Général des troupes de l'Empereur, & non son Plénipotentiaire, chargé de conquérir la Servie & la Bulgarie, non de négocier la paix; que s'ils avoient quelque chose à proposer à Sa Majesté Impériale, ils devoient l'aller trouver à Vienne. Les Ambassadeurs Turcs se rendirent en effet dans cette capitale de l'Autriche, qui avoit opposé une digue si puissante au torrent de leurs conquêtes, & dont le siege malheureux étoit l'époque de leur décadence. D'abord ils se bornerent à notifier à Léopold dans une audience publique l'avénement de Soliman au trône de ses peres, & la nécessité à laquelle les Ordres de l'Etat s'étoient vus réduits d'ôter le sabre d'Othman des mains de Mahomet, trop foibles pour le porter. Ils s'attendoient que les Ministres Allemands leur feroient quelque ouverture pour la paix; mais comme ceux-ci s'obstinoient au silence, Mauro Cordato, que sa religion devoit rendre moins suspect aux

J.C. 1689. Hég. 1100.

Les Ambassadeurs refusent les conditions proposées.

J.C. 1689. Hég. 1100.

Autrichiens, proposa sous main de laisser à l'Empire d'Occident toutes les conquêtes qu'il avoit faites. Léopold, persuadé que le moment étoit venu de chasser les Turcs de l'Europe entiere, fit dire aux Ambassadeurs qu'il n'entendroit à aucunes propositions de paix, si leur Maître ne commençoit par renoncer, non seulement à la Hongrie, mais encore aux Provinces limitrophes, telles que l'Esclavonie, la Croatie, la Bosnie, la Servie, la Bulgarie & la Transilvanie; qu'alors il stipuleroit les intérêts de ses alliés; qu'il demanderoit pour les Polonois la Valaquie, la Moldavie, une partie de la Tartarie-Crimée; pour les Vénitiens la cession de la Morée & de la côte de Négrepont, depuis Corfou jusqu'à Corinthe, & d'une partie de la Dalmatie. Les Ambassadeurs, épouvantés de ces prétentions, répondirent qu'ils n'avoient pas de pouvoirs pour dépouiller ainsi leur Maître: aussi-tôt l'Empereur, imitant l'usage des Turcs contre les Ministres étrangers, fit renfermer ceux ci dans le château de Puttendorf où ils furent traités avec beaucoup d'égards. On ne voulut pas leur interdire la correspondance avec la Porte. Les Impériaux respectoient le droit des gens, même en voulant y manquer.

Ils sont retenus en prison.

Le Grand Seigneur, à la nouvelle du mauvais succès de sa négociation, ordonna des prieres publiques pour obtenir, disoit-il, le secours de Dieu contre les Infideles. Il publia des défenses nouvelles de boire du vin, & il fit des ordonnances très rigoureuses pour corriger ses sujets, & sur-tout ses soldats, de ce vice qui outrage la nature, & qui est plus commun parmi les peuples de l'Orient & du midi que parmi ceux de l'Occident & du Nord. Plusieurs exemples d'hommes mis à mort avec les compagnons de leurs débauches réprimerent, pour un temps, la licence qui avoit été à son comble pendant le regne de Mahomet. Le religieux Monarque, qui jamais n'avoit manié l'épée, mais qui avoit appris dans le Koran que c'est une œuvre agréable à Dieu, même un devoir, de la tirer du fourreau contre les Infideles, résolut de conduire ses troupes en Hongrie. Il croyoit avoir attiré sur elles la bénédiction du ciel par un grand nombre d'œuvres méritoires, telles que des prieres, des jeûnes, des aumônes, des méditations sur le Koran, sur la Sunna; mais Soliman, très versé dans la connoissance de sa loi, ignoroit deux sciences nécessaires à celui qui avoit

J. C. 1689. Hég. 1100.

Le Grand Seigneur ordonne des prieres publiques, & se dispose à commander ses troupes.

J. C. 1689. Hég. 1100.

pris les rênes de l'Empire, la ſcience de la guerre & celle du gouvernement. Il paroiſſoit plus fait pour régir un couvent de Dervis qu'une vaſte Monarchie, dont les reſſouces s'épuiſoient, & qui penchoit vers ſa ruine. Comme il arrivoit à Sophie, capitale de la Bulgarie, il apprit que le Prince Louis de Bade, ſucceſſeur du Duc de Lorraine, s'étoit emparé de Sighet ou Sigeſtwar, & qu'il s'avançoit dans la Servie avec une armée fraîche & bien diſciplinée, la certitude qu'il faudroit bientôt en venir aux mains ralentit l'ardeur du dévot Soliman. Il ſe contenta d'envoyer en Eſclavonie au Comte de Tekli, qui y commandoit, un corps formé de ce qui y reſtoit de Hongrois révoltés, l'épée, la veſte & la maſſe de Vaivode de Tranſilvanie. Ce Général avoit reçu de Louis XIV des ſecours d'argent plus efficaces que ne pouvoient être de vains titres.

Il change d'avis.

Le Grand Seigneur mit à la tête de l'armée qu'il ne vouloit plus commander, non pas le Grand Viſir Muſtafa, auſſi ignorant dans l'art militaire que ſon Maître, mais le Seraskier Rejeb, autrefois chef de brigands à qui l'on ſuppoſoit de grands talens pour la guerre, parcequ'il avoit déſolé

désolé l'Asie, & qu'il s'étoit rendu redoutable à tous les Pachas membres du Divan, qui avoient trouvé plus sûr de l'admettre parmi eux, que d'entreprendre de le punir. Ce Chef de bandits, habile à désoler des campagnes, à égorger des cultivateurs sur les champs qu'ils étoient prêts à moissonner, n'entendoit rien à cette guerre savante que quelques hommes avoient apprise à l'Europe depuis plusieurs années. Il attendit le Prince de Bade près de Passarovits sur les bords de la Morave, dans un camp désavantageux, qu'un Magicien, qu'il traînoit à sa suite, l'avoit assuré devoir être le théâtre de sa victoire. Il donna bataille contre l'avis des Chefs qui commandoient sous ses ordres, & par l'inspiration de son Magicien. Les Turcs découragés avant de combattre furent bientôt mis en déroute. Rejeb, après avoir perdu bien du monde, recueillit les débris de son armée sous le canon de Nissa, où le Prince de Bade l'atteignit bientôt. La présomption & l'obstination du Magicien, la confiance imbécille du Chef firent perdre aux Turcs une seconde bataille. Ce revers, plus encore que le premier, ouvre la Bulgarie au vainqueur, qui s'empare

J. C. 1689. Hég. 1100.

Le Séraskier Rejeb, envoyé pour commander l'armée, est battu deux fois, & perd beaucoup de terrein.

J. C. 1689. Hég. 1100.

avec rapidité de Niſſa, Vidin, Oſſova, Pirote. L'alarme ſe répand juſqu'à Sophie d'où le Grand Seigneur ſe preſſe de ſortir. La ſévérité de ſa religion ne lui permit pas de laiſſer vivre le Seraskier Rejeb, qui, contre la loi de Mahomet, avoit conſulté un Magicien : il fut étranglé, non pas pour avoir prodigué le ſang muſulman & perdu des reſſources précieuſes, mais pour avoir tranſgreſſé le Koran. Les troupes commandées par Tekli ne furent pas plus heureuſes que la grande armée : le Prince de Bade ayant appris que Tekli approchoit de Vidin, détacha un corps qu'il confia au Général Picolomini. Tekli, qui avoit perdu par la priſe de Vidin un beau palais très-richement meublé, prétendoit recouvrer cette place. Picolomini lui en fit perdre le deſir en l'attaquant à l'improviſte, en diſperſant ſa petite armée, & le forçant d'aller cacher ſon exiſtence dans les murs de Nicopolis.

Le Grand Seigneur le fait étrangler.

Les affaires de la Morée n'avoient pas été ſi mauvaiſes pour les Turcs cette année que les précédentes. Le zèle inconſidéré de quelques Prêtres Vénitiens, & même du Général Moroſini qui avoit été fait Doge, avoit alarmé les Mainottes nouveaux alliés,

Révolte des Mainottes.

Schismatiques Grecs qui tenoient à leur culte autant que les Vénitiens tenoient au leur. L'intolérance des Italiens avoit renversé quelques Eglises & gêné l'exercice de la Liturgie grecque. Les Mainottes les plus zélés regretterent la liberté dont ils jouissoient sous l'empire des Musulmans, & ils crurent qu'ils devoient s'éloigner des Chrétiens pour pouvoir être Chrétiens à leur maniere. Ils demanderent à la Porte un Vaivode de leur province & de leur communion. Un Forçat, nommé Libérius, qui gémissoit depuis plusieurs années sur les galeres ottomanes, après avoir été pris en course sur un corsaire de sa nation, fut le Prince que Soliman choisit aux Mainottes. Cet homme adroit & courageux quitta le bagne dans lequel il étoit gardé, pour devenir Souverain & presque fondateur de Monarchie. Arrivé dans son pays avec la veste, l'épée, la massue & l'investiture du Grand Seigneur, il leve l'étendard de la rebellion, assemble les siens, leur annonce la liberté & la paix s'ils veulent mériter l'une & l'autre. Cette nouveauté fut reçue avec transport. Les Vénitiens, dispersés dans les peuplades des Mainottes, ne tinrent point contre des

J. C. 1685. Hég. 1100.

J. C. 1689. Hég. 1100.

enthousiastes qui croyoient défendre la cause de Dieu sous les ordres d'un libérateur envoyé par lui-même. Cette révolution coûta peu de sang, parce que les Vénitiens ne se mirent pas en devoir de recouvrer les lieux dont ils avoient été chassés; ils obtinrent des Mainottes, par une espece d'accord, que ceux-ci demeureroient neutres.

Léopold veut à son tour faire la paix.

Léopold, qui étoit pressé par la France, malgré ses succès contre le Turc, commençoit à desirer sincérement la paix avec son ennemi vaincu. Il manda les deux Ambassadeurs, qui n'avoient pas été tellement resserrés dans le château de Puttendorf, qu'ils n'eussent reçu des instructions de leur cour. Léopold entendit avec étonnement que ces Turcs, battus de tous côtés, loin d'offrir, comme ils avoient fait d'abord, d'abandonner aux Autrichiens leurs conquêtes, vouloient rentrer, non-seulement dans ce qu'ils avoient perdu la campagne précédente, mais même dans la plus grande partie de la Hongrie. L'Empereur renvoya ces Ministres, qu'il appelloit téméraires & insensés, dans le même château où il sembloit qu'ils eussent pris tant d'audace. Ce changement n'étoit pas l'ouvrage du Grand

Visir Mustafa, que son incapacité venoit de faire déposer. Le Caïmacan Kiuperli avoit été mis à sa place; il étoit fils & petit-fils des deux célebres Visirs du même nom, qui seuls avoient donné à l'Empire Ottoman, depuis sa fondation, l'exemple d'une famille puissante & illustrée dans plusieurs races. Ce Ministre, héritier des talens de ses peres, étoit parvenu à leur faveur, en ramenant dans Constantinople l'abondance & le bon ordre après la rebellion. Il avoit gagné la confiance du peuple & sur-tout de l'Uléma, dont les membres avoient un grand crédit sur l'Empereur régnant. Avec le crédit de ceux-ci, il avoit déraciné de grands abus, & s'étoit opposé aux déprédations des habitans du serrail, troupe inutile & avide, accoutumée à dévorer la substance du peuple & des soldats. Kiuperli ayant persuadé au religieux Soliman de lui confier l'administration des finances du haram, que le Kislar Agasi dissipoit, ce Caïmacan s'étoit insinué peu-à-peu dans la confiance de son Maître, & lui avoit démontré que tous les désordres du regne passé & du sien venoient de l'incapacité des Ministres & des Généraux que ceux-ci avoient choisis. Le Grand Seigneur, plein de

J. C. 1689. Hég. 1100. Déposition du Grand Visir. Un troisieme Kiuperli devient Gr. Visir.

J. C. 1689. Hég. 1100.

bonnes intentions, résolut d'élever à la dignité de premier Ministre celui qui lui paroissoit devoir en remplir le mieux les fonctions. Mustafa fut déposé, & comme ses richesses, accumulées dans trois différentes Pachelies de l'Asie, n'avoient pas diminué pendant dix-huit mois qu'il avoit possédé l'emploi de Grand Visir, quoiqu'il eût payé de ses deniers, comme on l'a vu, le présent réclamé par les Janissaires à l'avénement de Soliman au trône, le Grand Seigneur confisqua tous les biens de cet infortuné Visir, qui fut conduit en exil dans une des isles de l'Archipel. Une pension de cinquante aspres par jour seulement lui fut assignée pour sa subsistance. Elle rentra bientôt dans le trésor public; car Mustafa, pénétré de chagrin, ne survécut que peu de mois à sa disgrace.

Il met de l'ordre dans les finances.

Kiuperli, à peine à la tête du Divan, changea toute l'administration intérieure; & il prouva que les ressources d'un grand Etat sont immenses, quand on sait faire succéder l'ordre & l'économie aux désordres & aux déprédations. Quelque pressans que fussent les besoins d'argent, Kiuperli commença par soulager Constantinople & les provinces d'un impôt

presque arbitraire que son prédécesseur avoit mis sur la viande. Cette libéralité, à laquelle personne ne s'étoit attendu, remplit le peuple de joie, & tous les Officiers, tant supérieurs qu'inférieurs, de surprise. Leur étonnement augmenta lorsqu'ils virent tous les Defterdars, tous les Intendans des Mosquées, tous les Receveurs des Douanes, cités pour rendre compre en plein Divan de leurs gestions depuis qu'ils manioient les deniers publics. Rien ne servit d'apporter des décharges d'Officiers qui n'étoient pas les Visirs; car, pour dérober la connoissance de leurs rapines, les premiers Ministres faisoient toujours donner des acquits des sommes englouties dans leurs trésors, par des Officiers inférieurs qui étoient censés les avoir employées à différens usages, afin qu'un Prince soupçonneux ne demandât pas compte à eux seuls de ce qu'ils pouvoient dire avoir été employé sans leur participation. Kiuperli, qui savoit que ses peres avoient toujours dirigé par leurs mains les finances de l'Empire, & que le seul Grand Visir a droit de donner des acquits, affecta de ne recevoir aucune excuse à cet égard; & comme il étoit sûr que ceux qui s'étoient prêtés

J. C. 1689. Hég. 1100.

Il gagne la confiance du peuple.

J. C. 1689. Hég. 1100.

à l'avidité des Miniſtres, avoient tiré parti de leur infidélité, il déclara aux Officiers qui avoient ou donné ou reçu de pareils acquits, qu'il falloit que les ſommes diſſipées ſe retrouvaſſent. Il fit vendre impitoyablement les terres & tous les effets des dépoſitaires qui ne lui juſtifioient pas d'un valable emploi de l'argent, depuis la mort du ſecond Kiuperli. Pluſieurs ſe firent juſtice à eux-mêmes, de peur d'en éprouver une plus rigoureuſe : ils apporterent des reſtitutions au tréſor public avant d'y être contraints. Kiuperli ôta tous les timars à ceux qui ne faiſoient pas un ſervice actuel à l'armée. Il n'excepta de cette loi rigoureuſe que les vieillards hors de combat par leurs bleſſures ou par de longues fatigues. Ces timars furent donnés en compenſation des thaïmes ſupprimées : ce ſont des eſpeces de penſions qui ſe paient par jour ; pour ſubvenir aux beſoins de ceux qu'on croit devoir nourrir aux dépens de l'Etat. Le Grand Viſir défendit qu'il ſortît un aſpre du tréſor public, que pour la paie des ſoldats ou des dettes contractées, parce que, diſoit-il, le Koran défend expreſſément à ceux qui doivent, Monarque ou autre, de faire des libéralités du bien qui n'eſt pas à eux.

On espéroit qu'un Ministre si sage donneroit à l'Empire Ottoman la paix dont cet Etat épuisé paroissoit ne pouvoir pas se passer. Le Mufti, tous les Ministres l'en pressoient : le Grand Seigneur lui-même la desiroit, d'après le cri général. On assembla un Divan, dans lequel les Chefs de l'Uléma, tels que les Cadileskiers & les Mollacs, furent admis. Ceux-ci exagérerent la position & les malheurs de l'Empire, la disette d'hommes & d'argent, le découragement des troupes & l'incapacité des Chefs ; ils conclurent d'une voix presque unanime à demander la paix aux Allemands, & à charger les Ambassadeurs d'accepter toutes les conditions qu'il plairoit à Léopold de leur faire. Le Cadileskier d'Asie s'éleva tout seul contre ce parti, le traitant de lâcheté ; & adressant la parole au Grand Visir, il lui dit qu'un homme comme lui devoit faire naître des ressources dans un grand Etat, qui n'étoit épuisé que par l'incapacité de ses prédécesseurs, que lorsque son ayeul avoit pris les sceaux de l'Empire, il avoit trouvé tout dans le plus grand désordre. » Dans nos » terres fertiles, ajouta le Cadiles- » kier, le troupeau sera toujours gras » & nombreux, lorsque nous aurons.

J. C. 1689. Hég. 1100.

Assemblée du Divan où la continuation de la guerre est résolue.

J. C. 1689. Hég. 1100.

» des bergers vigilans & des chiens
» courageux, capables d'arracher les
» agneaux à la dent de la bête cruelle
» & fugitive. Des Généraux sans
» talens ont laissé prendre nos villes,
» il faut aller les recouvrer. Les
» finances sont épuisées, la sage éco-
» nomie du Visir les rétablira bientôt.
» Les Séraskiers ont perdu l'élite de
» nos troupes dans des batailles aussi
» honteuses que meurtrieres, la valeur
» des Ottomans n'est pas encore abat-
» tue. Que Kiuperli leve des recrues
» nouvelles, que lui-même les con-
» duise au combat, & nos ennemis
» connoîtront bientôt que les Otto-
» mans sont bons soldats sous un Gé-
» néral habile. Enfin le Koran nous
» défend de faire des traités avec les
» Giaurs, à moins qu'ils ne soient
» vaincus. Le Prophête, qui a dicté
» cette loi, obtiendra pour nous les
» moyens de l'accomplir. C'est un
» crime de douter de la Providence,
» c'en est un plus grand de se refuser
» aux ressources qu'elle veut nous
» envoyer. » Kiuperli écouta ce dis-
cours avec transport. Flatté & encou-
ragé par des louanges, il fit entrevoir
à l'Empereur un succès certain, sans
qu'il lui en coûtât ni danger ni fati-
gues; & il osa promettre la victoire

à ceux qui lui demandoient la paix.

J. C. 1689. Hég. 1100.

Les Ambaſſadeurs relégués à Puttendorf eurent ordre, ſans paroître rompre tout à fait la négociation, de la rendre ſi difficile, que la campagne pût s'engager. Le Grand Viſir comptoit beaucoup ſur la puiſſante diverſion des François. L'Ambaſſadeur de France, M. de Château-neuf, avoit montré à ce Miniſtre tout l'embarras dans lequel la guerre contre ſon Maître devoit jetter l'Allemagne. Le Grand Viſir eſpéroit ne trouver en Hongrie ni les Généraux ni les armées qui, pendant ſept années, y avoient fait des progrès ſi étonnans. Kiuperli envoya une invitation circulaire dans toutes les provinces de l'Empire, à tous les bons Muſulmans & à tous les braves patriotes, de venir venger les malheurs de la Nation. Quelque deſpotique que ſoit le gouvernement des Turcs, la fertilité du climat, l'enthouſiaſme de leur religion, les attachent à leur patrie. Ils aiment juſqu'au ſang de leurs Deſpotes, qu'ils ont verſé pluſieurs fois, mais qu'ils veulent toujours voir ſur le trône. Ils aimoient auſſi le ſang de Kiuperli : la mémoire de ſon pere & de ſon aïeul étoit récente ; & quoique le nouveau Grand Viſir n'eût jamais commandé

Kiuperli fait des recrues

J. C. 1689. Hég. 1100.

les armées, la sageſſe qu'il avoit marquée dans les commencemens de ſon miniſtere avoit prévenu tout l'Empire en ſa faveur. On accourut en foule ſous ſes drapeaux. Les Odas des Janiſſaires & des Spahis choiſirent pour ſe recruter l'élite de la jeuneſſe. Il ſe forma beaucoup de corps d'Aſapes, qui camperent ſous les murs de Conſtantinople, ſoumis à une diſcipline ſi ſévere, qu'on ne s'appercevoit pas dans aucun quartier de la ville qu'une armée l'environnoit. Il étoit incroyable combien, en peu de mois, Conſtantinople & ſes environs avoient éprouvé de changemens. L'ordre avoit amené par-tout l'abondance; Kiuperli, perſuadé que la juſtice eſt faite pour tous les hommes, s'appliquoit à la rendre avec la plus grande exactitude aux Chrétiens Grecs, Catholiques, Proteſtans ou Arméniens, aux Juifs, aux Idolâtres, enfin à tous ceux que les Muſulmans qualifient du titre injurieux de Giaurs. Ce Miniſtre, qui ſavoit combien les étrangers ſont utiles dans un pays dénué de commerce par la pareſſe des habitans, ſavoit auſſi que la bonne foi eſt l'ame de ce commerce. Il mettoit la plus grande attention à défendre les Marchands des vexations

Acte de juſtice de Kiuperli. Il ſoumet les Prêtres Grecs à l'impôt dû par tous ceux qui ne ſont pas Muſulmans.

fréquentes qu'une avidité mal entendue leur faiſoit éprouver de la part des Turcs groſſiers, qui ſe croyoient diſpenſés d'être juſtes avec ceux qu'ils appelloient Infideles. La politique du Viſir alloit juſqu'à protéger la religion de chacun. Il avoit été très-ſévere envers les Prêtres Grecs appellés *Papas*; il les ſoumit au tribut que paient tous les ſujets qui ne ſont pas Muſulmans. Les Prêtres Grecs ſchiſmatiques s'en étoient diſpenſés juſqu'alors ſur le fondement d'une prétendue exemption accordée par Mahomet à un Moine du mont Sinaï, qui, diſoit-on, lui avoit prédit dans ſa jeuneſſe ſon élévation future. Le Viſir traita de fable ce qui juſqu'alors avoit paſſé pour un fait avéré, ajoutant que ce qui pouvoit avoir été accordé aux Religieux du mont Sinaï ne devoit pas appartenir à tous les Prêtres Grecs. Il avoit ſoumis ceux-ci à un impôt d'autant plus important pour le tréſor public, que le Clergé Grec eſt très-nombreux, & aſſez riche des libéralités de ceux de leur communion. Mais quoiqu'il eût ôté aux Miniſtres de cette liturgie un privilege uſurpé, il fit à tous les Grecs une faveur qui n'a pas peu contribué à les multiplier dans l'Empire Ottoman.

J. C. 1689. Hég. 1100.

J. C. 1690. Hég. 1101.

Il donne une église à un village grec qui n'en avoit point.

Le Visir, en partant à la tête de son armée, au commencement du printemps, pour la Servie qu'il vouloit recouvrer, passa par un village habité seulement par des Chrétiens Grecs. Ces payſans n'avoient ni Prêtres ni église, parce que l'Uléma ne permettoit pas qu'on établît des temples d'une religion étrangere dans les lieux qui n'en avoient point au moment où ils avoient été conquis. Nonobstant cette loi, qui n'étoit écrite en aucun lieu, mais qui avoit été scrupuleusement observée, le Grand Visir ordonna qu'on construiroit une église grecque dans ce village, & qu'on appelleroit un Prêtre de cette religion pour la desservir. Kiuperli répondit aux représentations qu'on ne manqua pas de lui faire, qu'il falloit que les hommes eussent une religion, ou qu'ils devinssent des brigands, & qu'il valoit mieux que l'Empire fût habité par des Grecs qui cultiveroient la terre & qui paieroient les impôts, que par des bêtes féroces. En reconnoissance du bienfait qui causoit une joie vive à ces pauvres colons, Kiuperli exigea une poule par chef de famille toutes les fois qu'il passeroit dans ce lieu : à l'instant vingt poules lui furent apportées. Le

Grand Visir retournant l'année suivante à Constantinople, repassa par le même lieu, & il reçut deux cents poules de ceux qui étoient venus avec empressement s'établir dans ce village. « Voyez, dit-il aux Officiers » qui l'environnoient, ce que pro- » duit la tolérance. J'ai augmenté la » puissance de notre grand Monar- » que, & j'ai forcé ces bonnes gens » à bénir notre gouvernement, qu'ils » haïssoient. »

J. C. 1690. Hég. 1101.

La premiere campagne de Kiuperli fut aussi glorieuse, que la précédente l'avoit été peu. Les Janissaires reprirent sous lui leur antique valeur : ils en avoient besoin, pour recouvrer quelques-unes des places que l'incapacité des derniers Séraskiers avoit fait perdre en si grand nombre. Le Grand Visir avoit à ses ordres quarante-cinq mille hommes d'infanterie & quarante mille chevaux. Ceux-ci lui furent de peu d'utilité pour faire la guerre de siege : mais les timariots ne sont obligés de servir qu'à cheval : & comme les finances de l'Empire n'étoient pas entierement réparées, Kiuperli avoit moins de troupes soudoyées qu'il n'eût voulu en avoir. Néanmoins il fit de grandes choses à la tête de cette armée peu confidé-

J. C. 1690. Hég. 1011.

Kiuperli prend plusieurs villes, & remporte une grande victoire.

rable. Son intention étoit de s'emparer de Belgrade, il s'assura d'abord des places voisines. Sarkioï fut sa premiere conquête ; il y trouva cinq cens Heyducs, auxquels il accorda la liberté de se retirer où ils voudroient, pourvu que ce ne fût dans aucune place de guerre, leur déclarant qu'il feroit mourir impitoyablement tous ceux d'entre eux qui seroient pris les armes à la main. Le Grand Visir ayant de là porté le siege devant Nissa, le Comte de Staremberg qui y commandoit, défendit ce poste avec beaucoup de valeur, moins dans l'espoir de le garder que pour donner le temps de réparer les fortifications de Belgrade. Après vingt-cinq jours de tranchée ouverte, pendant lesquels beaucoup de sang fut répandu, le Comte, dans l'impossibilité de tenir plus long-temps, demanda les honneurs de la guerre que le Visir voulut bien lui accorder. Comme la garnison étoit prête à défiler, les Janissaires reconnurent dans les rangs quelques-uns des Heyducs de Sarkioï, renvoyés sur leur promesse de ne point combattre de toute la guerre. Ils furent arrêtés dans l'instant même ; & la sortie de la garnison ayant été retardée, ceux

des Heyducs qu'on venoit de surprendre, confesserent dans l'horreur des tortures que tous leurs camarades étoient entrés comme eux dans Nissa. Kiuperli menaça le Comte de Staremberg de passer la garnison entiere au fil de l'épée, si tous les délinquans ne lui étoient pas remis à l'instant même. Il n'y eut pas moyen de refuser cette justice à celui qui étoit bien en état de se la faire. Les cinq cens Heyducs tirés des rangs, furent décimés aux yeux de la garnison allemande & de l'armée turque. Vingt seulement furent pendus sur l'heure, & tous les autres ayant été mis à la chaîne, furent envoyés sur les bancs des galeres. Vidin & Semendrie se rendirent à la premiere sommation. Kiuperli, sûr de ses derrieres, crut qu'il étoit temps d'entreprendre le siege de Belgrade. A peine avoit-il assis son camp devant cette place dans laquelle on comptoit dix mille hommes de garnison, qu'il apprit que le Général Veterani marchoit à lui à grandes journées à la tête de trente mille Allemands. Kiuperli s'avança à sa rencontre avec sa cavalerie, laissant l'infanterie toute entiere à la poursuite du siege. Tandis qu'il tenoit les Allemands en échec, la fortune

J. C. 1690. Hég. 1001.

J. C. 1690. Hég. 1101.

le favorisa plus qu'il n'avoit osé l'espérer. Le feu ayant pris à un magasin à poudre contigu à la muraille précisément dans l'endroit où toutes les batteries étoient dirigées, il s'y fit une large breche. Le Pacha qui commandoit en l'absence de Kiuperli, sut profiter de cet événement favorable & du trouble des ennemis; il donna l'assaut, tandis que la commotion étoit encore si récente, que mille Janissaires montés aux échelles furent précipités avec un pan de mur qui croula par leur effort. Cet accident ne fit que rendre l'opération plus facile; la ville fut bientôt rendue, & comme Kiuperli n'étoit pas là pour réprimer la fougue & la cruauté, le Pacha eut beaucoup de peine à sauver trois mille hommes de la garnison. Le Grand Visir, à la nouvelle de ce succès, revint sur ses pas; il employa quelque temps à réparer les breches de cette place qu'on regardoit comme le boulevart de la Hongrie. Il ravitailla Temeswar réduite aux dernieres extrémités par un blocus de trois années, & ayant fait passer le Danube à ses troupes, il se rendit maître en assez peu de temps de Lippa, d'Orsova, & de tout le pays qui avoisinoit ces places. Comme il avoit entrepris le

siege d'Essek, le Général Veterani vint attaquer son camp. Kiuperli s'y étoit attendu. Il reçut l'effort de l'ennemi avec autant d'habileté que de courage. La perte de cette journée fut irréparable pour les Allemands, puisque sept mille hommes seulement échapperent au fer ou à la captivité; que presque tous les Officiers de marque périrent, & que les Turcs s'emparerent d'un nombre infini de drapeaux, de timbales, & de tout ce qui pouvoit signaler une grande victoire. J. C. 1690. Hég. 1101. Bataille d'Essek.

Malgré ce brillant succès, le Grand Visir fut contraint de lever le siege d'Essek par les approches de l'hiver, & parce qu'il voulut opposer ses troupes au Prince Louis de Bade, qui avoit amené une armée dans la Transilvanie contre le Vaivode Tekli, vainqueur au commencement de la campagne, mais chassé depuis de ses nouveaux Etats. Les Polonois ne firent rien cette année qu'exposer leur armée dans les déserts de la Moldavie à la disette & aux maladies qui leur en ravirent plus de la moitié. Pour les Vénitiens, ils furent aussi heureux cette campagne qu'ils l'avoient été les précédentes. La ville de Napoli de Malvoisie, qui restoit seule aux Turcs dans la Mo-

rée, se rendit à la République après
J. C. 1690. Hég. 1101. un blocus de dix-sept mois. L'Amiral Daniel battit vingt vaisseaux turcs sur les côtes de Mitilene, en coula sept à fond & mit le reste en fuite. Cornaro prit deux villes dans l'Albanie & dans la Dalmatie. Le Pacha d'Herzecovine ayant tenté de se rendre maître d'une petite place, fut repoussé par la garnison & par les bourgeois, fait prisonnier & conduit à la chaîne avec la meilleure partie de ses troupes. Malgré ces revers, les succès en Hongrie avoient relevé le courage des Ottomans.

Retour du Grand Visir à Andrinople. Le Grand Visir fut reçu à Andrinople, où étoit la Cour, avec les démonstrations de la joie & tous les honneurs du triomphe. La confiance des troupes, l'admiration du peuple, l'incapacité du Monarque, tout contribuoit à augmenter l'autorité de Kiuperli. Selon les usages de la Porte, ce n'étoit qu'avec lui que les Ambassadeurs devoient traiter, soit pour les intérêts de leurs marchands, soit pour les affaires du dehors : mais Kiuperli, au lieu de rendre au Grand Seigneur les propositions des Ministres étrangers, & de prendre les ordres de son Maître, prononçoit souverainement sur les plus grands intérêts,

& le Grand Seigneur s'applaudissoit d'être délivré d'un fardeau trop pesant pour ses mains. J. C. 1690. Hég. 1101.

L'Ambassadeur de France, M. de Châteauneuf, étoit chargé par sa Cour à la fois de quatre négociations importantes. Il s'agissoit de perpétuer la guerre contre l'Empereur; de ménager la paix avec la Pologne, afin que l'ennemi commun fût de plus en plus affoibli, d'engager les Turcs à ne pas reconnoître le Prince d'Orange Roi d'Angleterre, & conséquemment se confisquer les bâtimens Anglois qui se disoient sujets de cet usurpateur; enfin d'obtenir la restitution des Saints Lieux à Jérusalem en faveur des Catholiques Romains à qui ils devoient appartenir. La continuation de la guerre contre l'Empire d'Occident étoit trop conforme au desir du premier Ministre & à l'intérêt de la nation, qui commençoit à se relever de l'état d'abattement dans lequel elle avoit langui plusieurs années, pour qu'il fût difficile d'y déterminer Kiuperli. Les Ambassadeurs Ottomans demeurerent toujours à Puttendorf sans aucun pouvoir de la part de leur Cour. La seconde négociation étoit plus difficile. Le succès de la campagne ayant enflé le courage des Turcs, Négociations avec l'Ambassadeur de France. J. C. 1691. Hég. 1102.

& sur-tout du Grand Visir, ils ne
J. C. 1691. vouloient rendre Caminiek aux Po-
Hég. 1102. lonois que démoli. Le Roi & la République, qui regardoient avec raison cette place importante comme le boulevart de la Pologne, n'en desiroient la restitution qu'autant qu'elle seroit en état de défense. Les propositions furent rejettées de part & d'autre. Cette affaire long-temps discutée, ne finit qu'avec celle de l'Empire d'Occident. A l'égard de la confiscation des vaisseaux anglois, quoique l'opération parût être favorable, à cause de l'avantage qui devoit en revenir à la marine ottomane, diminuée par l'effort des Vénitiens, le Grand Visir la refusa obstinément. Il répondit aux raisons de M. de Châteauneuf, qui s'efforçoit de démontrer l'injustice & l'usurpation du Prince d'Orange, que celui-là étoit véritablement Roi d'Angleterre, que les Anglois reconnoissent pour tel; & qu'il ne falloit pas qu'un peuple, qui avoit plusieurs fois déposé ses Empereurs, refusât aux autres nations le droit de changer de Maître. Il restoit la restitution des Saints-Lieux : cet objet intéressoit la politique autant que la religion. Les Grecs, dépositaires de ces temples si vénérés des Fideles,

exerçoient de grandes vexations sur ceux qui n'étoient pas de leur communion. Il y avoit eu plusieurs fois des combats à Jérusalem, & du sang répandu sur le tombeau de celui qui a ordonné à Pierre de cacher le glaive tiré pour sa défense, & à ses Apôtres d'aller répandre la foi parmi les hommes, comme des agneaux parmi les loups. Ceux que la dévotion attiroit à Jérusalem s'y exposoient au danger d'ôter la vie ou de la perdre. Les Ambassadeurs de France, chargés plus particulierement à Constantinople de la protection des Catholiques, avoient pendant plus d'un siecle réclamé en vain la justice due aux Orthodoxes. M. de Châteauneuf profita, pour se la faire rendre, du besoin que le Turc croyoit avoir de Louis XIV. Malgré la faveur des Moines Grecs, des ordres furent donnés au Sangiac de Jérusalem de leur ôter la disposition du St. Sépulcre : mais ces ordres, qui satisfirent pour un moment le Roi de France & son Ministre, furent mal exécutés. Les Turcs ne purent se résoudre à perdre l'argent qu'ils tiroient des Grecs, & que ceux-ci avoient tiré d'abord des pélerins.

J. C. 1691. Hég. 1102.

Cependant tout retentissoit à Andrinople de cris d'allégresse à la nou-

velle que le Seraskier Capelan Ali, au milieu des glaces de l'hiver, avoit repris sur les Vénitiens Canina & Valone, dont ceux-ci s'étoient emparés la campagne précédente, lorsque les infirmités du Grand Seigneur ayant dégénéré en hydropisie, ce Prince voulut retourner à Constantinople par l'inquiétude naturelle aux malades atteints mortellement. Le mal qui empiroit empêcha Kiuperli de retourner en Hongrie au commencement du printemps, comme il l'avoit projetté. Plusieurs Grands Officiers parloient sourdement de mettre sur le trône un des fils de Mahomet IV; le Grand Visir au contraire réclamoit la regle en faveur d'Achmet, frere de l'Empereur régnant, & l'aîné de tous les Princes de la Maison Ottomane, si l'on excepte Mahomet IV qui vivoit encore. La prudence & la fermeté du Grand Visir déconcerterent la brigue; & lorsque le 24 Juin l'Empereur eut été étouffé par l'hydropisie, à laquelle les Médecins n'avoient trouvé aucun remede, personne n'osa élever la voix en faveur de Mahomet ni d'aucun de ses enfants. On a vu que Soliman n'avoit eu aucune part aux grandes choses qui furent faites sous son regne. C'étoit le sort des Kiuperli de gouverner

J. C. 1691. Hég. 1102.

Succès pendant l'hiver contre les Vénitiens.

Mouvemens pour mettre un des fils de Mahomet IV. sur le trône. Kiuperli s'y oppose.

Mort du Gr. Seigneur.

Portrait de Soliman.

verner les Turcs sous des Princes imbécilles, & d'exercer à la fois toutes les fonctions d'un Ministre vigilant & la suprême autorité d'un Prince despotique. Soliman, tout entier à la méditation du Koran & aux pratiques qu'il recommande, passa pour un saint dans l'esprit de tous les Ottomans qui ne peuvent le regarder comme un grand Monarque : au défaut de belles actions, ils lui attribuent des miracles. Comme on manquoit d'eau, disent-ils, dans le palais de Constantinople par une forte gelée, Soliman en fit paroître tout-à-coup dans un bassin de marbre pour faire l'abdest ; & aussi-tôt que ce devoir fut rempli, l'eau disparut comme elle étoit venue. La conduite de Soliman envers Mahomet IV son frere le peindra mieux que les puérilités débitées sur son compte par les dévots Musulmans. Le Prince déposé étant tombé malade dans sa prison, fit prier l'Empereur de lui envoyer des Médecins qui pussent le secourir. Soliman répondit que, si ces Médecins, au lieu de soulager son frere, le faisoient mourir par des remedes mal administrés, ou que la force du mal l'emportât malgré des soins éclairés, on pourroit dire que l'Empereur avoit hâté la fin de celui

J. C. 1691. Hég. 1102.

J. C. 1691. Hég. 1102.

qu'il avoit sujet de craindre, qu'il étoit plus expédient d'abandonner Mahomet à la Providence qui a compté les jours de tous les hommes, qu'elle le sauveroit mieux que tous les Médecins ensemble, ou qu'elle le retireroit du monde malgré eux. Mahomet revint de cette maladie, & il ne dut en effet qu'à la nature la santé que les meilleurs remedes ne lui auroient pas rendue plus parfaite. Soliman II régna trois ans & neuf mois.

J. C. 1691. Hég. 1102 & 1103.

ACHMET II.

VINGT-UNIEME REGNE.

Visite d'Achmet II à son frere Mahomet.

LA premiere action d'Achmet II, après avoir ceint le sabre d'Othman & reçu les sermens des Grands Officiers de l'Empire, fut d'aller visiter Mahomet IV dans sa prison. Le nouvel Empereur trouva ce foible Prince pénétré de crainte. Les vœux de quelques-uns de ses anciens serviteurs, qui avoient voulu mettre Mustafa son fils aîné sur le trône, étoient parvenus jusqu'à lui : Mahomet n'ignoroit pas même qu'on avoit parlé de lui rendre l'Empire ; & comme en pareille occasion il avoit tenté de faire périr ses freres, par un retour sur lui-même il attendoit la mort pour lui & pour ses enfans. Achmet aussi incapable de gouverner que ses deux prédécesseurs étoit plus humain qu'eux. Sa visite n'avoit point d'autre objet que de rassurer son frere. Il lui dit en l'abordant avec assez de gaieté : J'ai été quarante ans sous votre dépendance, c'est mon tour à présent ; mais le vôtre reviendra peut-être quel-

J. C. 1691. Hég. 1102 & 1103.

que jour : ainsi je veux en bien user avec vous. Après une heure de conversation familiere, Prenez courage, mon frere, dit l'Empereur à Mahomet en le quittant ; vous m'avez laissé vivre lorsque vous étiez mon maître, j'en ferai autant de vous ; & il lui envoya, pour adoucir sa solitude, plusieurs femmes qui ne pouvoient plus avoir de postérité, ce qui arrive en Turquie beaucoup plutôt que dans les autres climats.

La Cour se transporte à Andrinople. Levée de troupes.

Soit que le Grand Visir craignît de trop exposer le nouvel Empereur à la vue de ses sujets, soit qu'il crût nécessaire d'approcher la Cour du théâtre de la guerre, il persuada au Grand Seigneur de se transporter à Andrinople. Là, de nouveaux soldats accoururent en grand nombre de toutes les Provinces de l'Empire Ottoman pour s'enrôler sous les drapeaux de ce Visir que la conquête de Belgrade faisoit regarder comme le restaurateur de sa patrie. Kiuperli, que cet empressement devoit flatter, ne voulut pas cependant qu'on levât plus de troupes qu'il n'en avoit destiné pour la campagne suivante. L'ordre nouvellement établi dans les finances ne permettoit pas que les dépenses fussent forcées. Il défendit aux Pachas & aux Chefs des

différens corps d'augmenter le nombre des soldats ; il ne faut pas, disoit-il, tant de Vrais-croyans pour réduire des Giaurs déjà épouvantés. Tandis que Kiuperli étoit occupé du bien public, l'envie faisoit des efforts pour le détruire. L'économie, qui s'étendoit sur toutes les parties de l'administration, blessoit beaucoup les Officiers de l'intérieur du serrail, sur-tout Omar, Kislar Agasi ou Chef des Eunuques noirs. Nous avons vu dans le cours de cette histoire que le Kislar Agasi, maître absolu du haram après l'Empereur, trouve toujours des occasions de s'enrichir, tant par l'intérêt que toutes les femmes, même les Sultanes, ont de ménager sa faveur, que par l'administration des mosquées royales dont les revenus immenses sont tous dans sa main. Le Grand Visir avoit osé lui en demander compte, conformément à la loi qui prononce que tous les biens des mosquées seront réservés pour soutenir les guerres contre les Infideles, après néanmoins que l'entretien des Imans auroit été prélevé. Kiuperli ayant maintenu cette regle plus que ne l'auroient voulu le Kislar Agasi & son Kiaïa, chargés de la garde de ces trésors, il ne fut pas difficile de soulever con-

J. C. 1691. Hég. 1102 & 1103.

Conspiration contre Kiuperli : comment il la dissipe.

J. C. 1691. Hég. 1102. & 1103.

tre le Grand Visir ce peuple d'eunuques & de femmes, avec lesquels l'Empereur vivoit plus familierement qu'avec ses Génétaux ou ses Ministres. Kiuperli fut peint aux yeux de ce foible Prince comme un rebelle & un usurpateur, qui, non content de gouverner l'Empire, osoit encore donner des loix à son Souverain dans son serrail & au milieu de son haram, puisqu'il disposoit à son gré des trésors qu'on disoit réservés uniquement pour les dépenses de sa Hautesse. On ajouta que l'intention du Grand Visir étoit de déposer Achmet pour faire monter un de ses neveux sur son trône. Le Sultan, persuadé que son Grand Visir étoit coupable, n'osoit pas lui demander compte de son administration. Les ennemis du Ministre répugnoient à ce parti autant qu'Achmet, craignant que Kiuperli, soutenu par la faveur des soldats, du peuple, & même du Divan, ne se justifiât très-facilement & ne déconcertât leur brigue. Les femmes que le Kislar Agasi faisoit agir obtinrent de l'imbécille Achmet que le Grand Visir, attiré aux portes du haram, sous prétexte de s'entretenir avec la Sultane, seroit étranglé par les eunuques noirs commis pour l'accompagner. Celui

que tous les bons Musulmans regardoient comme leur plus ferme espérance, & que les ennemis de l'Empire redoutoient avec tant de raison, alloit périr par les complots & par les mains de ce que l'univers à de plus méprisable, si un muet de ceux qu'on entretient dans le serrail pour servir de bouffons, comme si l'humanité n'y étoit déja pas assez avilie, ayant découvert cette conjuration, n'eût accouru pour en avertir Kiuperli. Ces malheureux, à qui la nature à refusé tout à la fois les organes de la parole & de l'ouïe, & qu'on se plaît à rendre difformes par une bizarrerie digne de ceux qui peuvent s'en amuser, sont ordinairement doués d'une intelligence & d'une adresse qui supplée à tout ce qui leur manque, soit pour entendre, soit pour être entendus. Ils comprennent ce qui se dit, quelquefois par le seul mouvement des levres; un geste, un coup d'œil suffit pour les instruire. Ils ont entre eux un langage particulier, opéré par le mouvement des doigts, que presque tout le monde entend & parle comme eux, soit dans le serrail, soit dans le haram, à cause du silence absolu qu'on y fait observer sous des peines très séveres. Un muet donc ayant surpris le secret du Kislar

J. C. 1691. Hég. 1102 & 1103.

J. C. 1691. Hég. 1102. & 1103.

Agasi, lorsqu'il conféroit avec son Kiaïa dans la chambre de l'Empereur, sachant même que le Prince avoit donné les mains à ce funeste complot, accourut pour l'apprendre au Grand Visir, moins dans la vue de sauver la vie à ce Ministre, que pour se venger du Kislar qui l'avoit fait châtier cruellement quelques jours auparavant pour une faute légere. A peine le muet avoit appris à Kiuperli le danger qu'il couroit, lorsque le chef des Baltagis vint lui commander de la part de l'Empereur de se rendre au serrail. Le Grand Visir, qui ne se piquoit pas d'une obéissance aveugle, ordonna au Baltagi Pachi de reprendre le chemin du serrail, l'assurant qu'il alloit le suivre; mais, au lieu d'effectuer sa promesse, il assemble chez lui les principaux Officiers des différens corps, & il leur fait part de ce que le muet venoit de lui apprendre. Comme il entreprenoit l'apologie de sa conduite, un cri général s'éleve : » Périssent tous les Empereurs foibles » & injustes, dirent les Officiers, & » conservons à notre tête le sage, le » valeureux Kiuperli qui lui seul a » sauvé l'Empire «. Ils vouloient s'armer à l'instant & assembler les troupes : si Kiuperli eût dit un mot, la conspi-

ration, jusques-là supposée, seroit devenue véritable, & auroit eu un plein succès : mais le sage Ministre ne voulut pas susciter une révolution inutile ; il lui suffit d'écarter & de punir les mauvais Conseils d'un Prince, sous le nom duquel il avoit toujours compté qu'il régneroit véritablement. Néanmoins les troupes prennent les armes, elles enveloppent le serrail, & le Grand Visir s'y présente environné de plusieurs Pachas & Agas de l'armée. Il fait dire au Grand Seigneur, renfermé dans le haram, qu'il n'y auroit sûreté pour lui-même que quand il auroit livré le Kislar Agasi & son Kiaïa. Le demi-homme, qui avoit appris de bonne heure que son complot étoit découvert, avoit adroitement pris la fuite, muni de quelques effets précieux ; on ne le revit plus. L'effroi de tous les ennemis du Grand Visir ne pouvoit être comparé qu'à celui du Grand Seigneur qui se trouva trop heureux que son premier Ministre voulût bien lui faire grace. Le Kiaïa du Kislar Agasi & quelques autres complices, furent pendus sur l'heure à la vue des troupes, & le Grand Visir se disposa à partir pour la Hongrie dans le dessein de mériter de plus en plus la faveur du peuple & l'amour des soldats

J. C. 1691. Hég. 1102 & 1103.

J. C. 1691. Hég. 1102. & 1103.

Kiuperli étoit à la tête de cent mille hommes de troupes choisies. Les succès de la derniere campagne avoient enflé le courage des chefs & des soldats, tellement que les Ottomans, constamment battus pendant vingt années sous des Généraux incapables, se croyoient invincibles sous Kiuperli. Le Grand Visir, arrivé à Belgrade, apprend que le Prince de Bade est sous Peterswarandin à la tête d'une armée presque aussi nombreuse que la sienne. On assemble le Conseil de guerre; on convient de marcher à la rencontre des Autrichiens pour les faire rétrograder jusqu'à Bude, en cas qu'ils refusent la bataille. Deux ponts sont jettés sur la Save, l'armée passe. Le Prince de Bade, à la nouvelle des mouvemens des Turcs, se retranche dans un lieu nommé Salankemen où il attend l'ennemi; Kiuperli ne tarde pas à paroître. Comme il observoit la position des Autrichiens, un corps de cinq mille Allemands qui vouloit joindre le Prince de Bade, débouchant une forêt, rencontre l'armée ottomane entre le camp autrichien & lui. Cette troupe vigoureusement chargée, est bientôt mise en un tel désordre, que pas un seul combattant n'évite ou la mort ou

Les Turcs se mettent en campagne.

les fers. L'armée du Prince de Bade n'avoit pas eu le temps de se mettre en bataille ; ce carnage étoit déja achevé. Les Janissaires pleins d'espoir & de courage, regardoient ce premier succès comme un présage assuré d'une victoire plus importante ; mais à peine on en étoit venu aux mains, lorsque Kiuperli, dont l'activité le portoit par-tout où il pouvoit croire sa présence nécessaire, fut atteint d'une balle dans la tempe qui le renversa de dessus son cheval. Depuis cet instant il ne donna plus le moindre signe de connoissance, & les Chirurgiens désespérerent de sa vie. Cette nouvelle, bientôt répandue dans les rangs, y porte la terreur, tout s'ébranle, tout plie, & ceux qui s'étoient attendus à une victoire, furent les témoins ou les victimes de la déroute la plus funeste, puisque vingt-huit mille Turcs tués ou blessés demeurerent sur le champ de bataille, ainsi que trois mille Allemands ; sans compter les cinq mille qui avoient été détruits en entier avant que l'affaire générale fût entamée.

J. C. 1691. Hég. 1102 & 1103.

Bataille de Salankemen où Kiuperli est tué.

Les Ottomans ne se réunirent que sous Belgrade, où le Prince de Bade ne jugea pas à propos de les poursuivre. Il aima mieux reprendre Lip-

J. C. 1691. Hég. 1102. & 1103.

pa, que les Turcs avoient conquise la campagne précédente. Le plus ancien des Pachas, appellé Ali, qui commandoit les Turcs depuis la mort de leur Visir, se garda bien de rien entreprendre avec des troupes fraîchement battues, & tout-à-fait découragées. Il attendit l'automne dans un camp bien retranché, & il manda à Andrinople que la perte de Kiuperli avoit entraîné la perte d'une campagne qui promettoit d'être bien glorieuse. Il ne se fit rien de considérable cette année, ni de la part des Polonois, ni de la part des Vénitiens. Tous ces peuples s'attendoient à la paix générale, que l'Ambassadeur d'Angleterre & celui de Hollande s'étoient chargés de négocier, mais que l'Ambassadeur de France traversoit efficacement, en présentant toujours la diversion du Roi son Maître comme un moyen infaillible d'obtenir une paix glorieuse. L'Ambassadeur employoit encore un second moyen, que Louis XIV savoit ne pas épargner : c'étoit de répandre beaucoup d'or dans le Divan.

L'Ambassadeur de France s'oppose autant qu'il peut à la paix avec l'Allemagne.

Le Caïmacan de Constantinople, nommé Arabaji Pacha, fut élevé à la dignité de Grand Visir. Ce Ministre n'avoit ni les talens ni l'élévation de

son prédécesseur. Son avarice extrême donna l'exemple de la déprédation à tous ceux qui avoient quelque part au gouvernement ; & M. de Châteauneuf profitoit de l'avidité de tous les membres du Divan, pour acheter cherement des suffrages contre la paix. Le Grec Mauro Cordato, l'un des Ambassadeurs à Vienne, étoit chargé plus particulierement que son collegue d'examiner, & de rendre compte des détails. Mauro Cordato, gagné par l'argent de la France, mandoit au Grand Visir que la victoire de Salankemen avoit jetté plus de consternation dans la cour de Vienne, qu'une bataille perdue ne l'auroit pu faire dans tout autre temps ; que l'Allemagne étoit tellement épuisée d'hommes & d'argent, que les huit mille Autrichiens tués à Salankemen seroient beaucoup plus difficiles à remplacer, que les vingt-huit mille Turcs restés sur le même champ de bataille, & qu'il étoit impossible que l'Empire d'Allemagne soutînt la guerre encore deux ans. Ces considérations déterminerent le Grand Visir à la continuer : mais de la façon dont il s'y préparoit, on eût dit qu'il étoit lui-même payé par la Maison d'Autriche. Il commença par aban-

J. C. 1692. Hég. 1103. & 1104.

J. C. 1692. Hég. 1103. & 1104.

donner au fer des bourreaux, ſous les plus légers prétextes, pluſieurs têtes qui pouvoient lui faire quelque ombrage. Cette cruauté fit l'effet tout contraire à ce qu'il avoit eſpéré. Les amis du Pacha de Siliſtrie, du Boſtangi Pachi, du Selictar, tous étranglés, ſe liguerent contre un tyran ſanguinaire qui ne ſavoit que détruire. Une faute groſſiere, que ſon avidité lui fit commettre, fournit bientôt les moyens de le détruire à ſon tour. Il imagina de donner à une monnoie de cuivre, ſept fois ſa valeur intrinſeque, croyant enrichir l'Etat par une manœuvre qui groſſiſſoit en apparence les fonds du tréſor public; mais ce Miniſtre incapable ignoroit que l'abus de l'autorité ne peut jamais établir la confiance. Les étrangers, qui font tout le commerce de l'Orient, ne voulurent point prendre ces pieces au taux de la nouvelle ordonnance: bientôt les douaniers, & tous ceux qui percevoient les impôts, les refuſerent auſſi, quoiqu'on voulût payer les troupes & les fournitures faites au ſerrail avec cette monnoie fictive. La révolte étoit indiſpenſable, & l'injuſtice qui l'occaſionnoit, trop criante, pour que l'auteur de ces abſurdités n'en devînt pas la victime. Il fut

Le nouveau Grand Viſir, avide & incapable, eſt dépoſé.

déposé, & dépouillé des grands biens qu'une administration tyrannique lui avoit fait amasser dans plusieurs Pachelies. Turposchi, Pacha de Diarbekir, reçut l'ordre de venir prendre les sceaux de l'Empire. A peine le Cappiggi Pachi lui avoit remis le catchérif du Grand Seigneur dans le lieu de sa résidence, qu'un Officier de l'ancien Grand Visir, dépêché avant la déposition de celui-ci, arriva à Diarbekir à la tête de plusieurs Delis pour le faire étrangler. Le nouveau Ministre eu la modération de ne se point venger du mal qu'on avoit voulu lui faire. Il ramena ses bourreaux à Constantinople sans témoigner aucun ressentiment, ni a eux, ni à celui qui les lui avoit envoyés. A son arrivée, il vouloit s'occuper sérieusement de la paix. M. de Colliere, Ambassadeur de Hollande, & le Chevalier Paget, Ambassadeur d'Angleterre, la pressoient également, tous deux avoient été Consuls de leur Nation, & tous deux avoient sur l'Ambassadeur de France l'avantage d'entendre & de parler la langue turque, conséquemment la facilité de traiter eux-mêmes avec le Ministre, sans employer le ministere des Drogmans, Officiers subalternes, toujours moins instruits

J. C. 1692. Hég. 1103. & 1104.

J. C. 1692. Hég. 1103. & 1104.

que les Ambaſſadeurs des intentions de leur cour, & des reſſources de la politique. M. de Chateauneuf oppoſoit à ces antagoniſtes dangereux l'or de Louis XIV. Heureuſement pour ſes deſſeins, les Ambaſſadeurs Turcs retenus depuis quatre ans à la cour de Vienne, en étoient revenus, à cauſe de l'eſpérance qu'ils avoient donnée à Léopold de le ſervir à Andrinople, où la cour réſidoit toujours. Mauro Cordato, ſoit zele pour la Nation qui, en le faiſant Ambaſſadeur, l'avoit honoré plus qu'aucun Grec ne l'avoit encore été depuis la fondation de l'Empire, ſoit reconnoiſſance pour le Roi de France, confirma ce qu'il avoit mandé de Vienne. Turpoſchi Pacha, perſuadé que les Allemands ſeroient enfin réduits à ſolliciter une paix déſavantageuſe, fit les préparatifs de la campagne ſuivante. Comme il ne ſe ſentoit point de talent pour commander des armées, il confia la fortune de l'Empire au Séraskier Bujulki, lui recommandant de ſe tenir ſur la défenſive, d'éviter toute bataille, & de ſecourir les places que les Allemands voudroient attaquer. En effet, ce Général empêcha que les ennemis ne paſſaſſent la Save. Peut-être y eut-il peu de mérite à cette

Campagne languiſſante.

défense, qui ne fut point du tout meurtriere, les troupes de Léopold n'ayant aucune envie d'attaquer. Cependant le Général Heusler prit Varandin, qu'il bloquoit depuis quatorze mois. Il ne se fit nulle part rien de considérable cette année; tout se passa en observations entre les Polonois & les Turcs. Les Vénitiens, maîtres de la Morée, firent de vains efforts pour recouvrer l'isle de Candie : après cinquante jours de tranchée ouverte devant la Canée, ils furent contraints de se rembarquer. J. C. 1692. Hég. 1103 & 1104.

Le Grand Visir, qui ne vouloit que gagner du temps, inclinoit toujours pour la paix, jusques-là qu'il consulta le Mufti pour savoir s'il seroit contre la justice de livrer Tekli à l'Empereur Léopold, qui sembloit exiger ce sacrifice pour premier article du traité. Le Chef de la Loi, très-ambitieux & jaloux de l'autorité du Grand Visir, saisit cette occasion. Il s'éleva vivement contre cette trahison, la peignit au Grand Seigneur sous ses véritables couleurs; & comme en peu de temps il avoit pris sur l'esprit de son Maître plus d'empire que tous ceux qui l'approchoient, il détermina sans peine Achmet à changer de Ministre. Le Grand Visir

J. C. 1692. Hég. 1103 & 1104.

Turposchi fut dépose. On doit dire à sa louange que, sortant de place sans bien, il demanda pour sa subsistance un timar qui valoit au plus dix bourses. Le Sultan voulut lui en accorder trois, qui valoient ensemble quarante bourses. Turposchi les refusa constamment, suppliant son Maître de ne point prodiguer la substance de l'Etat à ceux qui ne le servoient plus, tandis qu'elle ne suffisoit pas pour tous ceux qui étoient réellement utiles.

Le Grand Visir qui veut faire la paix, est dépose. Il refuse un timar considérable.

J. C. 1693. Hég. 1104 & 1105.

Bujulki Mustafa, qui avoit commandé les troupes en Hongrie la campagne précédente, reçut les sceaux de l'Empire. Le Grand Seigneur & tous les Musulmans conçurent les plus grandes espérances pour la prospérité de leurs armes, parce qu'une Sultane accoucha de deux Princes jumeaux. Cet événement, très-commun dans la nature, arrivoit pour la premiere fois dans la Maison Ottomane. Tout l'Uléma voulut le regarder comme le présage assuré de quelque grande victoire. Les réjouissances durerent plusieurs jours, avec une pompe & une vivacité dont il y avoit eu peu d'exemples. Comme la joie des Turcs est presque toujours feroce, ils insulterent dans les rues d'Andrinople les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hol-

Naissance de deux Princes jumeaux.

lande, qu'ils savoient avoir travaillé à la paix. La mort de Mahomet IV, qui arriva au milieu de toutes ces réjouissances, n'en interrompit point le cours. Ce Prince avoit bien mérité pendant un long regne l'oubli dans lequel il fut enséveli, même avant sa mort. Mais on remarque, d'ailleurs, que la vénération des Musulmans pour la race de leurs Souverains, se porte toujours toute entiere sur le Prince régnant, & que l'extrême solitude à laquelle tous les autres sont condamnés, les efface tout à fait de l'idée des peuples.

J. C. 1693. Hég. 1104 & 1105.

Mort de Mahomet IV.

Tandis que le nouveau Grand Visir assembloit ses troupes dans les plaines d'Andrinople, & qu'il en faisoit la revue, il lui arrivoit des secours sur lesquels il n'avoit pas compté, mais qu'on paroissoit vouloir lui vendre trop cher. Un Emir Effendi, nommé Misri, Mollac de la ville de Pruse, Poëte, enthousiaste & fourbe tout à la fois, ayant rassemblé, au moyen de ses prédications fanatiques, quatre mille prosélytes auxquels il promettoit la gloire de ce monde, présage infaillible de celle du paradis, il imagina de les conduire à Andrinople, pour les offrir au Grand Seigneur comme des soldats seuls dignes, par

Histoire du faux Prophête Misri.

J. C. 1693. Hég. 1104 & 1105.

la pureté de leurs mœurs & par le feu de leur zele, de combattre les Giaurs ennemis de l'Empire Ottoman. La marche de ces fanatiques fut auſſi préjudiciable aux lieux par leſquels ils paſſerent, que pénible pour eux-mêmes; car leur Prophête ne leur ayant point amaſſé de proviſions, & ne pouvant leur fournir aucune paie, ils étoient réduits à dérober leur ſubſiſtance au nom du Dieu des armées, qui n'avoit mis dans leurs mains que des bâtons, dont ils aſſommoient ceux qui oſoient leur réſiſter. Quelquefois ils n'étoient pas les plus forts; & comme il leur étoit défendu de prendre autre choſe que des vivres, même d'en prendre plus que le beſoin du moment n'en exigeoit, ils étoient ſouvent réduits à la plus affreuſe miſere, tellement que de plus de quatre mille hommes partis de Pruſe, trois mille ſeulement arriverent à Andrinople, Dieu ayant rejetté tous les autres, comme diſoit Miſri, par les glaives ſous leſquels ils étoient tombés, ou par la faim qui les avoit fait périr le long de la route. Le Prophête fut reçu à Andrinople, ainſi que ſa troupe, avec une curioſité avide: lui & ſes principaux diſciples remplirent bientôt toutes les chaires des

Mosquées. Le peuple accouroit pour entendre médire du gouvernement, ainsi que des mœurs ou de la doctrine de l'Uléma. Les péchés des Grands étoient, à entendre ces Missionnaires guerriers, la cause de tous les malheurs de la patrie. Il falloit, au lieu des Visirs & des Pachas prévaricateurs, au lieu de ces Janissaires noircis de crimes, des Chefs & des soldats aussi purs que braves : alors les Giaurs tomberoient par milliers sous la main des serviteurs de Dieu. Les trois mille prosélytes, qui avoient déja souffert tant de fatigues, joints au petit nombre qui seroit trouvé digne de les seconder, devoient venger l'Empire Ottoman, & lui rendre son ancienne splendeur, pourvu qu'on voulût punir ceux qui avoient attiré sur lui la colere céleste. Enfin ces fanatiques excitoient le peuple à une révolte déclarée. Ils vouloient mettre leur Prophête à la place du Visir & à celle du Mufti tout ensemble. Le Chef de la Religion & celui de l'Etat comprirent qu'il pouvoit être dangereux de préparer des supplices à ceux que le peuple écoutoit avec tant d'avidité. Ils craignirent les effets de la persécution, qui, presque toujours, attise le feu qu'elle veut éteindre. Comme

J. C. 1693. Hég. 1104 & 1105.

Comment il est réprimé.

J. C. 1693. Hég. 1104 & 1105.

ils avoient des émissaires qui leur rendoient un compte exact de tout ce que Misri avançoit dans ses prédications, ils profiterent adroitement de ce qu'il avoit dit un jour, que tous les Musulmans étoient obligés d'obéir à leur Empereur, puisque le sang ottoman étoit de droit divin sur le trône. Peu de momens après cette déclaration, le Bostangi Pachi parut à la tête de quelques-uns des siens, dans la mosquée ou prêchoit encore Misri; il lui commanda, de la part de l'Empereur Achmet, de venir trouver ce Prince sur l'heure dans une maison de plaisance hors de la ville où il vouloit conférer avec lui. Le Prophête crut devoir donner l'exemple de l'obéissance qu'il venoit de prêcher. Flatté de l'honneur que l'Empereur vouloit lui faire, il commençoit à espérer que ses prédications avoient fait quelque fruit. Mais lorsqu'il fut monté dans le charriot de Sa Hauteſſe, amené pour lui à la porte de la mosquée, les Officiers le firent conduire loin hors la ville, l'assurant qu'il ne rentreroit plus dans Andrinople, & que si lui-même ne travailloit à disperser ses prosélytes, on trouveroit le moyen de le faire périr en secret. Misri n'avoit pas le courage nécessaire à un

chef de secte, au moins il se démentit à l'approche du danger ; car le Prophête n'osa jamais reparoître, quoiqu'une tempête violente, qui abattit le même jour plusieurs tentes du camp, & même plusieurs maisons de la ville, passât pour un prodige en faveur de sa mission. Ce miracle prétendu ébranla les ames foibles, jusques-là que l'Empereur écrivit de sa propre main qu'il vouloit voir Misri & conférer avec lui. Le Prophête, tout plein des menaces du Visir & de celles du Mufti, préféra une vie obscure & mépriſée à la gloire & au danger de l'apostolat. J. C. 1693. Hég. 1104 & 1105.

A peu près dans ce temps, Constantinople fut affligée par un violent incendie, que les superstitieux purent prendre encore pour un signe de la colere de Dieu. Un vent impétueux portoit des tourbillons de flammes dans des maisons de bois, qui, n'étant ni profondes ni élevées, se trouvoient embrasées dans un instant. Les Turcs n'ont ni assez d'ordre ni assez d'industrie pour se prémunir contre ce malheur trop fréquent. Ricaut rapporte qu'en moins de deux jours un quart de la ville fut embrasé. Il est à présumer que cet Historien exagere, puisque ni les autres Auteurs ni les Incendie de Constantinople.

J. C. 1693. Hég. 1105.

dépêches de l'Ambaſſadeur de France ne font aucune mention de ce malheur. Mais, comme nous l'avons déja remarqué, il eſt bien moins funeſte à Conſtantinople qu'il ne le ſeroit ailleurs, parce que les maiſons n'y étant pas d'une grande valeur, & les bois étant très-communs dans la Turquie européenne, le déſaſtre eſt bientôt réparé.

Les efforts des Ambaſſadeurs d'Angleterre & de Hollande pour la paix, & la lenteur ordinaire des Turcs, firent qu'on n'entra en campagne que vers le milieu de Juillet. Le Grand Viſir apprit que le Duc de Croï ſerroit déja Belgrade; il marche à grandes journées au ſecours de cette place importante. Les Autrichiens, moins nombreux que leurs ennemis, repaſſent précipitamment la Save; leur arriere-garde eſt battue, & leurs bagages ſont pillés. La guerre ne fut preſque rien ſur les frontieres de la Pologne. En Dalmatie les Vénitiens inveſtirent une petite place dont les Turcs leur firent lever le ſiege. Bujulki Muſtafa, qui avoit ſauvé Belgrade, revint à Andrinople, croyant avoir acquis des droits ſur la reconnoiſſance de ſon maître & ſur l'eſtime de la nation; il entra dans la ville environné d'une

Campagne tardive & peu importante.

pompe

pompe guerriere très-reſſemblante à un triomphe : mais un ennemi l'y attendoit ſur lequel il n'avoit pas compté, & dont il lui eût été difficile de parer les coups. C'étoit Fatima, Sultane favorite, que ſa qualité de mere de deux Princes jumeaux rendoit abſolue ſur le cœur de ſon époux. Fatima n'avoit jamais vu le Grand Viſir, mais elle n'en avoit pas moins juré ſa perte à l'inſtigation du Mufti & du Kiſlar Agaſi. Quoique le Chef de la Loi eût procuré les ſceaux à Bujulki Muſtafa, il avoit été bientôt mécontent de ſon ouvrage, parce-qu'au lieu d'un fantôme de Viſir qu'il avoit prétendu offrir à la nation, & ſous le nom duquel il vouloit gouverner, il avoit reconnu dans Bujulki un Miniſtre abſolu & guerrier, déterminé à régir l'Etat & à commander lui-même les armées. L'adminiſtration des moſquées royales, confiée au Kiſlar Agaſi, donne à cet Officier beaucoup de relation avec le Mufti. Lorſque tous deux ont la prudence de ſe prêter un ſecours mutuel, leur crédit devient d'autant plus ſûr & plus étendu, que les Sultanes, toujours ſuperſtitieuſes & dépendantes à bien des égards du Kiſlar Agaſi, entrent naturellement dans la brigue

J. C. 1693. Hég. 1105.

J. C. 1693. Hég. 1105.

de ces deux favoris qu'elles regardent presque comme leurs maîtres. La Sultane Fatima, plus dévouée qu'une autre aux caprices du Mufti, parce qu'elle croyoit devoir à ses prieres d'avoir mis au monde deux Princes à la fois, rendoit très-fidellement au Grand Seigneur ce que le Kislar Agasi lui disoit de la part du Chef de la Loi contre son Ministre. Tantôt c'étoit un traître qui cherchoit les moyens de mettre sur le trône un autre Prince, tantôt un homme sanguinaire qui livroit les sujets de l'Empire au supplice sur de légers soupçons, tantôt un négligent qui abandonnoit les affaires les plus importantes pour se livrer au plaisir de la chasse. Les hommes oisifs & médiocres écoutent toujours le mal plus volontiers que le bien. L'Empereur crut aisément tout ce qui sortoit d'une bouche aimée. Un jour on entendit du serrail le bruit d'une chasse d'oiseaux que le Grand Visir suivoit avec quelques Officiers de l'Empire; la Sultane ne perdit pas cette occasion précieuse de renouveller ses plaintes. La déposition du Visir fut résolue & exécutée si promptement, qu'au retour de la chasse il trouva dans son palais le Chiaoux Pachi chargé de lui redemander les

Le Grand Visir est déposé pendant le quartier d'hiver.

sceaux. L'Ambassadeur d'Angleterre, qui avoit entamé une négociation de paix avec ce Ministre, mandoit à Londres, à l'occasion de la chûte de Bujulki : » On change si souvent de » Ministres en cette cour, qu'un Am- » bassadeur peut à peine traiter deux » fois avec la même personne ; cela » seul suffiroit pour renverser le gou- » vernement du monde le mieux » établi. Le hasard fait ici les Géné- » raux & les Officiers du Divan : il » est bien difficile qu'on sache s'ils » seront capables ou non de l'emploi » qu'on leur confie ; & quand ils le » seroient, on les y laisse trop peu » de temps pour en pouvoir tirer » avantage.

J. C. 1693. Hég. 1105.

Tarabolus Ali Pacha, nommé successeur de Bujulki, ne songea point à la paix. Ceux qui l'avoient placé avoient imposé cette condition à son élévation. M. de Châteauneuf, Ambassadeur de France, n'avoit pas seulement employé les libéralités de Louis XIV à entretenir dans le Divan cette humeur belliqueuse, il approvisionnoit Constantinople en faisant faire les transports de denrées par des vaisseaux François, parce que les Vénitiens, qui tenoient la mer, rendoient le commerce très-difficile aux

L'Ambassadeur de France prête des vaisseaux pour approvisionner Constantinople.

J. C. 1694. Hég. 1105 & 1106.

Turcs. Ce secours calma le peuple que la crainte d'une famine avoit ameuté: on songea donc à entrer en campagne ; mais les opérations furent aussi languissantes cette année que la précédente. Le Grand Visir envoya un Seraskier en Hongrie. Les deux armées demeurerent en observation toute la campagne. Le Roi & la République de Pologne avoient dépêché un Ministre à Constantinople, qui, malgré l'appui de l'Ambassadeur de France, fut renvoyé sans avoir été entendu ; les Polonois s'en vengerent en battant une armée de cinquante mille hommes tant Turcs que Tartares, qui escortoit un grand convoi destiné pour Caminiek. Les Vénitiens furent encore plus heureux : maîtres de la mer, ils descendirent dans l'isle de Chio & s'emparerent de la capitale sans beaucoup de résistance. Ils prirent aussi deux villes en Dalmatie.

Les armées demeurent en observation pendant la campagne.

L'Emir de la Mecque pille une caravane, & force les Turcs à lui payer les sommes qui lui sont dues.

Ce ne fut pas seulement en Europe que les Ottomans trouverent cette année des ennemis. Les Pachas d'Asie eurent à combattre l'Emir de la Mecque, Souverain de ces vagabonds qui habitent les déserts entre la ville du Prophête & Damas. Cette horde de brigands désoloit toutes les cara-

vanes de pélerins qui vont chaque année à la Mecque. Quelque misérables que fussent ces Arabes, ils étoient devenus très-dangereux, parce qu'il eût fallu entretenir habituellement une armée nombreuse pour protéger la multitude de pélerins que le devoir & la dévotion attirent à la Mecque. Les Empereurs Turcs aimerent mieux faire avec ces brigands une espece de marché, qu'entreprendre de détruire des fuyards qui, accoutumés à vivre de peu, à habiter des cavernes & à supporter les injures de l'air, savent égorger des voyageurs & échapper à la poursuite des troupes réglées. Au moyen de quatre-vingt bourses que leur Emir touchoit chaque année sur les trésors des mosquées, ils devoient non-seulement cesser leurs rapines, mais encore garantir la sûreté des chemins. Les besoins de l'Etat firent négliger assez long-temps d'acquitter cette dette, que les Visirs regardoient avec quelque espece de raison, comme honteuse pour un Etat tel que l'Empire Ottoman. L'Emir des Arabes se crut autorisé à piller de nouveau les caravanes, il le fit avec tant de cruauté, que soixante mille pélerins sans défense furent dépouillés,

J. C. 1694. Hég. 1105 & 1106.

blessés, traînés en esclavage, au moment où ils croyoient marcher en sûreté sur la foi des traités. Les Sangiacs voisins assemblerent trop tard leurs troupes; elles furent battues en détail. Ce désordre fit plus de mal à l'Empire qu'une guerre réelle n'eût pu faire. Après qu'on eut perdu bien du monde, il fallut satisfaire un créancier qui profitoit des circonstances pour se payer par ses mains. Les quatre-vingt bourses furent fournies de nouveau, parce que l'Empire n'avoit pas alors de quoi se rédimer de cette dette humiliante.

J. C. 1694. Hég. 1105 & 1106.

J. C. 1695. Hég. 1106. Cette affaire étoit à peine terminée, lorsque le Sultan fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui le fit périr en peu de jours. Ce Prince, sentant sa fin prochaine, fit demander avec empressement Mustafa, son neveu, qui devoit lui succéder. Soit insensibilité, soit défiance, Mustafa refusa obstinément cette satisfaction à l'Empereur expirant, qui lui fit dire enfin qu'il lui recommandoit ses enfans. Achmet mourut le 27 Janvier âgé de cinquante ans, après en avoir régné quatre, si c'est régner que céder à toutes les impressions, laisser faire indifféremment le bien & le mal,

Mort d'Achmet.

& voir du même œil les bons & les mauvais succès, auxquels l'imbécillité de ce Monarque l'empêchoit de prendre aucune part. J. C. 1695. Hég. 1106.

MUSTAFA II.

J. C. 1695. Hég. 1106.

VINGT-DEUXIEME REGNE.

Comment Mustafa monte sur le trône.

ACHMET étant expiré, le Grand Visir Tarabolus Ali, qui prétendoit choisir un Empereur, ordonna aux Officiers du serrail, témoins de la mort de leur maître, de cacher cet événement. On renouvella dans les mosquées les prieres publiques pour la guérison du Sultan, & tandis que les créatures du Visir publioient qu'il y avoit beaucoup à espérer pour l'Empereur, le Ministre assembloit secrettement le Mufti, les Mollacs, les Pachas & les Agas des différens corps, leur proposant de placer sur le trône Ibrahim, fils d'Achmet, qui n'étoit âgé que de trois ans. » Cet enfant, » disoit Tarabolus Ali, est le fils aîné » de notre Souverain mort Empereur » des Ottomans. N'a-t-il pas plus de » droit à la succession de son pere, » que Mustafa son cousin, fils d'un » Empereur détrôné « ? Ce prétexte, qui paroissoit satisfaire l'assemblée, couvroit la vraie raison que personne ne disoit, mais que tous goûtoient également. Le Mufti &

le Grand Visir connoissoient Mustafa pour un Prince qui voudroit régner. Ils espéroient au contraire être maîtres absolus sous le nom d'un Empereur de trois ans, & il n'y avoit pas un Membre du Divan qui ne prétendît aussi quelque part à ce gouvernement, ou qui du moins ne se flattât d'y trouver l'indépendance. Comme on délibéroit, non plus sur le choix du Souverain, mais sur les moyens de proclamer celui qu'on avoit choisi, on vit entrer dans l'assemblée le Sélictar Aga & le Chiaoux Pachi : ils commanderent au Mufti & au Grand Visir d'aller à l'heure même se prosterner aux pieds de Mustafa II qui les attendoit sur son trône dans la Salle du Divan. Un Eunuque noir, Trésorier du haram, avoit averti ce Prince que son oncle n'étoit plus. Mustafa s'étoit montré aux Bostangis & aux Icoglans qui avoient dans l'instant même publié la mort d'Achmet & l'avénement de Mustafa, le plus âgé du Sang Ottoman, par conséquent l'héritier légitime selon les loix des Califes & de l'Empire. Déja l'on entendoit les tambours & les cris des Janissaires qui se portoient sous les ordres de leurs Odas Pachis dans la premiere cour du serrail ; le peuple

J. C. 1695. Hég. 1106.

J. C. 1695. Hég. 1106.

s'assembloit, & tous béniſſoient à haute voix le nouvel Empereur. Ni le Mufti ni le Grand Viſir ne ſe crurent assez forts pour réſiſter à ce torrent : tous deux s'étant levés en ſilence ſe rendirent à la ſalle du Divan, ils y furent ſuivis de tout ce qui compoſoit l'assemblée. Arrivés au pied du trône ſur lequel Muſtafa étalpit déja toute la majeſté & toute la pompe de l'Empire, ils baiſerent avec reſpect le bas de la veſte du Sultan, qui leur dit à l'un & à l'autre qu'il vouloit bien les confirmer dans leurs dignités, & qu'il meſureroit ſon affection pour eux ſur la fidélité de leurs ſervices. Il fit appeller auſſi-tôt le Defterdar, lui commandant d'apporter le bordereau de tout l'argent qui ſe trouvoit pour lors dans le tréſor public. L'Empereur, ayant vu que cette ſomme ne ſe montoit qu'à quinze bourſe, demanda ce qu'on avoit fait du reſte. Sur la réponſe que lui fit le Defterdar que ſon prédéceſſeur en avoit diſpoſé : » Et » moi, dit-il, en regardant le Grand » Viſir d'un œil menaçant, j'aurai » ſoin de le faire rendre par ceux qui » l'ont diſſipé. Mais que les troupes » ne s'attendent pas au préſent que la » foibleſſe de mes prédéceſſeurs leur a » ſouvent accordé lorſqu'ils ſont mon-

Déclaration qu'il fait à ſon avénement.

» tés sur le trône. Je suis entré dans » mon bien, j'ai besoin de l'argent » que je saurai me procurer pour dé- » fendre ce bien & pour en écarter » l'ennemi «. Aussi-tôt Mustafa déclara qu'il commanderoit ses armées la campagne suivante. J. C. 1695. Hég. 1106.

Ce Prince, âgé pour lors de trente-trois ans, avoit une figure imposante & un caractere absolu. Ce refus du présent aux Janissaires, qui avoit occasionné plusieurs fois tant de séditions, ne fit pour lors aucune sensation. Les premiers soins de Mustafa furent de tirer sa mere du vieux serrail où elle languissoit depuis la déposition de Mahomet IV, & de l'attirer à Andrinople pour l'y faire jouir des honneurs & du crédit attachés à l'état de Sultane Validé. Tous les courtisans, qui avoient été chers à Mahomet IV, furent rappellés de leur exil. Un certain Elmas Pacha, favori de ce Prince, fut tiré de l'isle de Mitilene, pour jouir de la confiance & de la faveur de son fils. Mustafa le fit Nischangi, ce qui répond à peu-près à la dignité de Secrétaire d'Etat en France, en attendant qu'il pût l'élever plus haut. L'Empereur ordonna qu'on arborât les queues de cheval à la porte du serrail en signe de

Il tire la mere du vieux serrail.

guerre avant le retour du printemps ; & que les troupes campassent aussi-tôt dans les plaines d'Andrinople.

J. C. 1695. Hég. 1106.

Il assemble de bonne heure son armée.

Mustafa n'avoit pas assemblé son armée de si bonne heure sans de fortes raisons ; il vouloit connoître l'esprit des troupes ; & pour franchir l'espace immense qui le séparoit des simples soldats, ou même des Officiers subalternes qui sont l'ame d'une armée, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, il marchoit déguisé dans le camp, discourant familierement avec ceux qu'il rencontroit, tant sur la discipline militaire que sur tous les abus qui pouvoient s'être glissés dans le gouvernement. Ces conversations lui procurerent bien des éclaircissemens. Il entendit parler du Visir Tarabolus Ali, comme d'un avare qui avoit dévoré la substance de l'Empire, non-seulement dans le ministere qu'il n'exerçoit que depuis peu de temps, mais dans toutes les Pachelies dont il avoit été chargé depuis qu'il étoit sorti du serrail. On confirmoit à Mustafa ce qu'il savoit déja, que le Mufti avoit abusé de l'autorité qu'il s'étoit acquise sur le dernier Monarque, pour détourner les revenus des mosquées, dont le principal usage doit être pour la guerre

contre les Giaurs, & que la Sultane favorite d'Achmet II avoit emporté dans le vieux ſerrail des ſommes immenſes que le Kiſlar Agaſi lui avoit procurées pour le prix des Pachelies qu'elle vendoit à ceux qui opprimoient le peuple. Ces découvertes déterminerent l'Empereur à dépoſer le Mufti dans l'inſtant même, ainſi que le Kiſlar Agaſi. Il fit dire à la Sultane Fatima qu'il falloit qu'elle ſe réſolût à mourir ou à remettre au tréſor public les richeſſes qu'elle avoit ravies à l'Empire. Les Hiſtoriens aſſurent que Muſtafa tira la valeur de vingt millions de nos livres, tant en argent qu'en pierreries de ces trois confiſcations. Il ne laiſſa au Mufti, à la Sultane, ni au Kiſlar Agaſi que ce qu'il leur falloit pour traîner en exil une vie obſcure & malheureuſe. On remarque, avec quelque ſurpriſe, que ſoixante femme eſclaves appartenant à ce monſtre noir furent vendues à l'encan.

J. C. 1695. Hég. 1106.

Il dépoſe le Mufti & le Kiſlar Agaſi.

Le Grand Seigneur éleva à la dignité de Mufti Fezula Effendi, qui avoit été ſon Précepteur, & il fit Kiſlar Agaſi l'Eunuque noir qui l'avoit averti de la mort d'Achmet. Il lui devoit le ſceptre & peut-être la vie. L'Empereur ne s'en tint pas à ces

changemens : le Grand Vifir, plus coupable à ſes yeux que ceux qui venoient d'être dépoſés, paſſoit pour être plus riche qu'eux tous. Muſtafa, qui n'oublioit pas que ce Miniſtre avoit voulu mettre le fils d'Achmet ſur le trône, ne cherchoit qu'un prétexte pour ſe venger & pour s'emparer de cet immenſe héritage. Comme il viſitoit l'artillerie, il remarqua que les canons étoient montés ſur des affûts trop foibles & mal ferrés. Le Grand Vifir ayant rejetté la faute ſur le Toppchi Pachi ou Grand Maître de l'artillerie, cet Officier reprocha au Miniſtre, en préſence du Grand Seigneur, que, depuis ſon élévation à la premiere place de l'Empire, il n'avoit jamais fourni à l'artillerie l'argent néceſſaire pour les dépenſes, même indiſpenſables, & il offrit de prouver ce qu'il avançoit par l'examen de ſes comptes. Il n'en fallut pas davantage à Muſtafa. Ce Prince de retour au ſerrail fit arrêter Tarabolus Ali entre les deux portes. Le Chiaoux Pachi lui ayant demandé les ſceaux de l'Empire, il le livra dans le moment même aux bourreaux, qui ne lui laiſſerent que le temps de ſe purifier par l'abdeſt & de prononcer une courte priere. Cette confiſcation groſſit encore le tréſor public.

J. C. 1695. Hég. 1106.

Il fait mourir le Grand Vifir Tarabolus.

Muſtafa fit Grand Viſir Elmas Pacha à qui il avoit donné ſa confiance. La jeuneſſe de ce nouveau Miniſtre, à peine âgé de trente ans, fit murmurer tout bas les vieux Pachas : mais la fierté de Muſtafa & les ſoins qu'il paroiſſoit vouloir prendre, en impoſoient également au Divan & aux troupes. On ne peut refuſer à Muſtafa la louange d'avoir aimé l'ordre & d'avoir cherché des hommes dignes de commander. Comme on délibéroit dans le Divan ſur les opérations maritimes de la campagne ſuivante, un Pirate de Tunis, nommé Mezzomorto, qui juſques-là n'avoit fait d'autre métier que celui d'écumer la mer, entendant qu'on propoſoit de ſe tenir ſur la défenſive, éleva la voix ſans être interrogé, & aſſura que ſi on vouloit lui confier quatre des vaiſſeaux appellés ſultanes & huit galeres, il reprendroit aux Vénitiens l'iſle de Chio. Sur quelques objections du Capitan Pacha, qui avoit paru vouloir lui impoſer ſilence, ce marin expliqua ſon projet dont il fondoit la réuſſite principalement ſur la facilité d'aborder dans l'iſle, & ſur la diviſion des Chrétiens Latins & Grecs ; elle étoit venue à un tel excès, ſelon lui, qu'il devoit être très-facile de ſe pratiquer des intelli-

J. C. 1695. Hég. 1106.

Mezzomorto conſeille l'expédition de Chio, & l'exécute.

J. C. 1695. Hég. 1106.

gences dans la ville principale, & d'obtenir de grands secours des Grecs, riches & nombreux à Chio, qui aimeroient mieux obéir aux Turcs tolérans qu'aux Vénitiens ennemis déclarés de leur Secte & destructeurs de leurs églises. Mustafa entendoit cette discussion derriere le rideau de la fenêtre dangereuse; il le tira précipitamment, & ordonna qu'on donneroit à Mezzomorto les bâtimens & tout l'équipage qu'il jugeroit nécessaire pour cette conquête. Le Pirate ne trompa pas la confiance de son Maître. Ayant trouvé la flotte vénitienne en rade, il la charge & la disperse avec d'autant moins de peine, que ces Italiens, accoutumés depuis bien des années à de grands avantages sur les Turcs, ne s'étoient pas attendus à une attaque si vive. Après une victoire complette la flotte ottomane arrive dans l'isle de Chio; les troupes y débarquerent comme elles auroient pu faire sur les terres du Grand Seigneur. Les Vénitiens n'avoient fait aucune nouvelle fortification à la ville principale, ils ne s'étoient pas même mis en devoir de réparer les anciennes. L'approche des Turcs aliene de plus en plus les Latins & les Grecs; c'étoit tous les jours des com-

bats dans l'intérieur de Chio, les assiégés songeant bien moins à repousser l'ennemi qu'à se détruire. Mezzomorto campa dans la pleine sans se presser de faire ses approches, quoique les Grecs l'appellassent à grands cris. Les Vénitiens, convaincus de l'impossibilité de défendre une place toute pleine d'ennemis, profiterent de ce délai pour précipiter leur fuite; ils embarquent les effets qu'ils peuvent emporter sans que les Turcs y mettent aucun obstacle, & ils abandonnent l'isle à l'ennemi qui n'avoit fait encore que les menacer. Les Turcs ayant pénétré dans la ville mirent à la chaîne tout ce qu'ils trouverent de Vénitiens ou même de Catholiques. Mezzomorto, pour annoncer aux Grecs sa protection & sa reconnoissance, fit détruire toutes les églises latines, & défendit dans toute l'étendue de l'isle l'exercice de la Religion Romaine. J. C. 1695. Hég. 1106.

A la nouvelle de ces succès, le Grand Seigneur dépossa le Capitan Pacha, & conféra sa dignité au Pirate de Tunis, auquel il envoya les trois queues qui le faisoient Pacha du banc ou de la voûte. Malgré ces honneurs bien mérités, on ne put jamais déterminer Mezzomorto à quitter l'habit de matelot sous lequel il Mezzomorto est fait Capitan Pacha.

parut toujours au Divan comme sur ses vaisseaux. Il répondoit à ceux qui vouloient l'engager à se vêtir plus convenablement : » Si les Capitans » Pachas, mes prédécesseurs, n'a- » voient jamais porté que cet habit » que vous méprisez, la marine de » l'Empire seroit en meilleur état ; » &, au lieu de reprendre ce qu'ils » ont perdu, comme je viens de faire, » j'aurois fait des conquêtes nouvel- » les «. Depuis Mezzomorto les Capitans Pachas ont toujours porté l'habit de matelot, fait à la vérité de riches étoffes & de fourrures précieuses.

J.C. 1695. Hég. 1107.

Campagne de Mustafa.

Mustafa n'étoit pas encore en campagne, lorsqu'il apprit les succès de Mezzomorto. Sous ce favorable augure, il se mit à la tête de son armée, qui n'étoit composée que de quarante-cinq mille hommes. Comme il savoit que Frédéric Auguste, Electeur de Saxe, Général des Allemands, n'avoit pas tant de troupes à ses ordres, il crut plus sage d'employer peu de soldats, qui, bien aguerris & bien disciplinés, coûteroient moins d'argent à l'Empire & le serviroient mieux, que cette foule innombrable de combattans rassemblés par ses prédécesseurs, plutôt

pour affamer le pays que pour le conquérir, & qui portoient dans les batailles plus de confusion que de forces. Mustafa rétablit dans cette armée une discipline sévere, toujours en vigueur chez les Turcs lorsqu'ils ont eu de bons Généraux, & qui est plus facile à maintenir dans cette Nation, déja pliée à l'obéissance. Mustafa conduisit son armée comme un Prince sage & humain, à qui le droit des gens a appris qu'en guerre, l'homme juste ne fait à l'humanité que le mal qui est indispensable. Le Grand Seigneur partit d'Andrinople le dix Juin, passa le Danube à Belgrade, prit Lippa & Titul, & les fit démolir. L'Empereur ayant su par les coureurs tartares que le Général Vétérani s'avançoit à la tête de huit mille Transilvains, Mustafa les atteignit & les chargea : mais les Turcs, qui connoissent mal la tactique, s'avançant en désordre contre un corps bien serré, hérissé de piques, dont le feu étoit dirigé de maniere que chaque coup, tiré à bout portant, renversoit un homme, furent bientôt mis en fuite. Mustafa, plein de colere & de honte, court à toute bride pour les rallier. Il les ramene en effet; & une seconde décharge, aussi com-

J. C. 1695. Hég. 1107.

Il bat un petit corps de troupes. Cette action lui coûte beaucoup de sang.

J. C. 1695. Hég. 1107.

passée, aussi meurtriere que la premiere, leur fait prendre une seconde fois la fuite. Les cris de l'Empereur rassemblerent avec plus de peine les troupes dispersées. Ce Prince rencontrant un Pacha commandant des Spahis, qui fuyoit à toute jambe, fit allusion au nom de ce Pacha *Schaïn*, qui en turc signifie *Faucon* : « Va, » Faucon, lui dit-il, tu n'es qu'une » grue, qui donnes l'exemple de la » fuite à des grues comme toi. » Schaïn, touché de ce reproche, revint sur ses pas, & contribua beaucoup à rallier la cavalerie pour la seconde fois. Cette troisieme attaque fut aussi meurtriere que les deux autres : les Turcs fuyoient toujours; & les Allemands, quoiqu'entamés, n'en étoient pas plus ébranlés. Ainsi, pendant plusieurs heures, huit mille Transilvains soutinrent le choc de quarante-cinq mille Turcs, sans perdre un pouce de terrein, & sans faire d'autre mouvement que celui de serrer les rangs à mesure qu'on leur tuoit du monde. La constance & la fermeté l'auroient emporté sur le nombre, si le Général Veterani, blessé grievement, n'eût été contraint de descendre de cheval. On le porta sur un charriot où la violence du mal lui

fit bientôt perdre connoissance. Les Transilvains songerent à se retirer en bon ordre ; réduits au nombre de quatre mille, ils rejoignirent l'armée de l'Electeur de Saxe, après avoir tué plus de quinze mille hommes aux Turcs, parmi lesquels on comptoit un grand nombre de Pachas, Agas & Officiers de marque, qui avoient prodigué leur vie avec plus de bravoure que de prudence, pour mériter les regards de leur Souverain. Comme la poursuite des Transilvains étoit aussi meurtriere que le combat l'avoit été, Mustafa ordonna secrettement au Mufti qui l'avoit suivi à l'armée, de trouver un expédient pour ralentir l'ardeur de la cavalerie. Celui-ci fit à l'instant même publier un fetfa qui portoit que le grand Prophête défend de poursuivre trop chaudement l'ennemi qui fuit, & que quiconque périt en contrevenant à ce précepte, perd la couronne du martyre. Mustafa laissa donc les Allemands faire leur retraite, & il retourna par la Valaquie à Andrinople où il rentra triomphant. J. C. 1695. Hég. 1107.

Les Peuples exagererent les exploits de leur Souverain, qui se réduisoient à la prise de deux bicoques mal défendues, & à une victoire sur un corps de troupes six fois moins fort que

J. C. 1695. Hég. 1107.

l'armée ottomane, encore avoit-on acheté cet avantage bien cher : mais le souvenir de l'expédition de Chio & la nouvelle d'un butin considérable que le Kan des Tartares avoit fait sur les Polonois, augmentoient les sujets de joie, & faisoient regarder cette année comme d'autant plus heureuse, que Frédéric Auguste, à la tête de sa grande armée, n'avoit fait aucune conquête. Le Czar de Moscovie (1), Pierre le Grand, avoit tenté de prendre Asof; mais, malgré les soins de ce Prince pour apprendre à ses soldats l'art de la guerre, les Moscovites ne savoient pas encore comme on fortifie des places, ni comme on attaque des villes fortifiées. Leurs efforts multipliés leur coûterent beaucoup de sang, & ils furent repoussés ; ainsi les Turcs avoient moins gagné cette année que manqué de perdre.

Les Russes tentent en vain la conquête d'Asof.

A la cour d'un Prince qui vouloit gouverner par lui-même, il devoit y avoir plus d'intrigue que lorsqu'un Grand Visir décidoit despotiquement

(1) On remarque que Pierre le Grand qui vouloit que chaque Officier passât par tous les grades, & qui en donna lui-même l'exemple, servoit à ce premier siege en qualité de Colonel.

au nom d'un maître oisif & invisible. Elmas Pacha avoit la confiance de Mustafa ; mais il la partageoit avec le Mufti. Il avoit trouvé dans celui-ci un rival dangereux, dont le crédit étoit appuyé sur le vieil ascendant que le Précepteur avoit eu sur son pupille, & sur l'autorité du Koran que le Chef de la Loi réclamoit sans cesse. Elmas, plus politique que religieux, songeoit à ménager les alliés de la Porte. Dans cette vue, il avoit accordé à l'Ambassadeur de France, M. de Châteauneuf, la réconstruction d'une église au fauxbourg de Pera, & quoique le Koran défendît expressément de laisser construire de nouvelles églises, ni d'augmenter celles que les Chrétiens vouloient réédifier, le Ministre, qui croyoit avoir intérêt de plaire au plus grand ennemi de la maison d'Autriche, avoit fermé les yeux sur le nouveau plan de cette église qui embrassoit beaucoup plus de terrein que l'ancienne. Cette tolérance servit de prétexte au Mufti pour s'élever contre Elmas Pacha avec toute la vivacité du zele le plus âpre. Celui-ci ayant voulu défendre son ouvrage, le fougueux Mufti se porta lui-même sur le lieu où l'on bâtissoit, ordonnant à tous les bons Musulmans de détruire

J. C. 1696. Hég. 1107 & 1108.

Le Mufti ravit aux Chrétiens une église pour en faire une mosquée.

le repaire des Giaurs : ce qui fut fait dans l'instant même avec beaucoup de tumulte. Le Visir s'en étant plaint à Mustafa, le Chef de la Loi, mandé devant lui, soutint cette action par tous les passages du Koran dont il accabla son adversaire ; il finit en disant qu'il avoit fallu armer les amis de Dieu contre les détracteurs de son culte, & qu'il trouveroit dans le zel des bons Musulmans la protection que l'autorité lui refusoit. Ses cris en imposerent au Prince & à son Ministre. L'église qu'on avoit prétendu reconstruire, loin de l'être en effet sur le plan convenu, fut abandonnée au Chef de la Loi musulmane, qui, sans aucun prétexte, la fit convertir en mosquée.

J.C. 1696. Hég. 1107 & 1108.

On apprit dès le commencement du printemps que Frédéric Auguste avoit mis le siege devant Temeswar. Cette nouvelle augmenta l'empressement du Grand Seigneur pour se mettre en campagne. Il passa le Danube avec ce qu'il avoit de troupes, résolu de faire lever le siege, ou de livrer bataille aux Allemands. Ils allerent asseoir leur camp dans un lieu avantageux, nommé Olach, à huit lieues de la ville qu'ils avoient assiégée. Mustafa les atteignit & les battit sans

vouloir les poursuivre. Glorieux de ce succès, il se contenta du carnage que ses troupes avoient fait, & des vingt-quatre pieces de canon que les Allemands furent contraints d'abandonner. Il suffisoit à l'Empereur d'Occident, trop occupé contre la France, de garder ses frontieres du côté de la Turquie. Le Prince Frédéric Auguste eut ordre de se tenir sur la défensive le reste de la campagne, & Mustafa plus avide de triomphes que de victoires, retourna à Andrinople où il apprit que les Polonois, qui venoient de perdre leur Roi, avoient été occupés tout l'été d'autres soins que d'insulter ses frontieres. J. C. 1696. Hég. 1107 & 1108.

Il n'en avoit pas été de même sur les confins de la Russie. Le Czar Pierre le Grand, plus heureux cette année que la précédente, avoit recommencé le siege d'Asof à l'aide d'Ingénieurs & d'Artilleurs Allemands. La ville avoit été si vivement pressée, qu'en deux mois la garnison, réduite à quatre cens hommes de six mille qui la composoient, fut contrainte de se rendre pour éviter d'être passée au fil de l'épée. Cette perte considérable ouvroit aux Russes le commerce de la mer Noire, en cas que cette nation fût capable de commencer. Les Vénitiens Prise d'Asof par les Russes.

en Albanie se consumerent au siege de Dulcigno qu'ils ne prirent point. Leur flotte observée par celle des Turcs avec toute la vigilance du Capitan Pacha Mezzomorto, demeura dans la plus parfaite inaction. Les Vénitiens ne voyoient pas sans chagrin leur ennemi devenu aussi redoutable sur mer qu'il l'avoit été peu les années précédentes.

J. C. 1696. Hég. 1107 & 1108.

Inaction des Vénitiens.

Tel étoit l'état de la guerre, lorsque Mustafa s'empressa d'aller triompher à Andrinople. Il fit marcher devant lui les vingt-quatre canons pris dans la derniere bataille, & les captifs qu'il avoit pu rassembler, imitant, autant qu'il le pouvoit, la pompe triomphale de l'ancienne Rome. Il suppléoit par l'apparence de l'or, par la beauté des chevaux, par l'éclat des pierreries, en un mot, par le luxe asiatique, aux représentations des provinces subjuguées, à la foule innombrable de captifs, à tout ce que les triomphes des Romains avoient eu d'imposant. Ce faste flatta tellement son orgueil, qu'il voulut l'aller étaler encore à Constantinople. Mustafa n'avoit point paru dans la capitale de l'Empire depuis qu'il en étoit Souverain. Il manquoit même à sa proclamation faite à Andri-

Triomphe de Mustafa à Andrinople.

nople une cérémonie qui ne pouvoit se pratiquer qu'à Constantinople, & à laquelle les Turcs superstitieux ne laissoient pas d'attacher quelque importance. Nous voulons parler de la cavalcade que le nouvel Empereur fait à la mosquée de Jub dans les premiers jours de son élévation. Là le Mufti, ou en son absence le Scheïk de la mosquée, ceint l'épée au Monarque, ce qui répond à-peu-près au couronnement des autres Rois. Mustafa remplit cette espece de devoir aux yeux des sujets de sa capitale dont il ambitionnoit les suffrages, avec beaucoup de faste & une affabilité apparente que ses prédécesseurs ne leur avoient presque jamais montrée. Outre que Mustafa marchoit souvent déguisé dans les rues, soit d'Andrinople, soit de Constantinople, pour connoître par ses yeux ce qu'il lui eût été impossible d'appercevoir du haut de son trône, il admettoit quelquefois des sujets à son audience; il ne dédaignoit pas de parler à des constructeurs de vaisseaux ou à d'autres artistes, les interrogeant sur leur profession, louant ou blâmant selon les occurrences. J. C. 1696. Hég. 1107. & 1108.

Ayant appris par sa propre expérience dans deux combats différens

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

combien il étoit important de maintenir l'ordre dans les bataillons, de les faire marcher & tirer ensemble, & de faire d'un grouppe de soldats une machine mouvante, obéissante à la voix ou au geste, toujours formidable à l'ennemi. L'Empereur s'efforça, pendant le premier hiver qu'il passa à Constantinople, de profiter des leçons sanglantes que l'ennemi lui avoit données. Il faisoit mouvoir les Janissaires dans une grande place où lui-même étoit témoin des efforts qu'ils faisoient pour se plier à la tactique : mais soit que les Officiers, peu faits à cette façon de combattre, n'eussent point l'art d'y accoutumer leurs soldats, soit qu'ils vissent de mauvais œil cette familiarité de l'Empereur avec ses troupes, qui choquoit les usages de l'Empire & qui diminuoit dans leur opinion leur supériorité sur ceux qui leur étoient soumis jamais les Janissaires ni les autres corps n'apprirent ces évolutions, par le moyen desquelles les troupes bien disciplinées ont gagné tant de batailles. Tout cet hiver fut employé à ramasser les fonds des trésors des mosquées, à faire des recrues, à construire des vaisseaux. Mustafa mit pour tous ces objets un intérêt & une activité qui

L'Empereur tente vainement de faire apprendre la tactique aux Janissaires.

ne laissoient au Grand Visir & aux autres Ministres, que le soin de lui rendre compte, & la crainte de faillir. J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

La paix qui se négocioit entre la France & les Puissances confédérées, & qui fut conclue dans l'été suivant, donna aux Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande l'occasion de renouveler leurs efforts pour la faire accepter aussi par les Turcs. Ils représentoient la Puissance Germanique comme plus formidable que jamais, presque toutes ses forces alloient se tourner contre l'Orient. Les raisons des deux Ambassadeurs, loin d'effrayer Mustafa, l'engagerent à redoubler ses efforts pour s'opposer à la Maison d'Autriche. L'économie, la vigilance & les confiscations avoient rempli le trésor public. Les rebelles de Hongrie étoient de plus en plus animés. Mustafa, pour profiter de cette diversion, crut devoir déclarer par un catchérif le Comte de Tekli Roi de Hongrie. Ce Prince, accablé de gouttes, avoit été chercher quelque soulagement aux bains de Prusse. Les circonstances le forcerent à joindre l'armée des Turcs. Les Hongrois mécontens s'étoient emparés de Tokai au nom de leur nouveau Roi; ils rempliſſoient la Hongrie de leurs manifestes, promettant

Il se prépare à mener une armée nombreuse en campagne.

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Il mene une armée nombreuse contre le Prince Eugene.

à leurs compatriotes la conservation de leurs privileges, l'abondance & la liberté au nom du nouveau Roi & sous la protection des Turcs. Les mouvemens de la Transilvanie & les conseils du Comte de Tekli déterminerent d'abord le Grand Seigneur à porter de ce côté cent trente mille hommes. Il se mit de bonne heure en campagne; Tekli lui promettoit un renfort de cinquante mille révoltés, soldats aguerris, tout prêts à lui ouvrir leurs places. Le Grand Seigneur, à la tête de sa nombreuse armée, approchoit de Témeswar, lorsqu'on apprit que le Prince Eugene de Savoie, déja très-célebre dans l'Europe, avoit amené près Titul cinquante-cinq mille hommes de bonnes troupes. Le Grand Visir pressa Mustafa de marcher à l'ennemi. Le Prince Eugene songeoit à couvrir Segedin, Péterswarandin & les autres places situées tant sur le Danube que sur la Teisse, riviere qui se jette dans ce fleuve, & il étoit bien résolu d'éviter la bataille autant qu'il le pourroit. Plusieurs marches & contre-marches des deux armées démontrerent la supériorité du Général Autrichien, qui battit tous les pelotons envoyés pour tenter les passages. Enfin Mustafa étoit

prêt à former le siege de Péterſvarandin, croyant le Prince Eugene campé ſous Segedin, lorſqu'il apperçut l'armée Autrichienne qui s'emparoit de la plaine entre les Turcs & la place que ceux-ci prétendoient attaquer. Les marches forcées ne coûtoient rien aux Allemands ſous un Général qui ſavoit toujours les mouvemens de l'ennemi auſſi-bien que lui-même, & qui n'ordonnoit rien qui n'eût ſon utilité. Il falloit donc que les Turcs paſſaſſent le Danube ſur un pont qu'ils venoient de jetter pour attaquer l'ennemi, avant de former un ſiege : c'étoit l'avis du Grand Viſir ; il le détailla dans le Divan avec l'autorité d'un Chef qui explique ſes intentions, plutôt qu'il ne demande des conſeils : mais un vieux Pacha du banc, appellé Coja Jafer, s'oppoſa vivement au parti propoſé, diſant que l'expérience qu'il avoit des guerres contre les Allemands lui avoit appris qu'en plaine leur ſupériorité étoit infinie. » Ne vous ſou-
» vient-il plus, dit-il au Viſir, que
» la campagne derniere huit mille
» hommes ont réſiſté à plus de qua-
» rante-cinq mille ; que leur victoire
» eût peut-être été complette, s'ils
» n'avoient perdu leur Général dans

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Le Prince Eugene empêche les Turcs de former le ſiege de Peterſvarandin.

Le Grand Viſir veut lui livrer bataille.

Un Pacha du banc s'y oppoſe, & entraîne le ſuffrage du Sultan.

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

» la chaleur du combat? Ignorez-vous » la réputation de celui-ci? Ne voyez-vous pas la disposition de son camp? » Si vous voulez profiter de l'avantage du nombre, attendez que vous » soyez attaqué: alors vous pourrez » vous étendre & envelopper les Autrichiens dans la plaine que vous tenez, ou bien vous les consumerez en » contremarches & en escarmouches; » mais gardez-vous d'aller les attaquer dans un camp avantageux. Ils » ne recevront le combat, qu'autant » qu'ils seront sûrs de vous écraser «. Tous les Pachas étoient de l'avis de Coja Jafer. Le Grand Visir, indigné de cette lenteur, peut-être plus encore de ce qu'un Pacha inférieur à lui osoit lui résister & entraîner les suffrages, lui répondit avec colere, le traitant de lâche. Coja Jafer s'écria: » Sublime Empereur, si vous m'entendez, » tirez le rideau qui vous couvre, & » jugez pour l'intérêt de votre gloire » entre votre Grand Visir & moi «. Mustafa étoit en effet derriere le voile, qui dans le pavillon du camp, comme dans la salle du Divan de Constantinople, représente toujours la fenêtre dangereuse, & sert à l'Empereur pour tout entendre sans qu'il soit aperçu. Le Sultan parut, & Coja Jafer s'adressant de nouveau au Grand

Visir : » Frere, lui dit-il, il se peut » que le Ciel vous ait inspiré : si » c'est par révélation que vous par- » lez, sans doute nos troupes seront » victorieuses : mais, comme il se » fait peu de miracles, je n'ai nulle » foi à celui-ci. Si notre glorieux Sul- » tan vous permet d'aller attaquer » l'ennemi, je le conjure de me faire » dès-à-présent charger de chaînes : » en cas que vous soyez victorieux, » je consens à subir la mort la plus » honteuse ; mais si vous êtes battu, » ce sera votre affaire de vous discul- » per devant Dieu, le saint Prophête » & notre glorieux Sultan, de votre » présomption & de votre impru- » dence. Quant à moi, je suis d'avis » que nous nous retranchions. Si les » ennemis s'avancent sur nous, ils » perdront leur avantage, & nous » sommes assez de monde pour les » envelopper ; mais mettons toujours » des retranchemens entre eux & » nous, pour les forcer à porter les » premiers coups, & sur-tout à faire » les premiers mouvemens. « Mus- tafa, tout présomptueux qu'il étoit, pencha pour le sentiment du vieux Pacha, & de ce moment le Grand Visir conçut une haine violente contre celui qu'il regardoit comme son rival.

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Elmas, pour regagner la confiance de son Maître, conseilla au Sultan d'entreprendre le siege de Segedin que le Prince Eugene venoit d'abandonner.

L'armée des Turcs marche vers Segedin.

Mustafa goûta ce projet, & le tenta peu de jours après celui auquel il avoit été question de donner bataille. Le Prince Eugene entendant dès l'aurore le tubulcham (c'est une batterie de gros tambours des Janissaires, qui, ainsi que la générale dans les armées Françoises, annonce un mouvement), ne douta pas un moment que les Turcs ne vinssent l'attaquer. Mais étant informé peu après par ses coureurs, qu'ils marchoient, avec assez de précipitation, vers une bourgade nommée Zenta, devenue fameuse par la bataille que nous allons raconter, le prince Eugene se mit à la tête de l'élite de son armée, ordonnant au gros d'avancer sur ses pas. Vers la fin du jour il atteignit un corps de l'arriere-garde des Turcs, composé de trois mille hommes qu'il tailla en pieces. Elmas Pacha fit étrangler dans l'instant celui qui avoit été chargé de lui porter cette mauvaise nouvelle, de peur qu'elle ne se répandît dans l'armée : & comme il ne pouvoit pas cacher qu'une espece de courier lui eût été dépêché, il eut la

Les Autrichiens les poursuivent & battent leur arriere-garde.

témérité de tromper le Sultan en l'assurant que son arriere-garde avoit battu à plattes coutures l'avant-garde des Autrichiens. Le Grand Seigneur s'applaudissoit déja de ce prétendu succès, mais l'alarme se répandit tout à coup. Des coureurs tartares publierent dans toute l'armée le malheur encore plus grand qu'il n'étoit. L'Empereur désabusé, au lieu d'attendre l'ennemi vainqueur, fit à l'instant jetter un pont sur la Teisse, dont il parcouroit les bords. L'ouvrage fut fini en quatre heures au moyen de pontons ou batteaux de cuivre que les Turcs portent toujours avec eux. L'Empereur, qui auroit voulu que ses soldats eussent eu des aîles, passa le pont le premier; le Grand Visir étant venu, selon l'usage, pour lui baiser l'étrier, l'Empereur le repoussa avec un air menaçant : » Ayez soin, » dit-il au malheureux Visir, de faire » passer toute l'armée & même les » équipages avec la plus grande dili- » gence. Si nous perdons un seul » caisson, votre tête m'en répon- » dra « Elmas comprit qu'il étoit perdu. Il étoit impossible que l'armée passât toute entiere avant que le Prince Eugene l'atteignît. Cependant Mustafa étoit déja de l'autre cô-

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Le Grand Seigneur veut faire passer la Teisse à son armée.

té, qui pressoit l'opération du geste & de la voix, & qui vouloit toujours que le pont fût couvert de troupes. Ce passage étroit ne pouvoit contenir que très-peu de monde à la fois. Après vingt-quatre heures, plus de moitié de l'armée étoit encore à l'autre bord de la Teisle, lorsqu'on entendit les tambours des Allemands, & bientôt toute la plaine fut couverte de leurs troupes. Aussi-tôt le Visir arrête le passage des soldats & couvre le pont de bagages. Le Grand Seigneur transporté de colere envoie des ordres réitérés de faire passer les Janissaires, les Spahis & toutes les meilleures troupes, & d'abandonner le bagage à l'ennemi. Le Grand Visir arrête tous les porteurs de ces différens ordres, disant que qui est résolu à mourir ne pouvoit pas craindre le Sultan, & qu'il ne songeoit plus qu'à vendre cher sa vie. Du plus loin qu'il avoit apperçu la poussiere occasionnée par l'armée ennemie, il avoit mandé tous les Pachas & Visirs, déja établis de l'autre côté de la riviere, sous prétexte de tenir conseil avec eux. Il leur cacha soigneusement les ordres de Mustafa, ne parlant que de combattre & de forcer la victoire par des prodiges de valeur, ou de mériter la

J.C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

couronne du martyre. Il déplora la faute que venoit de faire le Sultan en diviſant ſes forces. Le Grand Viſir répéta pluſieurs fois qu'ils étoient aſſez de braves gens pour demeurer vainqueurs, s'ils faiſoient leur devoir. Chacun alla prendre ſon poſte en ſilence ; un rempart de chariots & de faſcines défendoit les bataillons des Janiſſaires : ce qui en reſtoit étoit bien précieux au Grand Viſir. Heureuſement pour ſes deſſeins, la confuſion & le déſordre avoient fait tomber de deſſus le pont pluſieurs charriots & bêtes de ſomme qui, formant une eſpece de digue, augmenterent la violence du courant, & firent que bientôt le pont fut rompu, & toute communication entre les deux moitiés de l'armée ottomane interrompue. J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Tout auſſi-tôt la charge des Autrichiens commença avec autant de violence que de concert : les charriots bientôt briſés laiſſerent à découvert les Turcs mal rangés qui n'entendoient pas la voix des Commandans, qui ne tiroient pas enſemble, & qui ne faiſoient qu'offrir leurs corps aux coups des Allemands. Ceux qui peuvent fuir ſe précipitent dans la Teiſſe, où preſque tous trouvent la mort. La multitude qui rempliſſoit à la fois le Bataille de Zenta.

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

lit de cette riviere, empêchant les mouvemens des nageurs, Elmas Pacha sûr du sort qui l'attendoit, s'il échappoit au carnage, se précipite dans les bataillons autrichiens, où il est percé de coups; un soldat porte au Prince Eugene le sceau de l'Empire trouvé au col du premier Ministre. Tous les Pachas qu'il avoit rappellés de l'autre côté de la Teisse, y succomberent comme lui. On évalua la perte de cette journée à vingt mille homme tués sur le champ de bataille, & dix mille noyés; c'étoit beaucoup plus de la moitié de ce qui combattit. Peut-être le carnage auroit été bien plus considérable, si une nuit très-obscure n'eût succédé à cette sanglante journée. Le butin fut immense; les Autrichiens trouverent la tente du Grand Seigneur encore tendue, ainsi que celles de presque tous les Pachas. Elles étoient pleines de ce luxe asiatique que les Turcs ne manquent jamais d'étaler, & qui embarrasse toujours leur marche par la multitude de bagages qu'il entraîne. Parmi ces bagages on trouva un grand nombre de charriots remplis seulement de chaînes & de menottes, destinées aux prisonniers que les Turcs s'étoient promis de faire pendant le cours de cette

campagne. Cette vue transporta les Autrichiens d'indignation. D'abord ils chargerent de ce poids honteux trois mille prisonniers qu'ils avoient faits; mais le Prince Eugene voulant ajouter l'humanité à tant d'autres motifs de gloire, fit délivrer ces malheureux. Un seul Pacha, nommé Mamut Ben Ogli, eut le bonheur de faire traverser la Teisse à son cheval, & de se soustraire au sort de tous ses camarades; mais il ne trouva plus Mustafa dans l'autre armée. J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Ce Prince, ayant passé tout-à-coup de la plus vive colere à la terreur & au désespoir, voulut fuir déguisé. En vain ses suivans lui représenterent qu'il avoit avec lui autant de monde qu'il y en avoit eu de l'autre côté de la Teisse; que ses troupes, jointes aux débris de l'armée battue, formeroient un corps plus considérable que celui des Autrichiens; que les ennemis, fatigués de tant de marches forcées, & des travaux de leur victoire, n'étoient point en état de le poursuivre, & qu'il avoit plus de temps qu'il ne lui en falloit pour rassurer ses troupes & faire cesser la confusion. Mustafa ne voulut rien écouter; & comme l'un des Officiers de sa chambre, plus attaché que les autres L'Empereur fuit déguisé.

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

à la gloire de son maître, insistoit malgré l'ordre réitéré qu'il avoit reçu de se taire, ce Prince furieux & timide tua d'un coup de pistolet cet importun conseiller, puis il quitta les aigrettes, marques de souveraineté, & tout ce qui pouvoit le faire reconnoître, & ayant monté le meilleur cheval de ses écuries, il s'abandonna aux ténebres de la nuit la plus obscure, suivi seulement de deux serviteurs. Mustafa se trouva vers la pointe du jour au lieu où l'année précédente huit mille Allemands avoient fait tête à quarante-cinq mille Turcs. Aussi-tôt qu'il put entrevoir les chemins, il prit celui de Temeswar. Le Sultan entré dans la ville, eut peine à se faire reconnoître du Sangiac qui ne l'avoit vu que rarement, mais qui le crut enfin sur les assurances réitérées que lui donna son maître. Le Grand Seigneur ordonna au Sangiac de cacher soigneusement sa venue jusqu'à ce que trois jours après on vît arriver sous les remparts de Temeswar l'armée turque pleine de confusion, & encore considérablement diminuée par la misere que les soldats avoient éprouvée depuis la perte de la bataille. Le plus grand nombre étoit demeuré trois jours & demi sans

Il se fait connoître au Sangiac de Temeswar, & garde l'incognito jusqu'à ce que l'armée battue se rallie sous cette place.

manger ; car tous les vivres étoient dans la poſſeſſion de l'ennemi, & l'armée n'avoit trouvé preſque aucune reſſource ſur le terrein qu'elle avoit parcouru. Mamut Ben Ogli qui commandoit ces troupes, plus reſſemblantes à une foule de déſeſpérés qu'à une armée, ſut enfin trouver des vivres dans le pays de Temeſwar. Comme on eut nouvelle que les Autrichiens avoient tourné leurs armes du côté de la Boſnie, la terreur ſe diſſipa peu à peu. J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Après quelques jours, le Sultan ſortit de Temeſwar avec les aigrettes & la veſte de cérémonie, monté ſur un ſuperbe cheval, & environné des plus conſidérables Officiers du ſerrail ; car il n'y avoit plus qu'un ſeul Pacha qui commandoit l'armée. Lorſque Muſtafa reparut, les ſoldats qui ne reſſentoient plus ſi vivement les infortunes paſſées, virent avec plaiſir leur maître qu'ils croyoient mort & perdu ſur le champ de bataille. Malgré les déſaſtres que ce Prince venoit d'éprouver par ſa faute, il étoit généralement eſtimé. Son retour auroit reſſemblé à un triomphe, ſi le ſouvenir des pertes récentes n'avoit imprimé un caractere de triſteſſe à l'empreſſement que les ſoldats marquoient pour

Le Grand Seigneur ſe remet à la tête de ſon armée, & retourne à Andrinople.

courir au devant de leur Empereur.

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Le Grand Seigneur ramena son armée vers Belgrade. Il fit Grand Visir Hussain Pacha qui en étoit Gouverneur, puis Mustafa reprit le chemin d'Andrinople après avoir distribué ses troupes dans les villes frontieres. Il y apprit que le Prince Eugene ravageoit la Bosnie ; qu'il avoit brûlé Saraï, capitale de cette Province ; que Saïd Pacha étoit mort en la défendant ; que les troupes de concert avoient élu Daltaban, brave guerrier, connu par d'importans services contre les Polonois, & plus récemment contre les rebelles d'Asie, & qui venoit d'être exilé en Bosnie par la haine du dernier Grand Visir. Daltaban ayant rassemblé toutes les troupes nationales qu'on n'appelle sous les armes que dans les pressans besoins, fit une si bonne contenance devant l'armée du Prince Eugene, que ce Général, qui d'ailleurs voyoit la saison s'avancer, ramena ses troupes dans les quartiers d'hiver en Hongrie. Le Grand Seigneur, confirmant le choix des soldats, envoya les trois queues de cheval à Daltaban, & il retourna à Constantinople, n'appercevant sur son passage que de la consternation & du découragement. Les Polonois,

Le Prince Eugene ravage la Bosnie. Les soldats élisent un Pacha qui est confirmé par l'Empereur.

Retour du Grand Seigneur à Constantinople.

qui flottoient entre le Prince de Conti & l'Electeur de Saxe Frédéric Auguſte, tous deux élus ſucceſſeurs de Sobieski par des partis différens, n'avoient pas eu le loiſir de faire la guerre au dehors. Tout s'étoit paſſé en obſervations ſur la mer entre les deux flottes turque & vénitienne. J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Fin du troiſieme Volume.

6434 KZ
KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO
6462 .KZ